3 1761 04559321 7

La Société du Second Empire

EN PRÉPARATION

DES MÊMES AUTEURS

La Société du Second Empire.

★★	**1858-1863**
★★★	**1863-1867**
★★★★	**1867-1870**

Comte FLEURY & LOUIS SONOLET

La Société du Second Empire

★

1851-1858

D'après les Mémoires contemporains et des documents nouveaux.

Ouvrage orné de 45 Illustrations
d'après les Tableaux et Gravures de l'époque

PARIS
LIBRAIRIE ALBIN MICHEL
22, RUE HUYGHENS, 22

13 3121
18/6/14

INTRODUCTION

En tant qu'époque — de politique il n'est ici nullement question — le second Empire est à la mode. Le recul de l'histoire est propice à l'éclosion de la lumière ; peu à peu les événements et les mœurs, restés longtemps estompés — ou volontairement travestis — émergent des brouillards obscurcissants. Beaucoup de survivants sont encore là pour attester la véracité des silhouettes tracées çà et là dans les conférences et les articles de revues ; ils montrent un peu plus de courage pour protester contre les pamphlets répandus avec usure au lendemain du désastre et depuis ; ils se laissent questionner par ceux qui font métier d'histoire et non de politique et aiment, pour portraiturer une époque, à s'entourer de tous les éléments possibles de contrôle et de critique judicieuse.

En nous demandant de brosser de larges fresques, où l'anecdote aurait la plus large part, sur la société du second Empire que nos ambiances, nos relations, nos travaux antérieurs nous appelaient

à connaître en détail, M. Albin Michel, notre éditeur avisé qui sait de quel côté actuellement se tournent les désirs des lecteurs d'histoire, moins exclusivement intéressés par les gouaches charmantes du dix-huitième siècle et les récits flamboyants de l'Épopée, nous a laissés libres, entre les Mémoires des contemporains et les documents nouveaux mis à notre disposition, de choisir ce qui plairait mieux au grand public. De politique ou d'appréciations politiques presque point ; sur des questions trop brûlantes et qu'il ne nous appartenait pas de juger en toute indépendance, on ne trouvera pas de longues et fastidieuses dissertations. Quand les événements se sont trouvés dépassés par d'autres événements et que les résultats ne se sont pas offerts tels qu'on l'aurait souhaité, il n'est pas malaisé de crier à l'imprudence, à la faute commise, de jeter l'anathème sans accorder aucune circonstance atténuante. Quiconque a sérieusement cure d'histoire ne nie pas les inconvénients de certains actes, les mauvais résultats de certains faits ; du moins s'efforce-t-il de les expliquer et de les discuter, documents probants et venant de sources certaines en mains ; du moins tente-t-il de faire la lumière sur les points restés obstinément obscurs, de prendre les deux côtés d'une question et de ne se montrer ni médisant ni thuriféraire de parti pris.

Ceci dit surtout pour les premiers chapitres qui sont l'histoire voulue véridique, tout en s'offrant très anecdotique, des préliminaires du coup d'État et du coup d'État lui-même, sur lequel on commence à posséder des données plus près de la vérité. Depuis que le vicomte Melchior de Vogüé,

en pleine séance académique, n'a pas craint de dénommer simplement le coup d'État « une opération de police un peu rude », on s'est avisé que le prétendu crime du Prince Louis-Napoléon était le résultat forcé des événements, comme l'histoire nous en offre maint exemple, et que si le Président s'était décidé, « en violant la légalité pour rentrer dans le droit », à faire emprisonner les parlementaires qui lui tiraient dans les jambes et entravaient son gouvernement d'ordre et de renaissance autoritaire réclamés avec confiance par le pays, c'est que ces mêmes députés, ne parvenant pas à faire du neveu de Napoléon leur mannequin, songeaient avec soin au moment où ils pourraient le coffrer à Vincennes.

Sur le mariage suivant son cœur de l'Empereur avec la comtesse Eugénie de Montijo, que toute la population consacra d'abord reine de beauté, puis reine de charité, ne prévoyant guère qu'un jour elle l'abreuverait d'outrages et de calomnies ; sur la naissance de l'enfant impérial survenant au moment même de la signature de la paix avec la Russie, sur les témoignages d'allégresse dont la « grande France » ne se montra pas avare lors de ces deux grands événements ; sur l'Exposition de 1855 et la visite si importante alors de la reine Victoria, on trouvera des chapitres qui rappellent, d'après les souvenirs contemporains, les impressions vraies d'alors.

Çà et là des portraits de personnages célèbres, d'écrivains, d'illustres ; sur les uns et les autres, des anecdotes curieuses.

La note militaire est représentée par les pages

consacrées à certains épisodes de l'expédition de Crimée, où se détachent les figures de Saint-Arnaud, Canrobert, Pélissier, Bizot, à la vie des soldats devant Sébastopol ; dans un des chapitres est décrite la vie au camp de Châlons, où l'Empereur séjournait chaque année quelques semaines, ainsi que l'organisation de ce beau régiment des guides qui est resté le modèle des troupes valeureuses et brillantes à la fois.

L'attentat d'Orsini et de ses complices et ses résultats, les autres attentats contre l'Empereur forment un chapitre très nourri.

On a fait dans ce premier volume, on fera dans les suivants une large part à la vie de cour dans les résidences impériales, des Tuileries à Compiègne, de Saint-Cloud à Fontainebleau et à Biarritz. Nous n'avons pas craint d'accumuler les détails sur l'existence publique et intime des souverains et de leurs maisons, des princes étrangers, des invités de la cour. Pour rendre ces chapitres les plus attrayants et les plus nouveaux possible, nous avons compulsé tous les Mémoires contemporains, les hostiles comme les favorables, et en mettant les choses au point, nous espérons être parvenus à tracer un tableau ressemblant. Des notes inédites de personnages importants du monde impérial, les Mémoires, non traduits en français, de miss Bicknell, dame de compagnie de la duchesse de Tascher de la Pagerie, nombre de papiers d'archives particulières ont favorisé notre tâche d'éclaircissement en face de récits faits à la diable, sans contrôle, sans critique sérieuse, écrits avec le seul désir persistant de ridiculiser cette société du second

Empire, travestissant le moindre enfantillage ou la moindre frivolité pour en faire des extravagances et même des crimes. Nous avons glané parmi les écrivains qui songeaient à l'histoire et non à la calomnie. A la légende de perpétuelle opérette joyeuse terminée en drame sombre, qui pour les Lano, les Viel-Castel, parfois les Loliée, personnifie le monde du second Empire, nous avons cherché à opposer la vérité : une société valeureuse, brillante et gaie, insouciante un peu, comme à toutes époques le furent les sociétés heureuses, mais à laquelle on concédera bien qu'elle avait une excuse dans la gloire et la prospérité des premières années.

Ce kaléidoscope présenté sans parti pris vient, croyons-nous, à son heure. Une série de très intéressantes gravures, la plupart peu connues, éclaire ce texte anecdotique et en rendra la lecture plus facile et plus attrayante.

Mars 1911.

La Reine Hortense

Lithographie de Léon Noël.

LA SOCIÉTÉ
DU SECOND EMPIRE

CHAPITRE PREMIER

LES PRÉLIMINAIRES DU COUP D'ÉTAT

Premières années de Louis-Napoléon. — L'élection du 10 décembre. — Installation à l'Élysée. — Miss Howard. — Le roi Jérôme et son fils. — Le comte de Morny. — Hostilité de l'Assemblée à l'égard du Prince-Président. — La revue de Satory. — Le général Changarnier révoqué. — Lutte acharnée entre les deux pouvoirs. — Le spectre rouge. — M. de Persigny. — La veille du coup d'État. — Du côté du manche. — Conciliabule nocturne du 2 décembre.

En 1834, le prince Louis-Napoléon, alors âgé de vingt-six ans, écrivait à un fidèle de la cause impériale : « Je signe depuis quelques jours avec mon nom de Napoléon, parce que mon grand-père et mon père l'ont voulu ainsi. Ce sera là un fardeau, il est vrai ; mais je saurai le porter, n'importe dans quelle position que le sort me place [1]. » Le prince devait se tenir parole avec la plus opiniâtre énergie. Son enfance s'était écoulée, paisible et songeuse, au château d'Arenenberg, auprès

1. Lettre à M. Belmontet, député du Tarn-et-Garonne, datée d'Arenenberg, 7 janvier 1834.

de sa mère, la reine Hortense, qui sut lui inspirer une foi ardente en l'étoile napoléonienne. Il y habitait un pavillon à part, où des armes, des cartes topographiques et stratégiques faisaient penser au sang du conquérant, sans le nommer. Chateaubriand, qui le rencontra, vers 1830, au cours d'une promenade aux environs du lac de Constance en compagnie de Mme Récamier, répondit à son compliment de bienvenue par ces paroles prophétiques : « C'est le passé qui salue l'avenir. » La vue du futur empereur l'impressionna vivement : « Le prince Louis, écrit-il alors, est un jeune homme studieux, instruit, plein d'honneur et naturellement grave [1]. »

Après la mort du duc de Reichstadt et celle de son propre frère Napoléon-Louis, mort en 1837 dans les Romagnes, le prince Louis-Napoléon, devenu l'héritier de la couronne impériale, n'eut plus qu'une idée, qu'un but : se montrer le digne et actif représentant de la tradition napoléonienne, réveiller dans l'armée et dans le peuple les souvenirs de l'épopée et rendre aux Bonaparte ce rang suprême que leur avait arraché la coalition de l'étranger. C'est de cette pensée tenace que sortirent les entreprises malheureuses de Strasbourg et de Boulogne. La seconde avait valu au fils de la reine Hortense une captivité de six années au fort de Ham, à laquelle il avait su mettre fin par son audacieuse évasion. Six années qui ne furent pas perdues pour sa carrière et pour son futur métier de souverain. Plus tard, à ceux qui s'étonneront de son instruction, de son expérience, de ses connaissances historiques, de ses vues pratiques et neuves, il répondra en souriant :

« Oubliez-vous que j'ai étudié longtemps à l'université de Ham [2] ? »

Après son évasion, le prince Louis-Napoléon était

1. Chateaubriand, *Mémoires d'outre tombe*.
2. Docteur Véron, *Nouveaux Mémoires d'un bourgeois de Paris*.

passé en Angleterre. Il s'occupait, à Londres, d'écrire son grand ouvrage : *Études sur le passé et l'avenir de l'Artillerie*, lorsqu'il apprit, le 26 février 1848, la chute des d'Orléans et la proclamation de la République. Il s'empressa de prendre le chemin de Paris et envoya, le lendemain de son arrivée, son adhésion aux membres du Gouvernement provisoire. Celui-ci, qui voyait avec crainte les masses populaires tourner les yeux vers la famille Bonaparte, fit engager le futur empereur à s'éloigner momentanément. Le prince reprit avec résignation la route de l'exil. Mais au mois de mai 1848, la loi qui proscrivait sa famille fut abrogée. Louis-Napoléon revint à Paris au moment où des élections partielles allaient avoir lieu dans un certain nombre de départements. Quelques chauds partisans avaient jeté son nom en avant comme candidat à un siège de l'Assemblée constituante. Cette étincelle fit jaillir la flamme. Quatre départements, la Seine, l'Yonne, la Charente-Inférieure et la Corse nommaient, le 6 juin, pour leur représentant le neveu de Napoléon et l'héritier de sa couronne.

La légende napoléonienne était encore toute vivante dans le peuple. Les acteurs de l'épopée remplissaient encore les campagnes et y contaient leurs souvenirs. On trouvait dans les chaumières le portrait du grand homme, l'image de ses batailles, les épisodes populaires de sa vie. C'était, tout à la fois, la révélation des sentiments de fierté nationale et la traduction visible d'une préférence politique. C'était une profession de foi. Tout le monde sentait que le pays s'apprêtait à confier la première magistrature de la République à l'homme qui se présentait aux suffrages populaires paré du nom magique de Napoléon [1]. M. Thiers lui-même, ce politique astucieux dont Guizot disait justement qu'il était d'une prodigieuse habileté pour conquérir le

1. De Maupas, *Mémoires sur le Second Empire*.

pouvoir sans savoir jamais le garder, M. Thiers sentait que ce pouvoir allait passer inévitablement aux mains du Bonaparte nouvellement rentré en France. Un jour, après un entretien avec lui, le Prince avait dit à ses familiers :

« Quel singulier petit homme que M. Thiers ! Tout à l'heure, il m'a demandé quel costume je prendrai quand je serai nommé président : civil ou militaire ? — Celui du Premier Consul ou quelque chose d'approchant conviendrait très bien, semble-il. — Je ne sais encore, ai-je répondu. Je choisirai probablement entre l'uniforme de général de la garde nationale et celui de général de l'armée. — Mais alors, dit M. Thiers, comment voulez-vous que nous fassions, moi ou tout autre, quand nous serons appelés à vous succéder ? Croyez-moi, Prince, prenez l'habit du premier Consul. »

Le Prince n'insista pas et laissa M. Thiers dans la croyance qu'il suivrait son avis [1].

Un brusque décret de l'Assemblée nationale fixait au 10 décembre 1848 l'élection du Président de la République, dans une pensée peu favorable à la candidature du prince Louis-Napoléon. Mais déjà le pays avait accordé à l'héritier de ce nom populaire une confiance qui grandissait tous les jours [2]. Ce ne fut pas une élection, mais une immense acclamation du neveu de l'Empereur. Des communes entières marchèrent au scrutin, drapeaux et tambours en tête, aux cris de *Vive Napoléon!* et de *Vive l'Empereur!* Des feux de joie étaient préparés en vue d'un succès certain. En effet, le résultat fut triomphal pour le prince Louis-Napoléon. Sur 7.317.344 suffrages exprimés, il en obtint 5.434.226 contre 1.448.107 donnés au candidat officiel de l'Assemblée, le général Cavaignac, et 4.790 seulement à un autre général qui

1. Général comte Fleury. *Souvenirs.*
2. Docteur Véron. *Nouveaux Mémoires d'un bourgeois de Paris.*

n'allait pas tarder à devenir son antagoniste et le chef de l'opposition parlementaire contre lui, à Changarnier. Ce résultat causa une profonde impression en France et en Europe. Les votes avaient été non seulement à l'héritier des traditions et des gloires napoléoniennes, mais au défenseur de l'ordre et de la sécurité publique chaque jour plus menacés. En effet, dans sa proclamation au peuple, au lendemain de la terrible insurrection de Juin, le Prince avait affirmé sa ferme volonté de dompter l'anarchie. Il avait dit : « Il est temps que les bons se rassurent et que les méchants tremblent. » Il avait averti les fauteurs de désordres qu'il ne « reculerait devant rien » pour rendre la paix au pays [1].

Le 20 décembre 1848, après vérification des votes, Armand Marrast, président de l'Assemblée nationale, proclama le Prince Louis-Napoléon Bonaparte président de la République à dater de ce jour et jusqu'au mois de mai 1852. Le Prince monta aussitôt à la tribune pour prêter le serment exigé par la Constitution. En en descendant, il alla tendre la main au général Cavaignac qui refusa la sienne. La Chambre presque entière fut aussi péniblement impressionnée d'un tel manque de convenances qu'elle avait su gré au nouveau président de la République de son acte de haute courtoisie envers le vaincu du scrutin du 10 décembre. Puis Louis-Napoléon, accompagné du bureau de l'Assemblée et d'un grand nombre de représentants, se rendit en grande pompe à l'Élysée-Bourbon affecté à sa résidence. Sur son passage, la foule l'acclama avec un indicible enthousiasme. Le peuple obstruait les rues. C'est ainsi que le neveu du grand Empereur entra dans ce palais où, trente-trois ans auparavant, l'oncle avait signé son abdication.

Dès qu'il fut à l'Élysée, celui qu'on appelait déjà le

1. De Maupas, *Mémoires sur le Second Empire.*

Prince-Président commença à s'entourer d'hommes dévoués à sa cause. Jusque-là, les Girardin, les Thiers et les autres ambitieux du pouvoir avaient pu s'imaginer qu'il abandonnerait en leurs mains plus exercées la direction des affaires de l'État. Sa rareté de parole, son apparent embarras avaient trompé plus d'un politicien. Dans les salons légitimistes du faubourg Saint-Germain, son regard voilé le faisait irrévérencieusement comparer à un perroquet malade. Disposant d'une grande force par ses journaux et son autorité dans la presse, Émile de Girardin avait fait une guerre impitoyable à l'élection de Cavaignac. Avec le général, s'était-il dit, aborder le pouvoir est difficile, s'y maintenir impossible. Avec un homme connu par ses excentricités, par les coups de tête de Strasbourg et de Boulogne, probablement inhabile à la pratique des affaires publiques, il sera facile de se faire accepter et de conserver une part importante d'autorité. Frustré dans ses espérances, il ne pardonna jamais au neveu de l'Empereur d'avoir été sa dupe. Le 20 décembre, le soir de la nomination du ministère, il disait à la princesse Bacciochi :

« Le Président n'a plus qu'à trouver le moyen de se débarrasser de moi, car je n'ai plus, moi, qu'à chercher à le renverser et je ne m'en ferai pas faute. »

Ce fut le moment où ceux qui, en travaillant pour le prince Louis, n'avaient compté travailler que pour eux, commencèrent à ouvrir les yeux et à déserter l'Élysée. Orléanistes et légitimistes l'abandonnèrent. Mais les gens désireux de voir quelque chose de stable s'établir en France, les habitants des campagnes où le nom du grand Empereur était si populaire, les vieux débris des armées de l'Empire, les fils des soldats d'Austerlitz et de Waterloo, tout ce qui était employé par le gouvernement de la Présidence habilement choisi par les ministres du Prince, enfin l'armée basée sur le principe autoritaire,

demeuraient acquis à la cause de l'héritier de Napoléon Ier [1].

Pour les observateurs attentifs, le Prince resta une énigme. Peu de personnes, à coup sûr, ont pénétré cette impénétrable nature. Le temps, les grandeurs, le mouvement considérable qui se fit autour de lui, lorsqu'il devint empereur, ne modifièrent sensiblement ni ses apparences premières, ni sa nature elle-même. Son instruction déjà solide, se compléta par la pratique des hommes et des choses ; les manifestations de sa pensée prirent un caractère d'élévation qui devint la véritable éloquence. Ses proclamations, ses discours du trône, toujours ses œuvres personnelles, montrent en lui l'homme d'État philosophe. Président ou empereur, Louis-Napoléon ne se départit jamais de sa douceur, de sa bienveillance, ni surtout de sa bonté qui resta le trait saillant de son caractère. Il ne se défit pas plus de son indifférence, et l'opiniâtreté qu'on rencontra parfois en lui ne devint point, à vrai dire, cette réelle fermeté qu'on s'est plu à lui croire. Son imagination ne subit point l'effet ordinaire de l'âge, elle resta son principal écueil et c'est à la prédominance trop exclusive de cette faculté qu'on doit attribuer les fautes principales de son règne. Dans les graves événements, on put admirer son sang-froid et sa complète possession de soi-même. Dans les dangers suprêmes, en face de la mort, on le trouva toujours impassible et courageux jusqu'au dédain du péril [2].

Dès son avènement au pouvoir, Louis-Napoléon fit nommer vice-président de la République un brave et honnête homme, M. Boulay de la Meurthe, dévoué à la cause bonapartiste. Le ministère constitué sous la pré-

1. *Histoire anecdotique du Second Empire*, par un ancien fonctionnaire.
2. M. de Maupas, *Mémoires sur le Second Empire.*

sidence du célèbre avocat, Odilon Barrot, se composait d'hommes choisis dans les nuances modérées de l'Assemblée. A la tête de sa maison militaire, le Prince-Président avait nommé, comme premier aide de camp, son ancien compagnon de l'affaire de Strasbourg et de la Cour des Pairs, le colonel Vaudrey. Il avait choisi en outre comme officiers d'ordonnance les commandants Fleury, Edgard Ney et de Béville, les capitaines Lepic, de Menneval, Petit, de Toulongeon et Laity. Depuis quelques mois déjà, le commandant Fleury, du 3e spahis, en congé à Paris, était entré avec lui en relations intimes et quasi quotidiennes. Après avoir été reçu des plus courtoisement à l'hôtel du Rhin où logeait Louis-Napoléon, il était déjà devenu son aide de camp de fait et le confident de tous ses projets. Il avait ardemment propagé le nom du Prince dans l'armée et l'avait fait acclamer, au cours des promenades à cheval où il l'accompagnait, par des régiments que le hasard leur faisai rencontrer. Persuadé du succès qui attendait le Prince lors des élections du 10 décembre, il avait, par avance, tout fait préparer à l'Élysée pour le recevoir. Le piquant de l'affaire, c'est que les aides de camp du général Cavaignac, non moins convaincus de la réussite de leur chef, s'étaient abouchés, comme le commandant Fleury, avec le directeur du garde-meuble, M. de la Rozerie [1].

Aussi le Président fut-il agréablement surpris, en arrivant à l'Élysée, de trouver tout organisé, comme dans une résidence accoutumée. Les valets de pied, à la livrée impériale, étaient rangés dans l'antichambre. Le suisse frappait le sol de sa hallebarde, et les huissiers étaient à leur poste, aux portes intérieures. On avait également préparé un grand coupé aux armes et aux couleurs impériales qui venait de la princesse de Lieven. Cette voiture, conduite par un ancien cocher du

1. Général comte Fleury, *Souvenirs*.

Roi — le même Ledoux que nous verrons conduire l'Empereur le soir de l'attentat d'Orsini — et montée par deux valets de pied de haute taille, était attelée

Les trois neveux du grand homme élus représentants du peuple : Jérôme-Napoléon, Louis-Napoléon, prince Murat. (Lithographie populaire du temps.)

d'une très belle paire de chevaux achetée au général Cavaignac qui, par une particularité assez étrange, l'avait acquise à la vente du duc d'Aumale, après que celui-ci avait dû, en février, quitter brusquement Alger.

Le Président passa bientôt dans les Champs-Élysées

la revue des troupes de Paris et des environs. Ainsi que le craignait M. Thiers, Louis-Napoléon se présenta devant l'armée avec l'uniforme de général de la garde nationale. Quand il apparut monté sur sa magnifique jument qu'il avait ramenée d'Angleterre, avec l'air martial et gracieux d'un grand cavalier, il y eut un frémissement dans la foule et un enthousiasme indescriptible dans les rangs des soldats. Son visage inconnu pour ainsi dire, attirait d'autant plus les regards que les caricatures l'avaient indignement travesti. Chacun semblait fier d'avoir contribué et concouru à l'élection d'un chef que la nation venait de se donner, malgré les efforts du Gouvernement.

Cette revue fut donc un immense succès pour le Prince. Lorsqu'au défilé, sur la place de la Concorde, il s'avança au devant du vénérable général Petit pour lui serrer la main, une acclamation unanime accueillit cette pensée touchante du neveu de l'Empereur, honorant à son tour le vieux soldat que son oncle avait immortalisé, en le serrant dans ses bras lors de la célèbre scène des adieux de Fontainebleau.

Le soir, un plaisant disait dans un club : « Mais il est fort bien le prince Louis-Napoléon ! Qui disait donc qu'il n'avait pas d'esprit ? Il a ramené de Londres la plus belle femme et le plus beau cheval du monde [1] ! »

En effet, le Président était en relations très intimes, depuis quelques années, avec une Anglaise, miss Howard. D'une beauté hors ligne, d'une pureté de traits sans pareille, d'une prestance noble et gracieuse, avec une taille admirable, c'était une magnifique personne sur le compte de laquelle, à première vue, l'on pouvait se méprendre. Très à la mode à Londres, renommée pour ses attelages et son installation, très admirée au Park et à la chasse comme la plus brillante des cava-

1. Général comte FLEURY. *Souvenirs.*

lières, elle jouait un rôle exceptionnel dans ce monde de convention que l'on appelait la *haute fashion*. A sa table, elle réunissait les hommes les plus marquants de l'aristocratie : le comte d'Orsay qu'on avait surnommé « le roi des Français » à cause de son immense notoriété en Angleterre, le duc de Beaufort, lord Chesterfield et dix autres grands élégants. Présenté par son ami le comte d'Orsay, Louis-Napoléon n'avait pas tardé à devenir un de ses hôtes les plus recherchés et les plus assidus. L'exilé impérial que ses aventures signalaient à l'attention publique, le Prince qu'entouraient de leurs sympathies respectueuses les plus grands noms d'Angleterre, avait frappé l'imagination de miss Howard, inflammable comme celle de toutes les femmes de son pays. Silencieux et grave d'abord, tout à ses pensées sérieuses, le Prince subissait bientôt la loi commune et se livrait avec d'autant plus d'ardeur au charme d'une séduisante affection, que celle qui l'inspirait semblait elle-même la partager. Des relations étroites existaient entre le Prince et miss Howard lorsque éclata la révolution de Février. Soit dévouement, soit ambition, soit tendresse, la charmante Anglaise, un beau matin, déclara tout net à son amant qu'elle le suivrait en France, qu'elle se ferait sa servante et que pour lui elle renoncerait à son luxe, à ses succès, à ses triomphes. Quelques jours après le départ du prince, elle venait en effet à Paris s'installer très modestement à l'hôtel Meurice [1].

Le Prince recevait deux fois par semaine à l'Élysée. En dehors des hommes du Parlement, il connaissait très peu de monde. Ce fut à l'initiative de sa maison militaire que fut laissé le soin de faire des invitations, chacun ayant carte blanche. Dès le premier soir, la famille impériale, le corps diplomatique, les étrangers de

1. Général comte FLEURY, *Souvenirs*.

distinction donnaient un aspect très aristocratique aux salons de l'Élysée. A la deuxième réception, le palais était trop petit pour contenir la foule. L'élite de la société légitimiste, surtout, s'y donnait rendez-vous. Les plus grands noms avaient demandé à être présentés.

Le général comte Roguet, fils du général de l'Empire, auteur de mémoires estimés, avait remplacé le colonel Vaudrey, mort peu après son entrée en fonction. Ce brave général remplissait les fonctions de premier aide de camp, qui consistaient à centraliser le service, mais n'avait véritablement aucune autorité sur les officiers de la maison militaire. Par son insouciance des choses du monde, il commettait parfois de risibles bévues. Un jour qu'il était de service à l'Élysée, le Prince qui venait de descendre de cheval lui demanda s'il était venu quelque visite en son absence : « Oui, Monseigneur, plusieurs personnes se sont présentées, entre autres le marquis de Marchioness : il s'est inscrit sur le livre. — Donnez, dit le Prince, en souriant et il lut : *The marquis and the marchioness of Aïlsbury*. Le bon général avait tout embrouillé et n'avait pas compris l'inscription du marquis et de la marquise. Le soir, le Président en riait encore pendant qu'il recevait ses vieux amis de Londres qui étaient venus tout exprès pour lui rendre hommage [1].

Un des grands attraits du Président de la République, c'était sa parfaite connaissance, non seulement des choses, mais encore des hommes de son temps. Un prince de son âge, qui n'eût pas quitté le pavillon de Marsan, eût été moins instruit, peut-être, de tant de caractères si divers et de passions si différentes. Le prince Louis-Napoléon n'était pas moins heureux dans les honneurs qu'il savait rendre aux gens de mérite et de talent. A peine à Paris, son premier soin fut de faire une visite à Béranger. Un romancier populaire à tous

1. Général comte Fleury, *Souvenirs*.

les titres, Balzac, se mourait en silence. Le Président de la République envoyait, chaque jour, savoir de ses nouvelles. Il avait appris à le connaître, à l'aimer dans les loisirs d'une longue captivité. « Je lui dois beaucoup, disait-il. Il fut longtemps la consolation ou, tout au moins, l'oubli de mes peines [1]. »

Dès les premiers jours de sa présidence, le prince Louis-Napoléon avait fait rétablir son oncle Jérôme-Napoléon, l'ancien roi de Westphalie, sur les contrôles de l'armée comme général de division et il lui avait donné le gouvernement de l'Hôtel des Invalides. Il avait ensuite nommé à l'ambassade d'Espagne son cousin Napoléon, fils de Jérôme. Celui-ci était bien connu pour ses opinions démocratiques. Elevé à l'école militaire de Wurtemberg par les soins de son oncle, le roi, frère de sa mère, doté d'une pension de 30.000 francs par le souverain, il vivait de cette pension qu'il cumulait avec les 80.000 francs de son ambassade. Mais, s'étant avisé un jour d'écrire à son oncle une lettre où il faisait parade de ses opinions avancées et qu'il signa le *citoyen* Bonaparte, l'oncle fit savoir au neveu que, comme il croyait qu'il serait indigne à un démocrate de son espèce de grever plus longtemps la cassette d'un tyran, sa pension était supprimée. Bientôt, le prince Jérôme-Napoléon dut quitter son ambassade et revenir à Paris. Il alla habiter aux Invalides un petit appartement dépendant de celui de son père, gouverneur de l'Hôtel. Un profond dissentiment le séparait de son cousin, le Prince-Président et le conduisit à une opposition manifeste contre la politique de celui-ci [2].

Déjà, Louis-Napoléon voyait, dans les milieux parlementaires, des adversaires se dresser et se grouper contre lui. A mesure qu'il affermissait son autorité et

1. Docteur Véron, *Nouveaux Mémoires d'un bourgeois de Paris.*
2. *Histoire anecdotique du Second Empire*, par un ancien fonctionnaire.

que grandissaient ses chances d'avenir, ces légitimistes, amis peu sincères de la veille, qui n'avaient envisagé en lui qu'un rempart contre les dangers de la démagogie, acceptaient de moins en moins l'idée de s'associer au mouvement populaire qui, en lui donnant près de six millions de voix, l'avait sacré empereur. Quand le vaisseau va sombrer, l'on reçoit le salut d'où qu'il vienne. Mais le beau temps revenu, chacun veut reprendre le gouvernail. Si le ministère, composé en grande partie des lieutenants des divers partis parlementaires et monarchiques se réservant l'avenir, donnait certaines garanties conservatrices à la France et à l'Europe, il était loin de répondre aux aspirations déçues de l'Assemblée.

Battue dans la personne de son candidat de prédilection par le vote écrasant du 10 décembre, mais restée puissante par sa majorité, cette Assemblée ne voulait ni désarmer ni se dissoudre. Elle ne pouvait admettre que le Président eût choisi plusieurs de ses ministres en dehors d'elle, ne voulant pas comprendre que la minorité de la Chambre représentait la majorité dans le pays. De là une incompatibilité et un antagonisme profonds entre un pouvoir acclamé de la veille et une assemblée vieillie depuis dix mois dans le piétinement de la défaite [1].

En même temps qu'augmentait la popularité du Président, grandissait l'impopularité de l'Assemblée Constituante. Une foule de pétitions et de propositions demandaient qu'elle se retirât pour faire place à une représentation plus fidèle du vœu populaire. Le 27 mai 1849, elle se séparait, et, le lendemain, l'Assemblée Législative venait siéger à sa place. Peu de temps après, le 31 octobre, un nouveau ministère était constitué. Louis-Napoléon s'en réserva la présidence. Ce ministère se composait en majeure partie d'hommes nouveaux parmi lesquels figurait celui qu'on devait plus tard

1. Général comte Fleury, *Souvenirs*.

appeler le « vice-empereur », M. Rouher. Tout jeune avocat, ignoré à Paris mais bien posé au barreau de Riom, il venait d'être mis en lumière auprès du Prince par le comte de Morny qui l'avait distingué en Auvergne et s'était fait son chaud protecteur.

C'est dans le courant de l'année 1849 que ce dernier, fils de la reine Hortense et du comte de Flahaut, demanda pour la première fois une entrevue au Prince. Les deux frères n'avaient jusque-là fait que s'entrevoir. Le comte de Morny, ruiné à la révolution de 1848, se tenait à l'écart, ou plutôt sur la réserve, encore indécis sur la ligne de conduite qu'il avait à tenir. Très engagé dans la politique orléaniste, par suite de ses relations intimes avec M. Guizot et les princes, il lui fallait un peu de temps avant de rompre en visière avec les chefs du parti parlementaire, dont il avait été, bien qu'arrivé très jeune à la Chambre, un des influents coryphées. D'un autre côté, son hésitation était entretenue par la crainte où il était que son frère désirât ne pas afficher avec lui des liens trop étroits. Le Prince, s'élevant au-dessus des justes susceptibilités que pouvait soulever la demande d'audience du comte de Morny, le reçut avec une affectueuse bienveillance, sans autre explication ni autre démonstration qu'une cordiale poignée de main. Néanmoins, sans se le dire, sans aucun épanchement, les deux frères avaient scellé tacitement un pacte d'alliance auquel ils sont restés tous deux fidèles jusqu'au tombeau [1].

Né en 1811, M. de Morny avait servi quelque temps dans l'armée d'Afrique. Officier démissionnaire, il s'était occupé d'industrie; puis il était entré à la Chambre des députés comme candidat ministériel, M. Guizot étant président du Conseil. En 1851, il était plus connu comme homme du monde et comme habitué de la

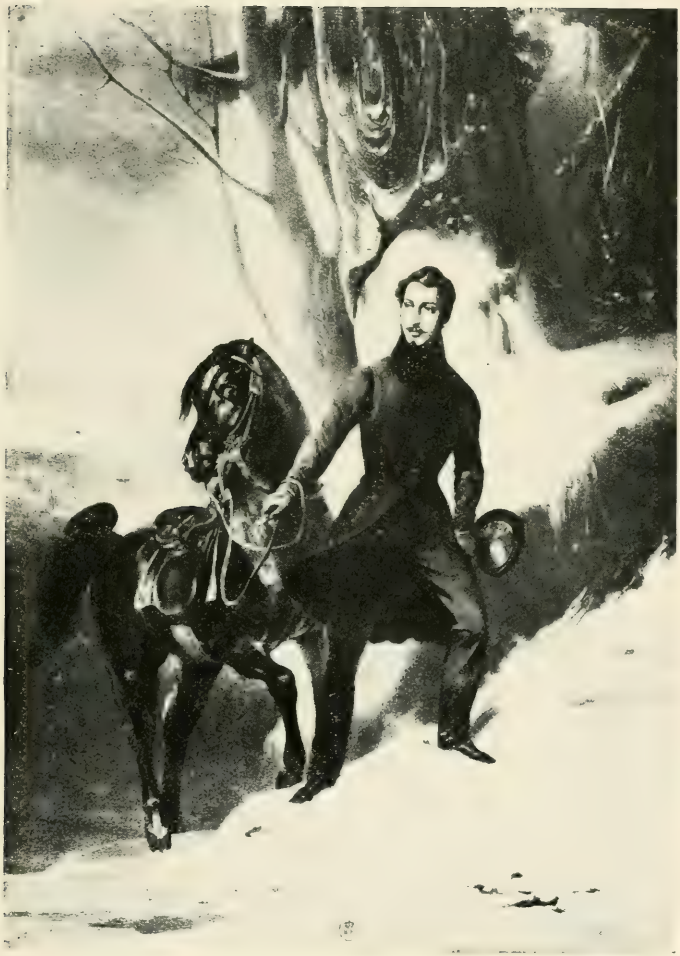
1. Général comte Fleury. *Souvenirs.*

Bourse que comme homme politique. Il était aimable, fascinateur, audacieux, sceptique, merveilleusement organisé pour briller dans la société moderne. Dès 1849, il disait à un personnage qui depuis a souvent répété ce propos : « Tout ceci finira par un coup d'État et c'est moi qui le ferai. Quand vous me verrez arriver au ministère, vous pourrez dire : C'est maintenant. » Et de fait, il entra au ministère dans la nuit du 1er au 2 décembre, quelques heures avant la mise à exécution [1].

Après les élections partielles du 10 mars 1850 qui avaient amené à la Chambre les principaux représentants du socialisme sous la bannière de Ledru-Rollin, les conservateurs furent saisis d'épouvante. Les *Burgraves*, comme on appelait alors les chefs des partis royalistes, se voyant menacés dans leur sécurité, demandèrent une entrevue au Prince pour conférer de la situation et offrirent leur concours. Les plus éminents d'entre eux, Thiers, Molé, Montalembert, Berryer, le duc de Broglie, le général de Saint-Priest se réunirent à l'Élysée. Rien ne fut décidé. Peu après, ces mêmes *Burgraves* intriguaient de plus belle à la Chambre et faisaient présenter la fameuse loi du 31 mai, restrictive du suffrage universel et foncièrement antipathique aux idées, aux intérêts et aux doctrines du Prince. Encouragés dans leur guerre sourde par l'attitude équivoque du général Changarnier qui flattait tous les partis sans rompre avec l'Élysée, ils venaient d'ouvrir la phase décisive de la lutte entre l'Assemblée et le Président.

Pour celui-ci, le moment d'agir approchait. Le général Changarnier avait donné à un député légitimiste, particulièrement autorisé, le marquis de La Rochejacquelin, les assurances les plus explicites de son dévouement à la cause du comte de Chambord. Il avait déclaré que, le cas échéant, il mettrait son épée au service

1. Eugène Ténot, *Paris en décembre* 1851.



Le Prince Louis-Napoléon à 25 ans
en promenade aux environs d'Arenenberg

(Cabinet des Estampes.)

de la légitimité. On décida dans les conseils de l'héritier des Bourbons qu'on se tiendrait prêt à profiter des événements. Le parti orléaniste avait eu, lui aussi, sa manifestation. Un triste événement en avait été la cause naturelle : le roi Louis-Philippe était mort à Claremont, et un très grand nombre de personnages importants s'étaient rendus à ses funérailles. Les uns avaient proposé un rapprochement entre le comte de Chambord et les princes d'Orléans. Les autres, considérant comme périlleux le rétablissement de la royauté, posaient pour 1852, Louis-Napoléon n'étant pas rééligible, la candidature du prince de Joinville, dont les opinions libérales étaient connues, à la présidence de la République.

Le Prince-Président suivait, sans s'en inquiéter, ces manœuvres naturelles des anciens partis cherchant à retrouver une couronne. Il avait conscience de sa force, mais il ne dédaignait cependant pas les moyens qui pouvaient l'augmenter. Révision de la Constitution, rééligibilité du président de la République, appel au peuple, tel était son programme. Il résolut d'aller le soumettre aux populations qui l'avaient élu et se mit en route, le 10 août, pour aller visiter Lyon, Marseille, la Bourgogne, l'Alsace et la Normandie. Ce voyage fut une longue acclamation en même temps qu'une énergique protestation des villes et des campagnes contre les mauvais procédés de la Chambre. Mais, loin d'être une leçon et un avertissement pour elle, ces manifestations populaires, au lieu d'amener une détente dans la situation, n'avaient fait que l'envenimer [1].

En se séparant, le 11 août, la Chambre avait laissé derrière elle une commission de permanence qui eut pu mieux s'appeler : de surveillance, car elle avait à

1. Général comte FLEURY; DE MAUPAS; GRANIER DE CASSAGNAC. *Histoire de la chute de Louis-Philippe.*

surveiller les faits et gestes du Prince et à convoquer l'Assemblée à la moindre apparence de danger. Les représentants les plus en vue et les plus hostiles à Louis-Napoléon en faisaient partie : le général Changarnier, le général Lamoricière, le général de Lauriston, Thiers, Berryer, de Lasteyrie, de Saint-Priest. Un jour, les susceptibilités de la commission de permanence, déjà éveillées par les manifestations du voyage présidentiel, furent vivement irritées. Le Prince avait passé, le 10 octobre, une revue à Satory. Il avait été salué, avec plus d'enthousiasme encore que d'habitude, des cris de *Vive Napoléon !* et *Vive l'Empereur !* par l'armée et par une population immense qui se pressait sur le plateau. En outre, un contraste auquel on n'était point habitué avait été remarqué au cours du défilé. La cavalerie avait acclamé le Prince-Président avec un redoublement d'ardeur ; plusieurs régiments d'infanterie avaient, au contraire, défilé en observant un religieux silence.

D'où pouvait venir cette différence, cette nouveauté? On savait que ces régiments restés silencieux étaient précisément ceux qui manifestaient pour le Prince les sympathies les plus vives. Une enquête immédiate apprit que le général Neumayer, *l'alter ego* du commandant en chef de l'armée de Paris, le général Changarnier, avait enjoint à plusieurs colonels de donner l'ordre à leurs régiments d'observer, lors du défilé, un silence absolu. L'attitude nettement opposante du général Changarnier fut encore précisée par son ordre du jour du 2 novembre 1850, enjoignant aux troupes placées sous son commandement de « s'abstenir de toute manifestation et de ne proférer aucun cri sous les armes ». C'est à la même époque que se place un incident qui va nous montrer le commandant en chef de l'armée de Paris conspirant ouvertement contre le gouvernement et la liberté du Prince. Odilon Barrot se trouvait à Mortefontaine, lorsque M. de Pontalba, aide de camp

du général Changarnier, vint y apporter un billet de ce général, dans lequel il le conjurait de venir de suite à Paris.

« Les conjonctures sont devenues excessivement graves, écrivait-il, votre présence est absolument nécessaire. »

Odilon Barrot crut le moment de la crise arrivé et n'hésita pas : la chaise de poste que M. de Pontalba avait amenée le conduisit à Paris. Arrivé à minuit, il se rendit aussitôt chez le général qui lui dit :

— Comme, d'un moment à l'autre, l'action peut commencer, je me suis permis de vous réclamer dans votre retraite. C'est à qui de nous deux, Louis-Napoléon ou moi, prendra l'initiative...

— Mais vous êtes-vous assuré du concours du préfet de police ? demanda Odilon Barrot.

— Oh ! je suis sûr de Carlier, il est tout à moi... Sur la demande que je lui ai carrément adressée, s'il était en mesure d'arrêter le Président, il m'a répondu que, quand je lui en donnerais l'ordre, il le mettrait dans un panier à salade et le conduirait sans plus de cérémonie à Vincennes.

Odilon Barrot se récria, en faisant observer que Carlier n'avait sans doute eu rien de plus pressé que d'aller rapporter cette conversation à Louis-Napoléon.

— Tant mieux, répondit Valazé, l'aide de camp du général, nous sommes bien aise qu'on sache à l'Élysée ce que nous pouvons faire.

— Qu'attendez-vous donc pour en finir ? demanda alors Odilon Barrot.

Et Changarnier de répondre :

— Oh ! je n'attends qu'une signature de Dupin [1].

La révocation du général s'imposait et ne pouvait

1. Président de l'Assemblée. ODILON BARROT, *Mémoires posthumes*.

être différée. A sept heures du matin, le commandant Fleury se rendit en uniforme chez lui, au Carrousel. Ainsi que l'avait prévu le Prince, Changarnier était encore couché. Après quelques instants d'attente, le commandant fut introduit près de lui dans son cabinet, par un simple planton de service. Le général était très pâle et très nerveux :

— Vous avez une communication à me faire, commandant ?

— Oui, mon général.

Après avoir lu la lettre du Président, rapidement et avec une émotion très visible, le général Changarnier dit à l'aide de camp :

— Votre prince reconnaît singulièrement mes services.

Le commandant Fleury resta silencieux devant cette observation qui ne permettait pas de réponse. Il se borna à dire :

— Mon général, vous n'avez pas d'ordre à me donner ?

Alors, avec une colère contenue :

— Non, vous savez bien que je n'ai rien à dire, si ce n'est que je vous accuse réception de ma destitution [1].

Si le Prince-Président s'était décidé à cette révocation, c'est qu'il n'ignorait rien des engagements de Changarnier avec tous les partis et des preuves de l'ordre donné par ce général aux troupes de Paris de tirer sur lui, s'il tentait de sortir de l'Élysée pour se transporter aux Tuileries. Le comte Saint-Mars avait fait connaître cet ordre qui lui avait été donné [2]. Le jour où Changarnier fut démis de ses fonctions, les fonds publics haussèrent et un certain apaisement sembla se faire dans les esprits. Dans le monde des affaires, à Paris comme en

1. Général comte Fleury, *Souvenirs*.
2. Comte Horace de Viel-Castel, *Mémoires*.

province, la chute du général fut envisagée avec satisfaction et avec l'espérance que, l'antagonisme cessant, Louis-Napoléon allait reconquérir la plénitude de son influence et de ses forces. Chez les parlementaires, la destitution du général protecteur avait, au contraire, avivé toutes les colères.

Aussi, le 10 janvier 1851, l'Assemblée entama-t-elle une attaque décisive contre le pouvoir exécutif. Le Président lui avait fait proposer de porter de 600.000 francs à 3 millions les frais de représentation du chef de l'État. Les royalistes s'allièrent à la Montagne pour amener le refus de cette dotation. M. Thiers se montra dans ce débat l'un des plus passionnés agresseurs. « Il y a, dit-il, dans un élan de singulière franchise, des moments où il faut craindre pour le pouvoir. Aujourd'hui, le mouvement des esprits est vers le pouvoir : on n'a pas à craindre pour lui. Il n'y a en face de lui que l'Assemblée qui n'a, elle, qu'une force morale. Si elle faiblit, c'en est fait d'elle, elle disparaît. Il n'y a qu'un pouvoir. Après la chose, le mot viendra quand on voudra : l'Empire est fait. »

Une rage d'opposition aveugle s'est emparée des représentants. Ils ne cessent d'entraver le gouvernement dans sa marche et parlent de mettre le Prince en accusation. Ils sont tombés dans le plus complet discrédit auprès de l'opinion publique et le peuple ne les désigne plus que sous le terme méprisant de « vingt-cinq francs ». En revanche, la popularité du Prince-Président s'accroît de jour en jour. Au lendemain du refus de la dotation, il reçoit des offres d'argent et d'avances de toute nature, témoin ce billet sans façon d'un marchand de vins enthousiaste :

« Monseigneur,

« Je mets à votre ordre cinquante mille bouteilles des

meilleurs vins de la Champagne et vous me payerez quand vous voudrez [1]. »

Le 21 janvier, surgit une nouvelle cause d'irritation contre le Président de la République. L'Assemblée nationale avait nommé une commission pour étudier la question du haras de Saint-Cloud. Comme cette commission traversait le parc de cette résidence louée au Président, un gardien s'opposa à ce que cette fraction de la souveraineté nationale déléguée pour visiter un haras passât par une allée réservée. Insistance de la commission qui tonne enfin par dix voix plus ou moins harmonieuses :

— Nous sommes des représentants.

A cette foudroyante accusation de qualités, le gardien répond sans se déconcerter :

— Raison de plus [2].

Pendant toutes ces querelles, pendant toutes ces agressions, Louis-Napoléon reste impassible et paraît attendre du bon sens du pays une pression suffisante pour peser sur les décisions de la Chambre. On trouverait sûrement le salut dans la revision de la Constitution que demandent les Conseils généraux et que ne cessent de réclamer les pétitionnements envoyés des quatre coins de la France. Mais, pour que la revision soit votée, il faut, conformément à l'article 68 de la loi, obtenir une majorité des trois quarts de voix. Condition absurde qui met la représentation nationale en opposition avec les sentiments exprimés par la majorité de la nation. En apparence, tous les partis disent vouloir cette revision, mais au fond tous la redoutent, parce qu'ils sentent bien qu'elle tournerait contre eux, à l'avantage du Président.

Celui-ci fit, le 27 janvier, une dernière tentative de

1. Cité par le docteur Véron, *Nouveaux Mémoires d'un bourgeois de Paris*.
2. Comte Horace de Viel-Castel, *Mémoires*.

conciliation, en constituant un nouveau ministère dont le premier acte fut la reconnaissance et le maintien de la loi du 31 mai. Ce ne fut qu'une accalmie. Une grande violence présida aux discussions sur la revision de la Constitution. Se croyant la mission exclusive de protéger l'Assemblée, le général Changarnier déclarait du haut de la tribune au ministre de la Guerre, le général Randon : « Personne n'obligera nos soldats à marcher contre la loi et contre cette Assemblée. Dans cette voie fatale, on n'entraînerait pas un bataillon, pas une escouade, et on trouverait devant soi les chefs que nos soldats sont accoutumés à suivre sur le chemin du devoir et de l'honneur. Mandataires de la France, délibérez en paix ! »

Falloux, Cavaignac, Michel de Bourges, Berryer prennent la parole à leur tour. Celui-ci demande la revision de la Constitution dans la crainte d'une réélection illégale, mais inévitable à ses yeux, de Louis-Napoléon. Il le montrait alors dominant absolument la situation, maître du pays, maître de tout. Puis, nouveau venu dans la politique, Victor Hugo entreprit dans un discours préparé et mal préparé, d'enseigner leurs droits et leurs devoirs aux divers partis de la Chambre. C'était un médiocre orateur royaliste ; on chercherait en vain, dans ces paroles inattendues, les anciennes croyances du poète lyrique racontant au monde attentif la *Naissance du duc de Bordeaux*, et la *Mort du roi Charles X*. La transformation était si complète, si surprenante, que l'avocat général Foucher, beau-frère de Victor Hugo, disait, en l'entendant parler : « Il faut qu'il soit devenu fou depuis huit jours [1]. »

Au vote, la proposition de revision de la Constitution ne put réunir que la majorité ordinaire, mais, n'ayant pas pour elle la majorité constitutionnelle, elle ne put

1. Docteur Véron, *Nouveaux Mémoires d'un bourgeois de Paris.*

être adoptée. Néanmoins, il ne restait rien d'une constitution condamnée par le pays, condamnée par la Chambre elle-même à une majorité de 446 voix sur 724 votants et qui ne devait la prolongation de sa précaire existence qu'à une exigence excessive du législateur et à la modification des règles ordinaires des votes des Assemblées.

Il fallait un dénouement à ce duel entre le Président et la Chambre. Bien qu'armé d'une popularité immense, Louis-Napoléon se voyait menacé de l'obligation injuste et illogique de descendre du pouvoir devant le mauvais vouloir d'une minorité parlementaire, minorité infime par rapport au pays qui comptait sur lui pour le sauver des parlementaires impuissants et surtout des révolutionnaires [1].

Encouragée par l'insoluble conflit des deux pouvoirs, la révolution relevait audacieusement la tête. Dans un banquet des *Égaux* célébré à Londres à l'occasion de l'anniversaire du 24 février, Blanqui avait porté ce toast : « Il ne doit pas rester un seul fusil aux mains de la bourgeoisie. Hors de là, point de salut. Les armes et l'organisation, voilà l'élément décisif du progrès, le moyen sérieux d'en finir avec la misère ! *Qui a du fer a du pain.* On se prosterne devant les baïonnettes, on balaye les colonnes désarmées. La France hérissée de travailleurs en armes, c'est l'avènement du socialisme. » La presse départementale du « Parti de l'Ordre » poussait un grand cri d'alarme : « Le socialisme gagne les paysans. » Si les chefs parlementaires de la droite se préoccupaient des empiètements du président de la République, il est incontestable que la masse de leurs adhérents ne voyaient le péril que dans le triomphe des « rouges » en 1852. Les conservateurs, en province, se sentaient débordés. Plus que jamais, ils demandaient

1. M. de Maupas, *Souvenirs du Second Empire*

un « sauveur [1] ». Dans le Gard, le Vaucluse, les Basses-Alpes, le Lot, l'Hérault, dans les bourgades secondaires non moins que dans les cités populaires, des réunions s'étaient formées qui s'intitulaient *Cercle des travailleurs*, *Cercle démocratique*, *Cercle national*, *Cercle philanthropique*, *Cercle montagnard*. Un grand nombre de journaux démagogiques se fondaient en même temps

M. de Morny.

pour surveiller et exciter la propagande. Dans l'Ardèche, où les sociétés secrètes s'étaient organisées, des assassinats, des révoltes, des tentatives de meurtre sur les gendarmes, affirmaient le travail secret de ces réunions funestes. On entendait ces cris funèbres, écho des plus mauvais jours de notre histoire : *A bas les blancs ! Vive les rouges ! Vive Ledru-Rollin ! Vive la guillotine !* Les attentats les plus déplorables s'accomplissaient. Le trouble était partout [2].

Les cabarets des faubourgs retentissaient de hideux refrains où la haine le disputait au déchaînement des

1. Eugène Ténot, *Paris en décembre* 1851.
2. Docteur Véron, *Nouveaux Mémoires d'un bourgeois de Paris*.

appétits les plus grossiers [1]. Combien de gens, saisis par l'angoisse en les entendant, appelaient alors de tous leurs vœux le règne incontesté de Louis-Napoléon et la dispersion des politiciens aussi dangereux que bavards de l'Assemblée ! Malgré son exaltation désordonnée et l'exagération de ses jugements, Romieu traduisait assez exactement l'état de l'opinon publique, quand il s'écriait dans *le Spectre rouge* : « Cette société de procureurs et de boutiquiers est à l'agonie, et, si elle peut se relever heureuse, c'est qu'un soldat se sera chargé de son salut... — O bourgeois ! ce n'est pas vous qui représentez l'ordre, c'est la force seule qui en est le symbole... Le sabre est devenu l'élément civilisateur... Je vous dis, ô bourgeois, que votre rôle est fini. De 1789

1. Le comte Horace de Viel-Castel a recueilli une de ces chansons saisie à Belleville sur des socialistes qui la chantaient avec effusion. La voici :

Mangeons, mes chers amis, le nez de ces réacs,
Qui depuis très longtemps, nous traitent en fellahs.
Mettons le *riffle* [a], amis, dans toutes leurs maisons,
Et faisons-les griller comme un cent de marrons.
Sur l'air du tra, la, la, etc.

Robespierre et Saint-Just étaient de bons enfants.
Ils ont coupé le cou aux riches, aux faignants,
Il faut en faire autant à tous les aristos,
Et nous leur *grincherons* [b] après leurs monacos.
Sur l'air du tra, la, la, etc.

On n'aura plus besoin d'acheter des chevaux.
Les Réacs traîneront fiacres et chariots,
Et lorsque l'un d'eux tombera de douleur,
Avec un gros gourdin on relèvera le farceur.
Sur l'air du tra, la, la, etc.

Tous les démocs et socs auront à l'avenir
Des poulets, des chapons, du mouton à plaisir;
Le picton le meilleur sera pour nos boyaux,
La *lance* [c] restera pour les vils aristos.
Sur l'air du tra, la, la, etc.

a Riffle (en argot), feu.
b Grincher, prendre.
c Lance, mauvais vin.

à 1848 il n'a que trop duré. Quel qu'il soit, le rôle du chef est simple. Prendre d'une main ferme la dictature absolue et se substituer à tous les textes qui nous ont gouvernés depuis soixante ans. »

Un état permanent d'inquiétude énervait la société française. La vie mondaine était paralysée par l'angoissante incertitude du lendemain où se trouvait chacun. Un contemporain écrit, au mois de juin 1851 : « Cette année, on jouit du plaisir de la campagne avec acharnement. On se dit : « Qui sait où nous serons l'année « prochaine. » D'un bout de la France à l'autre, les populations attendent 1852, comme à l'approche du onzième siècle les peuples attendaient l'an 1000 qui devait amener la fin du monde[1]. » Dans la classe élevée, les réunions avaient pris un tout autre aspect. Il était facile de juger que de grands événements s'annonçaient. On ne s'entretenait que d'un changement prévu. Aucune réception mondaine n'avait lieu, mais, outre les salons si connus de M. Molé, de Mmes de la Redorte, de Tracy et Delessert, il s'en ouvrait de nouveaux, tous politiques. Celui de la rue Boissy-d'Anglas fut le plus important; il représentait le parti bonapartiste. La comtesse Kalergis en faisait les honneurs, avec sa sœur, la baronne de Seebach, femme du ministre de Saxe. D'une grande beauté, Mme Kalergis s'était donné pour rôle de faire des adeptes à son parti. Dans ce salon, se faisaient remarquer les comtesses de Hatzfeldt et de Contades, toutes deux filles du général de Castellane, ainsi que quelques femmes du monde diplomatique.

Parmi les hommes autrement nombreux, Alfred de Musset était des plus fidèles. Il avait gardé le même beau visage de poète; les cheveux blonds seuls avaient un peu changé. Mais la tristesse et la souffrance se peignaient sur la physionomie si expressive et si noble de cet

1. Comte Horace de Viel-Castel, *Mémoires*.

homme à la sensibilité trop vive. La politique l'intéressait peu, mais il avait cette passion d'être dans le monde qui fait supporter même des conversations vides et ennuyeuses [1].

Louis-Napoléon sentait la nécessité de sortir de l'impasse où il se trouvait. Il aurait voulu recevoir la continuation de son mandat de l'assentiment unanime de la nation consacré par la voie légale. Mais il savait que ses ennemis ne lui laisseraient pas accomplir cette tâche. Seule, une entreprise énergique et hardie pouvait le sauver et sauver le pays avec lui. Il lui fallait des hommes nouveaux, audacieux, déterminés, pour conduire cette entreprise à bonne fin. Elle demandait un organisateur et un chef. Sur qui porter un choix? Le commandant Fleury indiqua le général de Saint-Arnaud sous les ordres de qui il avait servi en Afrique. Celui-ci était un soldat d'une haute intelligence et d'un esprit distingué, doué des plus brillantes qualités de coup d'œil, de décision et de bravouve et doublé d'un gentleman de belle tournure et de manières parfaites. Adroitement pressenti par le commandant Fleury qui alla le voir à Constantine, le général de Saint-Arnaud accepta le rôle que voulait lui confier le Prince. Après une expédition fort bien conduite en Petite Kabylie, il arriva à Paris, précédé d'une flatteuse notoriété et déjà désigné par l'opinion comme le futur ministre de la Guerre. Il en reçut le portefeuille, le 27 octobre.

C'est l'époque de la rentrée de la Chambre. Les événements se pressent, la situation est pleine de périls. Un combat à mort se poursuit entre le Président et l'Assemblée. Les questeurs déposent une proposition pour revêtir le président de la Chambre, Dupin, du droit de requérir la force armée qu'il croira utile à la sûreté des représentants et de la faculté de nommer un géné-

1. Charles Bocher, *Mémoires*.

ral en chef à cette armée. C'est la guerre civile en germe. Impossible de pousser davantage le Prince aux résolutions extrêmes. Changarnier, furieux de n'être plus rien, cherche à mettre le feu aux quatre coins du pays, pour ressaisir un peu de pouvoir. Il est le héros d'une croisade de prétendus amis de l'ordre contre Louis-Napoléon. Molé se rajeunit dans les conciliabules des conspirateurs. Thiers envenime la situation. Rémusat et Jules de Lasteyrie l'y aident de toutes leurs forces. L'Assemblée se donne le plaisir de conspirer ouvertement contre l'Exécutif. On parle d'un complot des *Burgraves* et d'un Directoire qui serait composé des trois généraux d'Afrique : Changarnier, Lamoricière, Cavaignac et de deux hommes politiques : Thiers et Berryer. Qu'on mette le Président en accusation et ce Directoire est fait. Les impatients, les ardents parlent tout simplement d'envoyer le Prince à Vincennes. C'est, disent-ils, l'affaire d'un coup de main et personne ne s'en apercevra. Les mauvaises ambitions s'agitent. Les orléanistes se croient sûrs du succès, les légitimistes aussi et les socialistes se réjouissent. Le Président se décide à la plus grande énergie [1].

Le pays entier l'y poussait : « Qu'attend le Prince, disait-on ? N'a-t-il pas donné assez de gages de sa patience et de sa longanimité ? Lui avons-nous donné six millions de suffrages pour qu'il laisse protester notre signature au profit des démagogues ou des politiciens? Qu'il balaye l'Assemblée et qu'il fasse rentrer sous terre tous ces complots et toutes ces intrigues ! » L'armée n'était pas moins favorable à un coup d'État. Depuis quelques mois, afin de mieux dégoûter du régime parlementaire les officiers de Paris, deux grandes loges leur avaient été réservées dans la salle du Palais-Bourbon. Ils assistaient à tour de rôle au spec-

1. Comte Horace de Viel-Castel, *Mémoires*.

tacle des séances. Ce n'étaient que cris, vociférations, interpellations, au détriment des solutions que le pays attendait sur les questions économiques et sociales[1]. Le commandant en chef de l'armée de Paris, le général Magnan, avait réuni dans son salon tous ses officiers généraux. « Messieurs, leur avait-il dit, il peut se faire que d'ici à peu de temps votre général en chef juge à propos de s'associer à une détermination de la plus haute importance. Vous obéirez passivement à ses ordres. Mais, quoi qu'il arrive, ma responsabilité vous couvrira. Vous ne recevrez pas un ordre qui ne soit écrit et signé de moi. Par conséquent, en cas d'insuccès, quel que soit le gouvernement qui vous demande compte de vos actes, vous n'aurez qu'à montrer, pour vous garantir, ces ordres que vous aurez reçus. » Puis le plus ancien des généraux convoqués, le général Reybell, ayant parlé, au nom de ses collègues, d'un élu du peuple qui ferait peut-être un prochain appel à la souveraineté nationale et au dévouement de l'armée, une chaleureuse acclamation avait couvert ses paroles et toute l'assistance avait juré fidélité et dévouement au Prince pour le jour où il lui conviendrait d'agir[2].

Naturellement, ces préparatifs d'actions étaient tenus secrets. Le Président ne s'entretenait de ses projets qu'avec de très rares initiés : Saint-Arnaud, Morny, le chef du cabinet, Mocquard, le préfet de police Carlier et un ami personnel de longue date, M. de Persigny, dont il avait pu apprécier maintes fois le dévouement, l'intelligence et le courageux sang-froid. M. de Persigny était entré dans l'armée sous la Restauration et était devenu sous-officier de hussards. Sorti le premier de l'école de Saumur, il avait quitté le service

1. Charles Bocher, *Mémoires*.

2. Général comte Fleury, *Souvenirs*. Charles Bocher, *Mémoires*. Capitaine de Mauduit, *Révolution militaire du 2 décembre* 1851.

en 1831. Ce fut à cette époque qu'il ajouta à son nom de Fialin celui de Persigny qui avait appartenu jadis à sa famille, mais que son père n'avait jamais porté. Enthousiaste de Napoléon, il avait fondé en 1834 une revue impérialiste : *l'Occident français* qui portait comme épigraphe le mot de Napoléon : « J'ai dessouillé la Révolution, ennobli les peuples et raffermi les rois. » Attaché sans réserve à la fortune des Bonaparte, il avait pris une part active aux entreprises de Strasbourg et de Boulogne et passé, après cette dernière affaire, devant la Cour des Pairs. Constamment tracassé par la police dans les dernières années de la monarchie de Juillet, il ne couchait jamais deux fois de suite dans le même lit et ne s'en occupait pas moins d'organiser activement la propagande bonapartiste [1].

Il ne manquait plus qu'une occasion favorable pour agir. Elle ne pouvait se faire longtemps attendre. « L'Assemblée trahira bien ses complots, disait le général Magnan, attendons qu'elle nous donne barre. » Tout était donc prêt du côté de l'armée pour les éventualités d'un coup d'État. Il fut sur le point d'avoir lieu, lors de la dernière prorogation de l'Assemblée. C'eût été une faute, et une faute grave. La France ne voyait pas encore assez clairement les complots parlementaires. Elle aurait pu croire que le Prince agissait dans un but d'intérêt personnel et d'ambition. Le préfet de police et beaucoup de personnages dévoués au Prince poussaient au coup d'État. Ce furent M. de Saint-Arnaud et le général en chef Magnan principalement qui firent abandonner ce projet, en faisant valoir les raisons d'en ajourner l'exécution [2]. Rentrée le 4 novembre, la Chambre reprit le cours de ses intrigues et de ses discussions plus violentes que jamais. Le moment était venu de mettre un terme à ce torrent déchaîné de

1. Eugène Ténot, *Paris en décembre* 1851.
2. Bélouino, *Histoire d'un coup d'Etat.*

paroles, d'injures, d'accusations. Un jour le ministre de la Guerre Saint-Arnaud se leva de son banc et sortit, après avoir adressé un regard significatif au général Magnan qui assistait à la séance dans une tribune. Comme il arrivait près de la porte de la salle, le ministre de la Guerre répondit en riant à un collègue qui s'étonnait de le voir partir avant le vote : « On fait trop de bruit dans cette maison; je vais chercher la garde. » Et il y allait comme il le disait[1].

Afin de fortifier l'autorité du général de Saint-Arnaud et de la rendre plus efficace, on l'avait entouré des officiers qui avaient été en Afrique ses plus zélés lieutenants. De ce nombre était le colonel Espinasse du 42e de ligne dont le régiment occupait l'École militaire. C'est à lui que fut dévolue, en cas de coup de force, l'occupation du Palais-Bourbon. Précisément il se trouvait en bons termes de camaraderie avec un des questeurs de l'Assemblée, le général Le Flò, qu'il avait connu en Afrique. Il alla le voir et, tout en gardant strictement secrète la consigne reçue, il se fit promener par lui dans tout le Palais-Bourbon, s'en fit bien expliquer la topographie et finit par demander au général si, en cas de la levée de boucliers dont on parlait de la part du Président, il avait songé à mettre en sûreté sa personne. Le Flò lui répondit qu'il comptait dans ce cas sur son camarade Espinasse et il le conduisit par un couloir souterrain jusqu'à un passage débouchant sur l'esplanade des Invalides. Le colonel le quitta alors, en l'assurant qu'en cas d'événement, ses sapeurs l'attendraient à cette issue. Il disait vrai, mais ce n'était pas précisément dans le but que pensait le questeur que le passage devrait être gardé[2].

Louis-Napoléon avait choisi le 2 décembre, anniver-

1. Granier de Cassagnac, *Histoire de la chute de Louis-Philippe.*
2. *Histoire anecdotique du Second Empire*, par un ancien fonctionnaire.

L'Election du 10 décembre 1848

Lithographie d'Adam. (Cabinet des Estampes).

saire d'Austerlitz, pour l'exécution du coup d'État. Le lundi soir 1er décembre, il tint sa réception habituelle à l'Élysée. La foule était considérable. Le Prince se montra à ses hôtes avec le calme inaltérable de son esprit et avec l'aménité ordinaire de ses manières. L'observateur le plus attentif n'aurait su découvrir ni sur son front un nuage, ni dans ses paroles une préoccupation. Deux des ministres qui ignoraient ce qui se préparait étaient mêlés aux confidents. Le nouveau chef d'état-major de la garde nationale, Vieyra, était là.

Adossé à une cheminée, le Prince lui fit signe d'approcher et lui dit assez bas pour n'être entendu que de lui :

— Colonel, êtes-vous assez fort pour ne rien laisser voir d'une vive émotion sur votre visage ?

— Prince, je le crois.

— Eh ! bien ! c'est pour cette nuit !... Pouvez-vous m'affirmer que demain on ne battra pas le rappel ?

— Oui, Prince, et j'ai assez de monde pour porter mes ordres.

— Voyez Saint-Arnaud.

— Il faut, ajouta Louis-Napoléon, que vous couchiez ce soir à l'état-major.

— Mais, si l'on me voyait passer la nuit sur un fauteuil à l'état-major, cela étonnerait.

— Vous avez raison. Soyez-y à 6 heures du matin, vous serez averti. Qu'aucun garde national ne sorte en uniforme. Allez. Non, pas encore, vous auriez l'air de vous retirer par mon ordre.

Le Prince s'éloigne et le colonel va saluer des personnes de sa connaissance, sans qu'on pût se douter qu'il venait de recevoir une si terrible confidence.

Le premier soin de Vieyra fut de faire crever les caisses des tambours de la garde nationale, moyen efficace et sûr d'empêcher qu'on battît le rappel [1].

1. Docteur Véron, *Nouveaux Mémoires d'un bourgeois de Paris.*

M. de Morny avait paru vers 10 heures dans une des loges d'avant-scène de l'Opéra-Comique où chacun put le voir, très élégant et saluant d'un geste cordial tous ses amis. On donnait la première représentation d'un nouvel opéra *Barbe-Bleue* de Limnander. A 11 heures un quart, le troisième acte commençait. Il débutait par un chœur :

Sans vergogne et sans souci,
Arrêtons-les tous ici.

Bien que ce chœur ne présentât nulle beauté saillante, il fut énergiquement applaudi. M. de Morny surtout applaudissait vigoureusement. Pendant l'entr'acte, il s'était montré dans la loge de Mme Liadières où l'on échangea les paroles suivantes :

— Monsieur de Morny, disait-elle, on disait tantôt que le Président de la République allait balayer la Chambre. Que ferez-vous?

— Madame, répondit M. de Morny, s'il y a un coup de balai, je tâcherai de me mettre du côté du manche.

Avec un peu d'attention, — mais ils étaient bien loin de songer au péril qui les menaçait, — le général Cavaignac et le général Lamoricière, assis dans une loge à côté, auraient entendu la question de Mme Liadières et la réponse de M. de Morny. Celui-ci resta jusqu'à la fin de la représentation. On eût dit qu'il tenait à savoir, avant de se retirer, le nom des auteurs de la pièce nouvelle. La représentation achevée, il se rendit, comme à son ordinaire, au Jockey-Club. Un des membres du cercle lui demanda deux billets pour la séance du lendemain. M. de Morny, de belle humeur, les lui donna en disant : « Si l'on vous fait des difficultés pour entrer, vous m'enverrez prévenir [1]. »

Vers 11 heures, les invités du prince Louis-Napo-

1. Docteur Véron, *Nouveaux Mémoires d'un bourgeois de Paris.*

léon avaient quitté l'Elysée. Trois personnes seulement étaient restées : le général de Saint-Arnaud, M. Mocquard, chef du cabinet du Président et le nouveau préfet de police, M. de Maupas, homme d'une rare intelligence et d'un caractère plein de décision. Le Prince l'avait choisi lui-même pour remplacer M. Carlier avec qui il ne s'était plus trouvé en communion d'idées, celui-ci ne croyant pas à l'opportunité de restituer le suffrage universel [1]. Un peu après minuit, M. de Morny vint rejoindre dans le cabinet de Louis-Napoléon les organisateurs du coup d'État préparé pour la nuit même. Le plus grand secret présida à leurs entretiens. Pas un seul des ministres ni des membres de la famille Bonaparte n'avait été mis au courant des événements qui allaient se dérouler.

C'est le conciliabule suprême. Morny, Maupas, Saint-Arnaud résument toutes les mesures qui doivent s'exécuter simultanément ou se succéder. Bientôt, le prince Louis-Napoléon lève la séance. Morny s'adressant à ses collègues, dit simplement : « Il est bien entendu, messieurs, que chacun de nous y laisse sa peau. — La mienne est déjà bien usée, répliqua M. Mocquard, et je n'ai pas grand'chose à perdre. »

Après le départ de Morny, de Maupas et de Saint-Arnaud, le Prince s'aperçoit que le ministre de la Guerre a laissé sur la table une pièce importante. Il charge M. Mocquard de la lui porter sans retard.

Celui-ci trouve le ministre dans son cabinet, en robe de chambre :

— Général, vous n'êtes pas en costume de guerre.

— Se reposer la nuit, c'est le moyen d'être en bonne disposition le lendemain matin [2].

Pourtant, le général de Saint-Arnaud ne se reposa guère cette nuit-là.

1. P. Meyer, *Histoire du Deux-Décembre.*
2. Docteur Véron, *Nouveaux Mémoires d'un bourgeois de Paris.*

CHAPITRE II

LE COUP D'ÉTAT

Le colonel de Béville à l'Imprimerie nationale. — Arrestation de Changarnier et de Thiers. — Arrêté à la demande de sa femme. — Le greffe de Mazas. — L'impression sur le peuple de Paris. — Promenade du Prince dans Paris. — Les représentants et le président Dupin au Palais-Bourbon. — Réunion de la mairie du Xe arrondissement. — Les représentants au quartier de cavalerie du quai d'Orsay. — Mort de Baudin. — Fusillade du boulevard Montmartre. — Combats des 3 et 4 décembre. — Un émule de Gavroche. — Plébiscite du 21 décembre. — Le *Te Deum* d'action de grâce.

Une nuit froide et calme enveloppait Paris endormi. Dans la grande ville, nul ne soupçonnait qu'à cette heure silencieuse, un régime nouveau était en train de s'établir. A trois heures du soir devant Tortoni, un avis avait été brusquement corné à l'oreille du beau-père du général Le Flô par un passant : « Onze heures, minuit ! » Il n'en avait compris ni le sens ni la portée, bien que frappé d'un aussi étrange mot d'ordre. Rentré à la questure, il se borna à plaisanter avec sa famille sur ce singulier incident. Chacun se coucha plein de sécurité. Et cependant quel réveil l'avis écouté n'eût-il pas évité à cette famille [1] !

1. Capitaine H. DE MAUDUIT, *Révolution militaire du 2 décembre* 1851

En sortant de l'Élysée, M. de Maupas avait pris dans sa voiture le colonel de Béville qui recevait l'important dépôt de toutes les pièces que le Prince livrait à l'impression. Sur cette liasse de papiers Louis-Napoléon avait écrit, dit-on, ce mot : *Rubicon*. Le colonel devait passer la nuit à l'Imprimerie nationale pour veiller à cette opération et pour s'assurer surtout que le secret, une fois entré dans l'enceinte du bâtiment, y serait scrupuleusement gardé. Le directeur de l'Imprimerie nationale, M. de Saint-Georges, était dévoué à la personne du Prince. Il avait reçu l'ordre d'avoir toujours sous sa main un nombre suffisant d'ouvriers habiles prêts à exécuter un travail d'urgence comme il en était souvent demandé. Grâce à cette précaution, aucune convocation des ouvriers, en dehors des heures réglementaires, n'était plus de nature à éveiller les soupçons.

Une compagnie de gendarmerie mobile arrivait à l'imprimerie en même temps que le colonel de Béville. Les portes de l'hôtel se refermaient sur elle et restaient hermétiquement fermées pour la nuit entière. Les mesures avaient été prises de telle manière que chaque compositeur était placé entre deux gendarmes mobiles, avec défense de parler à son voisin; la copie, coupée en losange, ne permettait à personne de deviner ce que l'on composait. M. de Béville, seul, rassemblait tous ces tronçons d'épreuves et les corrigeait. On procéda au tirage avec la même rigidité de surveillance que pour la composition. Des sentinelles, placées intérieurement à chaque porte et à chaque fenêtre, avaient les ordres les plus sévères pour empêcher toute communication avec l'extérieur. Une fois ces précautions prises, le travail d'impression commença et, quelques heures après, MM. de Saint-Georges et de Béville, munis de toutes les proclamations du Président, du ministre de la Guerre et du préfet de police, n'attendaient plus que l'heure prescrite pour les apporter à la Préfecture de police.

L'affichage des proclamations fut confié à un nombreux personnel d'agents répartis par escouades dans une des cours de la Préfecture. Des cartes, prêtes à l'avance, leur indiquaient à la fois le quartier où ils devaient fonctionner et la marche qu'ils avaient à suivre. Le temps leur était rigoureusement mesuré. A 6 heures, l'impression des décrets et proclamations étant terminée, la distribution en fut faite entre les afficheurs. Ceux-ci partaient aussitôt dans les voitures qui les attendaient pour tous les quartiers de Paris et les communes suburbaines. A 7 heures et demie, l'affichage était terminé dans Paris.

A 5 heures trois quarts, le colonel Espinasse avec son régiment, le 42e de ligne, avait occupé le Palais-Bourbon. Deux commissaires de police pénétraient dans l'appartement des questeurs. Réveillé en sursaut, le général Le Flô s'habilla, tout en protestant contre la mesure dont il était l'objet et en se répandant en invectives contre le Président et Saint-Arnaud. Une fois dans la voiture qui devait le conduire à Mazas, il ne fit plus aucune résistance. Le second questeur, M. Baze, s'obtinait à ne pas se vêtir; il fallut de force s'emparer de lui. Puis il se mit à parler avec véhémence aux officiers et aux soldats qui se trouvaient sur son passage et qui demeurèrent impassibles. Les arrestations des généraux Lamoricière et Bedeau, celle du colonel Charras donnèrent lieu à des incidents analogues. Mêmes résistances stériles, mêmes menaces, mêmes efforts pour haranguer la troupe dans le trajet de leur domicile à Mazas, même indifférence des officiers et des soldats. Le général Cavaignac montra plus de réserve dans l'expression de son irritation. Il se borna à s'enquérir des autres mesures qu'il supposait être prises vis-à-vis de ses collègues de la Chambre [1].

1. De Maupas, *Mémoires sur le Second Empire.*

Le général Changarnier avait un concierge qui lui était tout dévoué. Lorsque le commissaire de police vint sonner à sa porte pour l'arrêter, ce concierge refusa d'ouvrir. Il fallut entrer dans la maison par la boutique du distillateur qui occupait le rez-de-chaussée. Le concierge était monté prévenir le général. Le commissaire trouva celui-ci sur sa porte, en chemise, une paire de pistolets à la main. Mais il se rendit de suite en disant : « Je m'attendais au coup d'État. Le voilà fait. »

L'arrestation de M. Thiers fut une scène étrange. Réveillé par l'entrée du commissaire Hubault arrivé dans sa chambre, il fut pris d'une véritable terreur. Ses paroles étaient incohérentes. « Il ne voulait pas mourir ; il n'était pas un criminel ; il ne conspirait pas. Il resterait désormais étranger à la politique ; il allait se retirer à l'étranger. » Tout cela était dit et développé avec volubilité, sans que M. Hubault eût pu placer une parole. Mais quand cette agitation fut tombée, quand le commissaire eut persuadé M. Thiers que sa vie ne courait aucun danger, le naturel revint, et l'illustre orateur, s'asseyant sur son lit, se mit à pérorer comme s'il eût été simple spectateur de ce qui se passait. Aux insistances pour le faire lever et vêtir, il répondait, au contraire, par un procédé singulièrement négligé. Puis, toujours non vêtu, il se dirigeait vers un meuble où il disait aller prendre une paire de pistolets. « Si je vous brûlais la cervelle, dit-il au commissaire, savez-vous que je suis armé et que je serais très excusable de vous traiter comme un malfaiteur. » M. Hubault n'eut aucune peine à calmer l'humeur belliqueuse de son interlocuteur ; il lui suffit de lui laisser voir qu'il était armé lui-même, et il ne fut plus question de pistolets [1].

Mais, insensiblement, M. Thiers avait repris sa con-

1. M. de Maupas, *Mémoires sur le Second Empire*.

fiance et il se livrait alors à une série de plaisanteries qui étaient en telle discordance avec la situation qu'elles trahissaient son effort pour dissimuler l'état réel de son esprit. Cette scène pénible dura plus d'un quart d'heure ; elle menaçait de se prolonger. M. Thiers s'efforçait visiblement de gagner du temps. Quelle pouvait être son

M. de Persigny.

espérance ? M. Hubault exigea enfin qu'il s'habillât et, quelques instants après, il prenait place avec le commissaire dans la voiture qui l'attendait à la porte de son hôtel.

Alors, son attitude changea subitement, ses premières terreurs reparurent. « Vous allez me fusiller, disait-il. Je vois bien qu'on me mène à la mort. » Puis, encore une fois rassuré sur sa vie, il cherchait à savoir s'il était seul arrêté, il tentait d'obtenir, par la promesse de considérables libéralités, la permission de s'évader.

A Mazas, M. Thiers tomba dans un complet accablement. Ses forces l'avaient abandonné. On eut pour lui les soins les plus empressés.

L'arrestation des autres représentants s'opérait sans incidents dignes d'être signalés. Roger du Nord et Nadaud se montraient résignés. Lagrange qui était rentré chez lui, le matin même, dans un état complet d'ivresse, se livrait aux plus violentes imprécations. Cholat, anéanti d'abord par la peur d'être fusillé, retrouvait un instant de courage factice en absorbant une quantité effrayante d'absinthe. Miot, Valentin, Baune ne faisaient aucune résistance, et, parmi les démagogues qui n'appartenaient pas à l'Assemblée, habitués pour la plupart aux visites de la police, on ne rencontrait non plus aucune difficulté sérieuse dans l'exécution des mandats.

L'ardent socialiste Greppo avait chez lui tout un arsenal : pistolets chargés, hache d'arme bien aiguisée, poignard, bonnet phrygien d'un rouge éclatant. Le seul aspect du commissaire, Groufier le remplit de terreur et, lorsque celui-ci lui demanda l'usage qu'il comptait faire de toutes ces armes, il ne sut que dire : « Je les ai achetées parce que j'ai du goût pour la marine. » Puis il se laissa conduire [1].

Mais voici une histoire plaisante. Dans la matinée du 2 décembre, le préfet de police, M. de Maupas, recevait la visite d'une dame dont le mari, avocat célèbre et montagnard par occasion, n'avait pas été arrêté. C'est contre cette omission qu'elle venait protester.

— Je suis au désespoir, déclara-t-elle. Ma maison est envahie par les plus sinistres figures. Une nuée de bandits demande à mon mari de se mettre à la tête de leur résistance, de provoquer une émeute. Il leur prêche encore la patience, mais il sera forcé de céder à leurs

1. M. de Maupas, *Mémoires sur le Second Empire.*

obsessions. Ils le mèneront aux barricades et le feront tuer. Il n'y a qu'un moyen pour moi de retrouver un peu de tranquillité, de sauver les jours de mon mari, et ce moyen, vous seul en disposez, monsieur le Préfet.

— Lequel est-ce donc ? madame.

— Oh ! c'est bien simple, faites-le arrêter [1].

On arrêta en tout soixante-dix-huit représentants et chefs de clubs ou de barricades. Tous furent transportés à Mazas. L'intérieur de cette prison nouvellement construite présenta, durant une partie de la matinée, une véritable animation. A 7 heures, un bruit de voiture se fit entendre du boulevard. Bientôt la porte du petit guichet de gauche s'ouvrit et donna passage au colonel Charras et aux agents qui l'accompagnaient. Le colonel portait, sur son visage, les traces d'une vive agitation intérieure. Sa démarche était nerveuse et son attitude irritée. Il monta rapidement les marches du grand perron et entra dans le greffe. Après lui, arriva le général de Lamoricière, en habits civils. Il paraissait très abattu et gravit lourdement les marches du perron. On le reçut respectueusement, tête découverte. Quand il sortit du greffe pour se rendre à la chambre qui lui était destinée, il demanda qu'on lui fît venir de sa bibliothèque les cinq derniers volumes de *la Révolution française* de Thiers : on s'empressa de satisfaire à son désir.

Cependant, les arrivées se multipliaient et le greffe s'encombrait. A chacune des tables qu'occupaient les employés se présentait, à son tour, un général, un député ou un personnage politique. Il donnait son nom, son âge, son grade, son titre. On en prenait note, puis on le conduisait à l'intérieur. Ceux dont l'arrestation avait été accompagnée de saisie de pièces étaient amenés dans le

1. M. de Maupas, *Mémoires sur le Second Empire*; docteur Véron, *Nouveaux Mémoires d'un bourgeois de Paris.*

cabinet du directeur. Le député Miot y vint, on avait découvert chez lui un monceau de papiers. Son irritation était violente, il se répandait en paroles menaçantes. Il fut difficile de le calmer. D'autres gardaient une attitude plus paisible. Le député Valentin subissait son sort avec une sorte d'ostentation flegmatique. Il avait conservé sur sa tête son grand chapeau mou à larges bords. Il portait une cravate longue de couleur bleue, sur laquelle se rabattait le col de sa chemise, ce qui ajoutait encore à son air juvénile. Il lisait tranquillement son journal pendant qu'on rédigeait son procès-verbal d'écrou.

D'un bout à l'autre du greffe, on se reconnaissait, on échangeait des sourires amers, on s'envoyait des signes et des paroles. Changarnier et Cavaignac s'y rencontrèrent :

— Comme il nous traite ! dit de loin le premier au second, il a bien tort, car, en mai prochain, il aurait été certainement réélu... Mais maintenant...

Puis le général Changarnier demanda à écrire à sa sœur. Ce billet disait : « Rassure-toi. Je suis l'objet des plus grands égards. M. de Maupas me traite en galant homme. »

Vers 8 heures et demie, les arrestations étaient terminées [1].

Le 2, au matin, les officiers de tous les corps avaient été prévenus individuellement d'avoir à se rendre à un emplacement désigné à l'avance, pour y prendre le commandement qui leur revenait, au lieu de partir de la caserne, comme cela se passe d'ordinaire. Aucun d'eux ne manqua à la convocation ; tous se rendirent aux emplacements fixés à chaque corps de troupe. Pour ne pas donner l'éveil, les hommes furent conduits par leurs sous-officiers. C'était la nuit ; les officiers en

1. Rapports des commissaires de police chargés des arrestations et des commissaires extraordinaires délégués.

furent avertis que lorsque leurs soldats furent sous les armes [1]. L'armée occupa ainsi tous les points importants de Paris. Cet énorme déploiement de troupes ainsi que l'affichage des proclamations et décrets et le bruit des arrestations avaient fait sortir en masse et de bonne heure de chez elle la population parisienne. A tous les coins de rue, des groupes lisaient, en le commentant avec animation, le décret de Louis-Napoléon, dont les deux premiers articles contenaient en substance toute la portée du coup d'État :

Article premier. — L'Assemblée nationale est dissoute.

Art. 2 — Le suffrage universel est rétabli. La loi du 31 mai est abrogée.

C'est le droit électoral recouvré pour un grand nombre de Français. Beaucoup d'ouvriers, après avoir lu ces affiches, ne soufflent mot et vont à leur travail. Il y en a un sur cent qui parle. C'est pour dire : « Bon ! » Voici comment cela se présente à eux : « La loi du 31 mai est abolie. — C'est bon. — Le suffrage universel est rétabli. — C'est bien. — La majorité réactionnaire est chassée. — A merveille. — Thiers est arrêté. — Parfait. — Changarnier est empoigné. — Bravo ! » Autour de chaque affiche il y a des claqueurs... Le peuple adhère [2]. Pas de rassemblements dangereux. Dans le quartier de l'Hôtel-de-ville, le faubourg du Temple, le faubourg Saint-Antoine, les groupes sont compacts, mais rien de sérieux ne se fait sentir. De toutes les bouches, on n'entend sortir que ces mots : « Il a bien fait, il a bien fait [3]. » A l'angle de la rue du Faubourg-Saint-Antoine devant la boutique de l'épicier Pépin, les décrets du

1. Charles Bocher, *Mémoires*.
2. Victor Hugo, *Histoire d'un Crime*.
3. Rapports des officiers de paix de Beaumarchais et Henricy.

matin sont affichés. Quelques hommes les examinent et une vieille femme dit : « Les vingt-cinq francs sont à bas. Tant mieux [1] ! »

A 8 heures, le roi Jérôme, prévenu directement par le Prince, venait se mettre à la disposition de son neveu. Ce frère de l'Empereur, avec son masque napoléonien et sa belle prestance, se présentant au milieu du salon déjà plein de monde, produisit une impression profonde. On crut un moment voir l'Empereur des grands jours descendre de son cadre, tant la ressemblance était frappante. Peu d'instants après, se présentaient Lavœstine, commandant les gardes nationales, le comte de Flahaut, le dernier survivant des aides de camp de Napoléon Ier, Daumas, Exelmans, un grand nombre de généraux, d'officiers supérieurs sans troupe, de députés et de représentants de la grande presse [2].

Dans la cour d'honneur de l'Élysée se tenait à cheval une escorte composée d'un détachement du 7e cuirassiers venu de Versailles et d'un peloton de lanciers. Les chevaux du Président et d'une quarantaine d'officiers généraux et aides de camp, tenus en mains, piaffaient impatients. Dès que le Président paraît, les cuirassiers, levant le sabre, crient : « Vive l'Empereur ! » Tout le monde monte à cheval. On sort du palais au pas, précédé par une avant-garde de cavaliers, le pistolet au poing. On tourne à droite pour se diriger vers la rue Royale et la place de la Concorde.

Le Président se place seul en avant du cortège e derrière l'avant-garde. Aucun soldat ne le flanque à droite ni à gauche. Un peu en arrière de lui, à sa droite, vient le roi Jérôme monté sur un petit cheval blanc de Tarbes. A sa gauche, le général de Saint-Arnaud, puis M. Abbatucci, un des fidèles de l'Élysée qui avait dit

1. Victor Hugo, *Histoire d'un Crime*.
2. Général comte Fleury, *Souvenirs*.

en italien, le matin, au Prince : « Monseigneur, ce n'est pas tant que de commencer, il faut finir. » Dans le cortège, on remarque le général Magnan, le maréchal Exelmans, grand chancelier de la Légion d'honneur, le prince Murat en uniforme de colonel de la garde nationale, les généraux Daumas, de l'Étang de Bourjolly et plusieurs autres brigadiers ou divisionnaires, un grand nombre d'officiers supérieurs [1].

De l'Elysée à la place de la Concorde, la haie est formée par l'imposante cavalerie de Versailles. Lorsque passe le Président, une immense acclamation part des rangs des soldats. La foule n'est pas moins enthousiaste. Elle rompt les lignes, se mêle aux cavaliers et pousse des cris de « Vive l'Empereur ! » Sur le trottoir circulent électrisés, les membres de la *Société du Dix-Décembre*, mais aussi un certain nombre de membres des sociétés secrètes, dont les figures semblent menaçantes. Le prince Louis-Napoléon, calme, ayant presque l'air indifférent à ce qui se passe, montant avec grâce son beau cheval anglais, marche, sans tourner la tête, accueillant avec le même imperturbable sang-froid les vivats des amis, les cris sombres de « Vive la République ! » des autres. Place de la Concorde, même accueil chaleureux, en passant devant la brigade de Cotte. Les vivats redoublent, quand le cortège longe le jardin des Tuileries occupé par la brigade Dulac. Bien des gens purent croire, du haut des fenêtres de la rue de Rivoli, que le Prince allait prendre possession du Château. Après avoir traversé le Carrousel et le pont Royal, le Président revint ensuite à l'Elysée, par le quai d'Orsay et le pont de la Concorde [2].

1. *Histoire anecdotique du Second Empire*, par un ancien fonctionnaire.

2. *Souvenirs du général Fleury ;* docteur Véron, *Nouveaux Mémoires d'un bourgeois de Paris; Histoire anecdotique du Second Empire*, par un ancien fonctionnaire.

Durant toute la journée, malgré les nouvelles alarmantes qui lui arrivèrent à plusieurs reprises, le prince Louis-Napoléon conserva la même attitude calme et assurée, la même possession de soi-même. On lui annonce dans l'après-midi la visite de sa parente, lady Douglas, son amie de tous les temps. Il va la recevoir dans le premier salon, et, la conduisant dans son cabinet, il commanda un bouquet pour sa cousine. Il y eut parmi les aides de camp de service un certain étonnement. Mais l'un d'eux s'en fut chercher et rapporta bientôt un bouquet magnifique, non sans faire un geste qui disait à l'entourage : « N'est-ce pas là un moment bien choisi pour aller chercher des fleurs ? » Le Prince prit le bouquet, l'offrit à sa cousine et, la visite achevée, il la reconduisit dans le même salon où il était venu la chercher. Il prit congé d'elle avec le plus aimable et le plus riant salut. Certes, à pareille heure, au milieu de si graves événements, on ne trouvait guère un sang-froid de cette trempe [1].

Les occasions de s'alarmer ne manquaient pas. Dès le matin, une quarantaine de représentants, profitant d'une porte qu'on avait oublié de faire garder, étaient parvenus à pénétrer dans le palais du Corps législatif. Décidés à siéger, ils se mirent à la recherche du président Dupin qui se trouvait prisonnier sans le savoir. Ils le trouvèrent dans son cabinet. Là s'engagea un dialogue. Les représentants sommèrent le président de se mettre à leur tête et de rentrer dans la salle, lui, l'homme de l'Assemblée, avec eux, les hommes de la Nation. M. Dupin refusa net, tint bon, fut très ferme, se cramponna héroïquement à son néant.

— Que voulez-vous que je fasse ? dit-il, mêlant à ses protestations effarées force axiomes de droit et citations latines, instinct des oiseaux jaseurs qui débitent tout

1. Docteur Véron, *ibid.*

Le Général Changarnier

(Cabinet des Estampes).

leur répertoire quand ils ont peur. Que voulez-vous que je fasse ? Qui suis-je ? Que puis-je ? Je ne suis rien. Personne n'est plus rien. *Ubi nihil, nihil.* La force est là. Où il y a la force, le peuple perd ses droits. *Novus nascitur ordo.* Prenez-en votre parti. Je suis bien obligé de me résigner, moi. *Dura lex, sed lex.* Loi selon la nécessité, entendons-nous bien, et non selon le droit. Mais qu'y faire ? Qu'on me laisse tranquille. Je ne peux rien, je fais ce que je peux. Ce n'est pas la bonne volonté qui me manque. Si j'avais quatre hommes et un caporal, je les ferais tuer.

— Cet homme ne connaît que la force, dirent les représentants ; eh bien, usons de la force.

On lui fit violence, on lui passa une écharpe comme corde autour du cou, et, comme on l'avait dit, on le traîna vers la salle, se débattant, réclamant, « sa liberté », se lamentant, se rebiffant [1].

Enfin, pour être sûr d'avoir la paix, le rusé président se fit mettre aux arrêts par le colonel Espinasse, avec une sentinelle à la porte. Quant à ceux qui avaient voulu le forcer à une résistance dont il ne se sentait nulle envie, une compagnie de gendarmerie mobile leur fit promptement évacuer le palais, les laissant libres d'aller où bon leur semblait.

D'autres représentants de toutes les nuances hostiles au Prince avaient formé, à la première heure, de petites réunions chez M. Crémieux, chez le comte Daru, chez M. Yvon et chez Odilon Barrot. Plusieurs membres de la réunion des Pyramides s'étaient également rendus au lieu ordinaire de leurs séances. Mais des agents de police vinrent couper court à toute délibération. Les représentants se retrouvèrent alors en nombre beaucoup plus imposant, deux cent dix-huit exactement, à la mairie du Xe arrondissement, à Grenelle. Constitués en

1. Victor Hugo, *Histoire d'un Crime.*

véritable Assemblée nationale non dissoute, ils prononcèrent la déchéance et la mise en accusation de Louis-Napoléon. Au milieu d'un tumulte inexprimable, ils rédigèrent un décret convoquant une haute cour de justice pour juger le Prince et ses complices et nommèrent le général Oudinot commandant en chef des troupes et gardes nationales de Paris. Mais le trouble se mit sérieusement dans l'Assemblée, quand elle vit paraître, à la porte de la mairie, deux commissaires de police que vinrent bientôt rejoindre deux compagnies de chasseurs de Vincennes [1].

« Quelques personnages légitimistes de l'espèce candide avaient une peur sérieuse, mais comique. Un marquis, mouche du coche de la droite, allait, venait, pérorait, criait, déclamait, proclamait et tremblait. Un autre député, suant, rouge, essouflé, se démenait éperdument : « Où est le poste? Combien d'hommes ? Qui est-ce qui commande ? L'officier ! Envoyez-moi l'officier ! Vive la République ! Gardes nationaux, tenez bon ! Vive la République ! » Toute la droite poussait ce cri. « Vous voulez donc la faire mourir ! » leur disait Esquiros. Quelques-uns étaient mornes; Bourbousson gardait un silence d'homme d'État vaincu. Un vicomte, parent du duc d'Escars, était si épouvanté qu'à chaque instant il s'en allait dans un angle de la cour. Il y avait là dans la foule qui emplissait cette cour, un gamin de Paris, enfant d'Athènes qui a été depuis un poète brave et charmant, Albert Glatigny. Il cria à ce vicomte ému : « Ah ! ça ? est-ce que vous croyez qu'on éteint les coups d'État comme Gulliver éteignait les incendies ! »

Les motions se croisaient ; c'était une rumeur continue coupée de profonds et solennels silences. Les paroles d'alarme circulaient de groupe en groupe : « Nous sommes dans un cul-de-sac. Nous sommes ici comme

1. Victor Hugo, *Histoire d'un Crime*.

dans une souricière. » Puis, à chaque motion, des voix s'élevaient : « C'est cela ! c'est juste ! c'est entendu. On se donnait à voix basse rendez-vous rue de la Chaussée-d'Antin, n° 19, pour le cas où l'on serait expulsé de la mairie. Bixio emportait le décret de déchéance pour le faire imprimer. Esquiros, Marc Dufraisse, Pascal Duprat, Rigal, Lherbette, Chamiot, Latrade, Colfavru, Antony Thouret jetaient çà et là d'énergiques conseils. Dufaure, résolu et indigné, protestait avec autorité. Odilon Barrot, immobile dans son coin, gardait le silence de la naïveté stupéfaite.

Passy et de Tocqueville racontaient au milieu des groupes qu'ils avaient, étant ministres, l'inquiétude permanente du coup d'État, et qu'ils voyaient clairement cette idée fixe dans le cerveau de Louis Bonaparte. De Tocqueville ajoutait : « Je me disais chaque soir je m'endors ministre, si j'allais me réveiller prisonnier ! »

Quelques-uns de ces hommes qui s'appelaient *hommes d'ordre*, grommelaient tout en signant le décret de déchéance : « Gare la République rouge ! » et semblaient craindre également de succomber et de réussir. De Vatimesnil serrait la main des hommes de la gauche, et les remerciait de leur présence : « Vous nous faites populaires », disait-il. Et Antony Thouret lui répondait : « Je ne connais aujourd'hui ni droite, ni gauche, je ne vois que l'Assemblée [1]. »

« Le plus jeune des deux sténographes communiquait les feuillets écrits aux représentants qui avaient parlé, les engageait à les revoir tout de suite, et leur disait : « Nous n'aurons pas le temps de relire. » Quelques représentants, descendus dans la rue, montraient au peuple des copies du décret de déchéance signées par les membres du bureau. Un homme du peuple prit une

1. Victor Hugo, *Histoire d'un Crime.*

de ces copies et cria : « Citoyens ! l'encre est encore toute fraîche ! Vive la République ! »

L'adjoint se tenait à la porte de la salle, l'escalier était encombré de gardes nationaux et d'assistants étrangers. Plusieurs avaient pénétré jusque dans l'enceinte de la réunion et parmi eux l'ancien constituant Beslay, homme d'un rare courage. On voulut d'abord les faire sortir, mais ils résistèrent en s'écriant : « Ce sont nos affaires, vous êtes l'Assemblée, mais nous sommes le peuple. — Ils ont raison », dit M. Berryer.

M. de Falloux, accompagné de M. de Kéranflech, aborda le constituant Beslay et s'accouda à côté de lui sur le poêle en lui disant : « Bonjour, collègue ». Puis il lui rappela qu'ils avaient tous les deux fait partie de la commission des ateliers nationaux et qu'ils avaient visité ensemble les ouvriers au parc Monceau. On se sentait tomber, on devenait tendre aux républicains.

Chacun parlait d'où il était, celui-ci montait sur son banc, celui-là sur une chaise, quelques-uns sur des tables. Toutes les contradictions éclataient à la fois. Dans un coin, d'anciens meneurs de l'ordre s'effrayaient du triomphe possible des « rouges ». Dans un autre les hommes de la droite entouraient les hommes de la gauche et leur demandaient : « Est-ce que les faubourgs ne se lèveront pas [1] ? »

« Le général marquis de Lauriston, ancien pair de France, à la fois colonel de la 10e légion et représentant du peuple, distinguait entre son devoir de représentant et son devoir de colonel. Sommé par quelques-uns de ses amis de la droite de faire battre le rappel et de convoquer la 10e légion, il répondait : « Comme représentant du peuple, je dois mettre le pouvoir exécutif en accusation, mais comme colonel, je dois lui obéir. » Il paraît qu'il s'enferma obstinément dans ce rai-

1. Victor-Hugo, *Histoire d'un Crime*.

sonnement singulier et qu'il fut impossible de le tirer dehors.

Les représentants à la mairie du Xe arrondissement.
(Gravure communiquée par la Librairie Illustrée.)

— Qu'il est bête ! disait Piscatory.

— Qu'il a d'esprit ! disait Falloux.

Il y avait là aussi le général Oudinot, petit, gauche,

embarrassé, le regard indécis et terne, les pommettes rouges, le front étroit, les cheveux grisonnants et plats, le son de voix poli, le sourire humble, sans parole, sans geste sans puissance, brave devant l'ennemi, timide devant le premier venu, ayant, certes, l'air d'un soldat, mais aussi d'un prêtre, faisant hésiter l'esprit entre l'épée et le cierge, portant dans les yeux une espèce d'Ainsi soit-il [1] ! »

« Il avait les meilleures intentions du monde ; mais que faire ? Lorsqu'on l'eut nommé, il monta sur une chaise et remercia l'Assemblée avec un cœur ferme, sans doute, mais avec une parole hésitante. Quand le petit officier blond, qui commandait le détachement de chasseurs osa le regarder en face et l'affronter, lui, tenant l'épée du peuple, lui général de l'Assemblée souveraine, il ne sut que balbutier des choses malheureuses comme celles-ci : « Je viens vous déclarer que nous ne pouvons obéir que contraints, forcés, à l'ordre qui nous interdirait de rester réunis. » Il parlait d'obéir, lui qui devait commander. On lui avait passé son écharpe et il en semblait gêné. Il penchait alternativement la tête sur l'une et l'autre épaule, il tenait son chapeau et sa canne à la main, il avait l'air bienveillant. Un membre légitimiste murmurait tout bas à son voisin : « On dirait un bailli haranguant une noce. » Et le voisin, légitimiste aussi, répondait : « Il me rappelle Monsieur le duc d'Angoulême ».

« La foule avait grossi dans la cour de la mairie. Des gardes nationaux en armes étaient venus se joindre aux représentants. Les deux commissaires de police qui étaient restés en observation soutenaient un véritable siège. Les deux compagnies de chasseurs de Vincennes n'étaient pas suffisantes pour forcer la résistance des deux cent dix-huit représentants. Mais des troupes nouvelles avaient été demandées au général de Saint-

1. Victor Hugo, *Histoire d'un Crime*.

Arnaud. L'apparition de la tête de colonne de la brigade Forey fit évanouir tous les espoirs des membres de la réunion. Ils refusèrent néanmoins de se dissoudre. De turbulents montagnards criaient : « Il faut qu'on nous arrache de nos sièges. Nous voulons qu'on emploie la force. » Au signal donné par les deux ex-présidents de l'Assemblée, MM. Benoist d'Azy et Vitet, la résistance cessa et les représentants vinrent se placer au milieu d'une haie de soldats.

Il y avait un marchand de vin en face de la mairie. Lorsque la grande porte de la mairie s'ouvrit à deux battants et que l'Assemblée parut dans la rue, menée par le général Forey à cheval et ayant en tête le vice-président Vitet empoigné à la cravate par un agent de police, quelques hommes en blouses blanches, groupés aux fenêtres de ce marchand de vin, battirent des mains et crièrent : « C'est bien fait ! A bas les vingt-cinq francs [1] ! »

« On ne conduisit pas les représentants à Mazas comme ils s'y attendaient, mais au quartier de cavalerie du quai d'Orsay où était caserné le 7e lanciers, sous les ordres du colonel Feray. On les laissa libres d'aller et venir à leur guise dans la cour. Ils y restèrent parqués et « vaguant » deux longues heures. On se promenait bras dessus bras dessous. On marchait vite pour se réchauffer. Les hommes de la droite disaient aux hommes de la gauche : « Ah ! si vous aviez voté la proposition des questeurs ! » Et ils riaient. Marc Dufraisse répondait : « *Mandataires du peuple, délibérez en paix.* » Et c'était le tour de la gauche de rire. Du reste, nulle amertume. La cordialité d'un malheur commun. A droite, à côté de la porte, il y avait une cantine exhaussée de quelques marches au-dessus du pavé de la cour. « Élevons cette cantine à la dignité de buvette », dit l'ancien ambassadeur en Chine, M. de Lagrenée. On

1. Victor Hugo, *Histoire d'un Crime.*

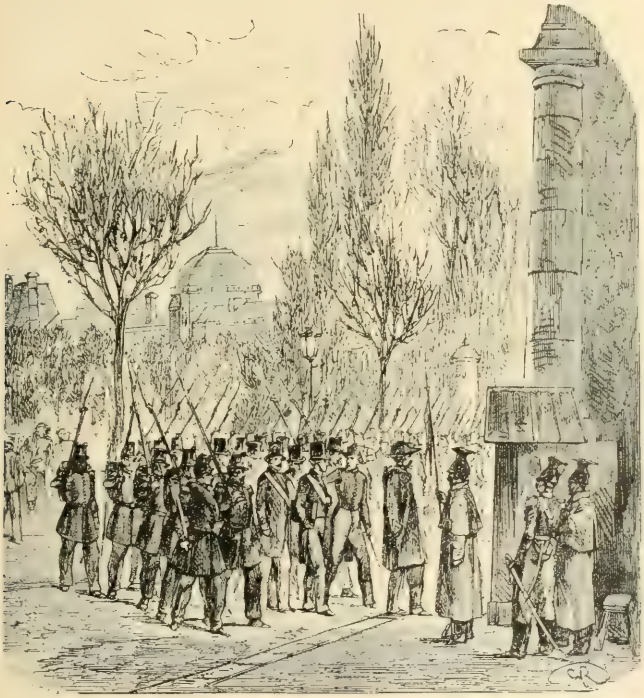
entrait là, les uns s'approchaient du poêle, les autres demandaient un bouillon[1]. »

« La nuit arrivait. On avait faim. Beaucoup n'avaient pas mangé depuis le matin. M. Howyn de la Tranchère, homme de bonne grâce et de dévouement qui s'était fait portier à la mairie, se fit fourrier à la caserne. Il recueillit 5 francs par représentant et l'on envoya commander un dîner pour deux cent vingt au café d'Orsay qui fait le coin du quai et de la rue du Bac. On dîna mal et gaiement. Du mouton de gargotte, du mauvais vin et du fromage. Le pain manquait. On mangea comme on put, l'un debout, l'autre sur une chaise, l'un à une table, l'autre à cheval sur un banc, son assiette devant soi, *comme à un souper de bal*, disait en riant un élégant de la droite, Thuriot de la Rosière, fils du régicide Thuriot. De Rémusat se prenait la tête dans les mains. Émile Péan lui disait : « Nous en reviendrons. » On se passait les couverts et les assiettes, avec force attentions de la droite pour la gauche. « C'est le cas de faire une fusion », disait un jeune légitimiste. Troupiers et cantiniers servaient. Deux ou trois chandelles de suif brûlaient et fumaient sur chaque table. Il y avait peu de verres. Droite et gauche buvaient au même. « Égalité, Fraternité » disait, le marquis Sauvaire-Barthélémy, de la droite. Et Victor Hennequin lui répondait : « Mais pas Liberté. »

Vers 8 heures du soir, le repas terminé, on relâcha un peu la consigne, et l'entre-deux de la porte et de la grille de la caserne commença à s'encombrer de sacs de nuit et d'objets de toilette envoyés par les familles. On appelait les représentants par leurs noms. Chacun descendait à son tour, et remontait avec son caban, son burnous ou sa chancelière, le tout allègrement. Quelques femmes parvinrent jusqu'à leurs maris. M. Chambolle put

1. Victor Hugo, *Histoire d'un Crime*.

serrer à travers la grille la main de son fils. Tout à coup une voix s'éleva : « Ah ! nous passerons la nuit ici ! » On apportait des matelas, on les jeta sur les tables, à terre, où



Les représentants conduits au quartier de cavalerie du quai d'Orsay.
(Gravure communiquée par la Librairie Illustrée.)

l'on put. Cinquante ou soixante représentants y trouvèrent place ; la plupart restèrent sur leurs bancs. Marc Dufraisse s'arrangea pour passer la nuit sur un tabouret, accoudé sur une table. Heureux qui avait une chaise !

Du reste, la cordialité et la gaîté ne se démentirent pas. « Place aux *Burgraves* ! » dit en souriant un véné-

rable vieillard de la droite. Un jeune représentant républicain se leva et lui offrit son matelas. On s'accablait réciproquement de paletots, de pardessus et de couvertures. « Réconciliation ! » disait Chamiot, en offrant la moitié de son matelas au duc de Luynes. Le duc de Luynes, qui avait 2 millions de rente, souriait et répondait à Chamiot : « Vous êtes saint Martin et je suis le pauvre. » Le célèbre avocat Pailiet, qui était du tiers état, disait : « J'ai passé la nuit sur une paillasse bonapartiste, enveloppé dans un burnous montagnard, les pieds dans une peau de mouton démocratique et sociale, et la tête dans un bonnet de coton légitimiste[1]. »

Après divers échanges de communications entre le Prince, les ministres de la Guerre, de l'Intérieur et le préfet de police, il fut décidé que les représentants prisonniers seraient dirigés sur trois points : le Mont-Valérien, Mazas et Vincennes. On les y conduisit, le lendemain, dans des voitures fournies par la direction des postes. Lorsque celles qui prenaient la route de Vincennes traversèrent le faubourg Saint-Antoine, les ouvriers commençaient à sortir de chez eux pour se rendre à leurs ateliers. Ils s'interrogeaient sur ce que contenaient ces voitures si bien escortées.

— Ah ! disaient-ils, une fois renseignés, ce sont les vingt-cinq francs qu'on va coffrer !... C'est bien joué !...

C'est là tout l'intérêt que montrait aux élus du suffrage universel la population de ce faubourg si fameux et si redouté pour ses passions démocratiques[2].

Neuf ou dix omnibus chargés de représentants arrêtés à la mairie du Xe arrondissement, passèrent, également, sous l'escorte de quelques lanciers. « Ce sont des représentants qu'on emmène ! crièrent quelques voix : délivrons-les ! » Un mouvement se fit dans les

1. Victor Hugo, *Histoire d'un Crime*.
2. Odilon Barrot, *Mémoires posthumes*.

groupes. Quelques hommes intrépides s'élancèrent. Le premier omnibus fut arrêté. Aussitôt on vit se pencher aux portières des représentants, — c'étaient des membres de la droite — qui, la tête effarée, supplièrent le peuple de ne pas les délivrer. La foule indignée fit selon leur désir.

— Vous voyez bien qu'il n'y a rien à faire avec ces gens-là ! dit l'un des hommes du peuple qui s'était jeté avec le plus d'ardeur à la tête des chevaux[1].

Le 2 décembre, au matin, M. de Morny avait pris possession du ministère de l'Intérieur. Mais au lieu d'y arriver à 6 heures et quart, comme cela avait été décidé et d'y avertir lui-même le ministre en exercice, M. de Thorigny, des circonstances en raison desquelles il venait le remplacer, il ne s'était montré dans les bureaux qu'à 7 heures et quart. En se réveillant, à 7 heures, M. de Thorigny fut abasourdi d'apprendre qu'un bataillon occupait son hôtel. Ce bataillon devait en effet s'y porter un quart d'heure avant l'installation de Morny. M. de Thorigny adressa dépêche sur dépêche au préfet de police pour savoir ce qui se passait. Enfin Morny arriva et lui remit une lettre où le Prince lui expliquait, avec tous les égards possibles, les considérations auxquelles il avait cru devoir obéir en se séparant de lui[2].

Le nouveau ministre de l'Intérieur, Morny, était chargé par le Président de former un ministère. Ce n'est que le soir, à 9 heures, que celui-ci fut définitivement constitué. Le général de Saint-Arnaud y conservait le portefeuille de la Guerre.

Une agitation assez intense s'était manifestée, l'après-midi du 2 décembre. Une foule énorme stationnait sur le boulevard. Des gens du peuple semblaient prêts à

1. Victor Hugo, *Histoire d'un Crime.*
2. M. de Maupas, *Mémoires sur le Second Empire.*

faire cause commune avec les journalistes et les *habits noirs* qui avaient établi leur siège principal dans les cafés et aux fenêtres des restaurants depuis la Madeleine jusqu'au boulevard Montmartre. Plus loin, sur les boulevards Saint-Denis et Saint-Martin, les meneurs de la démagogie s'efforçaient de soulever la population. En présence de cette situation tendue, le Prince Louis-Napoléon parla de monter à cheval et de parcourir les boulevards à la tête d'une brigade de cavalerie. Le lieutenant-colonel Fleury l'en dissuada et partit lui-même en reconnaissance au cœur de la capitale avec les carabiniers du général Tartas. A peine engagés sur le boulevard des Capucines, ceux-ci furent reçus par des cris assourdissants de « Vive la République ! » Un peu plus loin, à la hauteur de la porte Saint-Denis, le lieutenant-colonel Fleury fut blessé à la tête, d'un balle tirée d'une fenêtre. Il put néanmoins terminer sa reconnaissance. Le soir, des rassemblements prenaient une attitude de plus en plus agressive. Près de la porte Saint-Martin, un régiment était sifflé à son passage. Les conciliabules d'insurrection se tenaient en permanence. On recrutait des combattants à domicile; on distribuait des armes, des munitions, de l'argent surtout en abondance. « A demain la prise d'armes », tel était le mot d'ordre donné sur toute la ligne. On ne se cachait pas pour fixer le rendez-vous à 7 heures du matin, au pied de la colonne de la Bastille [1].

Le lendemain, 3 décembre, des barricades s'élèvent dans plusieurs rues du faubourg Saint-Antoine. Les ouvriers descendent en masse. La partie est nettement engagée. La barricade la plus forte est placée à l'angle de la rue Sainte-Marguerite. Aussitôt prévenu, le général Marulaz lance dans cette direction trois compagnies du 9e léger sous le commandement du chef de

1. Général comte FLEURY. *Souvenirs.*

bataillon Pajol. Celui-ci s'apprête à ordonner l'attaque, lorsqu'il voit, revêtus de leurs insignes et montés sur des voitures renversées qui forment la barricade, les représentants Baudin, Esquiros, Malardier, Dulac et de Flotte. Ils étaient venus exciter les ouvriers à la révolte. Ceux-ci se souvenaient des sanglantes journées de Juin où la cause de la révolution populaire avait succombé. Beaucoup montraient les cicatrices des blessures reçues dans cette sanglante mêlée. La plupart répliquaient qu'ils ne voulaient pas se laisser massacrer. C'est tout juste s'il s'en trouva une centaine pour élever une barricade à peu près insignifiante. Dès que parurent les soldats du commandant Pajol, les émeutiers prirent la fuite, jetant au visage des représentants l'épithète devenue courante dans le peuple de « vingt-cinq francs ».

— Vous verrez, répondit Baudin, comment on meurt pour vingt-cinq francs.

Les représentants s'étaient mis à haranguer les soldats.

— Nous sommes le droit, disaient-ils, ne tirez pas sur nous. Nous sommes vos frères, les amis, les mandataires du peuple.

Le commandant ne pouvait laisser se prolonger cette tentative d'embauchage. Il donna l'ordre à sa colonne de marcher sur la barricade à la baïonnette. Il espérait emporter l'obstacle sans effusion de sang. Mais un ouvrier qui se trouvait sur la barricade tira un coup de feu : un soldat tomba mort. La troupe fit feu à son tour et Baudin fut mortellement frappé ainsi qu'un de ceux qui semblaient commander aux émeutiers.

A partir de ce moment, l'insurrection prend des proportions inquiétantes. Des proclamations ardentes sont répandues dans les faubourgs. Dans la soirée, de nombreux attroupements où dominent les *habits noirs* se forment sur le boulevard des Italiens, aux cris de : « Vive la République ! A bas le dictateur ! A bas Sou-

louque. » Le colonel de Rochefort, avec ses lanciers, en eut vite raison. Pendant la nuit, un mot d'ordre fut donné par les sociétés secrètes et, dans la matinée du 4, l'émeute s'installa dans les faubourgs Saint-Antoine, Saint-Martin, Saint-Denis, dans les rues des Petits-Carreaux et de Rambuteau, au Panthéon et aux Halles.

« Sur la rive gauche, il y a une grande effervescence. La rue de la Harpe est fort agitée ; on y tire quelques coups de fusil. Un peloton de gendarmerie mobile passe ; une cinquantaine d'hommes, ouvriers, bourgeois, étudiants, sans se rassembler précisément, se pressent au coin de la rue et leur crient : « A bas le despote, à bas les traîtres ! Vive la République ! » Les gendarmes continuent de marcher, le dernier se retourne et couche en joue. Tout le monde s'éloigne. Des servantes et des ouvrières effrayées descendent la rue en courant. On entend des coups de feu et le canon au loin. Un peloton de fantassins passe encore. On le suit, on leur crie : « Vive la République ! Vive la ligne ! A bas le tyran. » L'officier : « *Gauche, droite, en joue !* » On se disperse encore. Les troupes passent, repassent, les cris s'apaisent, puis recommencent, singulières alternatives de terreur et d'insouciance ! Il y a des gens qui vont en chantonnant, les mains dans leurs poches, des jeunes gens isolés, qui, sous l'œil des soldats, lacèrent avec leurs cannes les proclamations posées sur la muraille, des commères qui tantôt rient, tantôt pâlissent sur le pas de leur porte, des ouvriers qui se croisent, se disent quelques mots et se quittent, des marchands de vieux habits qui braillent comme à l'ordinaire. Puis des silences complets où la rue est déserte [1]. »

Bien que l'émeute eût pris ses positions de combat dès midi, le général Magnan, fidèle au programme

1. George Sand, Notes sur le coup d'État. *Revue de Paris* du 15 juin 1904.

qu'il s'était tracé, n'avait pas encore engagé l'armée. Ce n'est qu'à 2 heures que les troupes entrèrent en ligne. A 2 heures, la division Carrelet (brigades de Bourgon, Canrobert, Dulac, de Cotte), et la brigade de cavalerie Reybell débouchaient sur le boulevard par la rue de la Paix. La brigade Canrobert s'engagea dans les boulevards Montmartre et Poissonnière. Les officiers fumaient leur cigare. Les fenêtres étaient remplies de monde. Tout à coup, au coin de la rue du Sentier où se trouvait un magasin d'habillement, une fenêtre s'ouvrit et permit à quelques opposants — aux mains gantées, dit-on, — de faire feu sur la troupe. On fit de même aux fenêtres des grands magasins de tapis d'Aubusson. Les soldats avaient leurs armes chargées : ils ripostèrent. La fusillade s'étendit dans l'espace de quelques secondes et, après avoir été suspendue un instant excessivement court, descendit le boulevard comme une lance de flamme ondulante... Des décharges de mousqueterie frappèrent les façades des maisons. Des balles pénétrèrent dans les chambres. Quelques minutes après la première décharge, des canons furent braqués et tirés contre les magasins de tapis.

Cette fusillade a dû être le résultat d'une panique. Les soldats ont cru sans doute que les croisées étaient remplies d'ennemis cachés et ils ont voulu se garantir en faisant feu les premiers. Ce fut comme une contagion qui se propagea d'un homme à l'autre, du boulevard Poissonnière au boulevard Montmartre où elle s'étendit rapidement. Mais les chefs firent tous leurs efforts pour l'arrêter. Le général Canrobert, qui venait d'avoir son clairon tué à ses côtés, parcourut rapidement à cheval tous les rangs pour empêcher de tirer. Il y eut beaucoup moins de victimes qu'on a voulu le dire. Pour les besoins de la cause, l'opposition exagéra [1].

1. Capitaine WILLIAM JESSE (*Times* du 13 décembre 1857) ; CHARLES BOCHER, *Mémoires*.

Les boulevards furent le théâtre d'autres erreurs tragiques. Un libraire, M. Lefilleul, établi depuis plusieurs années sur le boulevard Poissonnière, était occupé à fermer son magasin quand un coup de pistolet tiré par un commis du voisinage sur un clairon de la ligne vint dissiper la foule qui se pressait à ses côtés et le laissa passage libre à l'insurgé pour entrer dans la boutique. Celui-ci était suivi de près par le clairon qui parvint à l'étendre mort derrière le comptoir, mais qui tomba lui-même sur le cadavre. D'autres soldats, venus au secours du clairon, blessent au bas-ventre le malheureux libraire qui n'a rien vu et qu'on prend pour un adversaire. Une lutte terrible s'engage entre M. Lefilleul et un capitaine. Le premier est deux fois encore blessé à la cuisse et au bras, mais le second tombe mort sous les coups des soldats qui cherchent à le défendre. M. Lefilleul qui, malgré ses blessures, conserve encore ses forces et son sang-froid, profite de ce terrible moment pour se dégager et sort du magasin en y laissant trois cadavres[1].

A peine la tête de colonne de la division Carrelet était-elle en vue de la barricade qui tenait la largeur du boulevard entre le Gymnase et la porte Saint-Denis, qu'une formidable décharge était dirigée sur la troupe et particulièrement sur le général Carrelet qui se trouvait à sa tête. Son ordonnance tombe à ses côtés. Après avoir été longtemps battue par le canon, cette première barricade est prise par l'infanterie. Une seconde, rue Saint-Denis, est encore plus fortement établie. Quatre canons ouvrent le feu sur elle, puis le 72e de ligne s'élance à l'assaut. Le colonel Quilico marche en tête de la colonne. A la première décharge et au pied même de la barricade, il tombe grièvement blessé. Le lieutenant-colonel s'élance à son tour avec ses hommes pour venger son chef. Lui aussi est frappé

1. *Moniteur universel*, décembre 1851.

Le Prince-Président Louis-Napoléon à la revue de Satory

Tableau d'Horace Vernet. Appartient au Prince Murat.

et tombe mort près du général de Cotte qui a, au même moment, son cheval tué sous lui. Sous une grêle de balles, le 72e se précipite sur la barricade et réussit enfin à en déloger les insurgés [1].

Pendant ce temps, la division Levasseur prenait ces insurgés à revers en partant de la pointe Saint-Eustache et de la partie basse des rues Saint-Denis et Saint-Martin, tandis que le général de Courtigis, parti de Vincennes, descendait lentement le faubourg Saint-Antoine et renversait les barricades qu'il trouvait sur sa route. Sur tous les points, les révoltés combattaient avec bravoure et opiniâtreté. Des rassemblements parcouraient la rive gauche et y semaient le trouble. L'un d'eux se ruait sur le pont Saint-Michel, en forçait le passage et se précipitait audacieusement au pas de course vers la Préfecture de police, qu'il cherchait à enlever, mais qui fut bientôt dégagée.

La garde républicaine avait la défense de tous les ponts et en interdisait le passage à quiconque paraissait suspect. Un individu, porteur d'armes sous sa blouse, ayant été arrêté au moment où il voulait forcer la consigne, fut fusillé à l'entrée du Pont-Neuf et son corps jeté aussitôt dans la Seine. Mais n'ayant eu que la cuisse brisée, ce malheureux trouva encore la force et la présence d'esprit, dans sa chute, de s'accrocher à l'un des câbles qui attachent au pont les bains de la Samaritaine. A ses cris, l'un des garçons de l'établissement accourut à son secours et l'arracha à tous les périls de sa position. Il se nommait Berger, jardinier à Passy. On le fit transporter à l'hôpital de la Charité et il survécut à ses blessures.

La lutte fut particulièrement acharnée et sanglante du côté des Halles, aux barricades de la pointe Saint-

1. M. DE MAUPAS, *Mémoires sur le Second Empire.*
2. Capitaine H. DE MAUDUIT, *Révolution militaire du 2 décembre* 1851.

Eustache, de la rue Montorgueil et de la rue des Petits-Carreaux. Qu'on lise plutôt cette lettre d'un caporal de chasseurs à pied, obscur combattant de la journée [1] :

« A la deuxième barricade, dans une maison d'où l'on a tiré le plus de coups de fusil et où nous sommes entrés, nous avons trouvés plus de trois cents insurgés. On aurait pu les passer à la baïonnette ; mais comme le Français est toujours humain, nous ne l'avons pas fait. Il n'y a que ceux qui n'ont pas voulu se rendre qui ont été fusillés sur-le-champ. Dans une chambre, nous en avons trouvé qui demandaient pardon, en criant : « Nous n'avons rien fait, nous faisons des remèdes pour les blessés. » Mais ils avaient bien soin de cacher plusieurs moules et cinq ou six cuillers ou fourchettes en plomb avec lesquelles ils fondaient des balles. Nous avons tué un individu qui en tombant criait : « Ne me tuez pas, car ce serait malheureux de mourir pour dix francs. »

« Je craignais beaucoup les émeutes à Paris ; je croyais toujours que l'on se battait pour un parti ou pour l'autre, ou bien contre des ouvriers qui demandent du travail. Mais on n'a pas trouvé parmi ces individus un ouvrier digne de figurer au nombre des travailleurs. Ce sont des hommes qui sont poussés par l'argent et qui se battent sans savoir ni pour qui, ni pourquoi. Ils ne cherchent qu'à piller. Les ouvriers intelligents, ainsi que les habitants, les dénoncent eux-mêmes ou les font prendre. Les habitants ne sont contents que quand ils voient la troupe garder leurs maisons.

« Nous avons passé plusieurs nuits dehors sur les boulevards, mais nous n'étions pas malheureux. Tous les habitants vidaient leurs caves pour donner du vin aux

1. Vincent N., caporal de chasseurs à pied, lettre parue dans *la Patrie* du 11 décembre 1851.

soldats, faisaient la soupe et donnaient du bois pour nous chauffer toute la nuit. On criait de toutes parts : « Ne les ménagez pas, fusillez-les de suite. »

Il y avait, en effet, parmi les insurgés beaucoup d'hommes tentés par l'appât d'une paye, que la misère seule avait poussés dans leurs rangs. L'argent avait été répandu à profusion. Ces hommes se font payer très cher. Le soir du 4 décembre, ils demandent dix-huit francs pour aller aux barricades [1]. A côté d'eux, combattait un certain nombre d'ouvriers qui s'étaient laissés entraîner par les fauteurs de l'émeute, convaincre par les placards affichés le matin ou tromper par les fausses nouvelles répandues à dessein. N'avait-on pas annoncé que la ville de Reims était au pouvoir du peuple, que les républicains proscrits revenaient seconder l'effort populaire, que les généraux Bedeau, Lamoricière et Changarnier, délivrés par le peuple, allaient se porter au-devant des troupes, que le général Neumayer marchait sur Paris à la tête de 20.000 hommes.

En outre, l'émeute avait trouvé sinon des partisans, du moins des auxiliaires dans une partie de la jeunesse lettrée et aisée appartenant soit à la presse, soit au commerce parisien. Ces jeunes gens remplissaient de tumulte la partie la plus riche et la plus élégante des boulevards, d'où il avait semblé peu probable que le communisme dût attendre une telle diversion. C'étaient eux qui avaient poussé, les deux jours précédents, les cris de : « A bas les prétoriens ! A bas Soulouque ! » et qui avaient été chargés sur le boulevard par les lanciers du colonel de Rochefort. Le 4 décembre, ils allèrent jusqu'à faire le coup de feu. Dix-huit *messieurs* bien mis, arrêtés au coin de la rue de Richelieu, dans un groupe qui tirait sur les troupes, furent conduits aux Tuileries. Au lendemain de cette douloureuse journée,

1. Comte HORACE DE VIEL-CASTEL, *Mémoires*.

on disait couramment dans Paris qu'en relevant les cadavres des insurgés on n'avait trouvé que des malfaiteurs et « des gants jaunes ». Parmi ces derniers, il y avait quelques jeunes légitimistes qui s'étaient laissés égarer, eux aussi, par de fausses nouvelles. On leur avait dit que le comte de Chambord était aux portes de la capitale, qu'il allait y faire son entrée et que, pour dérouter toute surveillance et ne pas être reconnu, il arrivait sous l'uniforme de simple soldat dans le 12e régiment de dragons[1].

De tous jeunes gens, des adolescents, des enfants, avides de bruit et de révolte, avaient été facilement gagnés par l'excitation populaire. Le général Herbillon faisait donner le fouet aux insurgés âgés de moins de vingt ans qu'on lui amenait et les livrait aux sergents de ville[2].

Une compagnie de voltigeurs du 51e, postée rue Meslay, se chauffait avec les débris d'un omnibus qui avait servi de base à une barricade; les roues et le timon avaient brûlé, lorsque, vers une heure après minuit, les soldats se mirent en devoir de briser la caisse de la voiture pour la jeter au feu. Un gamin en sortit qui s'y était blotti au moment de la prise de la barricade.

— En voilà encore un ! s'écrièrent les voltigeurs. Il faut le fusiller, car certainement il a tiré sur nos frères.

On le fouille et sous sa blouse, on découvre un pistolet et un poignard. Les voltigeurs le conduisent au capitaine pour prendre ses ordres et voici le châtiment qui lui est infligé. Près de là, on avait déposé dans une maison le cadavre d'un clairon de chasseurs à pied, tué à l'attaque des barricades des Arts-et-Métiers. Près de ce clairon se trouvaient également les cadavres de deux hommes du peuple.

1. De Maupas; capitaine H. de Maudhit; comte H. de Viel-Castel; *Récit complet et authentique de la journée du 2 Décembre.*
2. P. Meyer. *Histoire du Deux-Décembre.*

— Tu vas demander pardon à ce clairon et à genoux, lui dit le capitaine.

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué, répond le gamin en pleurant.

— Qui m'en répond ? Et d'ailleurs tu en as peut-être tué d'autres. Ainsi demande-lui pardon ou sinon !...

Et le gamin se met à genoux et demande grâce à ce malheureux soldat.

— Ce n'est pas tout, poursuit alors le capitaine. Tu vas maintenant passer le reste de la nuit avec tes camarades et leur victime, et, plus tard, on verra ce que l'on devra faire d'un petit polisson de ton espèce.

La porte est refermée sur lui. Mais, soit remords, soit terreur de se trouver ainsi seul dans l'obscurité côte à côte avec trois cadavres, le gamin frappa bientôt violemment à la porte, en conjurant de l'arracher au supplice moral qui lui était infligé. Le capitaine, croyant la leçon assez forte, le fit sortir et le renvoya à ses parents [1].

Les deux divisions Carrelet et Levasseur avaient opéré leur jonction, renversé tous les obstacles, poursuivi les insurgés en fuite et rétabli la circulation. Délogés de leurs avant-postes, ceux-ci regagnaient la pointe Saint-Eustache, les rues Montorgueil et des Petits-Carreaux. Dans ces deux rues, se trouvait une série de solides ouvrages. Les maisons étaient occupées par l'émeute. On tirait sur la troupe des fenêtres et des larmiers des caves. La position n'était pas tenable. Le colonel de Lourmel, du 19e de ligne, le comprit. Il s'élança à la tête de ses hommes et parvint à enlever les derniers abris des insurgés.

Mais la lutte n'était pas encore terminée. A la même place, à neuf heures du soir, une centaine de combat-

1. Capitaine H. de Mauduit. *Révolution militaire du 2 décembre* 1851.

tants républicains désespérés relevèrent les barricades et se préparèrent à un nouveau combat. Parmi eux se trouvait Denis Dussoubs, frère du représentant de la Haute-Vienne. Ce dernier étant cloué au lit par une grave maladie, son frère Denis s'était, par une courageuse usurpation, revêtu de son écharpe et depuis deux jours il payait vaillamment de sa personne. Le deuxième bataillon du 51e de ligne fut envoyé pour débusquer ce groupe de combattants opiniâtres. A la première barricade, Denis Dussoubs se présenta seul, sans armes. Un récent accident au bras droit ne lui eût pas permis d'en faire usage. Il adressa d'une voix vibrante un appel aux soldats : « Venez à nous. » Le commandant, ému de son accent douloureux encore plus peut-être que de ses paroles, le conjure de se retirer, de ne pas tenter une résistance inutile. Après avoir encore vainement harangué les soldats, Denis Dussoubs remonta vers la barricade. Il se retournait, poussant un dernier cri de « Vive la République ! » lorsque quelques soldats, tirant sans qu'aucun ordre eût été donné, le tuèrent de deux balles dans la tête. Il tomba et expira sur-le-champ[1].

Ce fut la dernière convulsion de l'émeute. Le lendemain, 5 décembre, vers 4 heures du soir, la circulation était rétablie. Les boutiques étaient partout ouvertes et Paris eût repris sa physionomie accoutumée sans les traces sinistres de deux jours de bataille et les nécessités d'une occupation militaire. Le sang faisait de larges mares aux alentours des barricades. On ramassait des boulets et des balles dans les carrefours. Les pavés descellés continuaient à s'amonceler en tas aux endroits où l'on s'était battu. La maison qui fait l'angle de la rue du Temple était criblée. A ses pieds se trouvaient encore les débris de l'omnibus qui avait servi de base à la barricade cause de tous ces malheurs.

1. Eugène Ténot, *Paris en décembre* 1851.

L'omnibus fut démoli à coups de canon, tout rempli de pavés qu'il fût et servit à alimenter le bivouac pendant la nuit. Une compagnie de grenadiers du 43e de ligne occupait les maisons des quatre angles des rues du Temple et Rambuteau. A chaque croisée se trouvait un grenadier assis sur une chaise, le fusil chargé et prêt à faire feu au moindre geste hostile de cette population plus comprimée que satisfaite : les figures étaient mornes [1].

On a évalué différemment, suivant les opinions, le nombre des victimes de ces deux journées. Environ six cents tués ou blessés, telle est la rigoureuse vérité. Quant aux fusillades après la pacification des rues, elles ne sont qu'une légende inventée par la mauvaise foi des hommes de l'opposition. Sans doute, quelques insurgés, pris les armes à la main, ont été immédiatement fusillés. Mais ils l'ont été sur les barricades, luttant et refusant de se rendre, ou pris au moment où ils assassinaient nos soldats. Contrairement à ce que Victor Hugo a avancé de façon fantaisiste et sans donner la moindre preuve, pas un insurgé ne fut passé par les armes au Champ de Mars.

Si ceux qui avaient mené le plus activement la lutte contre le Prince, Cavaignac, Changarnier, Le Flô, Lamoricière, Charras, étaient transférés à ce même fort de Ham où il avait été lui-même prisonnier, un grand nombre des prisonniers détenus à Mazas, à Vincennes et au Mont-Valérien fut remis en liberté. L'ordre ne tarda pas à renaître dans le pays. En moins de quinze jours, toutes les émeutes de province dont plus d'une atteignit à des proportions effrayantes furent complètement dissipées. Le 16 décembre, la France entière appartenait, sans résistance, au coup d'État. Enfin,

1. Capitaine H. de Mauduit, *Révolution militaire du 2 décembre* 1851.

chose digne de remarque, dans les départements les plus exaltés, dans ceux-mêmes que le vol et l'assassinat signalaient à la vindicte publique, le vote universel donna raison au prince Louis-Napoléon.

En effet, convoqué dans ses comices pour les 20 et 21 décembre, le peuple devait dire s'il approuvait ou condamnait l'initiative prise par Louis-Napoléon, s'il acceptait ou repoussait le programme de gouvernement qui lui était soumis par la proclamation du Deux-Décembre. Le vote du 21 décembre 1851 fut une véritable fête nationale. Les maisons étaient pavoisées, la joie et la confiance se lisaient sur les visages. Le dépouillement du scrutin n'était plus qu'une formalité, tant on savait à l'avance quel en serait le splendide résultat. Ce résultat dépassa encore toutes les prévisions, toutes les espérances. Sur 8.116.773 votants, le Prince obtint 7.439.216 oui. Le 31 décembre, la Commission consultative portait à l'Élysée le résultat du plébiscite et le procès-verbal des votes émis. Dans sa réponse au discours de M. Baroche, le Prince-Président prononçait ces paroles devenues célèbres :

« La France a répondu à l'appel loyal que je lui avais fait. Elle a compris que je n'étais sorti de la légalité que pour rentrer dans le droit... »

Le 1er janvier 1852, dans la matinée, un *Te Deum* solennel d'action de grâce devait être chanté à Notre-Dame. Ce jour-là, une brume épaisse enveloppe Paris. Les arbres sont couverts de givre. La Seine charrie d'énormes glaçons. Les troupes se déroulent dans tous les sens pour occuper les positions qui leur sont assignées, de l'Élysée au parvis Notre-Dame. Les Invalides commencent leur salve de dix coups par chaque million de voix, ayant sanctionné le coup d'État. Des banderoles flottent à plusieurs mâts et, au-dessus du portail de l'antique cathédrale, apparaît, brodé d'or sur fond cramoisi en chiffres de dix-huit pouces, le nombre des votes : 7.500.000. L'entrée principale est précédée d'un

grand velarium d'étoffe cramoisie parsemé d'étoiles d'or et du chiffre L.-N. également en or. Toute la facade de la basilique, à tous ses étages et jusqu'aux tours, est décorée de drapeaux, de bannières, d'oriflammes. La garde des abords et de l'intérieur de Notre-Dame a été confiée à la garde républicaine et à la gendarmerie mobile. Six mille invités remplissent l'église où des estrades ont été disposées en amphithéâtre. Dans le transsept, s'élève un riche dais en velours cramoisi, à ciel d'or, dont les quatre branches correspondent aux quatre piliers principaux. A midi, l'archevêque de Paris, Mgr Sibour, précédé de son clergé et de sa croix, se rend solennellement à la rencontre du Prince. Le portail s'ouvre, les tambours battent aux champs. Louis-Napoléon paraît en uniforme de général de division, ayant à ses côtés le général Magnan et le général de Saint-Arnaud. A peine s'est-il installé sous le dais qu'un hymne lancé par trois cents voix et deux cents instruments part du chœur : c'est la marche composée par Lesueur pour le sacre de Napoléon Ier [1].

Peu de temps après, M. Thiers, se promenant sur le boulevard, fut reconnu par des enfants qui, en bons gamins de Paris, se mirent à lui crier d'un air narquois son fameux mot du discours du 17 janvier :

— L'Empire est fait! L'Empire est fait [2] !

1. Capitaine H. de Mauduit, *Révolution militaire du 2 décembre* 1851.

2. Docteur Véron, *Nouveaux Mémoires d'un bourgeois de Paris.*

CHAPITRE III

LE MARIAGE DE L'EMPEREUR

Ambitieuses visées de miss Howard. — Projet de mariage avec la princesse Caroline Wasa. — Autres projets sans suite. — Mlle de Montijo. — Ses premières années. — Son séjour à Fontainebleau et à Compiègne. — Le trèfle de diamant. — Accueil fait par la Cour au projet de mariage de l'Empereur. — En attendant l'autre ! — Sympathie de l'opinion. — Mlle de Montijo et ses amies. — La sauce et le poisson. — Le mariage civil. — La cérémonie à Notre-Dame. — Premier acte de charité.

Un chef d'État ne reste pas longtemps célibataires. Le prince Louis-Napoléon avait compris la nécessité d'un mariage pour consolider sa situation et donner à sa dynastie un autre héritier que son cousin. En outre, pour lui, comme pour tout célibataire engagé dans une liaison gênante, le mariage était le moyen d'échapper aux inconvénients d'un joug qui lui pesait. L'ambition de miss Howard, sa belle maîtresse, avait grandi avec les événements. Le Prince, au printemps, étant venu s'installer à Saint-Cloud, elle obtint de s'y tenir cachée — selon son expression modeste — dans les petits appartements du rez-de-chaussée. Si des revues avaient lieu à Versailles, elle ne restait plus à distance, perdue dans la foule. On demandait pour elle une place spé-

ciale, bien en vue pour sa voiture. Le voile se déchirait peu à peu. La maîtresse prenait des allures de grande favorite. A un bal des Tuileries, on la vit apparaître au bras du colonel de Béville gagné à sa cause. Dans une toilette du meilleur goût, l'air radieux, avec sa tête de camée antique, sa taille élevée, son port de duchesse, celle qui devait s'appeler bientôt la comtesse de Beauregard, puis de Béchevet, fut remarquée pour sa beauté incomparable. Inconnue de la plupart, on la prit heureusement pour une belle lady arrivée de Londres pour assister au bal d'un ami [1].

Dans l'entourage du Prince, tout le monde le poussait au mariage. M. Thayer, gendre du général Bertrand, le compagnon d'exil de Napoléon à Sainte-Hélène, lui avait dit qu'il devrait bien fonder une famille et une dynastie, afin de perpétuer le nom de Napoléon. Le Prince, tirant sa moustache, suivant son habitude, lui avait répondu : « Je me marierai, mais quant à fonder une dynastie, je ne peux pas le promettre. » Tout jeune il avait demandé la main de sa cousine, la princesse Mathilde, durant un séjour de celle-ci chez la reine Hortense, à Arenenberg. Depuis lors, il ne s'était préoccupé d'aucun projet de ce genre. Aussi ne fut-ce pas sans quelque résistance qu'il consentit à rompre un attachement qui avait été cimenté par des sacrifices faits en sa faveur. Il s'agissait maintenant de savoir qui il épouserait. Cette question intéressait beaucoup de personnes qui avaient chacune quelque princesse royale à lui proposer. Que d'intrigues pour lui trouver une femme ! Que de gens qui espéraient, s'ils y réussissaient, se ménager ainsi des relations étroites avec la Cour future !

De tous ces projets de mariage, un seul ne fut pas abandonné à peine formé. La cousine de Louis-Napoléon, la princesse Marie, duchesse de Hamilton, fille de

1. Général comte Fleury, *Souvenirs*.

la grande-duchesse de Bade, Stéphanie de Beauharnais, lui avait conseillé d'épouser une princesse royale et lui avait recommandé sa nièce Caroline, fille du prince Wasa, fils lui-même de Gustave IV, roi de Suède.

Le Prince avait toujours éprouvé une vive sympathie pour sa cousine, la duchesse de Hamilton. Ils s'étaient beaucoup vus au temps de leurs premières années de jeunesse et Louis-Napoléon se rappelait avec plaisir un aimable épisode de cette intimité. Un jour qu'il se promenait sur les bords du Rhin avec cette cousine et ses sœurs, Louise et Joséphine, la conversation tomba sur la galanterie des anciens temps. La princesse Marie vantait l'esprit chevaleresque des preux. Le Prince affirmait que les Français n'avaient pas dégénéré et qu'ils étaient aussi braves et chevaleresques que leurs ancêtres. Pendant qu'il parlait, un coup de vent enleva du chapeau de sa cousine, la princesse Louise, une fleur qui tomba dans le fleuve. « Ah ! dit la princesse Marie, tandis que la fleur filait emportée par le courant, quelle belle occasion pour un chevalier des temps anciens ! » Aussitôt, avant qu'on ait pu dire un mot pour l'en empêcher, le Prince plonge tout habillé, nage hardiment en plein fleuve, atteint la fleur, la saisit et revient vers la rive, luttant contre le flot qui, à un moment, menaçait de l'entraîner. Quelques brasses vigoureuses, et il escalade la rive, et s'approche, tout dégouttant d'eau et un peu essoufflé, de la princesse Marie et lui dit, avec une grande révérence. « Voici la fleur, belle cousine, » mais, ajoute-t-il en frissonnant, — car ceci se passait en hiver, — « pour l'amour du ciel, ne pensez plus à vos anciens chevaliers [1]. »

Sans doute, la duchesse de Hamilton s'était souvenue du courage et de la galanterie montrés par Louis-Napoléon à cette heure de jeunesse, lorsqu'elle lui avait pro-

1. Docteur Thomas W. Evans, *Mémoires*.

posé d'épouser la princesse Wasa. La grande-duchesse Stéphanie, alors veuve, était restée française par l'esprit et par le cœur. Elle désirait vivement ce mariage. Les liens de famille et ce grand nom de Wasa, porté par Gustave-Adolphe et par la reine Christine, ne pouvaient qu'influencer favorablement le Prince. Il manifesta le désir de connaître les vrais sentiments de la Princesse au sujet de ce mariage. Il était beaucoup plus âgé qu'elle, leur éducation n'avait pas été la même, et il craignait qu'elle ne fît que se prêter passivement à la réalisation du projet qu'avaient formé pour elle sa tante et sa grand'mère.

Le prince Louis-Napoléon entra en négociations avec sa tante, la grande-duchesse Stéphanie. Puis il songea à entamer des pourparlers plus avancés. Vers le mois de juin, il envoya le colonel Fleury à Darmstadt porter la grand'croix de la Légion d'honneur au grand duc de Hesse, chez lequel cet officier devait rencontrer le prince Wasa et sa fille. L'aide de camp du Prince-Président était chargé de remettre en même temps à son Altesse Grand-Ducale une lettre de la grande-duchesse Stéphanie qui lui avait été remise à Bade. Il fut reçu avec beaucoup de courtoisie à Darmstadt par les deux princes. On l'invita à dîner. Avant de se mettre à table, le grand-duc Louis III se retira un moment avec le prince Wasa pour conférer évidemment au sujet de la missive apportée par le colonel Fleury. A l'air un peu gêné des deux princes en rentrant dans la chambre, l'envoyé de Louis-Napoléon devina que la réponse annoncée par le grand-duc pour le moment de son départ ne serait pas favorable. Le dîner fut néanmoins très agréable. Une fois le premier nuage passé, la conversation roula sur le coup d'Etat, sur le service immense que Napoléon venait de rendre non seulement à la France, mais à l'Europe. En remettant au colonel la réponse à la lettre de la grande-duchesse Stéphanie, Louis III lui dit :

« Remerciez bien le Président de la République pour l'honneur qu'il m'a fait de m'envoyer son ordre. Dites-lui tous mes regrets de ne pas voir aboutir un projet dont j'aurais vivement désiré la réalisation. Mais l'on s'en est occupé trop tard. »

Et regardant le prince Wasa qui opina de la tête :

« Il y a presque des engagements avec le prince royal de Saxe sur lesquels il est impossible de revenir [1]. »

On ne peut savoir si le Prince-Président conçut le moindre regret de cette déconvenue. Peut-être ne s'était-il prêté aux négociations poursuivies par sa tante qu'avec une arrière-pensée. La princesse Caroline, bien que d'un sang illustre, n'étant pas d'une famille régnante alors, ne lui apportait qu'une force très relative au point de vue des alliances utiles. Peut-être aussi le prince Wasa, dont la réputation de sobriété était très discutable, souriait-il médiocrement comme beau-père au futur empereur. Toujours est-il que celui-ci ne fit paraître aucun désappointement lorsque son envoyé lui rendit compte de sa mission. Il fut convenu seulement que le silence serait gardé sur cet incident. Le résultat important de cette négociation avortée, c'est que le prince Louis-Napoléon était, à partir de ce jour, entré dans la voie du mariage.

Peu de temps après, on parla d'un projet concernant la princesse de Hohenzollern, sœur du prince fameux qui nous valut la guerre de 1870. A quoi tiennent les destinées des peuples ! Beau-frère du prince Léopold de Hohenzollern, il est bien probable que Napoléon III ne se fût pas inquiété des événements d'Espagne et que la catastrophe qui nous a frappés n'eût pas existé. On proposa aussi la fille du prince de Wagram au Prince-Président, et il y eut, à l'hôtel de la rue de la Roche-

1. Général comte FLEURY, *Souvenirs*.

foucauld, résidence du prince de Wagram, une fête offerte à Louis-Napoléon Bonaparte, pour appuyer les préliminaires d'un mariage. Le Président se rendit à l'invitation de son hôte et assista au bal donné en son honneur. Mais la jeune fille ne lui plut pas. Qui sait ? Peut-être était-il amoureux déjà ? Plus tard, il voulut marier Mlle de Wagram au prince Jérôme Napoléon. Mais la réponse du père fut nette :

— J'aurais donné ma fille, dit-il, au Prince-Président. Mais je la refuse à son cousin [1].

Lorsque l'Empire fut proclamé, la nécessité d'un mariage devenait plus pressante. Mais déjà il était bien difficile de parler au souverain de nouveaux projets. D'abord certaines difficultés d'ordre politique apparaissaient nettement à tous les yeux. Le duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe, en possession du titre et des droits du prince héritier, orné des dons de l'esprit et du corps, avait cherché pendant sept ans une fiancée dans toute l'Europe, avant de rencontrer une princesse accomplie sans doute, mais d'une maison bien secondaire, et appartenant à la religion luthérienne. Ce souvenir présent à tous les esprits rappelait les hésitations avec lesquelles les vieilles dynasties ouvrent leurs rangs aux nouvelles. Mais là n'était pas le principal obstacle. Cet obstacle se trouvait dans le cœur de Napoléon III. Il avait vu à un bal chez la princesse Mathilde une ravissante jeune fille. Et, sans se prononcer encore, son cœur se laissait aller délicieusement à ce charme nouveau [2].

Cette jeune fille s'appelait Mlle Eugénie de Montijo. Sa figure ovale et d'une pureté de traits remarquables était singulièrement attirante. Elle avait un teint clair et brillant, des yeux bleus particulièrement doux et

1. Vicomte de Beaumont-Vassy, *Histoire intime du Second Empire*.
2. Granier de Cassagnac, *Souvenirs du Second Empire*.

Le Maréchal de Saint-Arnaud

Dessin de Raffet.

transparents ombragés de longs cils et qui au repos étaient légèrement baissés, des cheveux d'une magnifique teinte châtain doré, un nez un peu mince d'un modelé exquis et une délicate petite bouche, qui laissait voir, quand elle souriait, une rangée de perles. Elle était d'une taille au-dessus de la moyenne et ses proportions étaient parfaites. Sa taille était ronde, son cou et ses épaules admirablement formés et, en outre, elle possédait une physionomie pleine de vivacité, une grande élégance de mouvements et des manières dont le charme ne saurait être rendu. C'était une femme d'un type très rare. Et s'il est vrai que c'est à sa descendance écossaise qu'elle devait sa beauté blonde et délicate, il n'est pas moins certain que sa grâce était tout espagnole et son esprit tout français [1].

La comtesse Eugénie de Montijo, de Teba, de Banos, et Mora, trois fois grande d'Espagne, avait alors vingt-cinq ans. Dans le plein épanouissement de sa jeunesse, elle faisait grande sensation dans tous les mondes. Très recherchée dans la haute société européenne, elle trônait tantôt à Madrid, tantôt à Londres, tantôt à Paris. Jouissant de son privilège d'étrangère qui la dispensait de faire de la politique de coterie, on la rencontrait aussi bien dans les salons aristocratiques des La Rochefoucauld ou des Fitz-James, dont elle était l'amie ou l'alliée, qu'aux réceptions de la princesse Mathilde ou de la comtesse Le Hon. Quelle était sa famille et comment s'étaient écoulées ses premières années ?

Bien des gens savaient qu'en raison des alliances de sa famille, les usages de l'Espagne autorisaient Mlle de Montijo à porter les noms illustres de Guzman, de Fernandez de Cordova, de Lacerda et de Leyra. Il y avait aussi, parmi les débris de nos glorieuses armées, des vétérans qui se souvenaient de son père, colonel

1. Docteur Thomas W. Ewans, *Mémoires*.

d'artillerie au service de l'armée française, qui, après avoir combattu dans nos rangs, en Espagne et en France, tira son dernier coup de canon, en 1814, lors de l'héroïque défense de la barrière de Clichy. Il y commandait les élèves de notre école Polytechnique. C'était un soldat philosophe, au cerveau hanté par des rêves confus de démocratie et de progrès, qui fut disgracié pour avoir trop aimé la liberté et la France et qui, jusqu'au bout, porta fièrement sa disgrâce. Devenue impératrice, Mlle de Montijo plaça dans ses appartements aux Tuileries une miniature de son père. Il y était représenté avec un bandeau de soie noire traversant le visage à l'endroit où il avait perdu un œil, par suite d'une blessure au service de la France [1].

Maria-Manuéla de Kirkpatrick qui épousa le colonel de Montijo et fut la mère de l'Impératrice Eugénie descendait d'une ancienne et considérable famille originaire d'Irlande. Elle avait été fort jolie dans sa jeunesse. De ses deux filles, l'aîné, Paca, était devenue duchesse de Berwick et d'Albe, en s'alliant au descendant du maréchal de Berwick rejeton à la fois d'une des plus nobles maisons de la Péninsule. Elle est morte à Paris en 1860. L'autre était celle dont l'éclatante beauté venait de faire une si forte impression sur l'Empereur.

Née à Grenade, le 5 mai 1826 au milieu d'un tremblement de terre, Eugénie, frappait, dès son enfance, par son regard pensif, étonné, mélancolique, regard prédestiné que Paris a vu plus tard dans les yeux de son fils. On eut dit qu'elle n'était pas encore remise de son étrange entrée dans la vie. En 1834, au cours d'un premier séjour de Mme de Montijo à Paris, Beyle et Mérimée fréquentèrent son salon. C'est elle qui raconta au second l'anecdote dont il fit le sujet de *Carmen* et qui lui

1. Granier de Cassagnac, *Souvenirs du Second Empire.*

suggéra *Don Pedre*. Beyle avait beaucoup d'amitié pour la blonde Eugénie. Il la faisait sauter sur ses genoux, en disant : « Vous, quand vous serez grande, vous épouserez le marquis de Santa-Cruz, vous m'oublierez et moi, je ne me soucierai plus de vous. » Il lui racontait, ainsi qu'à son aînée, Paca, des histoires qui faisait leur bonheur. Qu'on s'imagine les deux petites filles assises chacune sur un genou de l'auteur de *la Chartreuse de Parme* et buvant ses paroles, lui, déployant épisode par épisode ce prodigieux drame dont il avait été le témoin. Au milieu de ces récits de gloire, l'homme de Marengo et de la Moskowa, le héros au petit chapeau et à la redingote grise, faisait de brusques apparitions éblouissantes. Pour leur rendre plus sensibles les spectacles que son imagination évoquait sous leurs yeux, il avait pris l'habitude d'apporter aux jeunes filles des images coloriées du poème héroïque dont il avait nourri leur mémoire, enthousiasmé leur âme. Soixante-dix ans plus tard, Eugénie de Montijo pourra encore montrer une estampe de la bataille d'Austerlitz qu'elle avait reçue de *M. Beyle*. Car bien après son adolescence, bien après son mariage et les années de splendeur, elle voudra conserver un souvenir profond et presque attendri de celui que le monde des lettres ne nommait que Stendhal et qu'elle ne cessera jamais d'appeler M. Beyle, comme en sa toute petite enfance [1].

En 1837, entre deux voyages, la fille cadette de la comtesse de Montijo fit sa première communion, au couvent du Sacré-Cœur de la rue de Varennes. Elle y était inscrite sous le nom d'Eugénie Palafox, car, parmi ses nombreux noms, sa famille portait celui de l'héroïque défenseur de Saragosse. Quand le comte de Montijo mourut, le 15 mars 1839, Eugénie et Paca se trouvaient à Paris sous la surveillance d'une institutrice

1. Augustin Filon, *Mérimée et ses amis*.

anglaise, miss Flowers. Elles quittèrent précipitamment la France et Mérimée qui adorait leur société écrivait : « On ne saurait croire le chagrin que j'éprouve à les voir partir. »

La famille de Montijo menait en Espagne une vie des plus brillantes. Aimable, spirituelle, pleine d'entrain et de gaîté, la comtesse de Montijo s'intéressait à toutes les nouvelles de Madrid et de Paris et sa conversation était toujours variée et animée. Elle aimait beaucoup la musique, protégeait les artistes et les recevait chez elle avec bienveillance. A Madrid et à Carabanchel où elle possédait un vaste domaine, elle donnait de petits bals et organisait des comédies de société. Mérimée mettait à la disposition de l'hospitalière comtesse ses talents de machiniste, de peintre de décors, de souffleur, de metteur en scène. Les deux filles de la comtesse, Françoise (en espagnol Paca) et Eugénie excitaient l'admiration générale. Ce fut dès l'année 1844, à dix-neuf ans, que l'aînée épousa le duc d'Albe. Les deux sœurs furent très remarquées lors des fêtes qui eurent lieu à Madrid pour le mariage de la reine Isabelle avec son cousin l'infant François d'Assise et celui de l'infante Louise avec le duc de Montpensier, fils du roi Louis-Philippe. A la soirée que donna le comte de Bresson ambassadeur de France, le 7 octobre 1846, le duc d'Aumale qui avait accompagné son frère, le duc de Montpensier à Madrid, eut une très longue conversation avec Mlle Eugénie de Montijo et resta sous le charme de son esprit et de sa beauté[1].

Mesdames de Montijo voyageaient beaucoup dans le

1. Quelques années avant sa mort, le duc d'Aumale, en visite à Naples, chez l'Impératrice, évoquait cette soirée du 7 octobre 1846. « Comme Votre Majesté, lui dit-il, était une belle jeune fille ! — Et vous, Monseigneur, répondit l'infortunée souveraine, comme vous étiez un beau cavalier ! » (IMBERT DE SAINT-AMAND. *Louis-Napoléon et Mlle de Montijo.*)

midi de la France. Le marquis de Dampierre, le comte de Bryas organisèrent plusieurs fois des chasses en leur honneur dans les magnifiques domaines qu'ils possédaient aux environs de Bordeaux. Mlle Eugénie de Montijo y fit preuve d'un talent consommé d'écuyère, et l'on raconta que, chez le comte de Bryas, elle avait fait monter son cheval jusqu'au premier étage du grand escalier. Dans un dîner à Cognac, on conta également qu'un prêtre du pays, qui s'amusait volontiers à dire la bonne aventure, l'abbé Boudinet, lut dans la main de la jeune fille qu'elle porterait un jour la couronne. Déjà — mais à quelle souveraine arrivée par un coup de la fortune ne prête-t-on pas semblables prédictions ! — déjà, si l'on en croit une tradition, un vieux mendiant à qui elle avait donné sa bourse, pendant un séjour qu'elle avait fait aux Eaux-Bonnes, étant toute jeune fille, lui avait prophétisé qu'elle serait reine. On eût pu croire que ces prédictions troublaient son intime pensée, à la voir refuser les plus hauts seigneurs et les plus belles fortunes de son pays, du duc d'Ossuna au duc de Sesto [1].

En 1849, après avoir occupé quelque temps à la cour d'Espagne la haute charge de *camarera major* la comtesse de Montijo revint habiter Paris avec sa fille Eugénie. Elles s'installèrent place Vendôme, dans l'hôtel appartenant à M. Lebœuf de Montgermont, qui était tout proche de cet hôtel du Rhin où logeait Louis-Napoléon, lorsqu'il avait été nommé Président de la République. La place triomphale devait porter bonheur aux deux futurs époux. Comme toutes les étrangères de distinction, Mmes de Montijo assistaient régulièrement aux fêtes de l'Élysée, à ces fêtes de plus en plus nombreuses et brillantes qui faisaient dire du Prince-Président : « Il fait danser la République, en attendant qu'il la

1. M. Frédéric Loliée, *la Vie d'une impératrice.*

fasse sauter. » Mlle Eugénie de Montijo n'était pas moins assidue aux revues fréquentes du Champ-de-Mars, du Carrousel et de Satory. Digne fille de son père, le colonel de Montijo, elle semblait s'associer aux acclamations de l'armée saluant l'avènement prochain d'un nouvel empereur. Le Prince admirait tous les jours davantage cette ravissante personne, cette blonde du Titien, au col long et gracieux, à la taille souple, élégante et noble. Mais, bien qu'il se montrât galant et empressé auprès d'elle, rien ne faisait prévoir qu'il en fût sérieusement occupé. En octobre, au retour de son voyage triomphal dans le Midi, il alla se réinstaller à Saint-Cloud, et, cette fois, sans miss Howard. C'est alors qu'on commença à s'apercevoir du sentiment très vif que la belle Espagnole lui avait inspiré [1].

En dehors de la beauté de la jeune fille, l'Empereur avait sur elle des informations éminemment propres à le toucher. Il connaissait les sentiments bonapartistes que le colonel comte de Montijo avait inspirés à tous les siens. Il ne pouvait oublier ni un ancien projet de visite au prisonnier de Ham, concerté, mais non exécuté, par Mlle Eugénie de Montijo, avec une de ses amies intimes ni surtout une lettre de 1850 écrite au prince Louis-Napoléon, lorsque la Chambre, par son refus de voter sa dotation, l'obligeait à vendre ses chevaux, lettre dans laquelle, s'associant au projet d'une souscription populaire, sur le point de s'ouvrir dans les faubourgs de Paris, des cœurs généreux lui faisaient spontanément l'offre de leur fortune [2].

Invitée, en novembre 1852, aux chasses de Fontainebleau, Mlle de Montijo montant un cheval des écuries du Prince, y apparut comme une intrépide amazone. Elle suivit la chasse avec une hardiesse admirée de tous

1. Général comte Fleury, *Souvenirs*.
2. Granier de Cassagnac, *Souvenirs du Second Empire*.

les cavaliers. Le château de Fontainebleau est comme un lieu hanté par les ombres des princesses d'autrefois. Entretenant un culte pour la mémoire de Marie-Antoinette, la belle Espagnole voulut visiter les appartements qui avaient été ceux de la reine martyre au temps de ses splendeurs : le salon de ses dames d'honneur, son salon de musique, son boudoir, sa chambre à coucher, cette pièce qui a été appelée la chambre des cinq Maries, en souvenir des cinq souveraines qui l'habitèrent : Marie de Médicis, Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, Marie-Antoinette, Marie-Louise et Marie-Amélie. En s'arrêtant là, tout émue, Mlle de Montijo avait-elle le pressentiment que cette chambre légendaire serait bientôt la sienne [1] ?

On a dit que l'impression si profonde faite par Mlle de Montijo sur le cœur de Napoléon III s'était formée et avait pris toute sa force d'un séjour à Fontainebleau à un séjour à Compiègne. Ce fut, en effet, à Compiègne que l'Empereur, le meilleur cavalier de son empire, s'éprit davantage de la belle Espagnole, merveilleuse amazone. Elle avait, à cheval, une allure, une grâce fière, incomparables. Aux chasses, elle portait parfois un costume du dix-huitième siècle qui lui seyait à ravir. Le séjour à Compiègne fut des plus brillants. Toutes les soirées furent prises par des dîners de gala, des bals, des représentations théâtrales. Rose Chéri, Bressant, Lafontaine vinrent jouer dans la salle de spectacle du château. Pour Napoléon III, le grand attrait de ces onze jours fut la joie de vivre sous le même toit que Mlle de Montijo, de s'asseoir à la même table qu'elle, d'écouter sa conversation, de contempler sa radieuse beauté. Toutefois, il ne sortait jamais de la réserve la plus correcte et n'accordait à la jeune fille si admirée par lui aucune préséance qui aurait été contraire à l'éti-

1. Imbert de Saint-Amand, *Louis-Napoléon et Mlle de Montijo.*

quette. Les galanteries qu'il avait pour elle étaient toujours pleines de délicatesse et de discrétion [1].

Par un beau matin, l'Empereur accompagné seulement de quelques personnes, parmi lesquelles se trouvaient Mme et Mlle de Montijo, se promenait dans le parc. Les pelouses étaient couvertes d'une rosée abondante et les rayons du soleil donnaient à toutes les gouttelettes qui chargeaient encore les herbes des reflets et des transparences diamantées. Mlle de Montijo se plaisait à admirer les effets capricieux de la lumière. Elle avait fait remarquer, en particulier, une feuille de trèfle si gracieusement chargée de gouttes de rosée qu'on eût dit un vrai bijou tombé de quelque parure. La promenade finie, l'Empereur prenait à part le comte Bacciochi qui, quelques instants après, partait pour Paris. Il rapportait, le lendemain, un délicieux bijou, qui n'était autre qu'un trèfle dont chacune des feuilles portait un superbe diamant simulant des gouttes de rosée. Le comte avait fait imiter avec une rare perfection la feuille admirée la veille par sa future souveraine.

Le soir, une loterie fut tirée au château. On s'arrangea de manière à ce que le trèfle fût gagné par Mlle de Montijo. Dans la pensée de l'Empereur, ce bijou était l'équivalent d'une bague de fiançailles. Mais nul, excepté lui, n'attachait encore cette idée au poétique présent que la belle Espagnole venait de recevoir.

On pense bien que, dans l'entourage de l'Empereur, les conversations allaient leur train. Tout le monde voulait le voir se marier, mais beaucoup considéraient comme funeste et impolitique un entraînement du cœur. Il se forma deux camps : d'un côté étaient les partisans des alliances dynastiques ; de l'autre, les hommes, généralement plus jeunes, qui donnaient la préférence aux unions conseillées par les convenances personnelles

1. Imbert de Saint-Amand, *Louis Napoléon et Mlle de Montijo.*

et déterminées par le choix réfléchi de l'esprit et d'un tendre sentiment. Parmi les premiers, se faisaient remarquer le roi Jérôme, M. Troplong, président du Sénat, M. Drouyn de Lhuys, ministre des Affaires

Mlle Eugénie de Montijo, en costume espagnol, d'après une peinture du musée de Madrid. (Dessin de Gustave Doré communiqué par la Librairie Illustrée.)

étrangères, M. Abbatucci, garde des sceaux et M. de Persigny, ministre de l'Intérieur. C'était le clan de la tradition. A la tête des seconds étaient M. de Morny, M. Fould, ministre d'État et les officiers de la maison militaire, les colonels Fleury et Edgard Ney, le lieu-

tenant-colonel de Toulongeon. C'était comme le clan des amoureux et des chevaliers français, qui pensaient que pour être souverain on n'en est pas moins homme.

L'inclination du souverain pour la belle étrangère n'échappa pas davantage aux regards et aux commentaires des invités, parmi lesquels se trouvaient plusieurs des membres de la famille impériale, entre autres les princesses Mathilde et Murat, les princes Napoléon, Murat et Lucien Bonaparte. Chacun se montrait naturellement très attentif à tous les développements, à toutes les péripéties de cette romanesque aventure. M. de Persigny, le premier, s'en expliqua avec Napoléon III. Il le suivit un soir dans sa chambre à coucher au moment où il se retirait et commença à faire en plaisantant une allusion directe à la passion nouvelle de son souverain. La physionomie froidement sévère de Napoléon III l'arrêta sur-le-champ. Il vit que le cas était sérieux[1].

Le lendemain, M. de Morny aborda ouvertement le même sujet. Les arguments d'ordre politique présentés avec la modération qui lui était ordinaire ne produisirent aucun effet sur l'esprit de Napoléon III. Ce dernier parla un instant de l'impératrice Joséphine, puis ne répondit plus. Ce qu'il ne disait pas et que son interlocuteur devinait très bien, c'était la passion violente qui le dominait.

Pendant les quelques semaines d'attente qui précédèrent la grande nouvelle, on observait et on se redisait tous les signes avant-coureurs. Vrais ou inventés, les moindres mots avaient de l'importance. Après une revue passée dans la cour des Tuileries, on racontait que l'Empereur, lançant son cheval vers la fenêtre du rez-de-chaussée pour saluer les dames, aurait dit à Mlle de Montijo : « Quel est, mademoiselle, le chemin qu'il faut prendre pour arriver jusqu'à vous ? » A quoi, la jeune

1. Granier de Cassagnac, *Souvenirs du Second Empire.*

fille, marquant de la main une direction à sa droite, aurait répondu : « Sire, c'est le chemin de la chapelle. » C'était en effet par le corridor conduisant du grand escalier à la chapelle que l'on venait à l'appartement où l'Empereur l'avait saluée. Le mot, tout simple qu'il était, fut commenté dans le sens des préoccupations publiques et l'on en conclut que l'Empereur prendrait le chemin qui venait de lui être indiqué [1].

Une autre fois, on était à Compiègne, à l'époque des invitations qui avaient lieu à la fin d'octobre. Une société d'élite était assise, avant le thé, autour d'une table de jeu. On avait remarqué que Mlle de Montijo occupait la droite de l'Empereur et, comme il y avait des femmes de ministres, cela fut regardé comme un signe des temps. On jouait le vingt-et-un. Mlle de Montijo ne semblait pas très experte à ce jeu et elle consultait, dans le cas douteux, son voisin de gauche. Il arriva qu'en relevant ses cartes, elle trouva deux figures. Elle les montra à l'Empereur, avec un regard interrogateur. Il répondit à ce regard, en disant : « Tenez-vous-en au point ; il est très beau. — Non, répliqua-t-elle, je veux tout ou rien. » Et elle demanda des cartes. Le tailleur lui jeta un as. Elle releva son jeu avec un sourire qui fut interprété comme le triomphe de la volonté sur la fortune [2].

Les femmes qui approchaient l'Empereur — et parmi elles Mmes Drouyn de Lhuys, Fortoul, de Saint-Arnaud — s'étaient insurgées à la nouvelle que Napoléon III épris de Mlle de Montijo, était fort capable de l'épouser. Toutes déclaraient ce mariage impossible, criant qu'il était inadmissible que l'Empereur épousât cette jeune fille, et quand elles se trouvaient devant elle, elles affectaient de la dédaigner, de l'éloigner du cercle habituel

1. Vicomte de Beaumont-Vassy, *Histoire intime du Second Empire;* Granier de Cassagnac, *Souvenirs du Second Empire.*
2. Pierre de Lano, *L'Impératrice Eugénie.*

de leurs relations. Plusieurs d'entre elles, un jour, à Compiègne, cachèrent si peu leur hostilité que Mlle de Montijo, froissée dans ses plus intimes sentiments de femme, n'hésita pas à se plaindre à l'Empereur lui-même de l'accueil qui lui était fait. La scène se passait dans le parc. Non loin de Napoléon et de son interlocutrice, se remuaient, épiant les moindres gestes, les plus simples paroles du souverain, les ennemies de la jeune fille. L'Empereur écouta, tranquille et souriant, la belle plaignante. Et quand elle eut parlé, il arracha d'un bosquet quelques branches flexibles de feuillage, et en fit une couronne qu'il posa coquettement sur la tête de Mlle de Montijo, en disant assez haut pour être entendu :

— En attendant l'autre.

Pas un murmure ne s'éleva du groupe des révoltées, et à partir de cette heure, l'impératrice Eugénie existait dans l'esprit de ces femmes qui, changeant de tactique, se firent autant aimables et obséquieuses qu'elles avaient été arrogantes et dédaigneuses [1].

Pendant les derniers jours du séjour à Compiègne, les assiduités de Napoléon III devinrent encore plus significatives à tous les yeux. Escortée par le comte de Galve, frère de son beau-frère, le duc d'Albe, la comtesse Eugénie suivait la chasse aux côtés de l'Empereur. A l'hallali, le pied du cerf était pour elle. A table, les places étaient combinées pour qu'elle occupât une des premières. Tous les honneurs, toutes les attentions étaient pour elle. On arrivait ainsi au point culminant d'une crise qui ne pouvait se dénouer que par un mariage ou une rupture. Mlle de Montijo était prête à devenir impératrice, mais, au moindre incident, au moindre écart qui seraient venus modifier le respectueux

1. Pierre de Lano, *L'Impératrice Eugénie* : Beaumont-Vassy ; Granier de Cassagnac.

empressement dont elle était l'objet, son idée bien arrêtée était de retourner en Espagne.

Bien peu d'observateurs clairvoyants méconnaissaient l'avenir. Les plus adroits commençaient à faire leur cour. On s'empressait autour de Mlle de Montijo. On se recommandait à elle; on la priait d'intervenir auprès de l'Empereur, comme si l'on ne doutait déjà plus de son pouvoir. Elle était le soleil levant. Un jour, Nieuwerkerke avait invité son souverain à visiter son atelier. Le statuaire lui montra différentes œuvres pour lesquelles le visiteur lui adressa quelques compliments polis. Puis Nieuwerkerke enleva une toile qui recouvrait un petit buste. Napoléon III ne put se défendre d'une douce émotion, en reconnaissant l'original : c'était Mlle de Montijo.

Pourtant, l'annonce du prochain mariage ne ralliait pas encore tous les suffrages. Tant de gens avaient intérêt à le combattre ! Et dans le cœur de Napoléon III, la politique, la raison d'État n'était pas encore vaincue. Un incident qui se passa aux Tuileries dans la salle des Maréchaux, le soir du 31 décembre 1852, l'amena à prendre une décision. Mlle de Montijo qui donnait le bras au colonel de Toulongeon étant passée devant la femme d'un fonctionnaire, celle-ci laissa éclater sa mauvaise humeur et prononça quelques paroles malsonnantes. La jeune fille, très émue, se plaignit à Napoléon III et lui fit comprendre qu'elle ne pourrait rester plus longtemps dans une cour où elle était traitée ainsi. L'Empereur lui répondit : « Je vous vengerai. »

A la Cour, cependant, certains incrédules doutaient encore. Une de ses plus spirituelles habituées, qui était avec Mlle de Montijo la meilleure écuyère de Compiègne, la marquise de Contades, écrivait à son père presqu'à la veille du mariage : « Vous devez entendre, même de loin, l'écho des bruits de Paris où il n'est question que du mariage de l'Empereur et de Mlle de

Montijo. L'Empereur a pris pour elle une très vive passion et il me paraît prendre la chose tout à fait au sérieux. Quant à elle, elle se conduit avec réserve et dignité. Au point de vue politique, ce mariage offre des inconvénients au premier aspect. Mais, s'il ne se fait pas, il est plus que probable que l'Empereur ne se mariera pas du tout, attendu que sa répugnance pour se marier jusqu'à cette heure n'a été que trop souvent prouvée et que de vieilles *chaînes anglaises*, qui sont encore bien près de lui et qui font la terreur de ceux qui l'aiment pourraient le retenir... Mlle de Montijo est jolie, bonne et spirituelle, avec cela, je lui crois beaucoup d'énergie et de noblesse d'âme. Je l'ai beaucoup vue en ces derniers temps et n'ai observé que de bonnes choses en elle [1]. »

La résolution de Napoléon III était bien prise. Il cédait à sa passion que les obstacles ne faisaient qu'irriter. Tous ceux qui l'approchaient avaient pu remarquer des signes certains de cette passion. Un soir, comme on dansait dans l'intimité, Mlle de Montijo, s'étant embarrassée dans les plis de sa longue robe et ayant fait une chute sans gravité, n'avait-on pas vu une expression d'inquiétude poignante contracter soudain le visage ordinairement impassible du souverain ? Quant aux observations des hommes politiques qui le servaient, l'Empereur n'en tint pas compte. A toutes les objections qui lui furent présentées, il se contenta d'écouter — comme il faisait toujours, — la paupière baissée, le visage impassible, et ne répondit que ces mots sans cesse les mêmes :

— Je suis décidé à épouser Mlle de Montijo et je l'épouserai.

Il se retrouvait celui que la reine Hortense appelait

1. Lettre du 16 janvier 1853; Beaumont-Vassy; Granier de Cassagnac.

autrefois : *mon doux entêté*. Il montra bien qu'il était aussi, comme on l'a caractérisé, un flegmatique pressé, en décidant de célébrer le mariage dans quelques jours. Il fit demander la main de celle qu'il aimait par M. Achille Fould et le mariage fut fixé au 29 janvier 1853. Comme le disait le *Morning Post*, le roman l'avait emporté sur la politique.

Voyant qu'on n'avait tenu aucun compte de ses conseils, M. Drouyn de Lhuys résolut de donner sa démission, mais, avant de le faire, il alla rendre visite à Mlle de Montijo, pour lui présenter ses hommages officiels. Il avait à peine prononcé quelques mots qu'elle lui dit : « Vous me permettrez de vous remercier, et cela très sincèrement, du conseil que vous avez donné à l'Empereur au sujet de son mariage. C'est exactement celui que je lui ai donné moi-même. — L'Empereur m'a trahi, à ce que je vois, repartit le ministre. — Non, reconnaître honorablement votre sincérité, me faire connaître l'opinion d'un serviteur dévoué qui a exprimé ses propres sentiments, ce n'est pas là une trahison. J'ai dit à l'Empereur, comme vous l'avez fait vous-même, qu'il fallait prendre en considération les intérêts de son trône. Mais ce n'est pas à moi de juger s'il a tort ou raison de croire que ses intérêts peuvent s'accorder avec ses sentiments. » Il est à peine besoin d'ajouter que M. Drouyn de Lhuys ne tarda pas à changer d'avis à l'égard de Mlle de Montijo et qu'il garda son portefeuille.

Ce mariage qui donna lieu à tant d'intimes discussions, à tant de fièvre et d'intrigues autour de l'Empereur, fit tomber de la bouche d'un des hommes d'État le plus en renom d'alors un mot qu'on a peut-être oublié. Tandis que tous disaient, parlant de Napoléon III : « Il est fou, et cette union est une sottise ! » l'homme d'État en question se contenta de résumer la situation, sans colère comme sans amertume, et il murmura en souriant :

— Ce mariage est un joli poème.

De la Cour, la grande nouvelle se répandit à travers Paris où elle fut diversement accueillie. La société légitimiste et orléaniste railla et fit des bons mots. Quant au peuple, auquel le romanesque n'a jamais déplu, habitué à voir dans les contes et les féeries les rois se marier selon leur cœur, estimant que la plus belle était la plus digne de s'asseoir sur le trône, il voyait là un abandon des traditions qui ne lui déplaisait pas. La famille de l'Empereur, pour laquelle il avait déjà tant fait, s'inclina d'assez bonne grâce devant sa volonté, sauf le prince Napoléon. Sa sœur, la princesse Mathilde, plus sensée et plus dévouée, dit, à propos du prochain mariage de son cousin : « Les sœurs de Napoléon Ier ont fait des difficultés pour porter la traîne de l'Impératrice lors de la cérémonie; quant à moi, je n'en ferais certainement aucune [1]. »

Le mariage de l'Empereur eut la sanction de l'opinion publique. Si Lamartine républicain équivoque ne pouvait guère le regarder d'un bon œil, Lamartine poète reconnut gracieusement que l'Empereur avait réalisé par ce mariage le plus beau rêve qu'un homme puisse faire, en élevant la femme qu'il aimait et en la plaçant au-dessus de toutes les autres. De son côté, l'ancien président de l'Assemblée nationale, Dupin, disait : « L'Empereur fait bien d'épouser qui lui plaît et de ne pas se laisser marchander quelque scrofuleuse princesse d'Allemagne aux pieds larges comme les miens. »

L'idée du mariage répondait à une préoccupation publique. On conservait encore vivant le souvenir de la famille royale, modèle d'union et de vertu. L'Empire sans souveraine pour en partager les grandeurs et en consacrer les bienfaits ne donnait pas satisfaction aux

1. Vicomte de Beaumont-Vassy; Granier de Cassagnac; Pierre de Lano.

L'Impératrice Eugénie en toilette de mariée

Lithographie de Panquet, Cabinet des Estampes.

8 millions de voix qui venaient de l'acclamer vis-à-vis de l'Europe monarchique. Napoléon III célibataire gardait un rôle aventureux et courait risque de se diminuer s'il venait à rencontrer de nouveaux obstacles pour épouser une princesse. En se présentant hardiment avec une femme de son choix, digne de la couronne, il entrait plus fièrement dans la famille des rois, puisqu'il n'avait rien à réclamer d'elle. Celle qui allait devenir impératrice était de haute naissance. Sa sœur la duchesse d'Albe et sa mère, camerera major de la Reine, donnaient à la jeune souveraine la considération de la grande situation [1].

Par un pressentiment étrange, Mme de Montijo n'apprit pas sans quelque appréhension la merveilleuse nouvelle du mariage de sa fille. Elle écrivait à un de ses vieux amis, le marquis de la Rochelambert :

« Je ne sais si je dois être heureuse ou pleurer. Combien de mères m'envient actuellement qui, voyant les larmes qui emplissent mes yeux, ne comprendraient pas. Eugénie va être reine dans votre pays de France, et malgré moi, je songe que les reines ont peu de bonheur. Malgré moi, le souvenir de Marie-Antoinette m'obsède, et je me demande avec épouvante si ma fille n'aura point le même sort. »

Quant à la jeune fiancée, le sort tragique de la malheureuse reine, pour qui cependant elle avait une si pieuse affection, était alors bien loin de son esprit. Elle ne se préoccupait pas davantage des inimitiés qu'elle avait pu éveiller. Tout à sa joie, elle la faisait partager à ses amies et, parmi elles, à Mlle de la Rochelambert, fille du marquis de la Rochelambert qui fut ministre de France à Berlin. Dans son élévation, elle demeurait fidèle à ses sympathies. Quelque temps avant l'annonce officielle de ses fiançailles et alors que

1. Granier de Cassagnac ; général comte Fleury.

la volonté de l'Empereur n'était que peu certaine encore et connue d'elle seule, à peu près, n'avait-elle point juré et fait jurer à ses amies « que la première d'entre elles qui arriverait à une grande situation mondaine soutiendrait les autres dans la vie » ? Peu de jours après ce serment, elle venait elle-même à l'hôtel de la rue du Bac, trouver les jeunes filles et leur apprenait qu'elle allait être impératrice. Comme elle traversait la cour de l'hôtel, le ministre de Saxe qui faisait un whist avec le marquis la vit. Il était, lui aussi, depuis la veille, au courant des événements et, se tournant vers les jeunes filles, il leur dit :

— Riez encore aujourd'hui avec votre camarade, mesdemoiselles, car demain il vous faudra, devant elle, être graves et respectueuses.

Comme elles s'étonnaient :

— Mlle de Montijo épouse l'Empereur, continua le diplomate. Mais feignez d'ignorer la grande nouvelle et laissez-lui la satisfaction de vous l'annoncer.

La future impératrice était également très liée avec la famille de l'ancien préfet de police Delessert. Chez Mme Delessert, la séparation des amies fut touchante. Après les félicitations, la soirée finit dans un embrassement général. La jeune fiancée promit de revenir et demanda aussi à la fille de Mme Delessert, la comtesse de Nadaillac, sa meilleure amie, de ne pas l'oublier et de lui faire des visites aux Tuileries, comme si rien n'était changé, la suppliant même de continuer à la tutoyer.

Après son mariage, l'Impératrice n'oublia pas ses compagnes. Elle les appela auprès d'elle et écrivant à l'une d'elles, elle la priait « de lui dire *tu* comme autrefois », ajoutant « qu'elle se trouvait seule dans son palais, et que parfois les bouderies qu'elle sentait autour d'elle la chagrinaient [1]. »

1. Beaumont-Vassy; Granier de Cassagnac : Charles Bocher. *Mémoires.*

Le samedi 22 janvier 1853 eut lieu, dans la salle du Trône, la cérémonie dans laquelle l'Empereur annonça solennellement son mariage. Toute la cour, les ministres, les maréchaux, les cardinaux, les présidents et les délégués des grands corps de l'État attendaient, avec émotion et des impressions diverses, la déclaration qu'allait faire l'Empereur. En voici quelques passages : « L'union que je contracte n'est pas d'accord avec les traditions de l'ancienne politique. C'est là son avantage... Quand, en face de la vieille Europe, on est porté par la force d'un nouveau principe à la hauteur des anciennes dynasties, ce n'est pas en vieillissant son blason et en cherchant à tout prix à s'introduire dans la famille des rois qu'on se fait accepter. C'est bien plutôt en se souvenant toujours de son origine, en conservant son caractère propre, en prenant franchement vis-à-vis de l'Europe la position du parvenu, titre glorieux, lorsqu'on parvient par le libre suffrage d'un grand peuple...

« Sans témoigner de dédain pour personne, je cède à mon penchant, mais après avoir consulté ma raison et mes convictions. En plaçant l'indépendance, les qualités du cœur, le bonheur de famille au-dessus des préjugés dynastiques, je ne serai pas moins fort, puisque je serai plus libre... Bientôt, en me rendant à Notre-Dame, je présenterai l'Impératrice au peuple et à l'armée. La confiance qu'ils ont en moi assure leur sympathie à celle que j'ai choisie. »

Comme on demandait à un sénateur des plus distingués ce qu'il pensait de cette déclaration, il répondit : « Beau discours, excellent, mais je préfère la sauce au poisson. » Cette réponse fut répétée au Palais, au grand amusement des intéressés. Or, il se trouva qu'à un dîner donné aux Tuileries quelques semaines plus tard, ce sénateur était assis à côté de l'Impératrice qui, observant qu'après avoir accepté du turbot il refusait la sauce, lui dit avec un sourire malicieux : « Monsieur,

je croyais que c'était la sauce que vous aimiez et non pas le poisson. » Avec une rare présence d'esprit, le sénateur répondit, après un moment d'hésitation : « Madame, c'est une erreur que je suis en train de chercher à réparer [1]. »

Aussitôt que l'Empereur eut annoncé aux grands corps de l'État ses fiançailles, Mme de Montijo et sa fille quittèrent leur logement de la place Vendôme et s'installèrent pour quelques jours au palais de l'Élysée où elles devaient demeurer jusqu'au dimanche 30 janvier, date fixée pour la célébration du mariage religieux à Notre-Dame. L'Empereur fit jusque-là des visites quotidiennes à l'Élysée où il venait faire la cour à sa fiancée et lui apporter des bouquets.

« Le temps passa vite dans les préparatifs du jour nuptial. D'un beau zèle, Mérimée s'employait à la rédaction du contrat, où l'essentiel de ses soins était de veiller à l'énumération correcte des titres de la mariée, titres héraldiques et généalogiques remplissant de leur étendue une page longue à lire. Et, dans leurs ateliers, les grandes couturières travaillaient ferme. Palmyre surtout, la grande faiseuse du moment, était en fièvre. On était avide à l'extrême d'être informé, dans les moindres détails, des robes et des manteaux qui allaient sortir de cette élaboration artistique et savante, et qui fixerait la mode de la Cour. Enfin, Palmyre daigne faire savoir que les toilettes de la future impératrice seront exposées sous les vitrines où l'on aura le loisir de venir les admirer. Les intimes avaient eu de bonne heure la révélation que la robe destinée à la cérémonie religieuse serait l'œuvre de Mme Vignon et qu'elle serait ainsi composée : étoffe de velours blanc, traîne de cour recouverte de dentelles anglaises, corsage à petit frac par-

1. Vicomte de Beaumont-Vassy, *Histoire intime du Second Empire*.

semé de brillants. Ils n'ignoraient pas que Félix avait été choisi, entre les maîtres de la coiffure parisienne, pour édifier sur les bandeaux ondulés le diadème de la couronne en diamants et en saphirs et pour ajuster au milieu du bouquet de fleurs d'oranger, le voile, un rêve de légèreté[1]. »

Le 29 janvier 1853, à 8 heures du soir, le duc de Cambacérès, grand maître des cérémonies, se rendit au palais de l'Élysée avec deux voitures de la cour entourées d'une nombreuse escorte. Il allait chercher Mlle de Montijo ainsi que sa mère, pour les conduire aux Tuileries, où devait avoir lieu la cérémonie du mariage civil ; les voitures s'arrêtèrent, en revenant, au pavillon de Flore, où le duc de Bassano, grand chambellan, le maréchal de Saint-Arnaud, grand écuyer, le colonel Fleury, premier écuyer, des chambellans et des officiers d'ordonnance attendaient l'arrivée de la future souveraine.

On se dirigea vers l'appartement dit salon de famille. A l'entrée du premier salon du palais, le prince Napoléon et la princesse Mathilde sa sœur, attendaient la fiancée impériale, qu'ils conduisirent à l'Empereur. Celui-ci, entouré du prince Jérôme, son oncle, des ministres, cardinaux, maréchaux et amiraux, la reçut solennellement, et la cour se rendit alors en cortège dans la salle des Maréchaux où devait avoir lieu la cérémonie.

Le ministre d'État, M. Fould, auquel incombait, en cette circonstance, la charge d'officier de l'état civil, était entouré des témoins de la future impératrice. C'étaient le marquis de Valdegamas, ministre d'Espagne à Paris, le duc d'Ossuna, le marquis de Bedmar, grands d'Espagne de première classe, le général Alvarès de Toledo et le comte de Galve, frère du duc d'Albe.

1. Frédéric Loliée, *La Vie d'une impératrice*.

Les témoins de l'Empereur étaient le prince Jérôme, son oncle, et le prince Napoléon, son cousin.

L'ancien registre de l'état civil de la famille impériale avait, particularité assez curieuse, été conservé par des dévouements subalternes. Il reparut dans cette circonstance solennelle, et ce fut sur ses pages, après l'acte d'adoption par Napoléon Ier d'Eugène, fils de Joséphine, et celui mentionnant la naissance du roi de Rome, le 20 mars 1811, que fut inscrit l'acte qui sanctionnait l'union de Napoléon III et de la comtesse de Téba.

Le lendemain, le cortège nuptial se dirigeait vers Notre-Dame, splendidement préparée à le recevoir, avec ses quinze mille cierges éclairant les riches tentures dont on avait paré les vieux arceaux gothiques. Comme la veille, le grand maître des cérémonies était allé chercher à l'Élysée la fiancée impériale, ainsi que sa mère. L'Empereur, avant de monter dans le carrosse d'apparat qui devait le conduire à la vieille basilique, parut avec sa future épouse au balcon des Tuileries et la présenta aux troupes qui étaient massées dans la cour et sur la place du Carrousel, puis le cortège se mit en marche. On avait, sur le conseil de M. de Persigny qui aimait à entrer dans ces sortes de détails, cherché autant que possible à imiter celui de Napoléon Ier. Le nombre des voitures était le même : trois carrosses à six chevaux étaient occupés par les titulaires des grandes charges de la cour, la princesse Mathilde, la comtesse de Montijo, le prince Jérôme et son fils. Un intervalle de trente pas les séparait du carrosse impérial, le même qui avait servi au sacre de Napoléon Ier, voiture splendide de dorures et d'ornements, traînée par huit chevaux de robe pareille, escortée aux por-

1. Granier de Cassagnac : Beaumont-Vassy : général comte Fleury.

tières de gauche et de droite par le grand écuyer, le grand veneur, le général commandant la garde nationale de Paris et le premier écuyer. Ce magnifique cortège était précédé d'un escadron des Guides, corps nouvellement formé, et suivi d'une division de grosse cavalerie. La foule se pressait sur son passage et n'était que difficilement contenue par la double haie formée par la garde nationale et l'armée qui tenaient chacune un des côtés de la chaussée. Tous les yeux étaient tournés vers la voiture impériale, car la plus vive curiosité régnait dans les masses populaires, avides surtout de contempler les traits de la belle souveraine.

Tout était radieux dans ce resplendissant spectacle. Mais un incident, sans conséquence, s'il n'eût évoqué de tristes rapprochements, vint l'assombrir comme un fâcheux présage. Au moment où la voiture qui portait Leurs Majestés sortait de la voûte des Tuileries, la couronne impériale qui la surmontait se détacha et tomba à terre. Il fallut la replacer au plus vite et suspendre la marche. Ce ne fut pas sans causer une certaine émotion qu'un vieux serviteur du premier Empire, témoin de cette chute, signala cette particularité que pareil fait s'était produit exactement dans les mêmes conditions lors du mariage de Napoléon Ier. C'était en effet la même voiture dite Marie-Louise, surmontée de la même couronne, qui conduisait à Notre-Dame Louis-Napoléon et la comtesse Eugénie de Montijo.

Dans la foule, chacun cherchait à apercevoir à travers les glaces du carrosse la mariée divinement belle, assise à côté de l'Empereur, des fleurs d'oranger dans les cheveux, un diadème sur la tête, le corsage brillant de pierreries, parée d'un collier de perles et enveloppée d'un nuage de dentelles. Une tradition espagnole dit que les perles dont les femmes se parent le jour de leur noce deviennent le symbole de larmes futures. L'Impératrice pourtant superstitieuse ne s'était pas laissée in-

fluencer par elle. Et la tradition devait avoir raison !

L'arrivée de ce splendide cortège devant le porche de Notre-Dame souleva l'enthousiasme. Une acclamation unanime retentit, lorsque la dernière voiture qui portait Leurs Majestés s'arrêta à son tour. Un mouvement d'une curiosité invincible se produisit et fit craindre un instant de voir la place envahie et la haie de soldats rompue. A sa descente de voiture et avant de prendre le bras de l'Empereur, l'Impératrice, avec cet à-propos charmant qui ne l'abandonnait jamais, s'arrêta un moment. Puis se tournant vers la place, elle fit un salut à cette foule pour la remercier de son témoignage d'admiration.

Dans la cathédrale, les colonnes et les hautes voûtes avaient été décorées de riches draperies, de bannières et de banderolles. Partout, des palmiers, des guirlandes de fleurs blanches, de véritables remparts de roses, de camélias, de lis. On voyait là tous les grands corps de l'État : le Corps diplomatique, les représentants de l'armée, de l'Église et des principales villes de France, et l'élite du grand monde représentant l'élégance et la beauté. C'était un spectacle d'une magnificence sans égale.

En entrant dans cette église et en s'avançant vers l'autel, tandis qu'un orchestre de cinq cents musiciens jouait une marche nuptiale, la mariée laissa paraître une vive émotion. Mais, lorsque l'archevêque lui dit : « Madame, vous déclarez, reconnaissez et jurez devant Dieu et la sainte Église que vous prenez comme époux légitime l'Empereur Napoléon III ? », c'est d'une voix claire qu'elle répondit : « Oui, monseigneur. »

Les vieillards qui avaient assisté depuis le commencement du siècle, aux grandes solennités de Notre-Dame disaient que ni l'Impératrice Joséphine, le jour du sacre, ni la duchesse du Berry, le jour de son mariage,

1. Imbert de Saint-Amand ; général comte Fleury ; Granier de Cassagnac.

Les Gardes de la Porte (1854)

Non, tu n'entreras pas
Nicolas,
Tant que nous garderons la Porte.

(*Air du Curé de Pomponne*)

Lithographie d'Hippolyte Bellangé.

n'avaient été entourées d'un éclat pareil. L'archevêque et son chapitre métropolitain reconduisirent les époux jusqu'au portail de la cathédrale, pendant que cinq cents musiciens exécutaient l'*Urbs beata* de Lesueur. Le cortège se reforma sur le parvis Notre-Dame et le retour s'effectua au milieu de chaleureuses acclamations. Arrivés aux Tuileries, l'Empereur et l'Impératrice montèrent l'escalier qui conduisait à la salle des Maréchaux, parurent au balcon et saluèrent la foule qui répondit par des vivats bruyants et répétés. Deux heures après, un attelage à la Daumont conduit par des jockeys à la livrée impériale quittait le palais et prenait la route de Paris à Saint-Cloud. Il emmenait le couple au petit château de Villeneuve-l'Étang qui se cache parmi les ramures du parc et qui avait été préparé pour recevoir ses hôtes. Le lendemain, par un tiède soleil d'hiver, l'Empereur conduisait lui-même un élégant phaéton à travers les bois poudrés à frimas de la Celle Saint-Cloud et de Ville-d'Avray. Sa jeune femme était seule à l'accompagner, frileusement pelotonnée auprès de lui. Ils allaient à Trianon s'attendrir au souvenir de cette reine Marie-Antoinette pour qui elle avait un culte.

Le Conseil municipal de Paris, désireux de prouver son dévouement à la nouvelle Impératrice, avait voté un crédit de six cent mille francs destiné à lui acheter une parure en diamant. Mais elle avait écrit au préfet, en lui disant qu'elle éprouvait un sentiment pénible à voir que le premier acte public qui s'attachait à son nom était une dépense considérable pour la Ville de Paris et en le priant de vouloir bien consacrer la somme votée à une œuvre utile et charitable [1]. Conformément à son désir, les six cent mille francs servirent à fonder au

1. Docteur Evans, *Mémoires*. Mme Carette, *Souvenirs intimes des Tuileries*.

faubourg Saint-Antoine un établissement professionnel pour les jeunes filles. Cet établissement, assez vaste pour recevoir trois cents élèves, fut ouvert en 1857 et placé sous le patronage de l'Impératrice. La jeune mariée préludait par cet acte de générosité à la belle carrière de charité qu'elle allait remplir durant tout le cours du règne. Elle mit toujours la pitié et le dévouement au premier rang de ses devoirs de souveraine. Arrivée par un merveilleux coup de la destinée à la couronne, elle eut le mérite de se pencher sans cesse sur les misères du peuple et de rester en communication intime et consolatrice avec l'humanité douloureuse. Peu de temps après son mariage, au cours d'une visite à l'hôpital Saint-Antoine, elle adressait une question à un malade; celui-ci, terriblement affaissé et la vue affaiblie par les approches de la mort, lui répondit : « Oui, ma sœur. — Mon ami, dit la supérieure de l'hôpital, ce n'est pas moi qui vous parle, c'est l'Impératrice. — Ne relevez pas son erreur, ma bonne mère, dit la jeune souveraine, c'est le plus beau nom qu'il puisse me donner. »

CHAPITRE IV

SOUVENIRS DE CRIMÉE

Le maréchal de Saint-Arnaud. — La vie du soldat devant Sébastopol. — Le général Bizot. — Le théâtre au camp. — Canrobert donne sa démission et est remplacé comme commandant en chef par Pélissier. — Niel et Pélissier. — Lettre de Mac-Mahon sur la prise de Malakoff.

Le maréchal de Saint-Arnaud est arrivé malade à Varna. « Je ferai bien la campagne, deux aussi, trois peut-être, écrit-il à son frère, le 28 janvier 1854, mais après, un repos, un long et entier repos. Avec mes souffrances, dix-neuf sur vingt seraient au lit ! moi je suis à cheval et je commande une armée, mais tout cela se paie, la corde se détend un jour et alors... à la volonté de Dieu ! En attendant je prie et ne me plains pas ! » Est-il rien de plus émouvant que cette phrase de chrétien soldat : « Je prie et ne me plains pas ! »

L'ambition est certainement morte chez Saint-Arnaud au fur et à mesure que grandit la maladie. Il veut accomplir son devoir jusqu'au bout, mais le corps est las. « Tout me fatigue, écrit-il à sa femme qui après l'avoir accompagné jusqu'à Constantinople est rentrée en France ; tout me fatigue, parler, écrire, manger, marcher, monter à cheval, tout est cause d'une douleur.

Mon Dieu ! quelle vie ! J'ai cependant assez souffert ! »

Devant les événements il reprend le dessus, ses lettres sont empreintes de tristesse, non de découragement.

Voici le choléra qui menace l'armée d'une destruction complète avant qu'elle ait tiré un coup de fusil. « Je suis au milieu d'un vaste sépulcre faisant tête au fléau qui décime mon armée... Dieu qui me frappe d'une main me soutient de l'autre. Ma santé n'a de longtemps été meilleure au milieu des chagrins et des soucis qui me rongent et que je dévore en secret la mort dans le cœur, le chagrin sur le front. » Après le choléra, l'incendie qui éclate le 10 août. Le feu tourbillonne pendant cinq heures autour de trois poudrières. Va-t-on être obligé de faire sonner la retraite c'est-à-dire le sauve qui peut ? La ville entière va sauter avec les magasins, les hôpitaux. D'épouvantables clameurs s'élèvent de tous côtés, et lui, le désespoir dans l'âme, grelottant de fièvre, assiste pendant des heures à cette désolation. Enfin le calme se rétablit avec la diminution du foyer d'incendie, le dévouement de l'armée empêche le désastre d'être complet. Ecrivant à sa belle-sœur, Mme de Forcade, le récit de cette série de calamités d'Egypte, le maréchal fait un instant trêve à sa tristesse pour reprendre l'entrain du capitaine de zouaves : « Il y a dans l'armée plus d'un Achille, pas mal d'Ajax, et plus encore de Patrocles. Nous dépassons Agamemnon, mais notre siège de Sébastopol ne durera pas aussi longtemps que le siège de Troie. » Plus souffrant le 30 août, Saint-Arnaud se fait couvrir de sangsues et, le soir, on lui pose un vésicatoire ; il ne peut se lever, et sa main tremblante trace ces lignes : « Les crises se rapprochent et prennent de la violence. L'état aigu tourne au permanent. J'ai l'espoir que le retentissement des coups de canon longtemps répétés agira sur mes nerfs et sur ma poitrine. Comme l'homme

qui se noie je me rattache à la branche de saule, la branche cassera peut-être... Tout cela est entre les mains de Dieu. »

Enfin, dans les premiers jours de septembre, l'armée prend la mer pour se rendre en Crimée. Embarqué sur la *Ville de Paris*, le maréchal, en proie aux douleurs les plus atroces, se lève à peine pour entendre la messe. De Varna il a emporté une fièvre pernicieuse qui se joint à ses autres maux, mais de son lit de douleur il aperçoit la terre de Crimée, but de ses désirs, et cette vue le fait vivre. Le 19 septembre les armées française et anglaise sont réunies non loin de l'Alma. Le 20, le maréchal remportait cette grande victoire dont la France à juste titre fut si fière.

« Une légende s'était créée, raconte le général Ambert qui nous montrait le général en chef à cheval soutenu à droite et à gauche par des dragons. Son corps affaibli, sa tête chancelante, ses membres inertes, exprimaient les plus horribles souffrances. Les balles et les boulets semblaient respecter cette sublime agonie. Nous aimons la légende. (Il y eut même des tableaux ou gravures sur ce sujet.) Mais le maréchal écrit le lendemain : « Ma santé se soutient, je suis « resté douze heures à cheval et toujours sur Nador « qui a été magnifique, galopant au milieu des boulets, le « soir comme le matin. »

La victoire est du 20 septembre. Dans la nuit du 25 au 26 le choléra par une attaque foudroyante renverse pour toujours ce grand soldat. Le 26 il peut encore adresser une proclamation aux troupes qu'il a dictée de son lit d'agonie : mais il est obligé de résilier le commandement dont une santé à jamais détruite ne lui permet plus de supporter le poids et remet le commandement au général Canrobert que l'Empereur a investi du commandement par une lettre close...

L'effort formidable fait depuis des semaines ne lui

laissait plus la force nécessaire pour résister à l'attaque d'un nouveau mal plus foudroyant encore. Après avoir remis le commandement au général Canrobert, le maréchal fut transporté sur le *Berthollet* qui le conduisit à Thérapia. L'agonie commençait : sur son lit de douleur l'infortuné croyait entendre des bruits étranges, la canonnade, des cris de victoire. Ce n'étaient que les vagues battant les flancs du navire. Le 29 septembre, le maréchal expirait. C'était une très grande perte pour l'armée et pour la France.

D'un article de Louis Veuillot sur le Maréchal on détachera les passages suivants :

« Une profonde affliction vient se mêler à la joie que répandent les glorieuses nouvelles de la Crimée. Dieu a pris une grande victime. Le héros de cette prodigieuse campagne a cessé de vivre. Les navires qui nous apportaient ses bulletins si vaillants et si pleins d'une ardeur guerrière sont suivis de celui qui nous ramène son corps inanimé. Il décrivait la bataille comme il l'avait gagnée, du même souffle ardent et puissant ; et c'était son dernier soupir. On le savait malade, affaibli, miné par de cruelles souffrances ; mais qui eût pensé que la mort était là si près et qu'un homme pût à ce point la voir et l'oublier ou plutôt lui commander d'attendre.

« Il calculait ses approches, il sentait ses étreintes à force de volonté et lui arrachait quelques jours, quelques heures ! Quels jours et quelles heures ! Les jours de l'arrivée en Crimée, les heures de la bataille de l'Alma. C'est au dernier terme d'une maladie de langueur, lorsque la vie fuyait de ce corps épuisé et secoué par des crises terribles comme l'eau fuit d'une main tremblante, c'est dans cet état qu'il organisait cette expédition incomparable, qu'il en bravait les périls, qu'il en surmontait les obstacles, qu'il plantait son drapeau sur le sol ennemi, qu'il restait douze heures à cheval, qu'il donnait à la France une victoire, qu'il dictait ces ordres du jour

et ces rapports aussi beaux que ses triomphes, qu'il investissait Sébastopol, qu'il disait à ses soldats : « Vous « y serez bientôt ! »

« Il s'arrête là, aux portes de Sébastopol investi, au milieu de l'ennemi défait, comme s'il avait dit à la mort : Maintenant, tu peux venir !

« Une immense admiration tempère la douleur publique. On regrette le maréchal, on ne peut le plaindre. Cette fin est belle après ce mâle combat contre la mort présente et inévitable, après ce grand service rendu à la civilisation, après ces récits héroïques ! Il meurt sous les regards du monde, frappant un de ces coups d'épée qui comptent dans la vie des empires : trois nations inclinent sur sa tombe leurs drapeaux reconnaissants et une quatrième, qui croyait la veille encore dominer toutes les autres, se souviendra de lui au jour qui marque le déclin de ses destinées. Entre la Turquie qui se relève pour affranchir l'Eglise et la Russie qui s'écroule pour la délivrer, sur ces flots qui furent aussi son champ de bataille et dont les caprices terribles n'ont pas étonné son courage, il meurt dans l'un des plus vastes linceuls où la victoire ait enveloppé ses favoris.

« C'est assez pour la gloire humaine et ceux qui n'en connaissent et n'en désirent point d'autre peuvent trouver que le maréchal de Saint-Arnaud a été comblé. Mais son âme était plus grande et ses désirs plus hauts et en le retirant pour quelques heures des soucis du commandement et du bruit des armes, la Providence lui a donné ce que sans doute il lui demandait : le temps d'humilier son cœur.

« Ce grand général était un humble et fervent chrétien. L'Empire étant proclamé et établi, Saint-Arnaud, maréchal de France, ministre, grand écuyer de l'Empereur, au faîte et dans l'enivrement dangereux de toutes les prospérités, se tourna vers Dieu, non pour obtenir la santé, mais pour mourir en chrétien.

« Il avait une de ces natures sincères et franches qui ne fuient pas la vérité, lorsqu'elles la voient, et qui ne craignent pas de la suivre. C'était durant son séjour à Hyères. Il fit venir chez lui le digne curé de cette ville et sans chercher de circonlocutions ni de détours, devant tous ceux qui étaient là, il lui dit simplement qu'il voulait se confesser. Le bon prêtre surpris tombe à genoux et rend grâce à Dieu qui daigne ainsi parler au cœur des puissants du monde. Le maréchal trop malade encore pour quitter sa chambre fit ses Pâques chez lui, sans mystère en présence de ses officiers, de toute sa maison, faisant venir jusqu'au soldat qui était de planton à sa porte. Tel il avait été dans cette première occasion, tel il continua d'être. Guéri contre toute attente, rendu aux affaires, il ne négligera plus ses devoirs de chrétien; il les remplit comme il faut les remplir dans ces hautes situations, où l'homme a de plus que le commun des fidèles le devoir de l'exemple. »

*
* *

Une lettre du révolutionnaire Barbès prisonnier à Belle-Isle depuis 1848 fit vers cette époque beaucoup de bruit. Tandis que beaucoup de ses coreligionnaires politiques faisaient des vœux pour les Russes par haine de l'Empire, lui, se montra patriote. Dans une lettre à un de ses amis, il faisait des vœux ardents pour nos armes.

« Dans l'humanité, écrivait-il, le progrès ne se fait pas avec la rapidité que nous rêvons tous à vingt ans. A chaque instant, cette humanité laisse de côté la ligne droite pour prendre la ligne de traverse. Un succès n'affermira pas davantage cet homme-ci (Napoléon III), si le peuple est contre lui ; mais des défaites peuvent nous tuer, nous France ; et il faut que notre chère patrie vive et qu'elle soit grande et forte pour le salut du monde. »

La Prise de Sébastopol

Caricature de l'époque. (Cabinet des Estampes).

En une autre lettre, il s'exprimait ainsi :

« Si tu es affecté de chauvinisme parce que tu ne fais pas de vœux pour les Russes, je suis encore plus chauvin que toi et j'ambitionne des victoires pour nos Français. Oui, oui, qu'ils battent bien les Cosaques là-bas, et ce sera autant de gagné pour la cause de la civilisation et du monde entier. »

Cette lettre avait été mise, à l'insu du prisonnier, sous les yeux de l'Empereur, qui, ému de cet élan de patriotisme, fit donner immédiatement l'ordre de mettre Barbès en liberté sans conditions (octobre 1854). Quand le directeur de la prison de Belle-Isle vint communiquer l'ordre de grâce à Barbès, celui-ci refusa fièrement ; il n'avait rien sollicité, il avait exprimé des sentiments, non fait la cour au pouvoir, il ne pouvait s'engager moralement. Il fallut l'arracher de force de sa cellule.

Libre malgré lui, Barbès partit pour Paris. De l'hôtel où il était descendu il écrivit aussitôt au directeur du *Moniteur* une lettre qu'il priait celui-ci de publier au plus vite. Ce qui fut fait dès le lendemain.

« ... Un ordre dont je n'examine pas les motifs, n'ayant pas l'habitude de dénigrer les sentiments de mes ennemis, a été donné le 5 de ce mois au directeur de la maison de Belle-Isle.

« Au premier énoncé de cette nouvelle, j'ai frémi d'une indicible douleur de vaincu, et j'ai refusé tant que j'ai pu, durant deux jours, de quitter ma prison. Je viens maintenant ici, pour parler de plus près et me faire entendre. Qu'importe à qui n'a pas de droit sur moi, que j'aime ou non mon pays ? Oui, la lettre qu'on a lue est de moi, et la grandeur de la France a été depuis que j'ai une pensée, ma religion. — Mais encore un coup ! qu'importe à qui vit hors de ma foi et de ma loi, que mon cœur ait ces sentiments...

« Décembre n'est-il pas toujours un combat indiqué entre moi et celui qui l'a fait ? A part donc ma dignité

personnelle blessée, mon devoir de loyal ennemi est de déclarer à tous et à chacun ici, que je repousse de toutes mes forces la mesure prise à mon endroit.

« Je vais passer deux jours à Paris, afin qu'on ait le temps de me remettre en prison ; ce délai passé, vendredi soir, je cours moi-même chercher l'exil.

« BARBÈS. »

Paris, 11 octobre 1854, 10 heures du matin.
Grand-hôtel du Prince Albert, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Honoré.

Barbès ne fut nullement inquiété. Il s'exila, vécut dans l'oubli et mourut en 1870, quinze jours avant la déclaration de guerre.

*
* *

D'une lettre du R. P. de Damas écrite au fils d'un de ses amis on détachera ces détails plus intéressants que maints récits à plus grande prétention. L'enfant à qui sont adressées ces pages a six ans, l'aumônier militaire croit donc nécessaire de préciser certains points plus qu'il ne l'aurait fait avec une grande personne. Le tableau n'en a que plus de prix.

« ... Toute l'armée, tant anglaise que française et turque, se compose de 130.000 hommes environ, dit-on. Nous sommes réunis dans un pays où il n'y a ni arbres, ni maisons, ni jardins, ni écuries. Pour nous abriter du vent, de la pluie, de la neige et du froid, nous avons de petites tentes en toile de différentes formes et de diverses grandeurs. Les unes ont à peu près 3 mètres de hauteur sur 3 mètres de longueur et 2 mètres de largeur. Les autres sont toutes rondes ; elles sont hautes de 2 mètres et s'en vont en pointe. Un grand bâton placé au milieu les soutient. Pour y entrer, on fait une fente dans l'un des coins de la toile. Nous glissons à

travers cette fente et, afin d'empêcher la pluie et la neige d'y pénétrer avec nous, dès que nous sommes dedans, nous rejoignons la toile avec des courroies en cuir et des boucles. Dans cette tente, les uns ont un petit lit, une petite table, un petit banc de bois pour s'asseoir. D'autres n'ont rien du tout qu'une mauvaise natte de jonc étendue à terre, sur laquelle ils se couchent, s'asseyent et prennent leurs repas.

« ... Le gouvernement nous donne chaque jour pour notre nourriture du riz, du lard, du café, quelquefois de la viande fraîche au lieu de lard, du pain de munition ou le biscuit réglementaire.

Ici la description de ce fameux et peu enviable biscuit.

« C'est une sorte de galette dure comme du bois qui vous casserait les dents si vous vouliez en manger : mais nos soldats plus forts que vous le croquent avec un admirable appétit. Les gens délicats le détrempent dans l'eau et, quand il est bien mou, ils le font griller.

« ... Nos cuisines sont de petits trous creusés dans la terre : quelques pierres placées l'une sur l'autre forment la cheminée ; on pose la petite marmite sur ces pierres, on met le feu dessous, et un soldat surveille le pot-au-feu. S'il pleut, la pluie tombe dans la marmite et allonge la sauce : s'il fait du vent la fumée vient droit à la figure du pauvre soldat marmiton et lui fait pleurer les yeux en même temps qu'elle lui barbouille la figure en noir. Quelquefois la marmite, mal consolidée, tombe dans le feu, et alors adieu la soupe. On mange son pain tout sec pour ce jour-là...

« Qu'on ne s'imagine pas qu'il existe des quantités de petites boutiques où l'on trouve ce que l'on veut. On trouve peu de chose d'abord ; ensuite les comestibles, macaroni, fromage, vin, café, tabac, bougie. Ce tabac, ces bougies sont hors de prix ; la livre de fromage coûte six francs ; on n'a pas de bougie à moins de 20 sous la pièce. »

Quelles sont les occupations des soldats ?

« Tous les jours, ceux qui ne sont pas employés aux travaux du siège vont bien loin jusqu'au bord de la mer où il y a une quantité de boulets apportés par des vaisseaux. Ils ont sur l'épaule un sac en toile formant besace. On met un boulet dans chacune des poches de la besace, et les soldats ainsi chargés reviennent au camp. D'autres fois ils se répandent dans la campagne, et avec des pioches, ils creusent la terre afin d'y chercher des racines d'arbres. Après une journée de travail ils rapportent, bien contents, un tout petit fagot sans lequel ils ne pourraient pas cuire leur soupe »...

Ce qui fait beaucoup souffrir le soldat c'est le service de la tranchée. « Tous les deux ou trois jours, à tour de rôle on y envoie quelques régiments. Alors les hommes se réunissent, se mettent en rangs et partent. C'est un moment qui produit toujours une vive émotion ; des soldats se regardent et se disent : « Demain, « quand nous viendrons, il y en aura quelques-uns de « morts et de blessés. Qui sait si je ne serai pas du « nombre ? »

« Lorsqu'on est entré dans les tranchées, les officiers mettent chaque homme à son poste. Il faut rester vingt-quatre heures dans ce trou.

« Pluie et neige ; souvent alors nos pauvres hommes ont les pieds et les jambes dans la boue et souvent ils tombent malades de fatigue... »

« Toute la nuit et tout le jour les Russes lancent des obus dans les tranchées... Il y a souvent des blessés...

« Eh bien, le croiriez-vous, mon enfant, au milieu de tout cela, nos soldats ne sont pas tristes. Ils ont du courage, et loin de pleurer le plus souvent ils rient de leurs dangers. Ils ont donné des noms à tous les genres de projectiles que leur envoient les Russes. Ainsi, lorsqu'ils entendent au-dessus de leur tête une bombe ou un obus traverser l'air en faisant *fiou, fiou*, ils s'écrient : « Gare

la marmite ! » Et chacun de se jeter à terre pour se cacher de son mieux et éviter la mort.

« Les soldats appellent encore les boulets des *négros* parce qu'ils sont tout noirs. Quand il leur arrive de la mitraille ils crient : « Voilà des *patates* ! » Enfin on a surnommé les balles de fusil des *mouches* à cause du bruit qu'elles produisent en sifflant aux oreilles. Voilà comment nos soldats s'habituent à rire de tout. »

Le P. de Damas concluait :

« Leur conduite est une grande leçon. Elle prouve qu'un homme ne saurait avoir peur de rien et qu'il doit toujours faire son devoir, quand même il devrait lui en coûter la vie... »

*
* *

A la date du 23 mai 55, le R. P. de Damas écrit une lettre intéressante à un autre jésuite. Il y est parlé d'abord de l'excellent esprit des troupes, de la « noble confiance qui les anime. » On ne doute pas du triomphe, mais on n'oublie pas non plus les périls dont il sera le prix. On sait que beaucoup resteront sur le champ de bataille. Chacun dit avec son sang-froid : « Je serai peut-être une des victimes, mais peu importe si c'est pour le salut commun ! »

Le P. de Damas cite certains traits d'héroïsme. « Nous avons vu bien des exemples d'hommes qui se sont faits tuer ou se sont exposés à une mort certaine pour le salut de leurs camarades.

« ...Il y a quelques semaines le général Canrobert mettait à l'ordre du jour un soldat nommé Davoine et lui accordait la médaille militaire. Davoine était dans la tranchée avec un certain nombre de ses camarades. Tout à coup un projectile creux tombe au milieu du groupe. La mèche est fumante. Un éclat est imminent ; il va renverser plusieurs hommes cruel-

lement blessés ou peut-être frappés à mort. L'intrépide saisit le projectile dans ses deux mains et le jette sur le revers de la tranchée où il éclate sans accident pour personne. N'est-ce pas que nos soldats sont bien dans la disposition dont je parlais il y a quelques semaines ? *Animam suam ponit pro amicis suis.* Il donne sa vie pour ses amis. »

A lire encore cette page de philosophie chrétienne.

« Beaucoup de familles éplorées apprenant la mort d'un de leurs membres se rappellent seulement les chants, les danses et les mille folies du jeune homme qui vint leur dire adieu avec un chapeau garni de rubans aux mille couleurs et les dehors d'une sorte d'ivresse. On s'imagine alors que la vie du soldat est tout entière conforme au jour du départ. Non ! non il y a des moments sérieux au milieu de la dissipation des camps. On songe alors à l'éternité et on se recommande à Dieu de toute son âme. »

En sa qualité d'aumonier de l'armée, le P. de Damas a été à même, dans les conversations avec les soldats nouvellement réconciliés avec Dieu, de noter que leurs questions supposaient souvent des réflexions antécédentes et des conversations avec les camarades. Il ajoute : « D'autres fois des dialogues entendus par hasard et sans les chercher nous donnent une preuve non équivoque des préoccupations religieuses d'un grand nombre. »

Un jour que M. de Damas passait près du camp du Génie il entendit cette conversation entre trois soldats qui causaient derrière une haie :

— Ah ! voilà un aumônier, dit l'un d'eux.

— C'est bon, répondit un autre. Le malheur est que, au jour du combat, chacun n'a pas le sien et il peut fort bien arriver qu'on soit frappé lorsque le prêtre console un blessé à l'autre bout du champ de bataille.

— C'est vrai, reprit un autre, mais alors on a tou-

jours la ressource de se recommander de tout son cœur à la sainte Vierge et de faire un acte de contrition

— Tu le sais bien, disait le premier en s'adressant au troisième... quand nous étions au catéchisme ensemble, M. le curé nous a appris que dans le cas où il était impossible de se confesser, la contrition parfaite suffisait.

L'aumônier s'était arrêté pour jouir plus longtemps de cette conversation...

Il y en aurait bien d'autres à noter dans la correspondance du P. de Damas : un Breton qui lui demande conseil, un autre soldat qui, sur ses observations, s'engage à ne plus jurer. Il cite un blessé qui chante un cantique au moment de rendre l'âme... Il est là des anecdotes vraiment touchantes et qu'on sent vraies, écrites dans l'inspiration du moment.

« Le champ de bataille des prêtres, ce sont les hôpitaux, surtout dans le temps des épidémies », dit le P. de Damas, citant une parole de Fénelon.

Plusieurs des aumôniers succombèrent aux contagions dans l'exercice de leurs fonctions d'apaisement et de consolation. Quatre d'entre eux trouvèrent la mort à l'armée d'Orient.

On a conservé le nom de trois d'entre eux : le P. Gloriot, l'abbé Ferrari, l'abbé de Geslin. Celui-ci, qui avait vingt-huit ans, était croyons-nous, le frère d'un officier devenu général ; il mourut de la fièvre typhoïde. L'abbé Ferrari fut emporté par le choléra pendant l'épidémie de Varna. Tous eurent leur oraison funèbre consignée dans les journaux de Constantinople. Celle que prononça le docteur Michel Lévy, inspecteur du service de santé de l'armée d'Orient, était particulièrement émouvante. Plusieurs des aumôniers survivants furent décorés, entre autres l'abbé Stalter, chanoine d'Alger, à qui le général Bosquet adressa, en lui remettant ses insignes, ces flatteuses paroles :

« Je suis heureux, mon cher aumônier, de pouvoir attacher moi-même sur votre poitrine cette croix éclose dans les steppes pestilentiels de la Dobroutcha et teinte du sang de nos braves sur les champs de bataille de l'Alma et d'Inkermann [1]. »

*
* *

« Le général en chef, raconte Paul de Molènes [2], m'ordonna un matin de monter à cheval et de l'accompagner. Il prit la route des tranchées de droite. Tout à coup il s'arrêta devant une grande baraque où j'entrai avec lui. Dans le coin de cette baraque, on avait dressé un lit où était couché, avec une blessure mortelle, le général Bizot [3].

« Il m'avait été permis de voir bien souvent le général Bizot dans les tranchées. C'était une bravoure à part que celle dont était doué ce chef intrépide de notre Génie : c'était une bravoure en harmonie avec la nature même de l'arme qu'il contribuait si puissamment à illustrer. Sans cesse debout sur les parapets, poursuivant sa tâche savante avec une calme et infatigable ardeur, il avait l'air de ne compter pour rien les projectiles de toute sorte dont il était entouré. Un matin, au détour d'une tranchée, cet homme, qui depuis plusieurs mois chaque jour bravait impunément la mort, fut atteint par une balle qui lui brisa la mâchoire et causa dans son corps tout entier de graves désordres. Une grande perte fut imminente pour notre armée.

1. On pourrait multiplier les exemples. Voir : *Français et Russes*, par le capitaine Herbel ; l'*Histoire militaire contemporaine* du général Canonge, et une étude du même auteur dans *le Correspondant*. Il cite le P. de Damas également et *les Souvenirs*, de Chartier. Voir aussi, *Souvenirs et Campagnes* du général de la Motte-Rouge ; Rousset, *Histoire de l'expédition de Crimée*, etc.

2. Paul de Molènes, *Commentaires d'un soldat*.

3. Blessé le 11 avril 1855, le général succomba le 16.

« Nul homme ne pouvait mieux comprendre et plus aimer que le général Canrobert ce cœur droit et honnête du général Bizot [1], ce cœur semblable à une lampe utile,

En Crimée, lithographie d'Hippolyte Bellangé.

Air de : *la Dame Blanche*

Au camp des zouaves français
L'hospitalité se donne
Et ne se vend jamais,
Non jamais, jamais jamais

où brillait constamment une flamme pure, entretenue par une huile précieuse : l'amour du devoir servi par le goût du travail. Aussi ce fut avec une triste émotion

1. Au sujet du général Bizot, dans ses *Souvenirs et Campagnes* le général DE LA MOTTE-ROUGE a tracé ces lignes : « C'est justetement parce que Bizot était un noble caractère, donnant à tous, chaque jour, le modèle du courage, du devoir accompli, du dévouement, de l'abnégation; c'est parce que Bizot avait toutes les vertus et toutes les mâles qualités, que Dieu, dans sa justice infinie, lui a accordé le suprême bonheur de tomber en soldat, sur la brèche, en face de l'ennemi ! »

que le général en chef pénétra sous l'abri où gisait son compagnon et son ami. Le général Bizot avait la tête enveloppée de bandages. Quand il vit s'approcher de son lit le chef sous lequel il servait, avec un sentiment de déférence militaire qui eut quelque chose de singulièrement touchant, il essaya de se soulever. Il pouvait encore parler, seulement sa parole se ressentait de la nature même de sa blessure : elle avait déjà le son profond et voilé que la mort donne à la parole humaine. Après avoir remercié le général en chef, il lui dit que tout allait bien. Il ne parlait pas, bien entendu, de son enveloppe brisée, où il sentait la vie près de disparaître, mais du siège de Sébastopol, dont il avait reçu à l'instant même de bonnes nouvelles. Il était arrivé sans effort, par le seul fait de cette blessure mortelle, à ce qui est assurément le plus parfait état de l'âme, à une complète abnégation. Il ne tenait plus à ce monde que par son intérêt à l'œuvre pour laquelle il allait mourir.

« Quelques jours après, on l'ensevelissait à quelque distance du moulin d'Inkermann, en face de ces tranchées où il avait erré si souvent. On entendait sonner à ces émouvantes funérailles, non point un canon de parade, mais le canon du combat, qui ne mesurait pas ses coups, et qui, à l'heure même où nous conduisions ce deuil, créait plus d'un deuil obscur. Autour de la bière qu'allait enfouir cette terre déjà gorgée de tant de morts, se tenait la plus étrange réunion d'hommes qui ait peut-être jamais assisté à une cérémonie funèbre. Le général Canrobert, lord Raglan, Omer Pacha, les chefs des trois armées, tous trois de religions différentes, étaient debout près de la sombre ouverture où il faut que chacun soit jeté à son tour pour aller aux régions de la lumière.

« Le général Canrobert voulut prononcer quelques paroles avant le bruit de cette première pelletée de

terre qui est elle-même d'une si terrible éloquence. Sous la double inspiration de ce qui l'entourait et de ce qui se passait dans son cœur, il trouva des accents d'une merveilleuse puissance. Il eut des pensées d'une lueur hardie et imprévue. Après avoir évoqué en quelques mots celui dont le cercueil était devant lui, après avoir appelé l'hommage de tous sur une existence que sa parole venait de rendre visible et lumineuse au bord de cette fosse : « Dieu, s'écria-t-il, devait à un pareil « homme une récompense ; cette récompense, il la lui « a donnée par la mort que doit ambitionner chacun de « nous. »

« Ce rapide discours produisit une impression profonde sur un auditoire ému déjà. Il ramena les esprits à l'ordre de pensées dont ils ne doivent jamais s'écarter au jour où les mâles enthousiasmes sont nécessaires. Le général Bizot était aimé, sa mort avait causé une de ces tristesses si rares en ces moments où la mémoire est impuissante à retenir les noms de tous ceux qui succombent. Sa simplicité, sa bonté, sa valeur prodigue et sans faste, lui avaient conquis plus d'une affection que peut-être il ne soupçonnait point. Les sapeurs qui creusaient sa fosse, ceux qui portaient sa bière avaient des larmes dans les yeux. Un attendrissement si contagieux se répandit dans la foule quand le général Canrobert éleva la voix pour lui adresser les adieux suprêmes, qu'un de mes voisins, jeune officier égyptien attaché à l'état-major d'Omer-Pacha, se mit à fondre en larmes. Malgré ce qu'elle avait de bizarre, la sensibilité de ce pauvre musulman me toucha. Je contemplais ce visage oriental, éclairé par deux grands yeux noirs tout rayonnants de pleurs, avec une surprise bien exempte de toute ironie; je songeais à ces fraternités inattendues qu'engendre la guerre et à ces lois impénétrables du destin qui peut donner à votre convoi des pleureurs sur qui vous comptiez si peu. »

Il n'est pas que des scènes lugubres dans les *Commentaires d'un soldat*. Nombre de spectacles vivants et joyeux trouvaient moyen de se placer dans la vie des belligérants. Voici le camp piémontais.

« Au milieu d'un champ décoré de verdure naissante où j'arrivai un après-midi, une musique militaire bien dirigée jetait à nos oreilles assourdies par le canon une vive et légère harmonie. Que jouait cette musique ? Je l'ai oublié, mais je me rappelle encore l'essaim d'images qu'elle a nourries dans mon esprit, tournoyant dans les flots comme des atomes dorés dans un rayon de soleil. »

« L'armée anglaise offrait, elle aussi, ses passe-temps nationaux. A quelque distance de Balaklava s'étendait, une vaste plaine où les Anglais avaient organisé des courses. A ces courses participaient les chevaux de nos alliés, nos chevaux arabes et jusqu'à ces petits chevaux turcs et tartares que le ciel a faits pour les longues routes, les âpres sentiers et les rudes labeurs. Les Anglais apportaient à ces divertissements une ardeur consciencieuse. Un jour, dans une de ces suspensions d'armes qu'amène parfois, après des sorties vigoureuses, le désir commun aux assiégeants et aux assiégés d'ensevelir paisiblement leurs morts, un officier français vint à parler au milieu d'un groupe d'officiers russes des courses de Carani ; ce propos, qu'aucune préméditation n'avait inspiré, montrait à nos adversaires, dans l'armée des alliés, une sérénité d'esprit et une liberté d'allures qu'ils étaient du reste dignes de comprendre. »

Il est curieux aussi de savoir quel était l'aspect des tranchées aux heures rapides des armistices. Aussitôt le drapeau blanc élevé sur un des bastions de la ville assiégée, on voyait les parapets se garnir des bonnes figures de nos soldats. En face derrière les ouvrages avancés des Russes, se montraient d'autres visages, pour la plupart aussi animés d'une expression de cu-

riosité sans fiel. Ce n'étaient plus des ennemis, c'étaient des voisins qui se regardaient... Des deux côtés on s'examinait sans colère, même avec une sorte de bienveillance. La gaieté française reprenait le dessus et certains s'abandonnaient à des plaisanteries qui, comprises ou non, étaient accueillies avec bonhomie. Sitôt le drapeau qui indiquait la trêve abaissé, les têtes se retiraient en même temps derrière leurs abris habituels, et quand le signe d'armistice avait totalement disparu, le feu ne tardait pas à reprendre de part et d'autre. » Encore un signe spécial de la guerre devant Sébastopol : « Il est arrivé plus d'une fois, ajoute Paul de Molènes, dans ces courts intervalles qu'une tête curieuse semblait sur le point de s'attarder au-dessus d'un parapet ou d'une embuscade. Alors en face d'elle un geste charitable lui indiquait d'avoir promptement à se rendre invisible. Peut-être, ces faits sembleront-ils à quelques hommes une arme contre la guerre. Empruntant à Jean-Jacques ses accents indignés à propos de la superstition païenne, ils s'écrieront : « Vous voyez bien que l'instinct moral la repousse des cœurs. » Pour moi, dans les actes de cette nature, je salue ce sentiment à la fois humain et altier, délicat et viril, qui porte avec tant de jeunesse un vieil et glorieux nom, destiné, je l'espère, à ne pas s'éteindre encore, qui s'appelle la chevalerie. »

Si les Anglais, pour se distraire des longueurs du siège, avaient organisé des courses plates et des steeple-chases, les Français eurent recours à leur plaisir favori, le spectacle. A l'extrême droite du camp, près des ravins d'Inkermann, le 2e zouaves organisa son théâtre. « La direction fut confiée au lieutenant Petit-beau. Un ci-devant artiste dramatique, M. Lassagne, se chargea des premiers rôles ; les conscrits les plus imberbes tinrent lieu de jeunes premières ; on bâtit une salle avec des planches et des toiles ; la musique du régiment fournit l'orchestre. Le prix des places était proportionné

aux faibles ressources du public ; mais l'affluence fut si grande que la moyenne des recettes ne s'éleva pas à moins de 400 francs, et que sur le produit des cinq premières représentations on put envoyer 1.300 francs aux prisonniers de Sébastopol [1]. »

Pendant dix mois, le théâtre d'Inkermann récréa les assiégeants. Contre l'ennui et le choléra, le divertissement inventé par les zouaves avait du bon et il eut plein succès. Les affiches étaient enjolivées de dessins peu remarquables au point de vue artistique, mais spirituellement crayonnés. Parmi les zouzous du 2e régiment, il y avait des bacheliers, des jeunes gens instruits, des ouvriers des faubourgs fervents de Thalie ; il y eut même de vrais comédiens, témoin Couder qui devait se faire une célébrité aux Délassements-Comiques et plus tard aux Variétés, dans le répertoire d'Offenbach.

Ces représentations devant l'ennemi sont presque uniques dans l'histoire du théâtre. « C'était en chantant des refrains, dit encore La Bédollière, en empruntant au Palais-Royal et aux Variétés les plus jolis vaudevilles, qu'on s'égayait à la fin d'un jour de danger sous un ciel sillonné de bombes, le lendemain ou la veille d'un combat. Parfois, une pièce annoncée à l'avance était subitement rayée de l'affiche avec cette inscription : *Relâche pour cause de blessure.*

Dans *Français et Russes en Crimée*, le capitaine devenu général Herbé parle avec fierté de *son* théâtre, qu'il ouvrit « sous la voûte de la poterne du sud ». Le rideau était une pièce de toile sur laquelle les artistes du régiment avaient barbouillé des motifs d'ornementation. C'est à qui des témoins du siège donne le plus de détails sur ces représentations originales, où au texte des auteurs s'ajoutaient les plaisanteries d'actualité. Admirable gaieté française que ne troublait pas le bombarde-

1. La Bédollière, *Malakoff*. — Voir aussi *Souvenirs du général Cler*.

ment ! Chefs de tous rangs, les généraux donnant l'exemple, sous-officiers et soldats venaient rire de tout cœur, peut-être pour la dernière fois avant d'aller à la tranchée. Un vieux zouave quêtait au profit des blessés. Souvent les boulets russes vinrent siffler autour de la salle au beau milieu du spectacle. Les spectateurs haussaient les épaules, se moquant de la batterie du Piton-Blanc, dite batterie Gringalet, à cause du peu de rectitude de son tir... Parfois, hélas ! la batterie Gringalet tira juste, interrompant la raillerie des spectateurs. Ou bien, c'était une alerte ; entre deux couplets il fallait courir aux armes... A peine si les acteurs avaient le temps d'enlever leurs costumes. Et il arrivait que le lendemain, sur la terre dure, les bras en croix, on reconnaissait le Jocrisse ou la soubrette de la veille. Souvent les affiches du zouave Woffel se trouvaient, par force majeure, modifiées. C'est ainsi que, le 6 juin 1855, une affiche annonçait, pour le dimanche 10, une représentation extraordinaire au profit des blessés. Mais le 7, Pélissier fit enlever le Mamelon Vert. Le spectacle fut renvoyé au lundi 11 et l'affiche portait cette mention : *Deux amateurs ayant été tués et plusieurs blessés, on a été obligé de changer le programme.*

L'affiche est renouvelée chaque semaine. On a conservé les titres de pièces : *les Ressources de M. Coquasse*, *le Bal du Sauvage*, *Passé minuit*, *les Anglaises pour rire*, — le grand succès, — *l'Amant de cœur*. *Dans une baignoire*. Ce ne sont là que quelques-unes des pièces qui furent jouées de juin à décembre au théâtre d'Inkermann, au théâtre de Traktir, au théâtre de la Tchernaïa, et cela continue en 1856 avec *Diane de Lys et de Camélia*, *le Sire de Framboisy*, *Edgard et sa bonne* [1].

1. La Bédollière, *Malakoff*. — *Souvenirs des généraux Herbé et Cler*. — Léo Claretie, *le Théâtre de société*. — Louis Sonolet, *Le Théâtre dans la vie militaire*. Revue hebdomadaire, 2 septembre 1905.

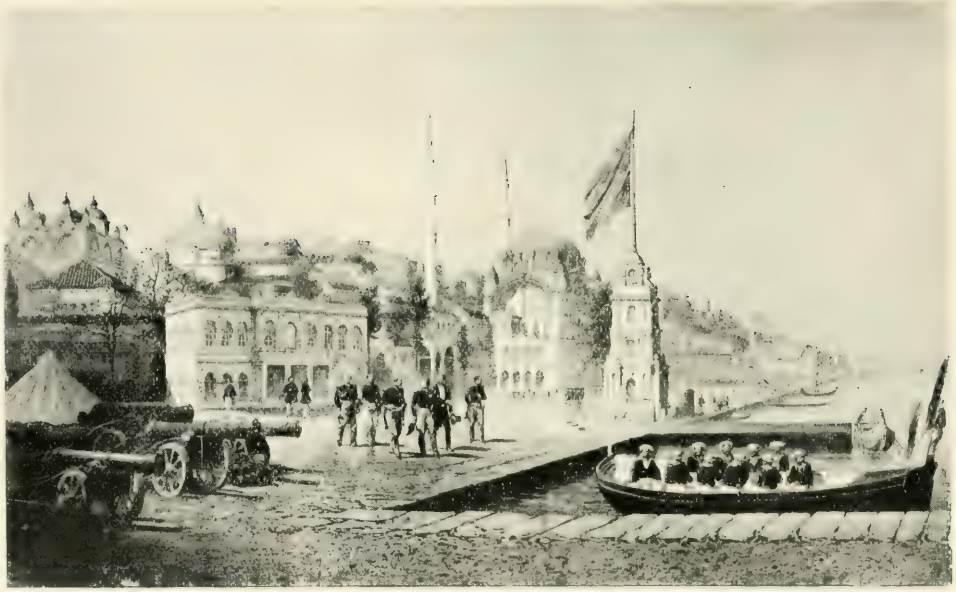
Du peintre militaire Protais on possède une série de dessins amusants, dont l'un représente *les Anglaises pour rire*. Ils sont accompagnés d'explications sur les costumes, l'éclairage, l'aménagement du théâtre en toile et des décors. « Les perruques des pères nobles étaient faites avec de vieux housseaux de peaux de moutons, les manches avec des sacs en terre où, avec de la poudre, on avait imité des queues d'hermine. Les chapeaux de femmes étaient faits avec de la toile de ceintures et de turbans. Les manchettes brodées en papier, les faux-cols aussi. Vous parlerai-je d'un superbe habit de marquis, dont les broderies d'argent étincelantes étaient faites avec des découpures de fer-blanc ? Tout cela très adroitement, très ingénieusement fait. C'est à ne pas revenir de tant d'adresse... »

On pourrait citer cent récits de ces représentations, les dessins abondent...

Sur deux programmes du vendredi 7 septembre et du jeudi 13, avant et après l'assaut de Malakoff, on peut lire deux annotations touchantes. Sur celui du 7 : *Envoyé au petit cousin, la veille de l'assaut de Sébastopol qui sera donné le 8 septembre à midi ; au revoir à tous, le cousin G. V.* Sur celui du 13 : *Après l'assaut de Malakoff, le cousin se porte bien.* Le cousin était le général Vinoy, ancien colonel du 1er zouaves. Il commandait, le 8 septembre, la deuxième brigade de la division Mac-Mahon, laquelle s'installa sur la courtine de Malakoff et ne s'en laissa pas déloger.

Après la prise de Sébastopol on vit aussi à Kamiesch une troupe de comédiens professionnels au milieu des cantonnements français. Chose extraordinaire, le personnel dramatique comptait des artistes femmes. Ce fut le secret de la vogue du théâtre de Kamiesch et aussi la cause de sa décadence.

Il y eut du bruit et du désordre certains soirs, si l'on en croit l'auteur du *Journal humoristique de Sébasto-*



Le Général Canrobert quittant Constantinople pour la France
après son entrevue avec le Sultan Abd-ul-Medjid (6 août 1855)

(Cabinet des Estampes)

Un programme du théâtre des Zouaves à Sébastopol. (Dans le coin à gauche, autographe du général Vinoy.)

pol (Bédarrides). On jouait la *Tour de Nesle*. Au lever du rideau, pas d'ingénue. « La duègne dut remplacer la jeune fille absente et débauchée sans doute, suivant l'expression du régisseur, par l'argent scélérat des Anglais. Après, Buridan et Marguerite de Bourgogne, qui ne s'y attendaient guère, obtinrent un franc succès de rire. Les pommes cuites du mécontentement ricochaient de temps en temps sur la scène aux pieds des acteurs; souvenir risible de ces projectiles qui maintes fois changèrent la joie en deuil au théâtre des zouaves. »

Mais quittons les planches, qui nous ont distraits un moment, pour revenir à l'état-major général.

Un événement allait se produire qui devait faire un d'autant plus grand effet qu'il était inattendu du moins pour la plupart.

Le général Canrobert réunit un matin ses officiers et leur apprit qu'il abandonnait son commandement. Ce fut de la stupeur en même temps qu'un violent regret. Canrobert était adoré des soldats dont il savait ménager la vie, et dont il s'occupait avec un dévouement profond et constant.

« L'abdication du général Canrobert, écrivait M. de la Tour du Pin, c'est la mort de M. de Turenne. Voilà une armée entière dans l'attendrissement. »

Le successeur éventuel de Canrobert on le connaissait : c'était Pélissier, qu'à tout événement, l'Empereur avait rappelé d'Afrique au mois de décembre précédent. On se répétait sous les tentes des entretiens entre le général Canrobert et son successeur; il y règne un caractère que l'on est toujours tenté de refuser à son époque et qu'on est convenu, depuis des siècles, d'appeller un caractère antique. Rappelons très brièvement les faits : les lenteurs du siège, des dissentiments sérieux entre lord Raglan et le général Canrobert faisaient pressentir dès longtemps de graves difficultés. De plus au sujet d'un plan de campagne, que l'Empereur avait envoyé au gé-

néral Canrobert par le général Favé, il y avait eu discussion pénible, lord Raglan déclinant sa coopération s'il était mis à exécution.

Le 16 mai Canrobert télégraphiait à l'Empereur : « Ma santé et mon esprit fatigués par une tension constante ne me permettent plus de porter le fardeau d'une immense responsabilité. Mon devoir envers mon souverain et mon pays me force à vous demander de remettre au général Pélissier, chef habile et d'une grande expérience la lettre de commandement que j'ai pour lui. L'armée que je lui laisse est intacte et aguerrie, ardente et confiante. Je supplie votre Majesté de m'y laisser une place de combattant à la tête d'une simple division [1]. »

L'émotion fut grande aux Tuileries lorsqu'on y apprit la démission de Canrobert. L'Empereur, le premier mouvement de mécontentement passé, l'accepta, mais il fit dire au général par le ministre de la Guerre qu'il lui réservait non pas une division mais le corps du général Pélissier.

Avec Pélissier des difficultés d'un autre genre allaient suivre. Le nouveau commandant en chef était aussi ferme dans ses desseins, aussi rude dans la forme que son prédécesseur était fluctuant et courtois. Par ses résistances aux ordres de l'Empereur il devait rendre sa situation si difficile qu'une rupture éclatante faillit la dénouer au grand péril de la France et de l'armée [2]. »

Ce n'était plus seulement un simple désaccord entre

1. « Lorsque le général Canrobert avait remplacé le maréchal de Saint-Arnaud en vertu d'une lettre de commandement, une lettre semblable avait été expédiée, au nom du général Bosquet. Quand le général Pélissier avait été envoyé en Crimée, la lettre précédente avait été annulée et refaite au nom de Pélissier. Celui-ci étant devenu général en chef, le général Bosquet avait de nouveau été désigné pour le remplacer éventuellement. » (Camille Rousset, *Histoire de la guerre de Crimée*, t. II.)

2. Général comte Fleury, *Souvenirs*.

les deux commandants des armées alliées, c'était bel et bien une dissidence complète entre le général en chef et son souverain. Cela pouvait amener la démission forcée de Pélissier et son remplacement par le général Niel qui avait reçu le commandement en chef du génie après la mort du général Bizot.

Le général Niel était arrivé en janvier. Depuis la prise de Bomarsund l'Empereur avait la plus grande confiance dans son aide de camp ; dans sa pensée celui-ci, arrivant en Crimée, devait examiner et contrôler toutes choses et développer les plans dont il était le confident et en grande partie l'inspirateur. A cette époque l'Empereur avait l'intention de se rendre en Crimée, accompagné de l'Impératrice. Des ordres avaient été donnés, les Guides qui devaient servir d'escorte étaient tout prêts à partir.

Dans une lettre adressée à lord Palmerston le 26 février l'Empereur disait que sa détermination selon lui était le seul moyen de terminer rapidement une entreprise qui, sans cela, ne pouvait manquer de finir par un désastre pour l'Angleterre aussi bien que pour la France. Si d'un côté le départ de l'Empereur n'était nullement populaire en France, de l'autre en Angleterre on s'employa avec instance à le faire renoncer à son projet. Lord Clarendon fut envoyé en mission spéciale à Paris, chargé d'insister de la part du gouvernement de la Reine, et de démontrer le péril où Napoléon jetterait la France, en partant. Ce qu'il ne disait pas, c'est que l'Angleterre était affreusement effrayée d'encourir le risque de continuer seule la guerre dans le cas où l'Empereur serait tombé malade ou s'il devait lui arriver malheur.

Napoléon III sans céder complètement réserva ses desseins et, dans la visite faite par les souverains en Angleterre, on discuta un programme d'ensemble.

Des lettres arrivaient de Crimée qui donnaient des impressions différentes. Tandis que le général de

Béville en jetant l'alarme confirmait l'Empereur dans sa pensée d'enlever le commandement au général Pélissier pour le donner au général Niel, d'autres généraux, dont le général Féray, écrivaient au contraire que le moral de l'armée était excellent, que les soldats avaient confiance dans le maréchal Pélissier et étaient prêts à prendre leur revanche. Le colonel Fleury recevait beaucoup de correspondances particulières qui confirmaient ces dires et insistaient sur le gros inconvénient qu'il y aurait à changer encore une fois de commandant en chef.

Pendant l'été le premier écuyer de l'Empereur habitait avec sa belle-famille entre Garches et Villeneuve-l'Étang une maison de campagne qui fut saccagée et brûlée par les Prussiens en 1870. Il n'avait donc que le parc à traverser pour se rendre à Saint-Cloud où résidait l'Empereur. Un matin il arrive de très bonne heure tandis que l'Empereur était encore à sa toilette. Ayant fait prévenir le souverain qu'il avait des communications intéressantes à lui faire, il est admis sur l'heure.

Il demanda l'autorisation de lire à l'Empereur les lettres qu'il venait de recevoir. Napoléon III l'écouta avec le plus grand intérêt, puis dit : « C'est bien étrange en effet de voir combien les opinions partant d'un même point peuvent être discordantes. J'ai là une lettre du général de Béville qui me dit tout le contraire. Je n'ai pas lieu pourtant de douter de son dévouement ni de sa loyauté. » Le colonel Fleury fit observer à l'Empereur que le général de Béville appartenait comme le général Niel à l'armée du Génie et que par confraternité il était porté à exalter les vues de celui-ci, que d'ailleurs il s'était posé en adversaire du général en chef.

— Enfin, répond l'Empereur, ce qui est fait est fait. Cet antagonisme entre Pélissier et moi ne peut durer davantage ; j'ai décidé, hier, son remplacement

par le général Niel dont je fais le plus grand cas. La dépêche a dû partir dans la soirée.

— Ah! sire, quel malheur, je vous en supplie, contremandez cet ordre. Il y va de la gloire de l'armée.

« Je regardais l'Empereur, continue le colonel Fleury, tâchant de pénétrer sa pensée. Je sentais que mes paroles émues l'avaient convaincu de la faute qu'il venait de commettre, et j'attendais anxieusement l'effet de mes prières et mes objurgations.

— Eh bien, me dit-il, allez voir le maréchal Vaillant et demandez-lui d'arrêter la dépêche s'il en est temps encore!

Fleury se précipite à Paris, se rend chez le ministre de la Guerre, lui fait part de l'incident et des regrets certains que l'Empereur éprouvait de sa décision de la veille. Puis il lui dit, autorisé qu'il l'était par l'Empereur : « La dépêche est-elle partie ? Si oui, peut-on la rattraper en chemin ? »

Alors le maréchal, comme soulagé d'un grand poids, dit avec son sourire malicieux :

« Pour laisser à notre cher Empereur le temps de la réflexion, j'ai envoyé la dépêche par la poste jusqu'à Marseille. « Puis tendant la main au colonel : « Merci pour tout le monde de ce que vous avez fait. Vous savez, je n'aime pas à résister à l'Empereur. Depuis des mois je tamponne la situation, mais cette fois je n'ai pas osé insister davantage. Vous nous rendez à tous un grand service, à l'Empereur surtout. Je vais de suite faire revenir mon télégramme et me rendre à Saint-Cloud ».

La détermination était fort importante en effet : Vaillant avait eu raison de temporiser, Fleury d'insister. Tous deux avaient deviné la grande valeur, l'esprit pénétrant, la volonté de fer de Pélissier qui malgré ses défauts, ses entêtements et parfois sa propension à la résistance aux ordres reçus, était un grand homme de guerre.

Niel n'avait pas manié de troupes ; malgré ses capacités hors ligne d'ingénieur et d'homme de science indiscutable, il n'était pas en communion intime avec les soldats, il aurait pu, à un moment donné, se voir refuser la confiance nécessaire. Voilà ce que pensait Fleury qui ajoute, comprenant combien son ingérence dans cette grave affaire avait pu être désagréable au général Niel : « J'ai cru alors servir les intérêts du pays, suivant du reste l'opinion des hommes compétents qui plaçaient le général Pélissier, comme chef d'armée, au-dessus du général Niel... Si je conteste au général Niel d'avoir possédé au même degré que Pélissier les qualités qui font le général en chef, je ne veux pas me montrer injuste pour sa mémoire. Ingénieur de premier ordre, il a de plus, pendant son trop court passage au ministère, donné d'éclatants témoignages de sa capacité administrative. Si l'opposition systématique du Parlement ne lui a pas permis de mener à bien les réformes nécessaires dans l'armée, si la mort l'a frappé en pleine lutte, on ne saurait oublier les efforts courageusement tentés. » La mort de Niel fut en effet une perte immense.

Un extrait d'une lettre du général de Mac-Mahon à son frère — dont copie avait été communiquée à Napoléon III et qui fut retrouvée aux Tuileries — donne sur la prise de la tour de Malakoff d'intéressants détails qui cloront ce chapitre.

« Cette fameuse tour de Malakoff a été enlevée en vingt-cinq minutes. Trois attaques farouches des Russes pour la reprendre, repoussées vigoureusement, ont été superbes, et cela aux yeux de l'armée alliée qui nous admirait. J'ai passé trois heures avec de bien vives impressions ; personne ne m'a vu inquiet, et plusieurs fois, pourtant, j'ai cru que le prix de tous mes efforts allait nous être enlevé.

« Les troupes, surtout les zouaves et les chasseurs à pied, étaient électrisées. Nous avons dû le succès à ce qu'au lieu de sortir deux à deux des retranchements nous sommes sortis six à la fois... »

Le signal du départ est donné par le général de Mac-Mahon.

« Le 1er bataillon de zouaves part à toutes jambes; ces diables grimpaient avec les pieds, les genoux et les ongles. Je leur avais prescrit d'arriver sur les retranchements ennemis sans s'y arrêter, de se jeter à gauche sur l'ouvrage Malakoff un peu en arrière, car je craignais une mine pour le saillant. Ne voyant rien partir, je lançai le 2e bataillon, puis les chasseurs, puis tout le monde. J'ai cru que nous allions tous sauter en l'air; mes ordres étaient donnés dans cette prévision. Aussi eussent-ils été exécutés quand même j'eusse sauté. L'explosion d'une mine a mis 300 hommes hors de combat. Le mal pouvait être plus grand, car le lendemain nous avons trouvé sous l'ouvrage Malakoff 400 barils de poudre. Heureusement j'avais fait couper les fils conducteurs, mais je ne savais pas s'il n'en restait pas quelques-uns.

« Une seconde mine m'a blessé 2 ou 300 hommes qui, dans le premier moment, se sauvaient en désordre et entraînaient même avec eux quelques farceurs qui trouvaient la position un peu chaude. Lebrun, Borel et moi, nous nous jetâmes au-devant d'eux; au lieu de crier, nous leur dîmes avec beaucoup de calme, aux uns d'aller à l'ambulance, et aux farceurs de retourner au feu, ce qu'ils firent immédiatement. »

Les cartouches commençaient à manquer, les réserves arriveraient-elles à temps? Un grand moment d'angoisse.

« N'ayant plus ni aides de camp, ni officiers auprès de moi, je vis ma réserve, les zouaves de la garde qui faisaient fausse route et se jetaient trop à droite. Je

leur crie : à gauche ! leur fais signe de mon épée, je fais sonner les clairons à gauche, mais ils marchaient toujours dans la même direction. Alors je me précipite à toutes jambes, je dégringole dans le fossé ; arrivé de l'autre côté, je rejoins mes zouaves et les ramène au galop dans la redoute : il était temps ! Les cartouches manquaient tout à fait ; on arrive enfin ; je suis dans Malakoff et je m'y maintiens. (C'est le fameux mot : « J'y suis, j'y reste », qui est resté légendaire.)

« A 3 heures, je fis sonner la diane (j'avais deux divisions avec moi). Les Russes furent tellement effrayés qu'ils m'abandonnèrent dix-huit pièces de campagne, qui nous fatiguaient à 200 pas de nous, et se sauvèrent vers le nord.

« Le lendemain, à 6 heures du soir, je rentrai dans mon camp, que j'avais quitté la veille à 6 heures du matin, et traversai l'armée anglaise, drapeaux déployés, tambours battant, les drapeaux de quatre régiments criblés de balles.

« Les Anglais nous firent des hourrras extraordinaires. J'ai conservé mon drapeau à moi (fanion), qui a été monté le premier sur la citadelle ennemie, il est traversé par un énorme boulet et quarante balles, un morceau a été emporté par deux autres boulets. Je le donnerai à notre Patrice.

« Lebrun et Borel ont été admirables, ainsi que notre jeune d'Harcourt qui voyait pour la première fois de sa vie un feu terrible ; il n'a pas sourcillé, n'a pas baissé la tête une seule fois. Ni eux ni moi n'avons été atteints ; une méchante balle a seulement emporté un morceau de ma casquette, nous en avons été quittes pour quelques égratignures de pierres écornées par des boulets ou bombes. »

On ne peut raconter de façon plus simple et impressionnante à la fois cette admirable scène d'héroïsme.

CHAPITRE V

LES TUILERIES ET SAINT-CLOUD

Souvenirs intimes. — Portrait de l'Impératrice. — La comtesse Stéphanie de Tascher et miss Bicknell. — Portraits et anecdotes. — Description des appartements. — Les dames du palais. — Police privée. — Spiritisme. — Bals costumés. — Vie intime à Saint-Cloud.

Pour donner une impression de la vie habituelle de la Cour aux Tuileries — des jours de fête et de gala il est parlé en d'autres chapitres — nous avons particulièrement recherché des souvenirs de témoins oculaires. A côté de quelques pages connues il en est d'entièrement inédites ; si le cadre en ces dernières narrations ne varie pas, la description des lieux est différente ; différents les angles sous lesquels se sont placés les auteurs.

Commençons par analyser quelques pages de la comtesse Stéphanie de Tascher la Pagerie. Alliée à la famille impériale, habitant presque toute l'année les Tuileries et Saint-Cloud en raison des charges de cour dont son père et son frère étaient investis [1], la comtesse Stéphanie a pu voir et bien voir.

1. Le général comte de Tascher était grand maître de la cour de l'Impératrice ; son fils, le comte Charles, puis duc de Tascher, était premier chambellan.

La voici d'abord en 1853 débarquant de Bavière où sa famille, appelée jadis par l'amitié du prince Eugène, habitait depuis presque toujours, où elle-même avait passé toute la première partie de sa vie [1].

Tout un chapitre de ces amusants mémoires est consacré aux adieux faits à la société bavaroise et diplomatique. « On dirait que c'est Marie, la fille du régiment qui nous quitte ! » s'écrie le secrétaire de Russie, M. de Feguessac.

La comtesse Stéphanie et sa belle-sœur se sont installées rue du Dauphin en attendant que soit prêt l'appartement que toute la famille occupera aux Tuileries en raison des charges de cour occupées par deux de ses membres.

A peine arrivées, les deux voyageuses reçoivent la visite du comte Bacciochi, premier chambellan, porteur d'une invitation à dîner pour le lendemain à la Cour.

La galerie des portraits va commencer, nous allons suivre pas à pas la comtesse Stéphanie.

« Cette invitation venait au-devant de mon désir de revoir l'Empereur, et satisfaisait à ma curiosité de connaître l'Impératrice, dont ma pensée n'avait cessé de s'occuper (une petite tristesse, c'est que les belles toilettes préparées à Munich devaient se transformer en noir, une archiduchesse d'Autriche venant de mourir).

« Enfin le moment vint de nous rendre aux Tuileries. Mon émotion était profonde, et à chaque marche du grand escalier, je la sentais s'augmenter et mon cœur battre plus vite. J'allais revoir celui que j'avais quitté prince Louis d'Arenenberg empereur des Français, après des péripéties si étonnantes et si nombreuses. Quel accueil en recevrai-je ? J'espérais et je craignais ».

« L'émotion dure peu car voici l'Empereur me serrant

1. La comtesse Stéphanie de Tascher est morte plus que nonagénaire, il y a quelques années seulement.

affectueusement la main, me souhaitant la bienvenue et, pour calmer mon émotion, me disant qu'il la partageait. Puis il m'a présentée à l'Impératrice. Alors pour me mettre plus à l'aise, il s'est plu à rappeler mille petits souvenirs. Quant à l'Impératrice, dont la destinée et la subite élévation me causaient tant d'étonnement, je la contemplais, curieuse de voir une aussi célèbre beauté. J'avoue qu'au premier abord je n'en ai pas compris la puissance autant que par la suite, après l'avoir souvent revue. Voici toutefois le portrait que j'ai gardé d'elle à cette époque.

« L'Impératrice Eugénie est de taille moyenne, et l'harmonie délicate et distinguée de ses proportions est incontestable. Elles auraient pu servir de modèle à un sculpteur pour une Hébé ou une Psyché tant les lignes sont correctes et fines. La tête d'un ovale allongé m'a paru pécher un peu par le renflement des joues, dans la partie inférieure du visage, mais la régularité des lignes n'y perdait rien et le profil ressemblait à un camée.

« Si je passe aux détails, le front est haut et délicatement bombé, la peau en est si transparente qu'on peut suivre les lignes bleues qui s'étendent sur les tempes. Ce front surmonte des yeux taillés en amandes et divins par la mobilité de l'expression, mais fort souvent langoureux, rarement très vifs. Le nez a ce classique de la statue, et ce beau visage finit par une bouche délicieusement proportionnée.

« Cette tête modelée à ravir est surmontée de cheveux légèrement dorés, et repose sur un cou classique dans sa beauté de même que le buste, les épaules et les bras.

« Svelte, souple dans ses mouvements, je trouvais que la grâce et la distinction la plus exquise étaient réunies dans sa personne. Ce qui me plaisait encore c'était l'espèce de timidité et de doute d'elle-même avec cette

triomphante beauté et sa nouvelle et si haute situation.

« Le deuil de cour l'avait mise en noir, ce qui rehaussait encore l'éclat mat et finement rosé de son teint. Elle portait un magnifique collier de perles autour du cou, et c'est la première fois que j'ai vu cette célèbre coiffure de Félix, les cheveux relevés sur les tempes.

« J'ai trouvé l'Empereur peu changé. Toujours la même attitude calme, réfléchie, pensive. Pas grand de taille, mais si digne, si distingué, qu'il inspire le respect tout naturellement. Je revoyais avec plaisir ses yeux d'un bleu pâle, au regard effacé, et qui plaisent tant néanmoins lorsqu'ils se fixent sur vous avec leur expression de bonté et de bienveillance. »

La comtesse Stéphanie a été présentée le même soir à la princesse Mathilde et à la comtesse de Montijo. « J'ai revu l'Impératrice dans les traits de celle-ci aussi beaux que réguliers. Sa fille est tout son portrait ; la mère toutefois est plus grande de taille. L'accueil qu'elle nous a fait a été des plus gracieux et je me suis senti tout aussitôt de l'inclination pour elle. Elle a au suprême degré l'aménité des Espagnoles et le grand mariage de sa fille ne l'avait rendue ni hautaine ni plus fière. Je crois néanmoins que sa position était très difficile... »

De la princesse Mathilde, la comtesse de Tascher ne dit là que quelques mots « ... Je l'ai trouvée aussi belle qu'affable. Ce que c'est pourtant que la destinée ! Fiancée jadis à son cousin le prince Louis, c'était à elle que devait revenir de partager le sort glorieux de son fiancé, quand l'échauffourée de Strasbourg a tout rompu [1]. Et cet événement qui devint le premier échelon de l'élévation du prince l'a jetée elle dans un triste mariage avec M. Demidoff dont la seule illustration est son immense fortune. »

La comtesse Stéphanie a été « divinement accueillie

1. Nous avons parlé page 72 du projet du mariage.

par le prince Jérôme, avec cette affabilité, cette coquetterie de vieillard galant qui se souvient du passé. Le prince Napoléon m'a frappée par sa ressemblance avec les bustes de son oncle... mais l'expression est celle d'un homme mécontent et hautain. »

« Ce même soir, l'auteur de *Mon séjour aux Tuileries* a été présentée aux femmes de ministres, notamment à Mme Drouyn de Lhuys, aux dames de la cour : la princesse d'Essling, grande maîtresse, la duchesse de Bassano dame d'honneur de l'Impératrice, la duchesse de Cambacérès, femme du grand maître des cérémonies, la vicomtesse Aguado, dame du palais... Tour à tour lui sont présentés les hommes marquants ; M. de Morny, les maréchaux de Saint-Arnaud et Magnan, M. de Persigny, le comte Edgar Ney, le colonel Fleury, M. Drouyn de Lhuys... Et c'était pour elle « un plaisir très réel que de contempler tous ces personnages célèbres à divers titres, et dont la renommée était presque universelle. »

Pendant l'été de cette même année les Tascher se sont rendus dans leur chère Allemagne, puis une invitation pour les chasses de Compiègne a interrompu leur villégiature...

« Notre logement aux Tuileries était à près arrangé et nous avons été l'inaugurer. Il était grand et beau comme le palais qui le renfermait, mais il fallait renoncer à trouver un réel confort au milieu de ces galeries, dont on avait fait des chambres carrées avec trois portes et une grande fenêtre communiquant toutes entre elles et se ressemblant en hauteur, longueur et largeur.

« Un grand corridor dallé noir et blanc séparait ces chambres de leur vis-à-vis et réunissait tout le château ensemble, car grâce à lui, on pouvait aller partout du Louvre aux Tuileries. Ce corridor sans fenêtre excepté lorsqu'il touchait aux grands escaliers des différents corps de bâtiments était garni de lampes allumées jour et nuit. En hiver, on recouvrait les dalles d'un tapis.

Cet arrangement de construction faisait que nous avions des chambres rue de Rivoli et sur la cour des Tuileries, les salons notamment, ce qui nous permettait dans ce temps d'admirer déjà cette magnifique réunion du Louvre aux Tuileries dont on commençait le gigantesque travail.

« Mon père et sa famille demeuraient au-dessus de nous. Les cuisines, l'office, les chambres de nos femmes et domestiques, tout était au troisième étage. Mais les Tuileries ont un quatrième, même un cinquième, et une ruche à miel n'était certes pas plus peuplée que le grand château dont chaque coin était employé et utilisé. »

Nous n'allons pas quitter encore la famille de Tascher et ses alentours, mais c'est une autre plume qui nous narre d'intéressants détails intimes. Miss Bicknell, Anglaise distinguée avec laquelle toute la famille même après son départ garda les meilleures relations, avait été appelée à Paris et fut choisie entre cent pour diriger l'éducation des jeunes enfants de la duchesse de Tascher [1].

... « Je suis donc menée aux Tuileries pour être présentée à la duchesse. Les factionnaires placés çà et là dans le palais, la foule de serviteurs en livrée, tout ce va et vient m'avait rendue plutôt nerveuse. Quand je pénétrai dans les appartements de la famille de Tascher et qu'après avoir traversé une série de corridors sombres, que des lampes éclairaient seules, je me trouvai en pleine lumière et dans le logement qui allait selon toutes probabilités devenir le mien, mon angoisse augmenta et de douloureuse sorte. Je sentis qu'une

1. En réalité, le comte Charles de Tascher ne fut autorisé qu'un peu plus tard à relever le titre de son oncle, le duc de Dalberg, mais pour la distinguer de sa belle-mère la comtesse, née princesse de la Leyen, nous lui donnons dès maintenant ce titre.

Entrevue de Napoléon III et du Prince Albert, à Boulogne (septembre 1854)

(*Cabinet des Estampes*).

nouvelle vie, un vaste inconnu s'ouvraient devant moi et son côté brillant, même justement parce que j'avais toujours vécu retirée, me troublait et m'effarouchait étrangement. Mes futures élèves vinrent au devant de moi ; l'aînée, une éclatante jeune fille de seize ans fraîche comme une rose mais plus femme d'apparence que je ne m'y attendais et d'une aisance de manières qui indiquait l'habitude du monde, la plus jeune, jolie enfant de onze ans, plus timide que sa sœur. Les chambres bien meublées avec des étoffes claires semblaient confortables. Après quelques minutes de conversation générale, la duchesse entra rapidement : de grande taille, figure agréable, apparence imposante, femme de cour des pieds à la tête, très somptueusement et élégamment habillée. Comme elle était très myope elle se rapprocha de moi, ses yeux à demi clos, et m'examina si minutieusement qu'on eût dit qu'elle cherchait une mouche sur le tapis. Mais dans la conversation qui suivit quand nous eûmes bien pris nos positions, ses manières s'offraient des plus courtoises, même plutôt embarrassées dans la crainte très visible de déplaire en exprimant trop clairement ses désirs. Le duchesse me fit bonne impression. » Ce n'est que quelques jours plus tard que miss Anna Bicknell est fixée sur le sort qu'à la fois elle désire et redoute; elle était fort jeune, on préférerait peut-être une des autres aspirantes à cette place enviée... Bref c'est elle qui est choisie.

« Il était tard dans l'après-midi, quand au jour fixé, j'entrai dans ce palais où je devais résider neuf ans, pendant la période la plus brillante du Second Empire. J'étais malgré mes efforts si nerveuse et angoissée que je me rappellerai toujours ce désagréable début. Plusieurs des filles mariées du comte de Tascher [1] avec

1. Comtesse de Roye, baronne de Guise, toutes deux mariées à des Bavarois. L'autre était la comtesse de Waldner-Freundstein, dont le mari était de vieille souche alsacienne. Seul l'aîné

leurs enfants étaient alors en visite chez leurs parents et s'en vinrent dans « mes » appartements aussitôt après mon arrivée. La duchesse qui les accompagnait me présenta. Toutes se montrèrent si affectueuses et simples que je m'en trouvai toute réconfortée ; je n'en reconnus que mieux le bien fondé de leur remarque comme elles s'éloignaient en riant : « Vous vous sentirez plus heureuse dans huit jours. »

« Le temps de s'habiller au galop car l'heure du dîner approchait, et le général avait des habitudes de ponctualité toute militaire.

« Un événement du genre solennel m'attendait : la présentation à la comtesse de Tascher, princesse Amélie de la Leyen (« Durchlaucht » ou Altesse sérénissime comme la dénommaient toujours les serviteurs allemands). Mes élèves vinrent me chercher, me guidant à travers un escalier obscur et étroit puis dans un large passage pavé de dalles de marbre blanc et noir jusqu'à une grande porte à deux battants que l'aînée des jeunes filles ouvrit, s'effaçant courtoisement pour me laisser passer seule. »

« J'entrai alors dans un grand salon très élégant orné partout de tableaux, où se tenait un groupe de dames élégamment habillées. L'une d'elles, la duchesse, vint aussitôt à ma rencontre et me conduisit auprès d'une dame âgée et pleine de dignité qui se tenait assise dans la profondeur de la fenêtre et qui me rappellait absolument les portraits historiques de princesses allemandes que j'avais vus dans les musées.

« ... Ensuite je fus présentée au général comte de Tascher de la Pagerie, un des hommes les plus distingués que j'aie jamais vus, dont le regard d'aigle et le profil rappelaient le duc de Wellington.

de ses fils et sa fille la baronne Menno de Coehorn sont survivants. Eux-mêmes ont plusieurs enfants.

« Bientôt la porte s'ouvrait à deux battants et l'on passait dans la salle à manger.

« Une salle très vaste où les nombreux membres de la famille trouvaient place, un va et vient de serviteurs en livrée, l'abondance des mets et tout le cérémonial d'un grand dîner bien qu'il n'y eût là aucun étranger, tout cela me fit plus que jamais me sentir un pauvre moineau égaré dans une volière d'oiseaux des tropiques.

« La conversation était générale et fort animée. J'étais placée à côté de la (princesse) comtesse de Tascher, qui de temps à autre m'adressait la parole avec bonté et m'incitait à me servir des plats qui étaient présentés. Quand le dîner fut terminé, chacun se leva et se dirigea vers la porte, formant deux lignes.

« La « Durchlaucht » passa la première, les autres suivaient par couples, mes élèves venant les dernières.

« Je fus autorisée, comme première soirée, à me retirer, et je m'estimai heureuse de pouvoir le faire après avoir pris congé des visiteurs qui retournaient en Allemagne par le train de nuit. Le lendemain matin, par conséquent, je trouvai la famille fort réduite en nombre quand je descendis au déjeuner, et bien qu'il y eût toujours un certain cérémonial tout me sembla moins « formidable ».

« Avez-vous moins peur de nous, me demanda aimablement la comtesse ? — Avec un sourire bienveillant le comte me demanda également si ma première nuit aux Tuileries m'avait apporté des rêves agréables. Le duc était de service de sorte que je le vis fort peu, mais il me souhaita aimablement la bienvenue, recommandant de ne pas trop gâter ses filles. » Après le déjeuner les deux jeunes filles et leur frère, un écolier de quinze ans, font avec miss Bicknell le tour des appartements et expliquent le musée de famille. Il y a là des portraits historiques des Bonaparte et des Beauharnais, ceux des princes alliés à leur famille, le portrait de leur ar-

rière-grand'mère, la malheureuse princesse de la Leyen qui périt dans l'incendie du bal donné en 1811 par le Prince de Schwarzemberg ambassadeur d'Autriche, puis le portrait du prince primat d'Allemagne, le duc de Dalberg, dont le titre a été hérité par son neveu. Et les enfants rappelaient avec orgueil le privilège des Dalberg d'être toujours chevaliers désignés pour le Couronnement des Empereurs d'Allemagne, quand le héraut d'armes par trois fois criait: « Ist Kein Dalberg da ? N'y a-t-il point ici un Dalberg ? » Il fut encore montré à miss Bicknell des trésors dont elle a gardé souvenir, notamment l'un qui l'intéressa vivement : une large bague d'or plate contenant une boucle de cheveux de Marie-Antoinette, des cheveux d'un blond doux et pâle comme on a coutume d'en voir seulement chez les enfants. Le soir miss Bicknell accompagna à l'Opéra la comtesse Stéphanie de Tascher. Avec les mots fatidiques : « Livrée de l'Empereur », prononcées quand c'était nécessaire par le cocher, la voiture passait partout sans encombre...

La gouvernante a fort à faire avec deux écolières d'âge différent qui ont nécessairement des professeurs, des classes et des lectures absolument distincts, avec les promenades à pied, la préparation des leçons. Qu'on ajoute sa tâche de dame de compagnie pour accompagner le soir la duchesse ou sa belle-sœur la comtesse Stéphanie, très friandes de spectacle et toujours disposées à profiter des loges de « service », quelques grands dîners, les leçons de danse à l'ambassade d'Angleterre et chez la duchesse de Bassano, et l'on comprend que miss Bicknell s'avoue fatiguée et presque hors d'état de continuer ce qu'elle a entrepris. En sa qualité d'Anglaise, elle a nombre de correspondances particulières et comme, ce temps épistolaire, elle ne peut le prendre dans la journée, elle écrit ses lettres la nuit, toutes lumières éteintes au palais, et de cela, la duchesse se

plaint parce que la gouvernante s'en épuise. Il faudrait surtout que se répartît mieux la tâche quotidienne et que tant de devoirs multiples n'incombassent pas à la jeune institutrice-dame de compagnie. Seul, de cette exagération de labeurs la délivrera, en en supprimant la moitié, le mariage de l'aînée de ses élèves avec le prince Maximilien de Thurn et Taxis.

Cette union qui redonnait aux Tascher un parfum de germains et de médiatisés ne vint néanmoins qu'en son temps, et, dès après la première année qui avait été écrasante, il fut donné un premier allègement au tableau de travail et de plaisir de l'effondrée gouvernante.

Miss Bicknell va nous dire en quelles circonstances il lui fut donné de voir de près l'Impératrice, quelles furent ses premières et ses secondes impressions.

« J'avais vu plus d'une fois l'Impératrice passer en voiture avant que je n'entrasse aux Tuileries, mais bien que je ne pusse la juger autrement que très belle, néanmoins, comme beaucoup de ceux qui ne la voyaient qu'en de semblables circonstances, je n'avais aucune idée de son vrai pouvoir d'attraction.

« Peu de jours après mon arrivée au château, comme je traversais la vaste cour avec la princesse de Thurn et Taxis, je vis celle-ci s'arrêter court et exécuter une vraie révérence de cour — plongeon complet au lieu de l'inclinaison ordinaire, — tandis que la sentinelle présentait les armes et que la jeune fille murmurait en hâte : « L'Impératrice ! »

« C'était bien, en effet, l'Impératrice qui, à une des fenêtres du rez-de-chaussée, apparaissait, idéale vision en soie bleu pâle, cependant que le soleil l'auréolant pour ainsi dire, se jouait dans ses cheveux qui semblaient de l'or en fusion.

« Je me sentis absolument hypnotisée, j'eus l'impression que je n'avais jamais vu aussi belle créature, et soudain je compris l'enthousiasme que suscitait l'Impé-

ratrice et que jusque-là j'avais supposé exagéré. Son visage s'éclaira de sourires quand elle reconnut mon élève à qui elle fit des gestes tout gracieux et d'une simplicité charmante. Après que nous nous fûmes éloignées je fis la remarque que je croyais ses cheveux d'un blond plus foncé, ce à quoi on me répondit d'attendre, avant de prendre un parti, que j'eusse vu l'Impératrice dans l'ombre et non en plein soleil.

« Bientôt j'eus l'occasion de la voir à la chapelle; comme elle passait devant moi dans la galerie et qu'elle ne portait pas de chapeau, je vis qu'elle avait les cheveux d'un ton chaud de noisette et non pas dorés comme des épis ainsi que j'avais cru le voir. »

Cette habitude adoptée par l'Impératrice de ne pas se couvrir la tête (si ce n'est parfois d'une dentelle) pour la messe donna, paraît-il, lieu à beaucoup de discussions, le clergé rappelant les instructions adressées par saint Paul aux femmes.

Sans doute, on discuterait longuement sur ce chapitre des chapeaux où, par exception, Aristote n'est pas invoqué. En exigeant une coiffure, saint Paul voulait dire une mise décente, et l'absence de couvre-chef impliquait à ses yeux un certain laisser-aller. Le cas, sans doute, ne pouvait être mis en avant, en telle occurrence.

De tout temps, dans les palais des rois, les dames étaient admises à la chapelle sans chapeau, et en cela, donc, on ne faisait que suivre l'usage presque universellement en vigueur.

Miss Anna Bicknell aura de nombreuses occasions dorénavant de voir l'Impératrice quand la cour résidera aux Tuileries.

« Bien que nous habitions une autre partie du palais elle passait devant nos fenêtres quand elle sortait pour ses promenades quotidiennes en voiture, et dans le bas de la chapelle nos places étaient tout près

de celles des souverains. L'infortuné Mgr Darboy, archevêque de Paris, qui fut fusillé sous la Commune, célébrait généralement la messe impériale. L'Impératrice qui était juste devant nous avec l'Empereur — et plus tard le Prince impérial — n'oubliaient jamais en se relevant de se tourner de notre côté avec un sourire gracieux et un salut ; en revanche il n'était pas facile, avec le petit espace qui nous était alloué, de faire une profonde révérence.

« La première fois que je vis l'Impératrice en particulier, ce fut à Saint-Cloud, où la famille de Tascher occupait une villa tout près du château avec entrée sur le jardin privé. Un soir j'avais accompagné la duchesse dans sa promenade en voiture. A notre retour elle était entrée dans le jardin avec sa fille aînée pour respirer l'air frais, me priant de faire allumer les lampes dans le salon.

« Je venais de mettre la main sur la sonnette quand j'entendis une voix demandant la duchesse, et la porte s'ouvrant soudain, je vis une dame debout dans l'entrée. La prenant pour une visiteuse de Paris j'allai au devant d'elle, la priant d'entrer en attendant que vînt la duchesse que j'allais quérir au jardin... Mais je vis quelque hésitation, et quoique la chambre fût presque obscure, un rayon de lune passant sur sa figure me révéla l'Impératrice Eugénie.

« J'étais abasourdie, et ne savais vraiment que faire. Tandis que je restais là, hésitante, elle prit rapidement la fuite, rabattant la porte derrière elle.

« Je courus vers la duchesse : « Madame, criai-je, l'Im-« pératrice est là ! Comme Mme de Tascher arrivait en hâte, la porte s'ouvrit de nouveau ; c'était encore l'Impératrice, mais accompagnée du duc de Tascher et d'une nombreuse suite. Elle entra promptement, les mains tendues, et la duchesse les baisa.

« La première fois elle avait couru en avant, laissant

son entourage derrière elle ; dans l'antichambre elle avait demandé au valet de pied de service si la duchesse était chez elle, voulant lui faire la surprise de sa visite. L'homme, à moitié endormi, avait sauté sur ses pieds non sans une certaine agitation, en voyant quoi l'Impératrice s'était écriée : « Est-ce que vous me connaissez ! »

— Certainement, j'ai l'honneur de connaître Votre Majesté.

— Oh ! comme c'est ennuyeux, répliqua la souveraine, tout le monde me connaît.

Elle avait ensuite ouvert la porte devant elle et s'était rendu compte que moi aussi, je la reconnaissais. Sur quoi elle courut vers le duc, disant : « Tascher, Tascher, je ne peux pas entrer, il y a là une dame étrange. »

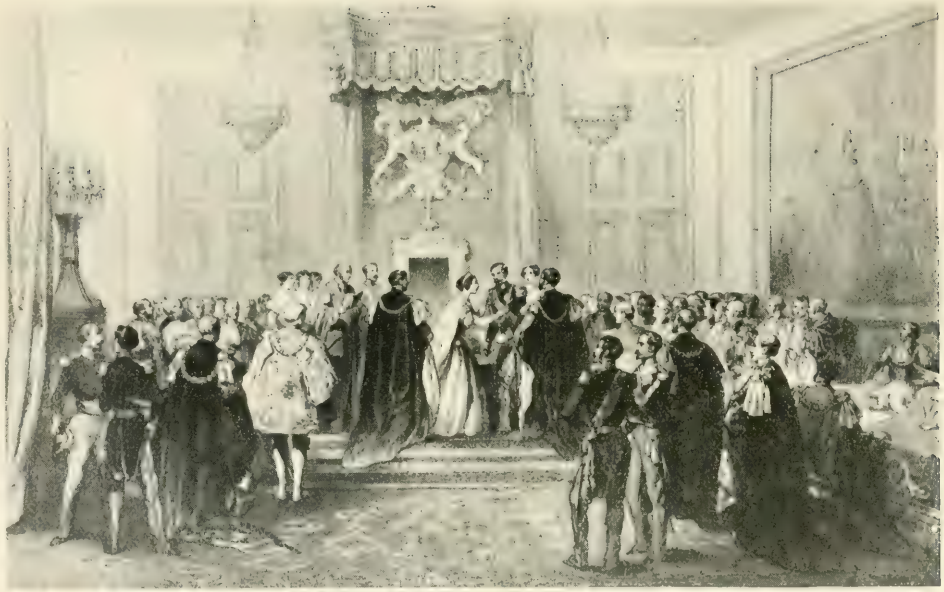
« Le duc répliqua en disant qu'il savait qui pouvait être la dame étrange, et l'Impératrice se remit en chemin.

« Comme la duchesse lui souhaitait la bienvenue avec de chaudes démonstrations, l'Impératrice déclara qu'elle s'était trouvée tout intimidée en voyant « madame », et ce disant, elle souriait gracieusement de mon côté. Et je fus alors présentée en due forme à Sa Majesté.

« Toute la « compagnie » se rendit alors sur la terrasse, devant la maison, et après avoir présidé à l'installation de sièges confortables, je me retirai, craignant de me montrer indiscrète.

« Mais quelques minutes après, mon élève entrait en courant dans la pièce où je me tenais. L'Impératrice avait demandé pourquoi j'avais battu en retraite et avait exprimé le vœu particulier que je vinsse rejoindre les hôtes de la villa.

« Il y avait de quoi être intimidée : me trouver en haut du perron dont j'avais à descendre toutes les marches en plein regard d'un cercle de cour très étendu ; il y avait de plus un brillant clair de lune, et je savais qu'il



Napoléon III reçoit de la Reine Victoria l'ordre de la Jarretière (avril 1855)

(Cabinet des Estampes).

était de mon devoir de rester debout jusqu'à ce qu'on me donnât la permission de m'asseoir.

« Mais l'Impératrice m'avait vue immédiatement et avec ses grâces coutumières elle m'engagea à prendre siège en usant de son habituelle formule de politesse. « Ne voulez-vous pas vous asseoir ? »

« J'obéis avec la révérence obligatoire... Suivit une soirée vraiment charmante. L'Impératrice causait gaiement et de façon familière, tandis que de sa longue canne elle s'attaquait énergiquement au gravier étendu à ses pieds. Plusieurs fois elle m'adressa la parole et de façon tout à fait gracieuse. Un instant, même, elle m'appela auprès d'elle et de sa propre main attira une chaise. En somme, la souveraine fut aimable et gracieuse à l'égard de tous ceux qui étaient présents. »

Miss Bicknell a savouré cette soirée d'intimité où elle a été traitée de façon si bienveillante par l'Impératrice, et tous les détails sont restés fixés dans sa mémoire. Ses yeux de femme avisée ont très bien vu la toilette de l'Impératrice; très simple, dit-elle, mais fort élégante : une robe d'étoffe grise très légère était jetée sur une jupe de soie rayée blanc et bleu; sur le tout un manteau flottant du même gris pâle. A la main ce haut bâton qui lui servait à tracer des arabesques; comme coiffure un chapeau de paille genre tyrolien avec des plumes blanches et noires. « La duchesse ayant offert le thé, l'Impératrice et son cercle rentrèrent dans la villa où il fut immédiatement servi. La souveraine était de très belle humeur, riant et causant avec beaucoup d'enjouement et semblant tout heureuse de sa petite escapade rompant avec l'usuelle étiquette.

« Soudain à la grande consternation de la duchesse, et à l'ennui évident de l'Impératrice la porte s'ouvrit, et une dame qui habitait une villa voisine fit irruption dans le salon, suivie de sa fille, toutes deux en toilette d'apparat.

« La dame occupait un poste élevé à la cour, mais rien en cette occasion n'appelait sa présence qui fut jugée parfaitement indiscrète.

« Elle expliqua qu'elle avait entendu des voix dans le jardin et supplia d'être admise à partager la bonne fortune de ses voisins. « Un manteau de glace était tombée sur le cercle. L'Impératrice subitement silencieuse, jouait sans trêve avec sa cueiller à thé et avait pris un air sérieux et mécontent. L'intruse ne perdait pourtant pas la direction et parlait de ses superbes dahlias qu'elle aurait tant voulu montrer à Sa Majesté. Il était près de onze heures du soir ! « C'est si près ! insistait la dame. Sa Majesté, en s'en retournant au palais, ne consentira-t-elle pas à s'arrêter et à regarder mes dahlias ? »

« Evidemment, l'Impératrice n'était pas très satisfaite de se voir ainsi « talonnée » et aurait préféré que l'incident fût clos. Elle eut l'aimable pensée de ne pas se montrer blessée, et se levant avec un air de résignation, elle dit : « Eh bien ! Allons voir les dahlias ! »

La charmante soirée était finie, et l'abandon passager qui en avait fait l'agrément se trouvait coupé court parce qu'une dame de la cour avait mis dans sa tête d'être honorée de la même faveur qu'une autre dame de la cour !

Et à propos d'étiquette et de devoirs monarchiques souvent si durs à observer, miss Anna Bicknell fait une série de réflexions sur la reine Victoria, sur Marie-Antoinette, sur l'Impératrice Eugénie, sur le poids des honneurs, sur l'instinct de liberté qui pousse par moment les souveraines à s'affranchir de l'étiquette. Ne fût-ce qu'un instant, n'est-ce pas la liberté reconquise, et la liberté c'est ce que connaissent le moins les reines et les impératrices. Comme les autres souveraines, et peut-être ceci lui semblait-il plus pénible parce qu'elle avait joui auparavant d'une certaine

indépendance, l'Impératrice Eugénie devait endurer les tyrannies de l'étiquette, le « grand » et le « petit » service qui ne la quittaient pas, les audiences, les conversations à heure fixe, le cercle de cour plus ou moins monotone ; elle a dû subir les railleries, les calomnies de ceux qui, dans les camps adverses, aux moindres divertissements de salon, charades, jeux d'esprit, enfantillages quelconques dont les cours ne sont pas plus indemnes que les autres groupements mondains, ne savent que crier au scandale... Bien souvent ces manquements à l'étiquette, qui faisaient hausser les épaules à celles qui n'allaient pas à la cour, n'étaient pas beaucoup plus graves pour l'Impératrice que celui qui lui fit passer impromptu la soirée chez la femme de son premier chambellan et la terminer chez une autre dame de la cour qui voulait lui montrer ses dahlias.

Au lieu de la gouvernante anglaise qui sait voir sans se bourrer les yeux d'acier, mettez pour raconter ces deux scènes un narrateur certainement plus brillant mais cherchant l'effet plutôt que la vérité, imaginez un homme congédié et menteur comme Horace de Viel-Castel, un « interpréteur » partial de documents plus ou moins travestis comme celui qui signait du pseudonyme de Pierre de Lano, imaginez quelqu'un de ces anecdotiers fantaisistes qui puisent dans les pamphlets et les racontars — sans contre partie — de quoi cuisiner ce qu'ils appellent de l'histoire, et vous auriez une narration autrement amusante sans doute mais moins conforme à la vérité.

Vous y verriez certes que ce soir-là l'Impératrice s'est échappée du palais de Saint-Cloud pour fuir une soirée à laquelle elle était tenue de présider et qu'elle s'est fait dire malade au dernier moment, ou bien qu'une scène conjugale a motivé cette légère infraction à la règle. D'un autre conteur vous ne manqueriez pas d'apprendre que la visite aux tranquilles Tascher de la

Pagerie n'était que le prélude d'une série d'ambulations nocturnes destinées à couper la monotonie des soirées de Saint-Cloud quand Mérimée n'est pas là pour avoir de l'esprit et... mauvais ton. Vous y apprendriez que toute la cour fut en rumeur, que la princesse Mathide chez elle en laissa rire, que ceux qui n'étaient pas de cette innocente fête — tasse de thé terminée par une visite de dahlias — poussèrent des cris. Ne croyez pas que l'Impératrice se soit contentée de faire des ronds sur le sable avec sa canne Louis XV tout en contant les faits du jour. Les narrateurs bien informés, ceux qui ont succédé aux auteurs du *Portefeuille d'un talon rouge*, vous diront à demi-voix ce qu'ils ont appris et ce qu'ils rougissent de répéter ! Et les méchantes choses on les croit toujours mieux que les autres.

*
* *

Entrons à la suite des témoins oculaires dans l'intérieur du palais des Tuileries.

L'étude documentaire de M. Rouger architecte, différents articles parus sous l'Empire et depuis, notamment, ceux de M. Augustin Filon, du baron de Saint-Amand, de M. Victor Havard, les souvenirs de miss Bicknell, les lettres d'Octave Feuillet, une étude de critique d'art de M. Henri Bouchot vont nous permettre d'entrer dans de plus minutieux détails qui ont leur indiscutable intérêt. Reconstituer la topographie, l'aménagement des appartements et la vie courante de l'Impératrice Eugénie dans ce palais dont pendant tant d'années nous avons contemplé les ruines pantelantes, c'est non seulement apporter une utile contribution à l'histoire générale, mais donner au lecteur une de ces impressions d'intimité dont il est friand, même alors que le secours de son sens visuel demeure aux trois quarts inutile et qu'il doit se contenter, s'il n'a la chance de posséder des souvenirs

personnels d'avant les catastrophes, de trouver dans l'observation des autres de quoi étayer sa propre opinion. Aussi bien peut-on espérer que ceux qui s'intéresseront à ces gerbes de souvenirs variés trouveront dans leurs mémoires des points de repère, fortifiant les dires énoncés, des parcelles de lumière propres à éclairer les coins forcément obcurs de cette peinture d'une époque quand les pierres ne parlent plus, la main des Vandales ayant voulu que le passé s'écroulât. Mais voici qu'au lieu de s'écrouler, avec le recul des années qui permet de mieux juger, le passé surgit, demandant à être interprété, comme il doit l'être, dans son cadre réel.

Les appartements de réception de l'Impératrice ont vue d'un côté sur le jardin, et de l'autre communiquent avec le salon du premier consul et avec le salon d'Apollon. Les appartements de l'Empereur se trouvent au-dessous; ceux du prince impérial sont de plain-pied sur la place du Carrousel.

Les appartements des souverains ont été aménagés pour le mariage. Ils ne seront définitivement achevés dans leur mobilier et leur décoration que vers 1860 sous la direction de M. Lefuel.

On accédait chez l'Impératrice par un escalier particulier situé près du pavillon de l'Horloge. D'abord la chambre des huissiers, puis le premier salon, le salon vert où se tiennent les dames de service et les chambellans. Ceux-ci sont chargés de faire passer les visiteurs dans le salon rose ou salle d'attente. Le salon vert présente une symphonie de verdures nuancées, tendres ici, vives là. Comme dessus de portes, des perroquets, des pics verts; sur les chambranles des feuillages, des ramures en guirlandes. Le tout dans un semblant de genre dix-huitième siècle, le style vaguement Louis XV ou Louis XVI qu'on appréciait à l'époque. Au fond de la salle se trouve une grande glace reflétant la belle végétation du jardin des Tuile-

ries et la magnifique perspective des Champs-Élysées jusqu'à l'Arc de Triomphe. Dans le salon rose tout est également à l'unisson. Rose le plafond de Chaplin qui représente le triomphe de Flore sous les traits de l'Impératrice avec un génie portant le prince Impérial au milieu des fleurs. Les tentures sont pivoines, les gazes des croisées tamisent une lumière rosée, on trouve sur les chambranles des portes, sur les arabesques des boiseries, toute la gamme des roses et des rouges pâles. Tout est de nuance tendre et concordante. Maintenant qu'on n'assortit plus les couleurs et qu'on ne s'attarde plus à ces recherches raffinées de nuances on trouve exagérés ces efforts de palette. Si le style des meubles ne s'était offert conventionnel au lieu d'être carrément la reproduction d'un vrai style, on serait arrivé à quelque chose qui n'eût pas été si laid. A tout prendre cela valait mieux que les prétendus styles modernes qui ont eu pour résultat de faire copier avec plus de fureur encore les styles dix-huitième. Après le vert, après le rose, voici le salon bleu. La plupart des ornements et des rinceaux y sont peints en camaïeu bleu sur fond d'un bleu plus clair ; de l'azur au bleu de Prusse toute la gamme y passe dans les plafonds, sur les portes, sur les boiseries... Ce salon bleu s'appelait aussi le salon des médaillons parce qu'il contenait des tableaux ovales d'Édouard Dubufe représentant des amies particulières de l'Impératrice. Il y avait là la princesse Anna Murat, future duchesse de Mouchy, la comtesse Walewska, la duchesse de Morny, la duchesse de Persigny, la duchesse de Cadore, la duchesse de Malakoff.

Dans ces trois salons, vases de Sèvres et vases de lapis, torchères, cheminées sculptées, pendules, draperies en étoffes somptueuses, lustres de cristal de roche. On a déjà fait des réserves sur les meubles de style non suffisamment établi. A cela près, tout était digne de l'appartement où la souveraine recevait,

Après le salon bleu, le cabinet de travail, pièce d'intimité où n'entre pas qui veut. Là, l'Impératrice est bien chez elle, loin des audiences, loin des visiteurs, loin même des personnes de la cour. C'est le home qu'elle habite au milieu de ses dieux lares, de ses souvenirs intimes, de ses autographes, de quelques portraits de famille. Ce sont, faisant suite au salon bleu, deux pièces moyennes rejointes entre elles par une arcade de milieu, créant de petits coins, de petites places écartées, un espèce de boudoir séparant le vrai cabinet de travail de la bibliothèque, où dans des vitrines de bois noir sont renfermés les chefs-d'œuvre de la littérature française.

Octave Feuillet a été l'un des rares privilégiés en dehors des dames de la Cour et de l'entourage immédiat du prince Impérial qui aient visité ce temple de l'intimité. Dans une lettre, il se montre joyeux quand la souveraine le convie un soir à la suivre dans son cabinet. Est-ce un musée fermé, est-ce une chapelle, est-ce une mosquée dont l'écrivain franchit le seuil avec ce respect attendri ? Il sent le prix d'une faveur que bien peu sont appelés à partager. Ce qui touche à la souveraine d'un grand pays, à la princesse qu'il entoure d'un culte à la fois respectueux et passionné, l'intéresse au plus haut point. Pas de petits détails qui ne le frappent et surtout les souvenirs des disparus. A l'époque où Feuillet visita ces chambres, la duchesse d'Albe, la sœur aimée de l'Impératrice, est déjà morte et partout se voit son image : en peinture, en photographie. On remarque particulièrement cette photographie de Disdéri qui marque une ressemblance frappante entre les profils des deux sœurs. Dans une vitrine le chapeau de l'Empereur troué par les bombes d'Orsini et de ses complices ; des miniatures, des tabatières, des médaillons, de petites reliques de famille... Les deux petites tables de repos dont Mme Carette nous donne la description sont entourées d'une bor-

dure, travail de l'Impératrice elle-même. Les murailles sont tendues de gourgouran à larges stries vert tendre, les meubles bas sont en satin capitonné; aux fenêtres des rideaux pourpres. Les boiseries sont d'acajou foncé ; sur la cheminée que flanquent les portraits de la duchesse d'Albe et de la princesse Anna Murat par Winterhalter, est posée la statuette de l'*Etoile* qui avec les tableaux sus-nommés et quelques autres objets d'art échappera à l'incendie et au sac de 1871 et à la convoitise... des musées nationaux. L'*Etoile* fut depuis donné par l'Impératrice à Mme de Sancy de Parabère. Çà et là encore le portrait de la princesse Christine Bonaparte par Hébert, un paysage de Calame, d'autres tableaux : Ici, un portrait de l'Empereur... En face de la table de travail le portrait du prince Impérial enfant.

En son cabinet de travail chaque chroniqueur a vu l'Impératrice à sa façon. D'aucuns voulaient se persuader que la bibliothèque était peu utilisée. Quand après le 4 septembre on inventoria de si étrange sorte aux Tuileries, on appuyait avec complaisance sur quelques livres frivoles venus là au milieu de tant d'autres, sur la fameuse nouvelle de *la Chambre bleue* dédiée par Mérimée, et l'on avait soin d'oublier *la Cité antique* de son maître Fustel de Coulanges, les ouvrages de savants et d'historiens que l'Impératrice aimait à lire *seule*, car les lectrices, Mme Carette nous l'apprend, en dehors de la correspondance journalière servaient, surtout à accompagner l'Impératrice dans ses courses matinales avant l'arrivée des dames du palais.

Ces courses matinales dont il a été si souvent parlé, ce sont les visites aux hôpitaux, à l'Orphelinat du prince Impérial, à bien d'autres établissements de bienfaisance, à la prison de Saint-Lazare où la souveraine se vit couverte de bénédictions, où sa voiture fut dételée, sa robe déchirée en morceaux.

Si l'Impératrice prenait le temps de lire dans la mati-

L'Empereur et l'Impératrice
passant la revue de la garde anglaise dans le parc de Windsor (avril 1855)

(Cabinet des Estampes).

née ou dans la journée après les audiences quand elle ne sortait pas en voiture, elle entretenait aussi elle-même une importante correspondance particulière ; de plus dans les premiers temps, aux Tuileries et à Saint-Cloud, elle peignait un peu à l'aquarelle. De musique elle ne se souciait guère, n'y donnant que ce qui était nécessaire officiellement. Comme les uns l'en blâmaient, les autres auraient été disposés à la louer de cette abstention. Dans la famille, la reine Hortense avait beaucoup cultivé la romance, et elle avait légué à son fils le *Beau Dunois* qu'à chaque instant et pour le moindre prétexte les orchestres officiels attaquaient avec insistance. Qu'on suppose un instant l'Impératrice compositeur ! C'eut été effrayant... On se rappelle la phrase de Napoléon III disant : « Ma pauvre mère ne soupçonnait pas ce qu'elle me réservait en composant des airs. Du moins *U*génie n'a pas cette faiblesse ! »

Rentrons une dernière fois dans les appartements privés de l'Impératrice. Après les pièces décrites venaient les atours, le cabinet de toilette, avec la baignoire en métal anglais. La toilette à coiffer est drapée de dentelles sur transparents de soie bleue avec, sur le dessus, le service en vermeil provenant de la reine Hortense, ciselé, croit-on, par Thomyre. Au milieu des sièges et des guéridons, une immense corbeille à linge, celle qui a été donnée au jour du mariage par les dames de la Halle.

La chambre à coucher ruisselle de dorures un peu lourdes, avec une allégorie de Faustin Besson au plafond, une estrade et des courtines pompeuses. On trouve y attenant un petit oratoire dont l'autel est dissimulé et dont la porte ne s'ouvre que lorsque le prêtre office. C'est là que l'abbé Deguerry fit les exhortations de la retraite qui précéda la première communion du Prince Impérial ; c'est là que le 4 septembre 1870, à 7 heures du matin, l'Impératrice entendit la messe pour la dernière fois aux Tuileries.

*
* *

Au-dessus des appartements de l'Impératrice, dans un entresol, est le domaine de « Pepa » l'ancienne femme de chambre espagnole de Mlle de Montijo, montée au grade de trésorière. Elle avait la surintendance des atours.

Sous ses ordres venaient immédiatement deux jeunes filles qui avaient été élevées à la maison de Saint-Denis et montraient fort bonne façon. Elles étaient les filles du geôlier de Ham, alors que le prince Louis-Napoléon y était prisonnier. Le geôlier avait rempli sa mission difficile avec beaucoup de tact et de déférence. L'Empereur qui gardait toujours la mémoire des services rendus fit venir ces jeunes filles quand fut montée la maison de l'Impératrice.

Quant au commandant Demarler gouverneur de la forteresse, sa situation était devenue bien difficile après la fuite de son prisonnier dont il était responsable : sa femme ne cessait de se lamenter sur « l'ingratitude » du fugitif. « Comment, disait-elle, a-t-il pu nous jouer ce tour ? Je lui envoyais toujours de si bon bouillon. » Monté sur le trône, Napoléon III fit venir par devers lui le gouverneur de Ham et sa femme qui tous les deux éprouvèrent en sa présence une violente émotion. Avec sa bonne grâce habituelle, l'Empereur leur dit alors qu'ayant expérimenté les soins parfaits et la surveillance dont ils avaient fait preuve à son égard pendant son emprisonnement, il avait pleine confiance dans la manière dont il serait gardé à l'avenir et pria donc le mari d'accepter le poste de gouverneur du palais de Saint-Cloud. Puis se tournant vers la femme, il lui dit en souriant : « Maintenant, je l'espère, vous ne penserez plus que votre bon bouillon a été donné en pure perte. »

La situation des jeunes filles dans les atours aurait dû être bonne, mais « Pepa » avait un caractère jaloux et emporté et rendait la vie assez difficile à ses subordonnées. On racontait que des querelles éclataient souvent dans ce domaine de la toilette. Pepa avait épousé un officier d'infanterie et dès lors on l'appela Mme Pollet, mais sous ce nom comme sous l'autre elle ne fut pas plus aimée. On l'accusait de favoritisme pour certains fournisseurs, ce qui était contraire aux idées de l'Impératrice, on l'accusait de profiter de différentes combinaisons, de trafiquer de son influence et d'agrandir outre mesure son pécule. Beaucoup d'exagération en tout cela, disent les gens impartiaux. Ce qui n'est pas douteux c'est que beaucoup de personnes haut placées lui faisaient la cour, pensant plus politique d'être bien plutôt que mal avec la trésorière. Une autre, à la tête d'un service aussi rempli d'embûches et excitant de continuelles convoitises, se serait-elle montrée plus franchement régulière dans ses fonctions, voilà ce qui reste à savoir. On assurait que l'Impératrice la savait intéressée mais dévouée à la fois, et qu'elle reconnaissait ce dévouement par une grande indulgence.

D'ailleurs Pepa n'avait aucune influence en dehors de son domaine et c'est bien à tort qu'on s'imaginait qu'elle pouvait obtenir des faveurs, des nominations. Légende à mettre de côté comme tant d'autres.

Il y avait beaucoup d'ordre dans l'aménagement des atours, composés de plusieurs chambres garnies de grandes armoires. Plusieurs mannequins faits à la taille exacte de l'Impératrice diminuaient le nombre d'essayages et permettaient aussi de se rendre compte d'avance de l'effet d'une toilette, quand la souveraine avait fait son choix. Par un monte-charge, les mannequins descendaient tout habillés.

Le budget particulier de l'Impératrice était de 1.200.000 francs dont cent mille francs consacrés à la

toilette ; le reste allait aux dépenses particulières de l'Impératrice et à ses innombrables charités.

Les détails que donne miss Bicknell sur Mme Pollet et son domaine sont exacts dans leur ensemble et concordent avec ceux fournis par Mme Carette. Elle finit par ceux-ci :

« Deux fois par an, un certain nombre de robes de l'Impératrice étaient mises de côté et divisées entre Pepa et les deux femmes de chambre, Pepa ayant à elle seule la moitié. Cela était forcément très profitable car souvent on n'avait pas enlevé des robes les garnitures et même les dentelles ordinaires. »

Miss Bicknell a vu Pepa une fois entre autres avec une magnifique robe qui devait provenir de la garde-robe de l'Impératrice. Elle avait l'air fort commun, cette petite noiraude et osseuse femme, au type espagnol, avec des gants blancs sur ses grosses mains. Elle parlait un détestable français. Après la chute de l'Empire elle suivit l'Impératrice en Angleterre mais mourut peu de temps après.

*
* *

La maison de l'Impératrice était, sous l'Empire, composée de la façon suivante :

Grande-maîtresse : princesse d'Essling, duchesse de Rivoli ; dame d'honneur : duchesse de Bassano, qui, à la fin du règne, remplaça la comtesse Walewska ; dames du palais : comtesse Gustave de Montebello, née Villeneuve-Bargemont ; baronne de Pierres ; comtesse Féray Bugeaud d'Isly, qui ne resta pas longtemps en fonctions ; marquise Las Marismas (vicomtesse Aguado en deuxièmes noces, ayant épousé son beau-frère) ; marquise de La Tour-Maubourg, née Trévise ; comtesse de Lourmel, veuve du général tué en Crimée ; comtesse de la Bédoyère et comtesse de la Poèze, nées La Roche-

Lambert; comtesse de Rayneval; Mme de Sancy de Parabère, née Lefèvre-Desnouettes; Mme de Saulcy, née Billing; baronne de Viry-Cohendier; baronne de Malaret; enfin Mme Carette, qui remplaça la comtesse de Lezay-Marnésia, malade.

Lectrice : Mme Pons de Wagner, puis Mme Lebreton-Bourbaki.

Les demoiselles d'honneur furent : Mlle Bouvet (Mme Carette), Mlle de Kloecker (Mme Basset de Belavalle), Mlle Marion (comtesse A. Clary), Mme de Larminat (comtesse des Garets).

Grand-maître : général comte de Tascher de la Pagerie; premier chambellan : comte Charles de Tascher; chambellans : vicomte de Lezay-Marnésia, marquis d'Havrincourt, qui passa ensuite au service de l'Empereur; marquis de Piennes, comte A. de Cossé-Brissac.

Secrétaire des Commandements : M. Damas-Hinard; bibliothécaire : M. de Saint-Albin.

La grande-maîtresse venait tous les jours vers une heure aux Tuileries, dans sa berline à housses, et se faisait annoncer à l'Impératrice par la lectrice ou par une demoiselle d'honneur. Elle prenait les ordres de l'Impératrice, puis se retirait pour revenir le lendemain à la même heure. Elle assistait auprès de l'Impératrice à toutes les cérémonies, à toutes les fêtes, à tous les grands dîners officiels; elle présentait et nommait les dames invitées.

La dame d'honneur suppléait la grande-maîtresse dans ses fonctions [1].

*
* *

Les dames du palais ne couchaient pas aux Tuileries, quand la Cour résidait à Paris. Un coupé des écuries

1. Sur les détails des différents services on consultera avec fruit : *La Maison de l'Empereur* par le duc de Conegliano.

de l'Empereur allait les chercher tous les jours, au moment où commençait leur service, à deux heures. Elles attendaient les ordres de l'Impératrice dans le salon vert où le service d'honneur était rassemblé et où elles avaient le droit d'avoir leurs livres, leurs broderies, etc. Après la promenade habituelle en voiture, les dames du palais étaient reconduites chez elles, puis revenaient au château en toilette décolletée pour le dîner qui avait lieu d'abord à 7 heures, puis, plus tard, à 7 heures et demie.

Le déjeuner avait lieu à onze heures et demie. Aux Tuileries l'Empereur et l'Impératrice déjeunaient seuls. Le service d'honneur était donc servi à part. Il n'en était pas de même à Saint-Cloud, et dans les autres résidences où la « maison » partageait les deux repas de leurs Majestés. Après le déjeuner, l'Empereur se rendait d'ordinaire chez l'Impératrice où l'on amenait le Prince Impérial, et pendant quelques moments c'était la vie de famille de simples mortels.

L'Impératrice examinait ensuite avec son secrétaire des commandements les nombreuses pétitions reçues quotidiennement et donnait ses ordres en conséquence. On sait que l'Empereur et l'Impératrice donnaient beaucoup. On a calculé d'après les listes de dons et de secours que l'Empereur donnait en moyenne 10.000 francs par jour (sans compter les dons extraordinaires et importants).

Quand l'Impératrice sortait en daumont, un écuyer se tenait à une des portières. On la voyait toujours souriante, saluant très gracieusement. La dame du palais qui était de grand service était assise à sa gauche dans la voiture ; la deuxième voiture contenait la seconde dame et un chambellan.

« Mes jeunes élèves, dit Miss Bicknell, couraient toujours à la fenêtre quand le tambour battait aux champs, et si on voyait le chambellan très occupé à se couvrir de

plaids et de manteaux, elles s'écriaient en riant : « C'est papa ! » Car le duc de Tascher, très rhumatisant, avait l'horreur des voitures découvertes en hiver.

« Le jeune Prince Impérial accompagné d'une de ses gouvernantes, ensuite de son précepteur, était toujours escorté d'un peloton de cavalerie ; tous les cœurs battaient pour le joli enfant qui soulevait si gracieusement sa petite casquette et souriait avec tant d'abandon et de bonheur.

« Le dîner était servi dans le salon de Louis XIV. Le service d'honneur se rassemblait d'abord dans le salon d'Apollon où se passait d'ordinaire la soirée, pour attendre l'Empereur et l'Impératrice qui entraient ensemble.

« Quand le préfet du palais était venu prévenir que le dîner était servi, il prenait les devants. L'Empereur et l'Impératrice se donnant le bras passaient dans la salle à manger, chacun suivant à son tour. D'ordinaire, seules les places auprès de l'Empereur et de l'Impératrice étaient indiquées : d'ailleurs quand il n'y avait pas d'étrangers, la dame du palais de grand service s'asseyait à côté de l'Empereur, la dame de petit service à la droite du préfet du palais lequel était en face des souverains, à moins que le général Rollin, adjudant général, ne fût présent.

« Les officiers de la maison militaire et civile étaient en uniforme ou en frac de cour (celui-ci se distinguant de l'habit ordinaire par un revers de moire blanche). Les dames étaient en robe basse. Il y avait néanmoins plus d'indulgence de la part des hôtes impériaux que dans la plupart des cours ; si c'était réellement nécessaire par suite d'une indisposition, une pèlerine de satin, même des manches de même étoffe étaient exceptionnellement tolérées. Les petits jours, c'est-à-dire quand il n'y avait pas dîner d'apparat, l'Impératrice portait une robe de velours ou d'étoffe sombre qui

seyait parfaitement à son délicieux teint de blonde. L'Empereur aimait à la voir richement habillée et faisait quelquefois des objections sur la grande simplicité de ses robes du matin.

« Tout ce qu'elle portait avait bonne façon et bon air. Elle était parfaitement coiffée. Ce qu'elle aimait beaucoup, par exemple, c'était le confort de ces blouses de flanelle rouge appelées garibaldis avec une jupe de soie noire unie sur une autre jupe de flanelle rouge : tout cela d'ailleurs disparaissait quand elle sortait sous un manteau très élégant et les couvertures fourrées qui étaient l'accompagnement habituel des voitures ouvertes.

« Après le dîner, le cercle se tenait dans le beau salon d'Apollon où était servi le café. L'Empereur prenait sa tasse debout tout en fumant une cigarette. Les dames présentes restaient debout jusqu'à ce qu'elles fussent priées de s'asseoir ; mais cette autorisation ne tardait jamais. »

« Quant aux hommes, ajoute miss Bicknell, qui tient ses renseignements des Tascher, ils restaient debout tout le long de la soirée, ce qui pour quelques-uns était vraiment un supplice et ces après-dîners de cour paraissaient d'une longueur interminable. »

Ce qui était vrai en principe ne l'était pas toujours en réalité. Une fois l'Impératrice assise autour de la table ronde, entourée de ses dames, il était rare qu'elle n'appelât pas auprès d'elle soit l'aide de camp de service, soit un des chambellans et aussitôt elle le priait de s'asseoir... Souvent on organisait une partie de cartes ou de loto et tout le monde alors s'asseyait. A la fin de l'Empire, le prince Impérial dînait à la table des souverains avec ses petits compagnons le jeudi et le dimanche, ou bien il montait avec eux après le dîner pris dans ses appartements particuliers. Cette première partie de la soirée donnait un peu d'animation au cercle de la cour

Inauguration de l'Exposition de 1855
Le cortège impérial arrivant au Palais de l'Industrie (15 mai)

(*Cabinet des Estampes*).

et plusieurs des officiers de service venaient suivre les jeux du prince et de ses amis dans la salle du Trône voisine du salon d'Apollon. Enfin, sous un prétexte ou un autre, plusieurs des officiers de la maison pouvaient parfaitement se rendre au salon de service, naturellement pas tous à la fois. (A Saint-Cloud par exemple où les hôtes étaient plus nombreux, une partie des officiers avait la faculté de descendre au billard.) Il y avait le jour du dîner de famille où l'Empereur recevait les princesses Bonaparte (de la famille civile) et leurs maris; il y avait les jours de grands dîners, de concerts, de réceptions, de petits bals, les jours d'opéra...

Forcément les soirées « creuses » étaient longues à passer, et parfois la conversation que l'Impératrice entretenait presque toujours avec esprit et vivacité venait à mourir. L'Empereur se retirait généralement de bonne heure, revenait parfois pour l'heure du thé mais souvent, soit qu'il travaillât dans son cabinet, soit qu'il sortît, on ne le revoyait plus. Il fallait donc s'ingénier les jours où aucun élément étranger ne venait rompre la monotonie de la soirée de cour.

Nous redonnons la parole à miss Bicknell puisque son récit apporte une anecdote nouvelle.

« Parfois, aux premiers temps de l'Empire, l'Impératrice proposait un peu de danse et l'un des officiers présents jouait des airs en tournant la manivelle d'un piano mécanique. Je me rappelle qu'un soir, peu après mon arrivée au palais, nous étions tous assis tranquillement dans le salon de la princesse-comtesse de Tascher, après le dîner, quand soudain apparut le chambellan de service.

« L'Impératrice désirait voir danser les « lanciers », le nouveau quadrille à la mode et personne n'en connaissait les figures. Quelqu'un avait suggéré que Mlle de Tascher qui suivait les leçons de danse de l'ambassade d'Angleterre, était sans nul doute initiée aux mystères

de la nouvelle danse et il lui était demandé de venir sur l'heure pour enseigner sa science.

« La duchesse qui allait partir pour un bal particulier protesta avec énergie, disant que sa fille était encore une écolière qui n'avait pas fait ses premières armes dans le monde ; sa toilette n'était pas en rapport avec l'honneur inattendu qui lui était fait, etc. Le chambellan ne se laissait nullement influencer par ce flux de paroles et avec une parfaite indifférence il répondit froidement :

— Tout ce que je sais c'est qu'il faut que Mlle de Tascher vienne tout de suite, et sans faire une nouvelle toilette. Je suppose que vous pouvez venir aussi, si cela vous plaît, mais avant tout, ne faites pas attendre Sa Majesté.

« La duchesse et sa fille se résignèrent donc à suivre le chambellan, Mlle de Tascher tout à fait contrariée de ne pas avoir eu le temps de changer sa robe de soie vert foncé contre une toilette plus élégante, mais il n'y avait rien à faire si ce n'est à obéir. Elle fut chaleureusement reçue par l'Impératrice (qui portait ce soir-là une robe de velours violet avec des diamants dans les cheveux), elle donna la leçon demandée, dansa les lanciers avec l'Empereur qui brisa par mégarde son éventail, s'excusa longuement tandis que la jeune fille s'exprimant plus en courtisan qu'en écolière, déclarait qu'elle était trop heureuse d'avoir ce souvenir de Sa Majesté.

« A 10 heures on apporta le thé et quelques boissons fraîches. L'Impératrice de très belle humeur se mit à faire le thé elle-même. Chacun se retira enchanté, Mlle de Tascher ravie de la petite aventure.

« L'Impératrice aurait désiré passer parfois la soirée dans la famille de Tascher « dont la gaîté, disait-elle, « aurait guéri la jaunisse ». Mais la question des jalousies de cour l'en l'empêchait et ce n'était qu'à de longs in-

tervalles et quand un prétexte justifiait cette exception qu'elle pouvait le faire... »

Le duc de Tascher, atteint de rhumatismes et n'aimant ni à veiller, ni à se tenir debout, usait de petits stratagèmes qu'on connaissait et qu'on tolérait pour aller s'asseoir dans une pièce à côté. Il s'était assis, un soir, écrivant une lettre, quand l'Empereur, soudainement, entra. Le duc sauta immédiatement sur ses pieds, mais l'Empereur, avec une exquise bienveillance, désira qu'il ne se dérangeât point et terminât sa lettre.

C'est la règle en pareille occurrence d'obéir à la volonté souveraine. Le duc se rassit donc et continua sa lettre bien qu'un peu gêné par la présence de l'Empereur qui parcourait la pièce en tous sens en fumant sa cigarette et en chantant un air. Le duc cependant termina sa lettre, la plia, la scella d'un beau cachet de cire rouge aux armes impériales. L'Empereur s'approchant alors : « Avez-vous fini, Tascher? — Oui, sire. — *Tout à fait* fini ? — Certainement, Sire, dit le duc en s'inclinant respectueusement. — Alors, je puis maintenant me servir de l'encrier.

C'était bien là un trait caractéristique du charmant naturel de l'Empereur. Il n'y avait pas, dans la vie privée, d'homme plus aimable et plus dénué de prétentions que Napoléon III. Son amabilité constante, sa patience à toute épreuve n'étaient peut-être que trop mises à contribution par quelques-uns de ceux qui l'entouraient, mais il était certainement aimé de façon sincère et profonde par ceux qui étaient en rapports constants avec lui.

*
* *

L'Empereur sortait d'ordinaire dans un phaéton qu'il conduisait lui-même, accompagné d'un aide de camp —

deux grooms sur le siège de derrière. Quand le roulement de tambours habituel annonçait le passage d'un membre de la famille impériale, une grande foule se groupait devant les grilles — maintenue par des agents de police. Les tambours battaient aux champs, des cris de « Vive l'Empereur », retentissaient. Napoléon III passait, impassible en apparence, touchant légèrement son chapeau...

« Le vieux comte de Tascher de la Pagerie, dit Miss Bicknell, m'a raconté qu'au début du règne, comme il accompagnait l'Empereur en voiture, il remarqua, non sans surprise, son attitude froide et calme au milieu de l'enthousiasme absolument délirant avec lequel la foule l'accueillait. Usant de sa situation privilégiée de parent et d'ami de longue date, il exprima son étonnement de voir l'Empereur si peu ému ou touché de telles démonstrations. Le souverain, souriant gravement, se contenta de répondre : « C'est que je connais les hommes, Tascher. » La tempête d'outrages et de calomnies qui s'abattit sur le souverain après ses revers, prouve combien vraie était son appréciation en face des démonstrations populaires.

*
* *

Tous ceux qui habitaient le palais à quelque rang qu'ils appartinssent étaient soumis à une sorte de discipline militaire. Les grilles, toujours gardées par des factionnaires, étaient fermées à minuit. Quiconque rentrait après cette heure donnait son nom à l'officier de garde qui faisait son rapport.

« Peu de temps après mon arrivée aux Tuileries, dit encore l'institutrice des demoiselles de Tascher, je m'étais rendue, avec l'autorisation de la duchesse, accompagnée de quelques amis, à une soirée et je rentrai après l'heure fatale dont d'ailleurs je ne connaissais pas

le règlement. Le lendemain matin, le duc me taquina avec bonne humeur sur mon délit. Il lui avait été rapporté que j'étais rentrée « après la fermeture des grilles », et en disant cela il avait pris un air solennel. »

Explications de la délinquante sur la permission accordée, sur la sécurité de l'escorte d'honneur, et le premier chambellan de se mettre à rire, exposant que c'était une règle de mettre les chefs des différents services au courant des faits et gestes de ceux qui dépendaient d'eux, mais qu'en semblable occasion liberté entière était accordée. Il y avait cependant tant de complications à se faire ouvrir la grille, à faire inscrire son nom, etc., que la dame de compagnie se dispensa souvent de soirées quand elle n'était pas sûre de pouvoir rentrer avant l'heure fatale.

« En dehors des sentinelles et des postes militaires et de police, continue miss Bicknell bien renseignée, il existait aux Tuileries un important service d'agents de police en bourgeois. Ceux-ci se tenaient auprès des portes principales, en groupes, causant entre eux de façon négligente en apparence tandis que leurs yeux perçants examinaient avec minutie tous ceux qui allaient et venaient. Tous les habitants du palais étaient forcément bien connus de ces hommes, mais tous ne connaissaient pas ces agents, bien qu'à leur tenue particulière et trop correcte, à leur air sombre, à leur regard ombrageux on pût les deviner assez aisément. Il arrivait que des dames du palais recevaient dans la rue des coups de chapeau de gens qu'elles ne remettaient pas et qui offraient leurs services pour les tirer d'un léger embarras. En pareille occurrence il était de règle d'accepter gracieusement les offres de service. C'était de ces hommes qu'il n'eût pas été prudent de mécontenter par une hauteur déplacée, et il était vraiment parfois assez agréable d'entendre prononcer par une bouche inconnue l'impératif et inattendu : « Laissez passer

madame », alors qu'un agent de police ordinaire et non au courant ou un fonctionnaire se montrait tracassier... »

Avec le duc de Tascher, miss Bicknell a visité les Tuileries en détail peu après son arrivée. Ce sont donc des impressions bien personnelles et non édifiées après coup, et il est intéressant d'en noter la plupart.

« Il faut reconnaître que les Tuileries, bâties à des époques différentes et aménagées suivant les nécessités du moment, n'étaient pas une résidence bien commode. Plusieurs des vastes galeries avaient été coupées en appartements afin de loger les nombreux enfants du roi Louis-Philippe; ces appartements étaient séparés les uns des autres par des corridors qui ne recevaient de l'extérieur ni ventilation ni lumière, et où brûlaient nuit et jour des lampes qui rendaient l'air pesant. Les différents étages communiquaient dans l'intérieur par d'étroits escaliers en colimaçon, également éclairés en tout temps; cela donnait un aspect plutôt lugubre qui frappait les visiteurs venant pour la première fois. »

A certains endroits on avait, d'un seul, fait deux étages; dans ces cas particuliers les plafonds tombaient assez bas et, de plus, la profondeur des fenêtres empêchait la lumière d'entrer franchement. Du côté du nord, sur la rue de Rivoli, les salles en étaient rendues presque obscures. Le confort n'était nullement arrivé alors à sa perfection et on ne connaissait pas les raffinements d'aujourd'hui. Au début du règne, l'eau n'était pas installée partout et c'étaient les porteurs d'eau aujourd'hui légendaires qui amenaient dans les appartements le liquide nécessaire.

Dans les étages supérieurs le cubage et le renouvellement d'air étaient tout à fait insuffisants. Miss Bicknell a pu s'en rendre compte par elle-même puisque sous les combles, à l'étage des domestiques, se trouvait l'atelier de Mlle Hortense de Tascher. Là, plusieurs fois par semaine, la jeune fille prenait des leçons de peinture

d'un jeune artiste depuis célèbre pour qui la « gens » Tascher éprouvait amitié et estime.

« Pasini, quand je l'ai connu pour la première fois, était un jeune peintre qui luttait encore pour la vie. Il revenait de Perse où il avait suivi la légation de France, ayant été invité par M. Bourée, le ministre, à esquisser des vues du pays. C'est là qu'il avait développé si heureusement son art d'interprétation des scènes orientales qui plus tard devaient lui apporter réputation et fortune ; mais alors il était fort peu connu, et nous fûmes à même de suivre pas à pas et avec beaucoup d'intérêt sa carrière ascendante, tout en voyant s'augmenter chaque jour notre profonde estime pour son caractère aussi bien que pour son talent de peintre... »

« L'Impératrice occupait le premier étage sur le jardin si beau alors avec ses marronniers, ses arbres de tout genre détruits aujourd'hui en grande partie et replantés après les ravages du siège et de la Commune. A cette époque, les vieux beaux arbres formaient sur la tête un impénétrable et superbe berceau, et l'avenue centrale conduisant aux Champs-Elysées, avec, dans le lointain, l'Arc de Triomphe, était bordée à partir du mois de mai d'une haie gigantesque de floraisons variées. Il est impossible à l'heure présente de se faire une idée de ce qu'était alors le jardin avec le palais à l'arrière-plan, les allées ornées sur les côtés de caisses d'orangers, les parterres si bien tenus, les terrasses, les statues, l'élégance qui présidait aux concerts militaires fréquentés par la meilleure société. »

*
* *

« C'était une institution compliquée que la police sous le second Empire, mais on ne peut nier qu'à cette époque la vie et la propriété n'aient joui d'une sécurité qui depuis a disparu.

Un exemple de rare finesse nous a été raconté par un personnage qui joua un rôle dans certaine affaire et était fort connu alors dans la société parisienne.

Le comte de G. était des amis intimes d'une vieille marquise du faubourg Saint-Germain ; il la connaissait depuis nombre d'années et avait même l'habitude de lui adresser la parole sous le terme affectueux de « maman ».

Un jour en rendant visite à « maman » il la trouva en proie à une grande agitation, elle venait de découvrir qu'on l'avait volée d'une somme considérable d'argent qu'elle avait enfermée dans son bureau en vue d'un ordre de bourse à faire exécuter par son agent de change.

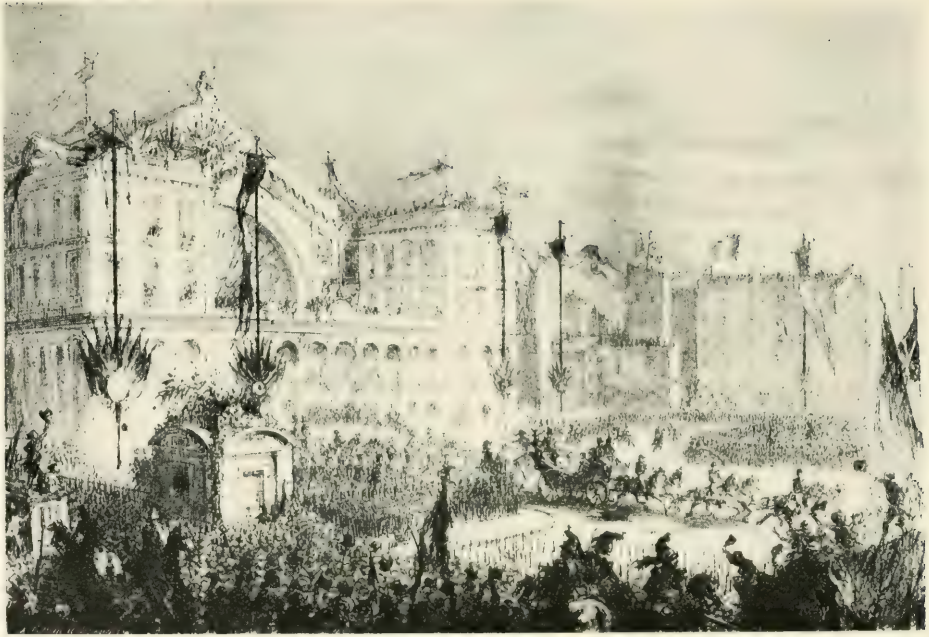
Le comte de G. la remonta le plus qu'il put, puis, s'étant assuré qu'elle n'avait parlé à personne de sa fâcheuse découverte, il l'engagea à garder le secret le plus complet sur l'affaire et à lui en laisser la complète direction, ce à quoi elle acquiesça.

Aussitôt le comte se rendit chez le préfet de police qui l'écouta attentivement, faisant remarquer que le vol avait dû être commis par quelqu'un connaissant bien les usages de la maison. Il demanda quelques détails sur les habitudes de la marquise. Le comte répondit qu'elle menait l'existence tranquille d'une femme âgée, seulement égayée par un dîner hebdomadaire — lequel devait avoir lieu ce jour-là même, mais selon toutes probabilités en raison de l'état de trouble où elle se trouvait les convives allaient être décommandés.

— A aucun prix, répliqua le préfet de police. Il faut que le dîner ait lieu comme d'ordinaire... seulement il faut que la marquise me permette de lui envoyer un convive.

— Quoi ! un détective ! Mon amie ne sourira pas beaucoup à cette idée !

— Si elle a envie de rentrer dans l'argent volé il faut qu'elle me laisse manœuvrer à ma guise. Soyez assez



Arrivée de la Reine d'Angleterre à Paris par le boulevard de Strasbourg
(août 1855)

(Cabinet des Estampes).

aimable pour vous rendre ce soir à cinq heures au passage Delorme, presque en face des Tuileries. Vous vous trouverez devant un jeune homme qui vous appellera par votre nom et vous dira qu'il est M. de Saint-Julien. Vous l'amènerez chez votre amie et il fera partie des convives.

Tout troublé, le comte se rendit d'abord auprès de la marquise qui se montra terrifiée à l'idée d'avoir un agent de police pour hôte ; finalement elle céda, et le comte se rendit, comme convenu, passage Delorme. La galerie était vide et M. de G. commença par regarder les jouets aux devantures pour passer le temps. Bientôt un jeune homme très bien habillé et de tournure parfaitement comme il faut se mit également à examiner les jouets. Puis il accosta le comte.

— Monsieur, vous attendez quelqu'un, à ce que je crois.

— En effet, Monsieur, répondit M. de G., j'attends quelqu'un, mais je serais bien surpris que cette personne fût vous-même.

— J'ai l'honneur de parler à M. le comte de G.

— Oui.

— Je suis M. de Saint-Julien.

Très étonné, M. de G. s'inclina, et tout aussitôt se mit à arpenter le passage avec le nouveau venu qui le questionna avec une rapide adresse sur les circonstances où le vol avait dû se commettre et, après avoir affirmé tranquillement que le voleur était sans nul doute quelqu'un de très au courant des habitudes de la marquise, il ajouta :

— Maintenant ayez l'obligeance, Monsieur, de me conduire auprès de votre amie.

— Mais, dit le comte, comment saurai-je si vous avez découvert quelque indice ?

— Je ferai ce geste.

Et le policier décrivit rapidement un cercle avec sa main droite tendant l'index étendu.

Le point étant réglé, M. de Saint-Julien fut présenté à la marquise. Les convives arrivèrent. Il les eut bientôt charmés par la parfaite aisance de ses manières et par sa brillante conversation.

Le comte s'était assis gravement, surveillant « son » invité, peu satisfait de voir avec quelle apparente insouciance il négligeait la seule raison qui fût l'excuse de sa présence en ce lieu. Mais, à la fin du dîner, M. de Saint-Julien qui causait et riait avec une parfaite désinvolture, se tourna du côté du comte, et fit rapidement un cercle autour du verre placé devant lui, mais de façon que ce signe semblait le complément naturel de sa démonstration. Après le dîner le comte s'approcha de l'agent et murmura :

— Vous avez fait le signe?

— Oui, certainement.

— Vous êtes sur la piste?

— Je sais qui c'est.

— Qui donc ? dit le comte.

— Le domestique qui se tenait derrière votre chaise.

— Comment pouvez-vous en être sûr? dit M. de G. grandement étonné.

— Je supposais que le larcin avait été commis par un voleur de profession ; je me servis donc de certaines expressions, qui, tout en n'attirant pas autrement votre attention, se trouvaient avoir une signification particulière dans l'argot des voleurs. L'homme devina en moi un officier de police et devint très pâle. C'est bien lui le voleur.

— Mais alors, il va maintenant tenter de s'échapper.

— Me prenez-vous pour un imbécile ? Toutes les issues de la maison sont gardées.

Le voleur en effet essaya de s'échapper, mais on lui mit la main au collet. On fouilla sa chambre et, à l'exception de quelques francs, on trouva la somme tout entière. »

*
* *

Dans l'hiver de 1857-1858 un singulier personnage séjourna à Paris qui ne laissa pas d'intéresser et d'étonner la cour et la ville; il prétendait avoir le don de seconde vue et un pouvoir divinatoire. Inutile de discuter bien longuement sur ces êtres d'exception que la religion déclare possédés du malin esprit, malades dont l'imagination a parfois une clairvoyance insolite, la plupart du temps imposteurs qui, grâce à leur adresse, se jouent plus on moins longtemps de la crédulité de leurs auditeurs.

De Dunglas Hume on racontait mainte histoire d'évocation curieuse, dont les uns riaient, que les autres niaient, mais enfin, raconte un témoin, il excitait assez de curiosité pour qu'on fût tenté de le connaître et d'entrer à sa suite dans le mystérieux et le surnaturel dont nos imaginations sont toujours si avides. Qui n'a rêvé de ce monde inconnu, peuplé de fantômes et d'esprits qui, suivant la croyance populaire, sont les âmes encore errantes des trépassés?

« ... J'étais comme tout Paris, continue la comtesse Stéphanie de Tascher, et je brûlais de l'envie de rencontrer M. Hume. Le sort m'a favorisée en me le faisant connaître chez mon amie la duchesse de Bassano.

« M. Hume m'a paru un jeune homme de vingt et un à vingt-deux ans tout au plus, très blond, une apparence chétive et même maladive. Les traits sont agréables mais insignifiants... Il se dit Ecossais, son extérieur m'a semblé celui d'un homme doux, modeste, comme il faut. »

Avec un accent anglais très prononcé Hume s'énonce fort bien en français. Il parle également italien et allemand. Il se livre du reste le moins possible et parle fort peu. La comtesse Stéphanie est curieuse; elle ques-

tionne Hume et en obtient des réponses qui l'intriguent.

« Je n'ai pas laissé échapper une aussi bonne occasion de l'interroger sur ce pouvoir de seconde vue qu'on lui attribuait. Je lui ai posé nettement la question, et il n'a pas hésité à me répondre affirmativement, me déclarant que c'était vrai de tous points. Il ajouta qu'il tenait ce juste héritage de sa mère qui avait été *medium* comme lui. »

Sa mère est morte ; Hume prétend la voir apparaître souvent. Il lui parle, elle lui communique ses pensées et ses volontés. C'est elle qui lui a ordonné de se convertir du protestantisme au catholicisme. Il a abjuré à Rome ; depuis, il n'a ni plus ni moins de visions qu'auparavant.

— Que vous prouvent-elles ? interrogea la comtesse de Tascher.

— Elles m'inspirent le sentiment de l'immortalité de l'âme.

— Vous causent-elles quelque peur ?

— Non, ni peur ni horreur. Mais souvent elles m'obsèdent et me fatiguent. J'éprouve une grande tristesse de cet état, car il m'a enlevé toute jeunessse, toute gaîté, et ma santé en est plus qu'ébranlée.

— Ces manifestations sont-elles permanentes ?

— Non. Je reste quelquefois des mois entiers sans en avoir. Ce sont d'ailleurs les meilleurs pour moi.

— Quel est votre sentiment sur ces apparitions ? Que sont-elles à votre avis ?

— Je crois que ce sont des âmes du purgatoire qui errent encore sur cette terre, avant d'avoir le repos du ciel.

— Comment les voyez-vous ?

— Je les vois comme je les voyais sur la terre, si je les ai connues ; autrement ce sont des apparitions auxquelles je ne puis donner aucun nom.

Mme de Tascher pousse son interrogatoire et demande au *médium* s'il a une idée de l'enfer.

Il répond : « Oh, madame, laissez-moi vous dire

que j'ai vu des damnés et que c'est si affreux que je n'ose y penser sans frémir. Tous les malheurs de la terre réunis exprimeraient difficilement le malheur de ces âmes. » Il raconte aussi qu'il a appris ainsi d'avance la mort de son frère, en Écosse, qu'il a pris le deuil et qu'une lettre est venue peu de temps après lui confirmer la nouvelle.

« Je lui ai demandé encore si les manifestations de ces esprits étaient imprévues, ou si elles arrivaient selon ses désirs ou par une évocation.

« Il m'a répondu qu'il se sentait rarement *seul*, mais qu'il entendait les esprits plus qu'il ne les voyait, qu'il en avait été délivré pendant six mois de suite, puisque cet état de choses avait recommencé malgré les prières faites sur lui par le R. P. de Ravignan. Cette rechute, bien involontaire, lui avait aliéné le Père qui s'était éloigné de lui, mais sans l'excommunier, comme on le disait dans tout Paris.

« J'ai su depuis que l'opinion du P. de Ravignan était que les possédés du malin esprit avaient existé et pouvaient exister encore ; que les esprits prenaient toutes les formes possibles pour nous séduire ou s'insinuer auprès de nous, que la fréquentation de M. Hume pouvait être dangereuse pour qui s'exaltait facilement ; de plus qu'il trouvait inutile de chercher à sonder, même en pensée, des secrets qui tenteraient à nous mettre en rapport avec le malin esprit. Je sais qu'il a interdit toute communication avec M. Hume aux personnes dont il est le père spirituel. »

Quant à elle, la comtesse Stéphanie était persuadée que M. Hume n'était pas si possédé qu'il le disait ou qu'on pouvait le croire et que c'était un malade.

Voici maintenant quelques renseignements sur les séances qui ont eu lieu aux Tuileries. « Les tables tournantes y jouaient le rôle principal. M. Hume avait sur elles un pouvoir extraordinaire. »

Magnétisme, fluide, quoi qu'il en soit, l'éloquence des tables a été jusqu'à prédire à l'Emperenr un événement qui devait arriver dans deux ans, et la table a de plus battu la générale, comme lorsque les troupes se mettent en marche. On en a conclu que l'événement serait une guerre. C'était en 1857, et assurément personne ne songeait à la guerre d'Italie. La communication émanait de haut ; la réunion des lettres avait tracé la signature de la reine Hortense.

Napoléon Ier n'avait pas dédaigné de répondre à une question posée... Ce qui, plus que les tables, impressionna à une époque où l'on n'avait pas encore vu toutes les fumisteries des frères Davenport ni les jongleries de leurs congénères, où les effets du magnétisme, de la suggestion, de la transmission de la pensée étaient bien moins connus qu'aujourd'hui, ce sont d'autres faits qui *semblaient* appartenir au domaine extraordinaire.

« On a vu, dit encore la comtesse Stéphanie et je le tiens d'un témoin oculaire nullement exalté dans son opinion sur Hume, on a vu une sonnette aller d'une main à l'autre par-dessus la table, se glisser malgré la résistance de la main qui la repoussait, la quitter ensuite contre sa volonté, s'arrachant à l'étreinte avec une force irrésistible. Ces manifestations, toujours accompagnées de coups frappés dans les boiseries, dans les murailles, l'étaient parfois d'autres phénomènes. Des mains tiraient les robes des dames ; on se sentait touché au moment où on s'y attendait le moins et l'on ne parvenait pas à saisir ces mains invisibles. De ceci j'ai été témoin. Quelques-uns crurent voir des mains visibles pendant un instant. La duchesse de Vicence, femme de tête et ayant en horreur les superstitions, a juré à Mlle de Tascher avoir vu un lourd candélabre enlevé de la cheminée se placer à côté d'elle pendant que sa chaise se tournait d'elle même.

« M. de Komar qui avait perdu quelques années auparavant une fille aimée, a vu, dit-on, les mains de son enfant tirant quelques accords mélancoliques sur le piano devant lui, et, ensuite, il aurait senti un doux baiser sur ses mains. »

Voici qui, aux Tuileries, causa une certaine émotion : « A une séance chez l'Empereur, entre cinq ou six heures du soir, où les mains s'étaient montrées fort souvent, une des dames présentes, veuve d'un officier général mort en Crimée, Mme de Lourmel, avait, durant ces manifestations, désiré avec ardeur recevoir un serrement de main de son mari, et l'avait dit à M. Hume.

« Or une lourde chaise dorée s'est dérangée de la muraille ; on l'a vue arriver en se dandinant jusqu'à une couture du tapis puis s'arrêter. On fit remarquer à haute voix qu'il y avait une couture. La chaise s'est soulevée toute seule, a passé par-dessus l'obstacle, et a été se placer à la table, en continuant à se dandiner comme si une personne ayant cette habitude eût été assise dessus.

« Le général de Lourmel ne pouvait rester assis sans se dandiner de la sorte. Sa femme en a fait aussitôt la remarque. M. Hume a déclaré alors qu'il voyait le général et l'a dépeint sans l'avoir jamais vu de la vie. Il a même signalé les blessures qui le couvraient de sang, l'une à la tête, l'autre à la poitrine.

Mme de Lourmel, fort émue, comme bien on pense, a senti la pression d'une main contre la sienne, et si elle en a été quelque peu effrayée, il paraît cependant que ce n'a pas été sans un certain contentement. »

Mlle de Tascher raconte encore bien des anecdotes ; la plus curieuse est celle-ci :

« A une soirée chez la marquise de Fontenilles on avait fait tourner des tables, des mains s'étaient montrées, mais pas d'évocation lugubre et chacun, se déclarant satisfait, était passé dans la salle à manger.

« Par hasard, un des fils de la maison rentra dans la pièce où les expériences avaient eu lieu. A son grand étonnement, il trouve la table qui remuait encore et frappant des coups comme pour écrire. Il appelle aussitôt. La première qui entre est Mme de Bonvouloir. A peine entrée, comme frappée d'une vision, elle recule, et va tomber toute pâle et agitée sur un canapé. On l'entoure, on la frictionne, elle refuse de répondre.

Alors Hume s'écrie :

— La table nous le dira, puisqu'elle frappe et veut parler.

Les coups forment le mot : *Jeanne.* — Que veut *Jeanne* ? demande Mme de Fontenilles.

— Je t'aime, répond la table.

Mme de Bonvouloir n'y tient plus et fond en larmes. Sa meilleure amie s'appelait Jeanne, et en mourant dans ses bras, elle lui avait dit : *je t'aime.*

Et alors Mme de Bonvouloir a juré avoir vu la tête de son amie près de la table, la regardant en souriant ; le corps semblait perdu à travers l'espace. »

Il y aurait encore nombre d'histoires à raconter sur Hume et ses mystifications, qui troublèrent tant de gens à l'époque. Le baron Morio de l'Isle, préfet du palais, qui le surveillait depuis longtemps, se chargea un soir à Biarritz de dessiller les yeux de l'Empereur et de l'Impératrice et de montrer à tous que le prétendu surnaturel de Hume, auquel les apparences prêtaient parfois une vraisemblance, n'était que de la pure charlatanerie.

Un soir, à Biarritz, Hume proposa à l'Impératrice d'évoquer l'esprit de la duchesse d'Albe. La souveraine s'y refusa.

Une des personnes présentes demanda alors à un ami mort de venir lui serrer la main.

Hume, renversé sur le dossier de son fauteuil, agité de mouvements convulsifs, ne se doutait guère qu'il était l'objet d'une attention toute particulière.

Le baron Morio de l'Isle s'était placé de façon à suivre les moindres gestes du médium et, en se baissant pour tâcher d'apercevoir sous la table l'apparition de l'Esprit, il fut saisi de surprise en voyant, à côté de la place occupée par Hume, un soulier vide.

Un soulier d'homme remarquablement étroit et qui avait dû être furtivement abandonné par son propriétaire.

Aussitôt il fit un signe au général de Waubert de Genlis et, sans échanger une parole, il lui désigna sous la table cette singulière découverte.

Au moment même, le prodige s'opérait, et la personne intéressée déclara qu'elle avait senti sous la table la pression d'une main glacée. Hume se calma. Ces messieurs, qui ne le perdaient pas de vue, le virent se redresser et glisser doucement son pied dans la chaussure vide.

Immédiatement, M. Morio de l'Isle alla trouver l'Empereur :

— Sire, lui dit-il, on joue ici une comédie qui a trop longtemps duré. Qu'on rapporte les lumières, je vous en supplie, et faites dire à Hume de se retirer. Je vous expliquerai tout.

L'Empereur acquiesça à ce qui lui était demandé. Il prétexta que la soirée s'était suffisamment prolongée et on congédia Hume.

Le baron Morio de l'Isle, alors, expliqua la petite scène qu'il avait surprise. On n'eut pas de peine à comprendre que, grâce à une conformation particulière, Hume sortait de sa chaussure son pied ganté, sans doute, d'une peau moite, et offrait cette pression peu sympathique aux plus jolis doigts du monde.

Dans la nuit même, on lui fit dire que ses ruses étaient découvertes et qu'il eût à quitter immédiatement la France, avec l'ordre exprès de n'y jamais rentrer.

Le médium était en proie à une violente attaque de

nerfs. Les Esprits troublés, prétendait-il, se vengeaient sur lui. Mais, dès qu'il eut compris, il se calma et décampa.

Il s'embarqua pour l'Amérique et on ne le revit plus.

. . . . . .

*
* *

L'hiver et le printemps de 1857 consacrèrent définitivement la vogue du bal costumé avec ou sans dominos.

Il y en eut un restreint, aux Tuileries. Le costume était de rigueur pour tous, aucune exception faite même pour les personnages politiques.

Le duc de Tascher avait été chargé d'organiser un quadrille militaire de vivandières Louis XV dansant avec des gardes françaises, des dragons et des hussards poudrés.

Tous firent leur entrée avec musique, drapeaux, tambours, etc. L'Impératrice au cours de la soirée revêtit deux costumes : l'un de Diane chasseresse poudrée et couverte de diamants, le casque et les flèches scintillant de pierres précieuses ; l'autre de dogaresse, non moins riche et éclatant que le premier. L'Empereur était costumé en chevalier noir et rouge. Le vieux général de Tascher était en Sully, la comtesse avait copié le costume d'une princesse de la Leyen son aïeule. Comme autre costume historique, on sourit un peu de voir M. Fould en chevalier du moyen âge, sa femme lui donnant le bras en grande dame du quatorzième siècle.

Un autre quadrille avec mazurka était dansé principalement par des Polonais.

Un incident fâcheux marqua ce bal d'ailleurs si réussi : le comte de Galve, frère du duc d'Albe, beau-frère de l'Impératrice, en tombant malencontreusement, se cassa le bras.

Le 17 février, grand bal au ministère des Affaires étrangères, une des plus belles fêtes qu'on ait eu à enregistrer à une époque où le nombre pourtant en était grand.

Le comte Walewski sous le costume du ministre Choiseul, la comtesse, ravissante en chasseresse poudrée comme les divinités mythologiques des ballets Louis XV, un croissant de diamants sur les cheveux, reçoivent leurs hôtes en maîtres de maison suprêmement aimables. Les salons resplendissent de mille feux, le coup d'œil est féerique : toutes les femmes ayant marqué dans l'Olympe impérial sont là. La princesse Mathilde est superbe en robe de damas bleu ; la charmante princesse Czartoryska, fille de la reine Christine d'Espagne et du duc de Rianzarès, qui doit mourir si jeune en ce curieux mais sombre hôtel Lambert de l'île Saint-Louis appartenant à son mari, s'est modestement cachée sous un costume de bourgeoise du temps de Louis XVI avec chapeau à la Necker. La maréchale Serrano toute jeune et gracieuse a revêtu un costume moyen âge de belle allure ; lady Cowley est en reine Anne, la baronne de Seebach, fille du chancelier Nesselrode, femme du ministre de Saxe à Paris, en boyarde du temps de Pierre le Grand ; la princesse Callimaki en Marie de Médicis. La princesse Joachim Murat, en marquise de l'ancienne cour, porte une robe de damas blanc, ornée de diamants et roses.

Une des femmes qui fait le plus de sensation est la comtesse de Brigode, fille du marquis du Hallay-Coetquen (depuis baronne de Poilly). Très pittoresque, le costume de la belle et opulente jeune femme. Elle est en amazone indienne : corsage en cuir rouge recouvert de verroteries, jupe de gaze brodée de fleurs et de feuillage, tous deux frangés de plumes d'oiseaux. Une tête et une peau de panthère complètent cet étrange costume ; de la tête de la bête fauve campée sur le front s'échap-

pent les cheveux noirs de la comtesse, tandis que sa taille est contournée par la peau de la panthère.

Ceci est un costume d'exception. Presque partout domine le Louis XV et le Louis XVI qui permet d'outrer les paniers. C'est toute une théorie de Moreau le jeune et de Saint-Aubin, telles la générale Fleury, Mlle Louise Magnan, Mme Dubois de l'Estang, la princesse Poniatowska ; en costume gris perle de chauve-souris passe Mme Taigny; voici un quadrille de pierrots et de pierrettes où l'on remarque la princesse Lobanoff, née Paskiewitch, Mme de Grétry, Mlle de Rivas, et parmi les cavaliers le prince Georges de Croy, le comte Hoyos, M. Alfred de Grote, le baron Charles de Behr...

Une femme s'est affranchie des paniers ou crinolines, c'est la comtesse de Castiglione qui porte le costume d'une châtelaine dame de cœur — dame des cœurs devrait-on dire, car elle entend être symbolique, et faire comprendre qu'elle traîne les cœurs après elle. Des chaînes de cœurs sont entrelacées sur les jupes et le corsage, sur sa tête brille une couronne formée de cœurs, et sa belle chevelure retombe en cascades sur son cou. Qu'elle ait fait sensation, nul n'en doute, et d'ailleurs elle y tâche, tant qu'elle peut, la modestie n'étant pas la vertu dominante de cette femme superbe et tant soit peu encombrante.

Un jeune diplomate, le comte Amelot de Chaillou porte un élégant costume de chiffonnier de satin blanc ; sa hotte est d'osier doré et, aux dames, il distribue galamment des gardénias. Dans sa main droite un crochet d'argent, dans sa main gauche une lanterne allumée. C'est la lanterne de Diogène. Et comme il n'est pas de bal de cour sans flatterie, le chiffonnier reconnaissant l'Empereur sous son domino bleu, s'arrête et lui dit : « Je cherchais un homme, je l'ai trouvé » et il souffle sa lanterne.

D'autres costumes d'hommes : le baron Alphonse de Rothschild en Macédonien moderne, le baron de Chassiron en seigneur de la cour de Henri III, M. de Vatimesnil, pourpoint violet Charles IX, le comte Olympe Aguado en valaque, le vicomte de Bresson en Espagnol, le comte Armand en mousquetaire.

Deux dominos se promènent sans être reconnus d'abord. C'est l'Impératrice accompagnée d'une de ses dames, la comtesse Gustave de Montebello. Un page de Marie-Antoinette les reconnaît, c'est le jeune baron Imbert de Saint-Amand, qui se met aux ordres de la souveraine, se charge d'aller chercher les personnes avec qui elle veut s'entretenir : le général Khérédine, envoyé du bey de Tunis, le maréchal Canrobert... Les dominos disparaissent. Un peu plus tard on retrouve l'Impératrice masquée toujours, avec un costume de bohémienne. Et Saint-Amand l'a encore reconnue à son éventail...

*
* *

Dès 1850, le prince Louis-Napoléon, président de la République, inaugure les séjours à Saint-Cloud. Le Prince n'est pas encore marié, c'est donc, alors, une cour toute restreinte, que présidera souvent la princesse Mathilde qui habite, dans le parc, le pavillon de Breteuil ; on y voit aussi la princesse Murat et quelques dames amies de la veille, qui formeront la cour du lendemain. Pendant l'été de 1852 on y apercevra celle dont le prince Louis-Napoléon est tombé éperdument amoureux et qu'il se jurera bientôt d'épouser, Mlle Eugénie de Guzman, comtesse de Teba, fille de la comtesse de Montijo.

A l'automne de cette même année se passa à Saint-Cloud une cérémonie émouvante : la visite d'Abd-el-Kader, venu pour remercier le Prince-Président de sa mise en liberté.

Malgré la promesse du duc d'Aumale qu'un sauf-conduit lui serait donné pour l'Orient, l'émir, toujours détenu à Pau depuis 1847, avait été transféré en 1849 au château d'Amboise.

Quelques jours avant de monter sur le trône, le prince Louis-Napoléon voulut faire cesser sa captivité et se rendit à Amboise.

« Je tiens à honneur, lui dit-il, de faire cesser votre captivité, ayant pleine foi dans votre parole. Je viens vous annoncer votre mise en liberté. Vous serez conduit à Brousse dans les États du Sultan et vous y recevrez du gouvernement français un traitement digne de votre rang. »

L'émir avait montré beaucoup de résignation dans le malheur et avait supporté avec une admirable grandeur d'âme une inique captivité ; il se montra plein de reconnaissance envers le Prince qui ouvrait les portes de sa prison.

Paris fit grande fête à l'émir qui, le 30 octobre, suivi d'une brillante escorte, ayant à ses côtés le ministre de la Guerre et le général Daumas, directeur des affaires d'Algérie, venait rendre à Saint-Cloud la visite d'Amboise. Le Prince l'attendait, entouré des officiers de sa maison, et comme l'émir voulait lui baiser la main, il lui ouvrit les bras. En son discours, Abd-el-Kader témoigna la plus vive gratitude. A plusieurs reprises il protesta contre l'erreur souvent accréditée qu'un musulman n'était pas tenu de respecter le serment fait à un chrétien. Sa harangue se terminait par ces mots :

« Mes os sont vieux, quant au reste de mon corps il a été renouvelé par tes bienfaits. »

Après la visite du palais, l'émir se rendit aux écuries qui l'émerveillèrent. Un cheval arabe à la robe blanche excita particulièrement son admiration.

« Je le mets à ta disposition, lui dit le Prince, tu viendras l'essayer avec moi dans le parc et tu le monteras

à la revue de cavalerie qui aura lieu à ton intention. »

La promenade eut lieu quelques jours après. Les chevaux arabes destinés à l'émir et à ses compagnons étaient parés de hanarchements orientaux du plus grand prix. La selle de l'ancien grand chef africain était un présent fait au Prince par le Sultan. A un moment donné le Prince eut l'inspiration de demander à l'émir des nouvelles de sa mère. Alors les yeux d'Abd-el-Kader s'éclairèrent soudainement : « Pendant ma captivité, ma mère avait besoin d'un bâton pour soutenir son corps courbé par les ans ; depuis que je suis libre, le bonheur l'a rajeunie, elle marche sans bâton et elle a retrouvé sa santé et sa jeunesse d'autrefois. »

Une grande réception après un dîner de gala où assistaient les ministres et l'ambassadeur de Turquie, le prince Kallimaki, fut également donnée à Saint-Cloud en l'honneur d'Abd-el-Kader. Puis une fête à Paris et enfin une revue à Satory qui sembla l'intéresser pleinement. A Versailles se trouve une toile de Tissier représentant le Président ouvrant les portes d'Amboise à notre ancien adversaire. Il y a quelques années, M. de Nolhac retrouva un bas-relief de Carpeaux, de fort belle allure, qui représente le prince Louis-Napoléon recevant Abd-el-Kader à Saint-Cloud [1].

1. Cf. le livre du comte Eugène de Civry, *Abd-el-Kader et Napoléon III*, 1853 ; *Gazette des beaux-arts*, 1873 ; *Versailles illustré*, 1898, et *le Palais de Saint-Cloud*, grand in-8 illustré, par le comte Fleury, 1901, (Laurens.)

Abd-el-Kader se montra reconnaissant envers tous ceux qui s'étaient entremis pour faire cesser sa captivité. Le général Fleury recevait tous les ans, au début de l'année, une lettre de gratitude en souvenir des efforts faits en sa faveur. Au cours de ses visites, l'émir eut des phrases heureuses. S'étant rendu chez le roi Jérôme, il fut frappé de sa ressemblance avec les portraits de Napoléon. « C'était, suivant lui, la vivante image de l'homme merveilleux qui a régné sur l'Europe et qui, du fond de sa tombe, règne aujourd'hui sur le monde. » Apprenant que c'était chez le comte Vigier qu'était mort le maréchal Bugeaud, il lui dit : « L'homme qui a eu l'honneur de donner

*
* *

A Saint-Cloud la cour vivait assez simplement. En dehors du service d'honneur et des ministres qui venaient deux fois par semaine pour le Conseil, peu d'invités : la comtesse de Montijo, le duc et la duchesse d'Albe, et après la mort de cette dernière ses trois enfants : le duc de Huescar et Mlles d'Albe ; vers le milieu de l'Empire la princesse Anna Murat avant son mariage avec le duc de Mouchy, la duchesse de Malakoff après son veuvage, puis Prosper Mérimée qui, en vertu de très anciennes relations avec la famille de l'Impératrice, passait des semaines à Saint-Cloud. C'est de là qu'il se croyait en droit d'écrire à des étrangers avec esprit, mais non sans indiscrétion, ce qu'il entendait dire, ce qu'il devinait... ou ce qu'il inventait.

Peu d'audiences ; quelques visites : les dames appartenant indirectement à la cour comme la comtesse Stéphanie de Tascher qui séjournait avec les siens une partie de l'été à Saint-Cloud, les femmes des grands officiers ou quelques rares dames comme la comtesse de Nadaihac, relations d'autrefois admises dans l'intimité de l'Impératrice. Aux Tuileries, l'Empereur et l'Impératrice déjeunaient seuls. A Saint-Cloud le service d'honneur déjeunait et dînait avec eux. L'Empereur et l'Impératrice étaient assis au milieu de la table ; à la gauche de l'Empereur prenait place la dame du palais de jour, à moins qu'il n'y eût une dame étrangère ; à la droite de l'Impératrice se trouvait l'aide de camp de service ou un invité de marque ; en face d'eux s'asseyait le préfet du palais ayant à ses côtés la seconde dame

l'hospitalité à ce grand capitaine mourant, et qui a été digne de recevoir son dernier soupir, est mon ami. » En 1865 l'émir vint en France et fut reçu avec grand honneur.

La Ville de Paris veille sur le Prince Impérial

À son nouveau né pour berceau,
Délicatesse maternelle,
Paris a prêté son vaisseau.

Théophile Gautier.

du palais et la demoiselle d'honneur. A leur guise s'asseyaient les autres convives, officiers d'ordonnance, écuyers, chambellans, officiers de garde invités, secrétaires du Cabinet civil; puis plus tard le précepteur ou les officiers de la maison du Prince Impérial quand celui-ci dinait à la table de l'Empereur avec Louis Conneau qui ne le quittait jamais, ou d'autres de ses petits camarades, les jeudis et dimanches.

Déjeuners et dîners, assez simples mais très bien servis, ne duraient que le laps de temps absolument nécessaire. Dans la journée, excepté le service d'honneur de jour, les hôtes de Saint-Cloud jouissaient d'une liberté relative. La soirée était partagée en deux. Les hommes allaient fumer dans la salle de billard où l'Empereur faisait une apparition avant de se rendre dans son cabinet de travail. On rentrait ensuite dans le grand salon. L'Impératrice était généralement assise autour d'une grande table ronde et faisait des patiences tout en causant avec l'un ou avec l'autre. Quand le Prince Impérial avait été autorisé à rester jusqu'à neuf heures et demie on organisait une partie de loto. L'Empereur allait chercher lui-même de petits rouleaux de pièces de cinquante centimes toutes neuves qui servaient de jetons et d'enjeu. A dix heures, on apportait des plateaux et du thé que les dames du palais préparaient elles-mêmes. Il y avait aussi de la fleur d'oranger fort prisée des aides de camp et un plateau avec des sirops. L'Empereur se retirait d'ordinaire après avoir pris une tasse de thé. L'Impératrice, qui aimait à causer et causait fort bien, dirigeait alors la conversation qui durait jusqu'à onze heures. Les Conseils des ministres avaient lieu généralement deux fois par semaine dans la matinée, et les membres du Cabinet ou du Conseil privé étaient toujours retenus à déjeuner. Parmi eux il y avait des causeurs agréables qui, les affaires terminées, se délassaient par des conversations pleines de verve : le maréchal

Vaillant et M. Duruy, le duc de Persigny, le marquis de Chasseloup, le duc de Morny, M. Drouyn de Lhuys, M. de Forcade étaient parmi les plus goûtés ; les dames du palais en faisaient leur proie. Toutes avaient une recommandation à faire : beaucoup de sinistrés, de vieux militaires, de curés de village, de veuves intéressantes obtinrent ainsi subsides ou pensions et avec une célérité qui en doublait le prix [1].

*
* *

Les appartements occupés par l'Empereur et l'Impératrice occupaient toute l'aile droite du palais.

La salle du Conseil des ministres, qui avait reçu cette affectation sous Louis-Philippe, était l'ancienne chambre à coucher de Marie-Antoinette, de Joséphine, de Marie-Louise et de la duchesse d'Angoulême. Des vues d'Italie et du Midi, par Chauvin de Crissé, le comte de Forbin et Louis Robert, ornaient cette pièce.

Le cabinet de travail de l'Empereur était l'ancienne chambre de toilette du roi Louis-Philippe. Comme tableaux il renfermait un Jordaens, un portrait de Napoléon Ier, un de Napoléon III enfant à Saint-Cloud par un inconnu, deux portraits de l'Impératrice Eugénie et de la duchesse d'Albe par Winterhalter, puis une série d'objets d'art qui appartenaient au musée du Louvre et y furent réintégrés le 8 septembre 1870.

Dans la chambre à coucher, des portraits de famille : le prince Impérial, le roi Louis, la reine Hortense, un buste en marbre de Murat. La chambre à coucher de l'Impératrice, ancienne salle de musique de Marie-Louise, puis cabinet de travail du roi Louis-Philippe, était placée à l'extrémité. De ses cinq fenêtres on embrassait

1. Mme Carette, *Souvenirs de la Cour des Tuileries*. Comte Fleury, *le Palais de Saint-Cloud*.

un immense panorama. Au-dessus des portes les portraits de madame Henriette et de la Princesse Palatine, les deux femmes de Monsieur, frère de Louis XIV. L'ameublement était en soie brochée couleur vert d'eau que le temps avait fait passer ; celui du cabinet de toilette renouvelé sous le second Empire était en toile perse. Dans la chambre on remarquait des commodes Louis XVI au chiffre de Marie-Antoinette et un guéridon en porphyre vert. Le cabinet de travail et le salon de réception de l'Impératrice donnaient sur le fer à cheval. Dans le cabinet de travail se trouvait un bureau de marqueterie à cylindre de femmes chimères d'un remarquable travail. Ce meuble magnifique avait appartenu à Marie-Antoinette, et il fut transporté à Paris en août 1870 par ordre de l'Impératrice.

A la suite de ce cabinet, le salon où l'Impératrice donnait ses audiences. Aux murs des tapisseries de Beauvais, le portrait de Marie-Antoinette d'après Mme Vigée Lebrun en Gobelins, une fille de Louis XV par Nattier, un portrait de la princesse de Lamballe. Dans cette pièce très artistique se trouvaient aussi des dessus de portes en Gobelins d'après Boucher, des médaillons annonçant les heures et les saisons ; les serrures, de vrais bijoux, avaient été ciselées par Louis XVI.

Au-dessus de la cheminée une glace sans tain laissait apercevoir la lanterne de Démosthène, les futaies qui l'entourent et le bassin du fer à cheval.

A cette glace sans tain se rapporte une anecdote transmise par la tradition et qui se serait passée sous Louis XVI peu après que Marie-Antoinette eut fait l'acquisition de Saint-Cloud. Un jour le Roi est prié de passer chez la Reine qui lui montre des costumes destinés à une comédie. Tandis que le Roi donne son avis, la princesse tout en causant a posé quelques ajustements, entre autres une parure de sequins sur la cheminée dominée par une glace *avec tain* reflétant les moindres

détails de la chambre mais cachant complètement la perspective du parc. Tout à coup la Reine prie Louis XVI de lui passer la parure de sequins; le roi s'empresse, mais les pièces d'or sont emmêlées dans les soies. Marie-Antoinette s'impatiente, la même irritation gagne le prince qui était de naturel colère. Dans un mouvement brusque il secoua parure et sequins et fait voler le tout au loin dans la chambre. Le malheur veut que le « projectile » aille frapper la glace qui forcément se brise en mille morceaux. Le Roi se montre un peu honteux en apercevant, à la place de la glace et à travers l'ouverture, les allées et les eaux du parc. Il se retourne consterné du côté de la Reine et de son entourage; à son grand étonnement au lieu de visages contrariés, il n'aperçoit que des sourires: Marie-Antoinette et ses dames montrent la plus grande gaieté. C'est en effet une surprise de l'invention de la Reine. Courant à la cheminée, elle fait jouer un ressort et la glace étamée revient bientôt recouvrir la glace sans tain. En sa qualité de ciseleur-mécanicien, le Roi admira fort l'invention; l'année suivante il rendait à Marie Antoinette surprise pour surprise. Il faisait poser derrière les deux glaces dans la profondeur du mur, un cadran avec les quatre points cardinaux. L'aiguille de ce cadran correspondait avec la girouette placée sur les toits et indiquait la direction du vent sans qu'on eût besoin de sortir. Ce mécanisme ingénieux était l'œuvre de Louis XVI [1].

A la suite de cette pièce se trouvaient les salons des dames et des chambellans. Dans l'un deux appelé salon vert, s'était passée en juillet 1830 une scène dramatique célèbre entre le duc d'Angoulême et le maréchal Marmont. Aux murs un portrait de l'Impératrice en costume Louis XV par Winterhalter. Dans le salon rouge se trouvaient entre autres tableaux le fameux *Henri III et*

1. *Histoire du Palais de Saint-Cloud*, par le comte Fleury.

le duc de Guise de Couder, rapporté à Paris avec d'autres toiles au début d'août en 1870. Si, à l'ordinaire, la vie menée au château de Saint-Cloud était fort simple, il y avait des exceptions pour les visites de souverains ou de princes à cette époque. Une des plus intéressantes et plus importantes au point de vue politique, est la visite faite en août 1855 par la reine Victoria dont il sera parlé plus loin.

CHAPITRE VI

L'EXPOSITION DE 1855

Voyage impérial en Angleterre. — Lord Cardigan. — L'Ordre de la Jarretière. — L'Exposition universelle. — Les arts à l'Exposition. — La Reine Victoria en France. — Canrobert. — Souvenirs de la Reine. — Visites du Roi Victor Emmanuel et du prince Guillaume de Prusse. — Une fête à Villeneuve-l'Étang. — La comtesse de Castiglione.

Pendant que les armées française et anglaise cimentaient en Crimée l'alliance des deux nations, l'Empereur jugea le moment opportun pour aller rendre visite à la Reine Victoria. Déjà, en septembre 1854, il avait eu à Boulogne une entrevue avec le prince consort d'Angleterre, Albert de Saxe-Cobourg. L'Impératrice devait accompagner l'Empereur. « Si elle parvenait à faire la conquête de cette reine austère, nul doute, écrit le général Fleury, que sa situation en serait grandement fortifiée. »

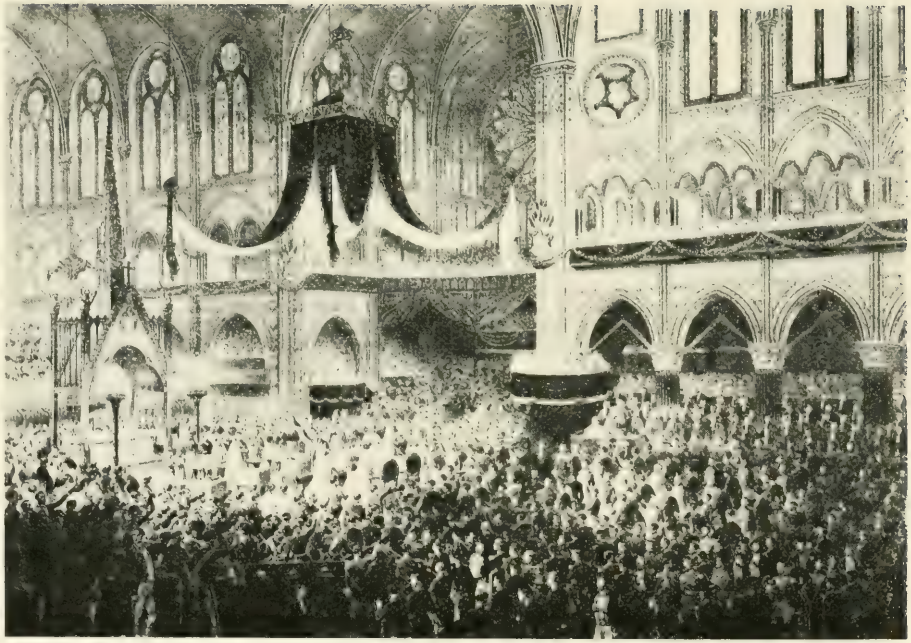
On a dit que l'Impératrice éprouvait quelqu'appréhension à affronter cette épreuve. Ces craintes n'étaient nullement fondées. « Ce voyage que justifiaient les circonstances était très habile; ainsi qu'on le verra plus tard, il a été le point de départ de l'amitié sincère que la reine a vouée à l'Impératrice et de l'affectueuse

sollicitude dont elle n'a jamais cessé, quand est venue l'heure de l'infortune, de lui prodiguer les plus gracieux témoignages.

Ce voyage était populaire parce qu'on y voyait la confirmation de l'alliance franco-anglaise. Une escadrille de six vaisseaux conduisait et escortait les souverains et leur suite sous les ordres du contre-amiral comte de Chabannes. Il arriva que le brouillard sépara le *Pélican* et le *Pétrel* qui transportaient les souverains et leur suite.

Le *Pétrel* qui avait à son bord les colonels Ney, Fleury, de Toulongeon arriva avec près d'une heure de retard à Douvres. L'Empereur et l'Impératrice étaient partis. Les aides de camp se jettent dans un train préparé qui les conduisait à Londres, où ils devaient, changeant de gare, prendre le chemin de Windsor.

« Au moment où nous montions dans la daumont qui nous avait attendus à Charing Cross pour nous conduire à Paddington-station, je me sentis saisir par le bras par un homme à bonne figure qui me dit d'un ton suppliant : « Je vous en prie, colonel, laissez-moi monter avec les valets de pied derrière cette voiture sinon je ne pourrai jamais rejoindre et j'arriverai beaucoup trop tard pour la toilette de l'Impératrice. Ah ! colonel, c'est désolant. Si j'arrive en même temps que vous, j'aurais du moins pour excuse d'avoir fait le possible. » Cet excellent homme qui me rappelait le désespoir de Vatel était Félix, le célèbre Félix, le coiffeur de Sa Majesté qui avait fait route avec nous sur le second bateau. Bien que je l'eusse parfaitement vu pendant la traversée, je ne le remis pas tout d'abord, tant il était bouleversé par les émotions de sa responsabilité, auxquelles, à voir son teint verdâtre, la mer n'était pas étrangère. Il va sans dire que je souscrivis au désir de Félix et que, pour un peu, dans sa reconnaissance il m'aurait baisé les mains.



Baptême du Prince Impérial à Notre-Dame (juin 1856).

(Cabinet des Estampes).

« Quand nous arrivâmes à Windsor, bien longtemps après le cortège impérial, je me précipitai chez l'Impératrice pour lui expliquer les péripéties de notre voyage et surtout excuser son malheureux coiffeur. Je trouvai l'Impératrice très calme : « J'espère qu'il ne se tuera pas de désespoir ; nos femmes l'ont à peu près remplacé. » N'en déplaise à l'amour-propre de Félix, l'Impératrice belle comme le jour alors, séduisante, gracieuse

Le prince Louis-Napoléon recevant Abd-el-Kader à Saint-Cloud.
Bas-relief de Carpeaux.

n'avait rien perdu à se passer du grand artiste. De ce soir même commença son immense succès [1]. »

La Reine et les jeunes princesses comblèrent l'Impératrice de prévenances et lui témoignèrent de toutes sortes leur sympathie. A l'égard de l'Empereur il y eut aussi des attentions délicates. La galerie dite de Waterloo où se trouvent les portraits de tous les souverains et hommes d'État ayant concouru aux événements de 1815 perdit son nom et fut appelée galerie des Tableaux.

Le lendemain, dîner de cent couverts servi dans de la

1. Général comte FLEURY, *Souvenirs*.

vaisselle d'or datant de plusieurs siècles. « Rien de plus pittoresque que la promenade autour des convives du « piper » de la Reine revêtu de son costume national et jouant de la cornemuse dont les sons mélancoliques vous transportent en idée dans les montagnes d'Ecosse.

A la revue donnée dans la journée il y eut un moment d'émotion quand l'Empereur s'avança au devant du général lord Cardigan, le héros de Balaklava.

Lord Cardigan avait été des amis du Prince Louis-Napoléon à Londres. Ils se retrouvaient dans des circonstances émouvantes. Chacun connaît l'énergique parole du général lorsqu'après avoir reçu l'ordre impérieux de lord Lucan, son chef, de charger dans des conditions qu'il savait désastreuses, il n'hésita pas cependant. Au moment de prendre son élan, se dressant sur ses étriers, il se tourna vers ses soldats : « Allons, s'écria-t-il, suivez-moi, et en avant le dernier des Cardigan ! » Rendant compte de cette revue, le général Fleury loue beaucoup la tenue et la discipline de l'armée anglaise, le respect de l'autorité de la foule que les policemen suffisent à maintenir.

Après les Ecossais aux formes athlétiques qui « rappellent les zouaves par leur désinvolture et leur marche hardie », et qui sont le clou d'une revue anglaise, le général admire fort les Life Guards, les Blue Guards et l'artillerie dont l'uniforme ressemblait beaucoup à l'artillerie de la garde impériale calqué lui-même, moins les couleurs, sur l'uniforme des guides.

Puis ce fut à Windsor l'imposante cérémonie de la remise à l'Empereur par la Reine de l'ordre de la Jarretière.

« A l'extrémité de la salle de la Jarretière dont le milieu était occupé par une grande table recouverte de velours violet, conte un témoin, s'élevait, sous un dais du plus riche aspect, un trône velours et ivoire. Dans la chambre de musique étaient placées des gardes de

la « Yeomanry » sorte de milice d'honneur créée par Henri VIII et dont le costume n'a point depuis cette époque subi le moindre changement. Dans la salle de réception et à l'entrée de la salle de la Jarretière, le service était fait par les gentilshommes d'armes tous officiers, appartenant la plupart à l'aristocratie — répondant aux anciens gardes du corps.

Dix-neuf membres de l'Ordre sur vingt-cinq étaient réunis dans la chambre de musique. Leur costume est le suivant : un grand manteau de velours bleu à queue traînante, relevé d'un collet en soie rouge autour duquel descend le collier ordinal.

L'évêque d'Oxford chancelier de l'Ordre fait l'appel nominal à 3 heures. Marche processionnelle des chevaliers qui viennent prendre place autour de la table violette.

A 3 heures et demie on annonce l'Empereur qui entre dans la salle de musique précédé de deux hérauts de l'ordre revêtus du manteau rouge. L'Empereur était accompagné du prince Albert à sa droite, du duc de Cambridge à sa gauche. La reine Victoria et l'Impératrice marchaient immédiatement après, suivies de leurs maisons.

L'évêque d'Oxford, après avoir pris l'agrément de la Reine, lit les statuts de l'ordre devant les princes qui se sont assis. Puis l'Empereur s'étant approché de la reine, en a reçu deux fois l'accolade ; « on a beaucoup remarqué, parmi les assistants, qu'au lieu d'une simple poignée de main que la souveraine donne habituellement au chevalier nouvellement élu, elle avait embrassé deux fois l'Empereur. »

Napoléon III a fait deux fois le tour de la table prenant la main de chacun des chevaliers... La cérémonie était terminée, et l'Empereur était reconduit dans ses appartements par le marquis de Breadalbane, grand chambellan. La journée se terminait par un

banquet de toute magnificence où le prince Albert porta la santé de l'Empereur et de l'Impératrice.

Après les solennités de Windsor, les fêtes de Londres : concert et bal à Buckingham palace, gala à Covent Garden, banquet offert par le lord maire à Guild Hall. Au moment où les souverains entrèrent dans la cité, la foule ivre de joie et d'enthousiasme voulait dételer les chevaux de la voiture. Au discours du lord maire, l'Empereur répondit en anglais et son discours fut salué d'acclamations prolongées.

Puis la présentation du *Common Council* et des *Aldermen* ; ceux-ci tenaient à la main une sorte de baguette dorée terminée par un aigle dont les serres laissaient échapper deux banderolles dorées où étaient inscrits en toutes lettres les noms de Napoléon et d'Eugénie.

Après la présentation, l'Empereur et l'Impératrice précédés de la lieutenance du lord maire et suivis de leur maison, de l'ambassade de France et d'une grande partie du corps diplomatique étaient introduits dans la salle du banquet. A 4 heures le cortège montait en voiture au milieu des acclamations populaires.

Après les ouvriers, ce furent les commerçants de Strand, puis les classes riches et aristocratiques dans Piccadilly, dans Hyde Park, en face la statue de Wellington. « Sur quatre ou cinq rangs, dit un récit anglais, se tenaient immobiles les riches voitures armoriées de l'aristocratie anglaise. Là aussi, Leurs Majestés ont été saluées par des vivats énergiques. L'enthousiasme était aussi universel que spontané. La nation tout entière, peuple, bourgeoisie, noblesse, a prodigué à l'envie les témoignages les plus éclatants de sa vive sympathie. »

A Covent-garden le gala fut une merveille. La loge royale tendue de satin blanc avec bouquets de fleurs était surmontée d'un dais gigantesque en soie rose voilée de dentelles, terminée par une couronne royale velours et or.

La salle était merveilleusement parée; l'auditoire se composait de toutes les solennités de l'Etat, de la Cour, de la Société, toutes les femmes ruisselantes de pierreries, les hommes en uniforme ou en costumes de cour.

« Le succès de l'Impératrice dans ces différentes solennités, ajoute le général Fleury, fut affirmé et consacré par l'admiration enthousiaste qu'elle inspira. Quant à l'Empereur, sans être trop flatteur, l'on aurait pu faire ce compliment qu'il semblait le roi de France et d'Angleterre présentant sa nouvelle épousée à ses peuples... Ces ovations, loin d'être banales, avaient mis Napoléon III et l'Impératrice en lumière, dissipé toutes les préventions et jeté les bases de cette amitié royale qui, malgré les vicissitudes des temps, ne s'est jamais démentie. L'écho de leur triomphe de l'autre côté de la Manche avait eu en France un retentissement considérable. »

Au moment de quitter Buckingham palace, le matin du départ, « une petite scène d'attendrissement montra plus éloquemment que les paroles, le chemin que l'Impératrice avait fait dans le cœur de la famille royale. »

Ce fut les yeux mouillés de larmes que la reine fit ses adieux à ses augustes hôtes et ce fut avec des sanglots que la princesse Victoria [1] se jeta dans les bras de l'Impératrice Eugénie. Quant au prince Albert, il avait subi, lui aussi, le charme de l'Empereur et lui témoignait une grande sympathie. Dans un écrit publié par le prince à la suite de son voyage en France il a fait de Napoléon III un portrait qui témoigne de son estime pour le jugement et l'esprit supérieur de l'Empereur. 55 n'est pas 58, comme on le verra, et trois ans après le prince Albert ne se montrera pas si aimable pour Napoléon III. Des événements, des complications auront surgi, à la suite de l'affaire Orsini, de l'*alien bill* et de ses conséquences, et le prince sera redevenu bien

1. Qui devint l'impératrice Frédéric.

germanophile et peu porté vers la France et son souverain.

*
* *

Le 15 mai 1855 avait été fixé pour l'ouverture de l'Exposition et l'on voulait donner à cette cérémonie tout l'éclat possible, suivant en cela l'exemple du gouvernement anglais lors de la première exposition de Londres. L'édifice élevé dans les Champs-Élysées qu'on a connu jusqu'en ces dernières années sous le nom de Palais de l'Industrie satisfaisait suffisamment l'œil. Les contemporains lui trouvaient l'air grandiose quoique pas à comparer au Palais de Cristal, mais les calculs faits à la hâte manquaient d'exactitude. On n'avait pas tardé à s'apercevoir que, malgré les proportions dont nées, son enceinte serait beaucoup trop étroite pour pouvoir contenir tous les envois qui seraient faits. On avait donc dû construire sur le Cours-la-Reine une longue avenue pour les machines. Derrière le palais était de plus construite une immense rotonde pour l'exposition des Beaux-Arts. Dans l'intervalle de ces divers bâtiments, des jardins, des fontaines égayaient l'œil et complétaient bien l'ensemble.

L'inauguration se fit en grande cérémonie. Trois ou quatre heures auparavant, les personnes munies de billets arrivaient en foule aux portes de l'édifice, et les voitures s'y pressaient. Il y eut beaucoup de désordre, heureusement pas d'accidents. A une heure le canon des Invalides annonça le départ du cortège impérial, qui se composait de six voitures d'apparat dont la dernière attelée de huit chevaux renfermait l'Empereur, l'Impératrice, la grande-maîtresse et le grand-maréchal du Palais. Cette dernière voiture était escortée par l'escadron des cent-gardes. Les cuirassiers de la garde impériale ouvraient et fermaient la marche.

Le prince Napoléon, comme président de l'Exposition, vint en grand uniforme et accompagné de nombreux fonctionnaires recevoir, sur le seuil l'Empereur et l'Impératrice. « L'éclatante beauté de l'Impératrice était encore relevée par une toilette d'une incomparable richesse. On voyait que l'on avait, à l'exemple de l'Angleterre, cherché par toutes les splendeurs à frapper l'imagination publique et à fixer dans la mémoire du peuple le souvenir de cette journée d'inauguration.

Les souverains se dirigèrent vers le trône élevé de plusieurs degrés sur une large estrade, surmonté d'un riche baldaquin et s'adossant à une muraille de velours cramoisi. Le cérémonial se déroula. L'Impératrice salua l'Empereur avant de s'asseoir sur son fauteuil. L'Empereur demeura debout. Alors le Prince Napoléon s'avança au pied des degrés du trône pour lire un discours très bien fait et très bien dit, exposant les travaux de la Commission dont il avait la présidence, puis les souverains descendirent de l'estrade et le cortège se reformant dans le même ordre qu'à son entrée parcourut l'avenue centrale de l'Exposition, revint par les côtés à travers les étalages encore incomplets et finalement regagna le centre de l'axe. Partout des vivats, des ovations. La journée était radieuse. La promenade terminée au milieu de l'enthousiasme de toute une foule, le signal du départ fut donné pendant que l'orchestre jouait la marche de *Guillaume Tell* [1].

Neuf mille cinq cents exposants français et dix mille cinq cents étrangers avaient répondu à l'appel que le gouvernement impérial avait adressé à l'agriculture et à l'industrie de tous les peuples civilisés. Par comparaison avec les chiffres établis pour les expositions qui suivirent, notamment avec les 75.000 exposants qui pri-

1. *Souvenirs* du vicomte DE BEAUMONT-VASSY, de la comtesse STÉPHANIE DE TASCHER, etc.

rent part à celle de 1900, ce total paraît modeste, mais il faut se rappeler les moyens de communication existant alors et conclure que c'était à l'époque un magnifique résultat. On a souligné ce fait que la Russie elle-même avait été invitée à envoyer au Palais de l'Industrie les produits de ses usines et de son agriculture. Si l'offre fut déclinée, les hostilités étant déjà engagées en Crimée, le fait lui-même prouve combien courtoises étaient restées les relations entre les belligérants. A ce propos M. G. Labadie-Lagrave, chargé de donner la synthèes des faits de l'année 1855, a excellemment dit [1] :

« La guerre de géants qui se poursuivait sous les murs de Sébastopol ne suscitait aucune haine dans le cœur des deux armées en présence ; les soldats qui, pendant la bataille, avaient reculé les limites de la bravoure humaine oubliaient pendant les armistices les coups terribles échangés la veille avec un égal héroïsme des deux côtés.

« Au début, le gouvernement avait eu quelque peine à entraîner le pays dans une guerre qui pouvait se justifier par de hautes considérations d'équilibre européen, mais ne répondait à aucun sentiment national. La bourgeoisie parisienne, très pacifique par ses instincts et par ses intérêts, n'avait pas vu sans inquiétude Napoléon III donner un démenti à la phrase célèbre qui avait désarmé tant de préventions et rallié autour du nouveau régime des millions de suffrage : « L'Empire, c'est la paix. » Une campagne de presse, d'autant plus facile à diriger avec succès, que les organes de l'opposition étaient réduits au silence, une impulsion fiévreuse imprimée aux travaux publics et le branle-bas d'une Exposition universelle eurent raison des répugnances de la première heure ; du moment où la prospérité matérielle de la capitale, non seulement n'était pas atteinte,

1. *Paris de* 1800 *à* 1900 publié sous la direction de M. Charles Simond, in-8, illustré, Plon, 1901.

L'Empereur Napoléon III
se rendant par plaine inondée d'Avignon à Tarascon (juin 1856)

(*Cabinet des Estampes*).

mais prenait un développement inespéré, l'opinion publique cessait de protester contre cette guerre, à la condition qu'elle eût l'excuse du succès.

« Les ravages du choléra dans les rangs de la plus homogène et de l'une des plus admirables armées qui aient porté le drapeau de la France, les lenteurs du siège de Sébastopol, les dissentiments survenus entre les commandants en chef des forces alliées jetèrent parfois un voile de deuil sur les fêtes de l'Exposition, mais une revanche décisive suivait toujours de près une infidélité de la fortune, et la nation entière, sans distinction de partis, était satisfaite d'un gouvernement qui lui apportait à la fois la prospérité matérielle et la gloire. »

*
* *

« L'intérêt de la France, a écrit Maxime du Camp, semblait concentrée dans les salles spéciales où Ingres, Delacroix, Decamp avaient exposé leurs œuvres. Ce fut une révélation. On vit d'un seul coup d'œil l'effort considérable que notre école avait accompli et comment partie de David, qui fut son premier chef à la fin du dix-huitième siècle, elle était arrivée, de progrès en progrès, à ouvrir des voies nouvelles où chacun avait été libre de s'engager selon ses affinités et avec son génie particulier. Nul rapport, nul point de contact entre Delacroix, Ingres et Decamps et en chacun d'eux, cependant, on sentait un artiste dont la puissance n'était pas discutable. » Suivent des réflexions sur l'art en général qui restent éternellement vraies et une théorie aussi sévère sur les nouvelles écoles :

« On apprécie dans un tableau non pas la reproduction de la nature, mais la façon dont la nature est interprétée, en un mot le sentiment personnel que l'artiste y a mis, sentiment original, distinct de celui de la foule, plus élevé, plus général, plus synthétique. L'art con-

siste à reconnaître et à dégager la beauté immanente des choses, beauté que le public ne voit et ne comprend que si on la met en lumière devant lui. C'est pourquoi les réalistes, les naturalistes, les impressionnistes peuvent faire des tableaux, mais ils ne feront pas de l'art ; ils seront des artisans habiles, des copistes scrupuleux, des imitateurs irréprochables, mais ils ne seront point des artistes. »

... Voici encore une conversation tenue le 26 mai et dont Maxime du Camp a pris note parce qu' « elle l'éclairait sur l'opinion que les artistes professent les uns pour les autres. »

« Le prince Napoléon, président de la Commission de l'Exposition universelle donnait des fêtes dans les salons du Palais-Royal. La réunion était nombreuse ; toutes les catégories du monde s'y mêlaient ; les ambassadeurs côtoyaient les industriels, les ministres étaient bienveillants pour les journalistes.

« Je me rappelle Louise Colet, sortant le plus qu'elle pouvait d'une robe en gaze bleue, plantureuse, gesticulant, parlant haut, essayant d'attirer les regards et se promenant de salons en salons au bras de Babinet qui jouait d'un air grognon son rôle de sigisbée. J'étais dans l'embrasure d'une fenêtre en compagnie de Jadin, de Delacroix et d'Horace Vernet, qui, frétillant et constellé de décorations, regardait les femmes avec un air vainqueur que ses cheveux blancs ne rendaient pas invincible.

« Jadin avait longuement parlé de l'œuvre de M. Ingres enchevêtrant si bien, selon sa coutume, les railleries et les choses graves que l'on ne savait s'il plaisantait ou s'il était sérieux. Delacroix dit : « Malgré ses défauts, on doit reconnaître dans Ingres des qualités de peintre. » Horace Vernet fit un bond : « Ingres, des qualités de peintre ? Dites donc que c'est le plus grand artiste du siècle. » Jadin laissa glisser son regard ironique sur Vernet auquel Delacroix demanda : « Que trouvez-vous

de si remarquable en lui ? Est-ce son dessin ? — Non, il dessine comme un ramoneur. — Est-ce son coloris ? — Ah ! pouah, tous ses tableaux sont en pain de seigle. — Est-ce sa composition ? — Vous moquez-vous de moi ? Il n'a jamais su agencer ses figures. — Quoi, alors ? — Est-ce son modelé, son rendu ? — Vous êtes fou ; il peint d'après le mannequin ; allez voir pour vous en convaincre son *Age d'or* au château de Dampierre ! » Delacroix se mit à rire et reprit : « Mais, s'il n'a aucune qualité, en quoi est-il le plus grand artiste du siècle ? » Vernet répondit en bredouillant : « Je n'en sais rien, mais c'est notre seul grand peintre. J'ai proposé au jury de lui attribuer une médaille exceptionnelle, parce que c'est honorer la France que d'honorer des hommes de génie. »

Vernet était fort irrité : « Si ça ne fait pas pitié, dit-il à du Camp, de voir Delacroix qui n'est pas capable de mettre un bonhomme sur ses jambes, qui prend des pieds de vache pour des pieds de cheval, nier le talent du père Ingres ! C'est de la jalousie. Moi, je ne suis pas comme cela, et mon plus vif plaisir est de reconnaître le mérite des autres. » Vernet me quitta pour aller saluer la princesse Mathilde... Je retournai vers Delacroix ; il disait à Jadin :

« Ce pauvre Vernet ! Il s'imagine peut-être qu'il sait peindre ? »

Jadin ne répliqua pas ; il regardait de tous côtés et semblait fort occupé à découvrir quelqu'un dans la foule. Delacroix lui dit : « Qui cherchez-vous donc ? » Jadin répondit : « Je cherche si j'apercevrai Ingres pour lui demander ce qu'il pense de vous. »

Delacroix aurait pu le dire, car il le savait. Quelques jours auparavant, un banquier, peu au courant des divisions de l'école française, avait eu la malencontreuse idée de réunir plusieurs artistes à sa table, entre autres Ingres et Delacroix. Delacroix fut bien accueilli, Ingres

fut fêté. Ce petit homme court, au front étroit et entêté parlant mal, intolérant, arrêté dans l'histoire du monde à Raphaël, ayant les jambes trop courtes, le ventre trop gros, les mains trop larges, avait un haut sentiment de sa valeur et savait qu'il était un maître. Là où il était, il dominait, ne demandait le nom de personne, et dans ceux qui l'entouraient ne voyait que des admirateurs.

On se mit à table ; vers le milieu du repas, Ingres commença à donner des signes d'impatience ; il venait d'apprendre que Delacroix était au nombre des convives. Lui, Ingres, l'adorateur du dieu Sanzio, dont il était le grand lama, lui, l'orthodoxe par excellence, assis à la même table que cet hérétique, ce relaps et communiant à la même table ! Il était ému et roulait des yeux furieux. Delacroix sur lequel ses regards étaient tombés plusieurs fois, avait pris cet air gourmé qui lui était habituel quand il ne se sentait pas à l'aise. Ingres cherchait à se contenir mais il n'y réussissait pas.

Après le dîner, tenant en main une tasse pleine de café, il s'approcha brusquement d'Eugène Delacroix qui était debout devant la cheminée et lui dit : « Monsieur, le dessin, c'est la probité, monsieur ! le dessin, c'est l'honneur. » En parlant il s'agitait ; il s'agita si bien qu'il renversa la tasse de café sur sa chemise et sur son gilet ; il s'écria. « C'est trop fort ! » puis, saisissant son chapeau, il dit : « Je m'en vais. Je ne me laisserai pas insulter un instant de plus ! « On l'entoura, on voulut le calmer, le retenir ; ce fut en vain. Arrivé près de la porte, il se retourna : « Oui, monsieur, c'est l'honneur ! Oui, monsieur, c'est la probité ! »

Delacroix était resté impassible. Diaz, qui était là, frappa sur sa jambe de bois et dit à la maîtresse de la maison, toute décontenancée : « Madame, c'est un vieux bonze. Sans le respect que je vous dois, je lui aurais passé mon pilon à travers le corps. »

. . . . . .

*
* *

Le principal triomphe de l'Exposition, ce fut la venue en France de la reine Victoria.

La reine d'Angleterre arriva le 17 avril presque à la nuit, et la foule désappointée ne pouvait distinguer les traits de la souveraine. On alluma les lanternes de la voiture; ce résultat ne fut pas des plus satisfaisants. « Mais on savait, dit un récit anglais, que la reine Victoria avait exprimé le désir d'être conduite à Saint-Cloud en voiture découverte au lieu de s'y rendre dans le carrosse de gala usité pour ces circonstances et qui était fermé. Les Parisiens surent gré à la Reine de son intention et ne lui marchandèrent ni vivats chaleureux ni ovations. Malgré l'obscurité naissante, la scène était vraiment belle. »

En raison des travaux entrepris à la gare du Nord et aux alentours, l'arrivée du train portant l'Empereur, la Reine, le Prince consort et leurs jeunes enfants se fit à la gare de l'Est. Le boulevard de Strasbourg était à peine bati à cette époque, mais la ligne était libre et ininterrompue jusqu'aux grands boulevards. Le cortège suivit alors cette voie de la porte Saint-Denis à la Madeleine, puis les Champs-Élysées, le bois de Boulogne jusqu'à Saint-Cloud.

« J'ai vu dans ma vie, dit le même témoin anglais, beaucoup de ces grands spectacles de parade, mais je n'ai rien contemplé qui fût comparable aux masses pressées du peuple couvrant la route jusqu'au bois de Boulogne, dans cet après-midi du samedi. Toute la population suburbaine avait afflué dans Paris. Une ligne d'infanterie bordait les boulevards d'un côté dans toute la longueur ; de l'autre les gardes nationaux. Pas une maison depuis la gare jusqu'à l'extrémité de la rue Royale qui n'eût ses emblèmes, ses trophées, ses ins-

criptions de bienvenue. Parmi les décorations les plus remarquables des artères de Paris, je citerai sans contredit le superbe arc de triomphe érigé par la direction de l'Opéra entre la rue de Richelieu et ce qui est aujourd'hui la rue Drouot. Il s'élevait jusqu'au quatrième étage des maisons voisines et ne semblait pas être un édifice temporaire, mais bien un monument destiné à braver les injures du temps. Aucune description ne peut donner une idée de sa grandeur. L'intérieur était entièrement garni de draperies de pourpre semées d'abeilles ; au sommet, des aigles immenses tenaient dans leurs serres d'énormes écussons portant entrelacés les monogrammes impériaux et royaux. En face du passage de l'Opéra-Comique se trouvait une statue allégorique sur un piédestal orné de drapeaux ; sur la petite place derrière l'Opéra-Comique on avait dressé un obélisque dont la base était la reproduction du palais de l'Industrie. Deux autres statues allégoriques, la France et l'Angleterre, avaient été érigées aux frais d'un bataillon de la garde nationale place de la Madeleine. » Partout des illuminations, des bannières, des drapeaux français et anglais entrelacés, des écussons garnis d'inscriptions. Ceci est la monnaie ordinaire des réceptions de souverains. Ce qu'on ne peut rendre, s'accordent à dire les témoins, c'est cet enthousiasme spontané, ces cris d'allégresse, ces vivats ininterrompus, ce désir de se montrer agréable et sympathique à la jeune reine que témoigna la population parisienne. On ne peut guère comparer l'arrivée de la reine Victoria, notre alliée de 1855, qu'à l'arrivée, en 1896, du czar Nicolas II notre allié de quarante ans après.

La soirée était radieuse... Un peu avant neuf heures on arriva au palais de Saint-Cloud. Les clairons sonnent, les tambours battent aux champs. Salves d'artillerie, acclamations unanimes. Au pied du grand escalier aux colonnes de marbre se tient l'Impératrice ayant à côté

d'elle la princesse Mathilde, sa maison et celle de l'Empereur. La Reine avec l'Empereur, l'Impératrice, le prince Albert, les princes et princesses gravissent l'escalier bordé des cent-gardes immobiles comme des cariatides. Après les présentations, grand dîner dans la galerie d'Apollon, puis cercle dans les appartements. Du balcon on voit Saint-Cloud et Boulogne illuminés, les méandres de la Seine resplendissants de mille feux et, à l'horizon, tel un géant couché dans la lumière, Paris monumental émerge.

La première journée de la Reine se passe à Saint-Cloud et aux environs. Promenade dans le parc avec l'Empereur avant le déjeuner; dans l'après-midi, au bois de Boulogne et jusqu'à Neuilly, la Reine ayant exprimé le désir de voir les ruines du château de Louis-Philippe livré aux flammes par les insurgés de 1848. Avec une mélancolique émotion, en souvenir de la famille royale qu'elle affectionnait, la Reine contempla les petits pavillons, épaves du passé. Qui pouvait se douter alors qu'à leur tour les Tuileries et Saint-Cloud subiraient le même sort? Loin d'entraver en quoi que ce soit les désirs de la Reine en ce qui touchait la famille royale, l'Empereur allait au-devant. Quelques jours après il conduisait la souveraine anglaise en phaéton à la chapelle de la route de la Révolte et lui donnait une médaille commémorative de la mort du duc d'Orléans.

Le général Canrobert arrivé depuis peu de jours avait été invité à dîner au château. Il était venu, le dimanche, à Saint-Cloud vers 4 heures et assista au retour de la Reine à qui l'Empereur et l'Impératrice venaient de faire les honneurs du bois de Boulogne.

« La Reine descendit de voiture, a-t-il raconté lui-même. Je la vois encore : malgré l'énorme chaleur, elle avait un massif chapeau de soie blanche avec bavolet par derrière et des plumes de marabout sur le haut. Sa figure me parut aimable; sa robe était toute blanche

avec des volants, mais elle avait une mantille et une ombrelle d'un vert cru qui me parut jurer avec le blanc du reste de son costume. Quand elle posa le pied sur le marchepied, elle retroussa sa jupe qui était fort courte, et je remarquai qu'elle était chaussée de petits escarpins attachés par des rubans noirs se croisant sur le cou-de-pied et le bas de la jambe. Mon attention fut surtout attirée par un objet assez volumineux qu'elle portait au bras : c'était un énorme cabas — comme celui de nos grand'mères — de satin ou de soie blanche sur lequel était brodé un gros caniche en or. La reine me sembla être petite, mais d'un aspect très aimable, et surtout, malgré le choquant de sa toilette, avoir grand air. »

Canrobert a le temps de passer l'inspection du château qui a été spécialement orné pour la circonstance. Louis Boulanger et Faustin Besson ont exécuté tout récemment des dessus de portes et des trumeaux, notamment deux toiles charmantes, *Flore et Zéphir* et *Psyché et l'Amour* qui ont disparu dans l'incendie de 1870. L'Empereur avait dirigé lui-même l'aménagement et l'ornementation des appartements de la Reine. Il avait voulu que ceux-ci rappelassent à ses invités autant que possible l'appartement de la Reine à Windsor; il en avait fait décorer et meubler les pièces en conséquence. D'un côté les fenêtres et le balcon donnaient sur Paris que l'on apercevait au delà des arbres du bois de Boulogne; de l'autre côté la vue donnait sur les parterres, les bassins et les jets d'eau du grand parc. Partout des meubles, des tableaux, empruntés au musée du Louvre, entre autres celui de la *Sainte Famille*, de Murillo, acheté depuis peu à la vente du maréchal Soult.

« La Reine, dit Canrobert, est enchantée, ravie de tout, de l'accueil de la population, de son installation et de toutes les attentions dont elle est l'objet; elle a été émerveillée de la capitale et du château de Saint-Cloud;

L'Impératrice Eugénie à Compiègne

mais elle est par-dessus tout heureuse de revoir Napoléon III qui a fait sa conquête au mois d'avril lorsqu'il s'est rendu en Angleterre. Sa conversation si simple, sa voix si douce, ses prévenances, l'absence de morgue, sa simplicité, et puis sa bonté qui perce dans ses actes, dans ses paroles, dans ses regards, dans toute sa personne, enthousiasment la Reine qui se sent attirée, subjuguée et voit en lui un héros de roman, un prince de féerie. »

A l'heure du dîner la Reine entra dans le salon avec l'Empereur. « Tout le monde s'inclina; elle vint droit devant moi. « Le général Canrobert ? — Oui, Madame. — Je suis heureuse de vous voir. J'ai tant entendu parler de vous que vous êtes déjà pour moi une vieille connaissance. — Madame, je suis presque sujet de Votre Majesté, car je fais partie de la corporation des marchands de poisson de Londres. Ces dignes négociants m'ont fait l'honneur de me nommer l'un des leurs après Inkermann. — J'ai demandé à l'Empereur que vous fussiez à table à côté de moi ; j'ai beaucoup de questions à vous faire sur la guerre, et vous en arrivez. — J'étais dans les tranchées il y a juste aujourd'hui quinze jours ; c'était mon tour de service et nous étions à moins de 200 mètres de Malakoff ! » Le prince Albert s'approcha alors et se mêla à la conversation. Puis, le dîner fut annoncé. Le général retrace ses observations. « Je suivis les souverains et me plaçai à côté de la Reine. Je pus alors la dévisager mieux qu'à sa descente de voiture. Elle était en toilette décolletée blanche avec des quantités de fleurs de géranium placées un peu partout. Elle avait les mains potelées avec des bagues à chaque doigt, même au pouce ; une d'elles me parut supporter un rubis prodigieusement gros et d'un rouge sang superbe. Elle avait de la peine à se servir de ses mains chargées comme des reliques et encore plus de peine à mettre et à retirer ses gants. Sur sa tête était une gerbe

d'épis de diamant, très en arrière. Elle se coiffait avec de longs bandeaux qui retombaient sur ses oreilles. Les yeux étaient beaux, regardaient franchement, intelligemment, et avec une grande douceur ; ils donnaient confiance. Elle avait un joli teint ; sa bouche dépareillait un peu sa physionomie, qui eût été jolie sans cela... Je fus à la voir de près, et à causer avec elle dans l'intimité, encore plus saisi que dans l'après-midi de son air de Reine ; dans la moindre de ses paroles, dans ses gestes, dans sa tenue, elle me parut être une grande souveraine, digne de gouverner des millions d'hommes. »

La Reine semblait au courant de tout. Elle avait le jugement bienveillant et parlait français dans la perfection. Canrobert est dans l'enchantement. Il dit à la souveraine son estime pour les soldats anglais, son affection pour les officiers.

« On pouvait ce jour-là parler hardiment de Crimée. La Reine, comme l'Empereur, était satisfaite des nouvelles de la guerre ; on avait eu la veille la dépêche annonçant la victoire de la Tchernaïa, et chaque jour mon successeur informait l'Empereur des progrès du siège et de quelque échec des Russes. On sentait maintenant que le drame touchait à son dénouement. »

Canrobert fait l'éloge des troupes anglaises à l'Alma, à Inkermann. « J'ai eu beaucoup de peine de la mort de lord Raglan. C'est l'échec du 18 juin qui l'a tué. Parmi les officiers anglais, outre ceux qui étaient dans mon état-major comme le général Hugg Rose, Claremont et Fooley, j'avais de grands amis, comme sir Georges Brown et sir Colin Campbell. Sir Georges m'a dit combien Votre Majesté s'intéressait à ses troupes. Il m'a conté qu'il avait été passé en revue à Windsor par Votre Majesté et le prince Albert, lord des fiançailles royales. »

La Reine se souvient... C'était à Windsor par un froid et une neige terribles. « J'avais mis mon costume mili-

taire, une sorte de redingote avec ma toque de Windsor, énorme casquette précédée d'une visière non moins énorme : je l'enfonçais sur le derrière de ma tête pour me couvrir les cheveux et me tenir chaud. C'était peu élégant. Albert m'avait bien enveloppée dans un large manteau, mais j'avais peur qu'il n'eût froid; il était encore dans son uniforme saxon tout vert, en grande tenue, avec des bottes à l'écuyère. Il était très beau... Regardez comme il était à ce moment... » Et la Reine me montra le portrait du Prince en miniature, fixé sur un bracelet. « Il ne me quitte jamais. » Je vis combien elle aimait tendrement son mari. Puis elle s'étendit sur la beauté de la France, sur l'amabilité des Français à son égard ».

De son côté la Reine a tracé ses impressions sur le vainqueur d'Inkermann. « Le général Canrobert était le principal invité. Il était à côté de moi. J'en fus enchantée. C'était un homme si bon, si droit, si sincère et si plein d'amitié, aimant tant les Anglais. Il est très enthousiaste et gesticule beaucoup en parlant; il est petit et porte ses cheveux, qui sont noirs, un peu longs derrière. Sa figure est rouge avec des yeux qui roulent. Il porte haut la tête. Il loua beaucoup nos troupes, parla des grandes difficultés de l'entreprise, des souffrances, des fautes commises et manifesta beaucoup de bonté pour nos troupes et nos généraux. »

« Le soir, continue Canrobert, il y eut concert des artistes du Conservatoire. Le prince Albert avait composé le programme par avance. Il tenait à voir la différence d'exécution des artistes anglais avec ceux de notre pays. Lui et la Reine étaient fort musiciens et tous deux avaient longtemps pris des leçons de Lablache. Le prince avait une très jolie voix de baryton et, quand il chantait dans l'intimité, la Reine l'accompagnait au piano. Il était aussi fort amateur d'orgue, en possédait un merveilleux à Windsor dont il jouait avec talent ; il

poussait la passion de la musique à tel point qu'il dirigea plusieurs fois des orchestres pour des sociétés d'art ou des œuvres de charité. »

Canrobert eut l'occasion de causer le lendemain avec le prince Albert qui lui avait demandé de venir à Saint-Cloud. Au cours de cet entretien, la Reine entra, se montra fort aimable pour le général qu'elle étonna par sa connaissance des moindres faits du siège, le questionna encore sur lord Raglan et sur son successeur; finalement, elle se leva, sortit et rentra un moment après avec un écrin dans la main, disant : « Général, je vous confère la grand'croix de l'ordre militaire du Bain. » Surprise témoignée par Canrobert qui ne s'attendait nullement à cette distinction très haute et à laquelle ne parviennent presque jamais les étrangers, et la Reine de dire : « Vous avez été un véritable ami de l'Angleterre et de mes soldats; je sais le service que vous nous avez rendu à Balaklava et à Inkermann. »

Quittons Canrobert pour passer rapidement en revue les fêtes données en l'honneur de la Reine et du Prince consort. C'est, à Saint-Cloud même, la représentation des *Demoiselles de Saint-Cyr*, d'Alexandre Dumas, jouées par la Comédie-Française; c'est la visite à Versailles et aux Trianons, le gala à l'Opéra avec l'Alboni, la Cruvelli, le *God save the queen* chanté dans un décor représentant le château de Windsor; c'est le bal à l'hôtel de ville [1], *Haydée* à l'Opéra-Comique, le *Fils de Famille*

1. Le bal s'ouvrit par un quadrille : la Reine dansait avec l'Empereur; la princesse Mathilde avec le prince Albert; l'ambassadrice d'Angleterre, lady Cowley, avec le prince Napoléon, et Mlle Valentine Haussmann, depuis vicomtesse Pernety, avec le prince de Bavière. « Tous, nous faisions cercle pour voir le quadrille impérial et royal. Je donnais le bras à la charmante princesse de Beauvau (fille du comte Komar), une Polonaise vaporeuse aux cheveux blonds frisés et au teint éclatant. Personne ne dansait mieux qu'elle. Dès que le quadrille commença, elle regarda attentivement, en experte. « Oh ! me dit-elle, la « Reine fait toutes les figures sans manquer un pas. Nous autres,

sur le petit théâtre de Saint-Cloud, les nombreuses promenades à l'exposition [1], la revue du Champ de Mars, le bal féerique de la Galerie des Glaces à Versailles.

« Parmi les personnages étrangers à cette fête, raconte Canrobert, se trouvait un grand Prussien à la tête carrée, au front haut et charnu, aux traits durs. C'était un ministre plénipotentiaire du roi de Prusse auprès d'une petite principauté allemande jusqu'ici oubliée. Il fut présenté à l'Empereur, ensuite à la Reine et au prince Albert. Il s'appelait M. de Bismark.

« Le Prince consort retint le comte de Bismark auprès de lui et l'entretint sur un ton de supériorité où perçait quelque pointe d'ironie; il lui reprocha d'employer l'influence réelle qu'il avait auprès de son souverain pour le pousser du côté des Russes. Moitié sérieux, moitié gouailleur, M. de Bismarck s'excusa en disant que le gouvernement prussien n'avait aucune raison de se brouiller avec la Russie. Quant à la reine Victoria, elle lui adressa quelques mots en allemand, avec plus de courtoisie que son mari, mais comme si elle parlait plutôt à un original qu'à un homme de haute valeur. »

Quelques jours après à la légation de Prusse, on présenta à Canrobert M. de Bismarck qui causa longuement avec lui. « Il me dominait de la tête. C'était un géant avec une chevelure abondante qu'il a perdue depuis, des taches de rousseur sur toute la figure et des longs poils roux sur les mains. Il était gai, spirituel, mais peu recherché dans ses anecdotes et ses bons mots, dans sa façon de manger à table. Il me parut fort instruit de tout, de la guerre comme de notre situation

« nous escamotons les détails de la contredanse. C'est le suprême « bon ton. La Reine, elle, danse consciencieusement. » (CANROBERT, *passim*.)

1. Pendant l'une de ces visites, le prince Albert ayant manifesté une grande admiration pour *la Rixe* de Meissonnier, l'Empereur acheta le tableau 25.000 francs et l'offrit à son hôte.

intérieure, mais je ne me doutais pas, à causer avec lui, de l'avenir qu'il réservait à l'Allemagne et à notre pays. Lui, j'en suis sûr, n'en avait nullement rêvé. »

Vers minuit eut lieu dans la salle de théâtre un magnifique souper par petites tables. Canrobert s'y trouvait assis à côté de Lady Churchill, dame du palais de prédilection de la Reine. Sans être très jolie, lady Churchill était charmante, gaie, aimable. Elle devint par la suite la compagne inséparable de la Reine ; sa mort ne précéda que de quelques mois celle de la souveraine ; celle-ci en conçut un chagrin si réel qu'on attribua pour beaucoup à cette perte la fin précipitée de Victoria, reine et impératrice.

Pendant ce mémorable séjour de la Reine on n'oublia ni les visites aux musées, ni les promenades dans Paris. L'acte le plus important, au dire de la Reine elle-même, fut la visite au tombeau de Napoléon aux Invalides, symbole de réconciliation entre les deux peuples. C'était le jour de la grande revue aux Champ de Mars, qui par suite de la chaleur n'avait été passée qu'à 5 heures du soir.

Ce ne fut qu'à 7 heures du soir que les souverains arrivèrent aux Invalides. On ne les attendait plus, le gouverneur, le général d'Ornano, croyant la visite décommandée. Prévenu, il fit battre le rappel et descendit dans la cour d'honneur. Le jour tombait tout à fait et le ciel devenu orageux venait de se couvrir subitement. En raison de l'obscurité le gouverneur fit distribuer des torches... On se rend compte du spectacle : Les tambours — des enfants — battant aux champs, les invalides s'alignant peu à peu avec leurs lances ornées de leurs flammes sous les arcades éclairées de façon si pittoresque ; la Reine conduite par l'Empereur et suivie de la princesse Mathilde et des siens descendant de voiture dans la grande cour, gagnant l'église Saint-Louis, arrivant derrière le maître-autel devant la porte du

caveau où les génies de bronze de Duret supportent l'épitaphe : « Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine... » La Reine passe devant les cénotaphes de Duroc et de Bertrand, elle regarde le caveau dont l'Empereur lui explique les détails. A cette époque le tombeau n'était pas encore dans l'excavation circulaire sous le dôme, le cénotaphe de porphyre rouge n'étant pas encore terminé. L'excavation était prête, gardée par les statues des campagnes de Napoléon (de Pradier) qui semblaient attendre. Le cercueil et les restes de Napoléon se trouvaient dans la chapelle latérale Saint-Jérôme. Au fond de la chapelle tendue de velours violet semé d'abeilles se voyait le tombeau doré recouvert de velours noir également semé d'abeilles avec de grandes broderies d'or; au-dessus, un aigle de bronze doré sortait de la muraille avec les ailes éployées et s'élançait au-dessus du cercueil. Sur un socle bas, l'épée d'Austerlitz, le petit chapeau d'Eylau, le grand cordon et la plaque de la Légion d'honneur.

Les lueurs vacillantes des torches semblent donner la vie aux choses. Émotion de tous, silence absolu devant ce spectacle étreignant. Soudain la Reine prend son fils le prince de Galles par la main et lui dit : « Agenouille-toi devant le tombeau du grand Napoléon. » A ce moment, raconte Canrobert, un orage terrible préparé par la chaleur torride des derniers jours éclate avec fracas, les coups de tonnerre répétés faisant trembler les voûtes de la chapelle. « Des éclairs rapides et répétés sans interruption donnèrent à cette émouvante et solennelle visite un aspect presque surnaturel par la teinte blafarde que les gens et les choses revêtaient continuellement. » Canrobert tout particulièrement est ému au delà de tout par ce spectacle grandiose et impressionnant... Il est pris de vertige, éclate en sanglots, se retire dès qu'il le peut.

La Reine, dans son *Journal*, ne se dérobe pas à

l'émotion : « J'étais là, au bras de Napoléon, devant le cercueil de l'ennemi le plus acharné de l'Angleterre, moi la petite-fille du Roi qui le haïssait le plus, et là, près de moi, son neveu, devenu mon plus proche, mon plus cher allié. Il semble que devant cette marque de respect envers un ennemi mort, les vieilles inimitiés et les anciennes jalousies se sont effacées et que Dieu a mis son sceau sur cette union qui est aujourd'hui si heureusement établie entre deux grandes puissantes nations. Puisse le ciel la bénir et la faire prospérer. »

« De tels contrastes, dira l'Empereur dans la note qu'il fit insérer au *Moniteur*, confondent les prévisions de l'homme, il ne reste plus à l'esprit qu'à s'incliner devant la sagesse suprême, dont la grandeur est seule immuable et qui soumet nos passions les plus opiniâtres à l'harmonie de ses desseins providentiels. »

Sur tout le séjour le *Journal* de la Reine exprime une satisfaction que rien ne semble avoir troublée. Le jour même du départ, la Princesse Victoria (la future impératrice Frédéric) et le Prince de Galles, en faisant leurs adieux à l'Impératrice, lui dirent quelle tristesse ils éprouvaient et la prièrent d'intercéder auprès de la Reine pour qu'ils pussent demeurer encore quelques jours à Paris où ils s'amusaient tant. L'Impératrice leur promit de transmettre leur requête mais sans grand espoir de réussir, parce que, disait-elle, la Reine et le Prince Albert voulaient avoir leurs enfants avec eux, à, Balmoral où ils se rendaient. « Oh ! répondit le prince de Galles, ils n'ont pas besoin de nous deux, ils en ont encore dix autres en Angleterre ! Le jour de son départ la Reine écrit : « Aujourd'hui dans ma chambre si bien décorée, dans ce beau palais de Saint-Cloud, au bruit des fraîches fontaines qui arrive à mon oreille, je veux écrire quelques paroles d'adieu. Je suis profondément reconnaissante pour les huit jours si heureux que j'ai passés ici. Que Dieu bénisse l'Angle-

Lonchamps en 1857

Par Marcelin. Gravure extraite du Monde Illustré.

terre et la France ! qu'il protège spécialement la précieuse vie de l'Empereur ! »

La Reine ne devait jamais se départir des sentiments personnels qu'elle avait voués à l'Empereur. De ce jour elle s'était attachée à lui pour toujours. « Je me sentais en sûreté avec lui. Il est impossible de ne pas l'aimer quand on vit avec lui, et il est presque impossible de ne pas l'admirer : » Il y aura parfois des nuages politiques dans l'alliance franco-anglaise ; l'affection personnelle ne se modifiera pas. Cette sympathie, la Reine la témoignera à l'Empereur exilé, à l'Impératrice veuve et cela jusqu'à la fin. Ailleurs il est parlé des sentiments du Prince Albert qui étaient loin d'être aussi francs et amicaux... Quant aux jeunes princes ils eurent la plus grande peine du monde à quitter l'Impératrice, qui les avait comblés d'attentions et de cadeaux.

Le départ des souverains s'accomplit avec la même solennité, le même déploiement de troupes, les mêmes démonstrations enthousiastes qu'à l'arrivée.

Cette visite de la Reine Victoria, au moment même où elle fut rendue, fit le plus grand effet en Europe. Un tableau de Muller représentant l'arrivée de la souveraine à Saint-Cloud fut placé dans le grand escalier. En vain, pendant l'incendie du Palais en 1870, le Prince royal de Prusse essaya de sauver cette toile où figurait sa femme, la Princesse Victoria ; attenant au mur, ce tableau ne put être sauvé.

Cette même année 1855 vit deux visites princières qui avaient chacune leur intérêt.

D'abord le duc et la duchesse de Brabant, que le prince Napoléon alla chercher à la gare du Nord pour les conduire à Saint-Cloud. L'Impératrice étant grosse, les fêtes furent intimes. « La jeune princesse, dit le général Fleury, parut enchantée des représentations et distractions offertes et le prince se montra sous un jour très favorable. Il faisait bien pressentir l'homme capable,

sage et instruit qui gouverne aujourd'hui la Belgique [1].

L'Empereur attachait un grand prix à recevoir le fils du roi Léopold, gendre du roi Louis-Philippe, et se montra plein d'attentions pour son hôte.

Pour le roi de Sardaigne qui arriva quelques jours après on déploya le même cérémonial que pour la reine d'Angleterre. Le colonel Ney avait été envoyé à sa rencontre à Marseille. Après de grands honneurs rendus depuis le moment du débarquement jusqu'à son départ pour Lyon où il était reçu par le maréchal de Castellane, Victor-Emmanuel se remettait en route pour Paris. A sa descente de wagon il était reçu par le prince Napoléon et le maréchal Magnan ; le régiment des guides que commandait le colonel Fleury fit entendre l'air national piémontais et la fanfare de la maison de Savoie, et le Roi sembla tout ému de l'accueil à lui fait. Le Roi était accompagné de sa maison militaire et du comte de Cavour, son premier ministre, qui avait su obtenir de l'Empereur le concours de l'armée sarde en Crimée. Pour Victor-Emmanuel il fut donné comme d'ordinaire revues et galas lyriques ; en l'honneur du roi chasseur, de grandes battues avaient été organisées et il sembla y prendre grand plaisir. Cavour observait..., et en quittant Paris il laissait comme représentant du Piémont son ancien secrétaire, le chevalier Nigra, et comme attaché militaire le comte de Vimescati, ancien familier de la cour de Turin. Le travail de séduction allait commencer auprès de l'Empereur.

*
* *

Le 27 juin 1856 eut lieu à Villeneuve-l'Étang une fête donnée en l'honneur de la grande duchesse Stéphanie de Bade.

1. Ceci était écrit en 1882. Le roi Léopold II est mort en 1909.

La Cour était alors à Saint-Cloud ; le choix de Villeneuve-l'Étang était d'autant plus indiqué que l'Impératrice était obligée de prendre encore beaucoup de ménagements. L'Impératrice recevait ses invités autour du petit lac qui s'étend devant la ferme suisse. « Elle était ravissante, dit un témoin avec sa robe blanche doublée de rose. Cette robe était un cadeau de la ville de Nancy ; on peut s'imaginer avec quelle perfection elle était brodée. »

Parmi les personnes présentes se trouvait la fameuse comtesse Verasis de Castiglione dont on commençait à parler.

Dès février, *Nemo* l'avait ainsi portraiturée dans le *Nord* : « La reine de la saison est nommée. C'est cette beauté incomparable que l'Italie nous a envoyée. L'Italienne à Paris, tel est le titre d'une symphonie que l'admiration chante du matin au soir et du soir au matin. C'est à qui vantera son profil, ses cheveux, ses yeux, et, suprême consécration de sa royauté, voici maintenant qu'elle a des ennemis. »

Son histoire ? Virginie Oldoïni, comtesse Verasis de Castiglione, est née à Florence en 1840. Sa mère est morte très jeune, son père, simple attaché d'ambassade lorsqu'il devint veuf, a depuis atteint les hauts grades de la carrière diplomatique. Par sa mère, Virginie Oldoïni est la petite-fille du jurisconsulte toscan, Antoine Lamporecchi. Elle a passé ses jeunes années dans le palais de sa mère sur le bord de l'Arno. Tout enfant elle avait déjà sa petite célébrité, tant elle était belle et répandait de charme auprès d'elle ; on en a fait une femme à l'âge où tant de jeunes filles sont encore en robes courtes. A treize ans elle a sa loge à la Pergola ; à quinze ans elle est fêtée dans le monde et ne tarde pas à être demandée en mariage par le comte Verasis de Castiglione que le roi Victor-Emmanuel nomme son écuyer.

Partout à Turin, à Londres, à Paris où elle promène

sa beauté ensorcelante, elle excite un enthousiasme général. Dans son *Journal d'un diplomate*, le comte Henri d'Ideville écrira : « Elle est merveilleusement belle, c'est entendu ; mais j'ajouterai hautement qu'elle a sur beaucoup de femmes une supériorité d'intelligence et de caractère qui ne le cède en rien à la supériorité que chacune d'elles lui reconnaît en grâce, en élégance et en beauté. » Et dans la préface de ce livre, M. Édouard Hervé, montant encore un échelon dans la gamme des louanges, dira :

« Une femme dont la Grèce eût divinisé la beauté, et qu'elle eût réservée pour modèle à Phidias et à Praxitèle : marbre antique égaré dans notre siècle profane. »

La comtesse Stéphanie de Tascher la juge plus froidement : « Elle était assurément d'une grande beauté, belle de la tête aux pieds, mais à mon sens une beauté de chair et non d'âme. Ce genre de femmes me fait plutôt l'effet d'un objet d'art, bon pour l'ornement d'un salon et l'occupation des oisifs, mais peu capable de toucher le cœur. Ce n'est pas tout à fait dans cet ordre d'idées que se placent les hommes, et il n'est pas jusqu'au maître de céans qui ne témoignât d'une admiration très vive et d'un goût très prononcé pour la splendide Italienne. Quant à elle, elle me produisit l'impression d'une personne parfaitement calme et froide, préparant et ménageant ses effets, et tendant sans dévier au but qu'elle s'était proposé ; ses véritables satisfactions devaient être des satisfactions d'amour-propre. Ingénieuse au suprême degré à attirer et à retenir l'attention sur elle, elle était, ce soir-là, tout en mousseline transparente, avec un chapeau garni d'une auréole de marabout blanc, et sa chevelure avait l'air de ne pouvoir être comprimée, tant elle s'étalait sur ces épaules. Toilette d'apparition, me disais-je, pour faire un effet fou. Que de vertu il eût fallu pour y résister ! »

Cependant le programme se déroulait de façon exquise. « De jolies barques pavoisées et illuminées nous invitaient à une promenade sur l'eau. L'Empereur avait la sienne, dont il était le rameur, ce qui lui a permis de promener quelques dames choisies par lui. La musique des Guides, magnifique régiment créé par le colonel Fleury, se faisait entendre pendant les promenades. Pour ceux qui craignaient l'eau, il y avait une salle de danse délicieusement ornée et éclairée. »

« Tout à coup la musique militaire cesse, et des chants se font entendre, d'une grande suavité. On fait silence pour les écouter. Deux grandes barques, illuminées en festons, contenaient les exécutants ; c'étaient les chœurs du Conservatoire.

« Tandis que leurs chants se répandaient dans les airs, voici que tout s'éclaire de mille couleurs sous les feux de Bengale. Les barques s'éloignent lentement, et quand les chants ont cessé, la musique des Guides reprend avec une nouvelle vigueur.

« ... Pour finir, le feu d'artifice qui semble sortir du lac, grâce à un procédé aussi simple qu'ingénieux, qui avait consisté à enfermer les différentes pièces dans d'immenses bouteilles. C'était le signal de la fin. L'Empereur s'est mis à la tête du brillant cortège et l'on s'est dirigé vers les salons du château de Villeneuve où un souper était servi.... »

CHAPITRE VII

LE CONGRÈS. LA NAISSANCE DU PRINCE IMPÉRIAL

Joie universelle à la naissance du Prince Impérial. — L'Europe monarchique et le Saint-Siège. — Les Cantates. — *Le Figaro*. — Signature de la paix. — Le mouvement mondain. — Les inondations. — Visites princières. — Baptême du Prince Impérial.

Au milieu de mars 1856, les travaux du Congrès approchaient de leur terme et chacun pouvait prévoir la signature prochaine de la paix. C'est au milieu de ces espérances, devenues certitude prochaine, que l'Impératrice mit au monde le prince Impérial. Les dernières semaines, elle avait dû s'effacer.

La veille du grand jour, elle souffrait beaucoup, et les médecins croyaient la délivrance proche. Le travail s'étant arrêté, la journée se passa dans l'attente.

Les douleurs recommençant le soir, l'Empereur fit prévenir les membres de la famille impériale, les présidents du Sénat et du Corps législatif, les ministres, les grands officiers et les premiers officiers de sa maison de se rendre aux Tuileries.

Chez la duchesse de Bassano, chez la comtesse de Tascher la Pagerie il y avait foule : membres du Corps

diplomatique, amis de la Cour, parents des dames du palais et des officiers de la maison. « Chacun restait collé aux fenêtres, écrit la comtesse Stéphanie de Tascher, regardant la cour des Tuileries, dans laquelle des gens allaient, venaient, s'agitaient en tous sens ; nous fixions les fenêtres du palais, dont les taches lumineuses dans la nuit semblaient des signaux qui nous avertissaient que le moment était proche. »

Toute la soirée se passa ainsi dans une attente fiévreuse. On savait que l'Impératrice souffrait extrêmement et ces souffrances se prolongeaient au delà de l'habituelle mesure. Le travail se faisait lentement, la nuit pouvait se passer sans amener de résultat ; peu à peu les hôtes occasionnels des Tuileries — sauf ceux qu'appelaient leur situation officielle — se retiraient vers une heure du matin.

Trois heures et demie ; le bruit du canon fait tressauter la capitale. Tout le monde est sur pied. Comme en 1811 chacun « attendant, prosterné, que le ciel eût dit oui », comptait les coups de canon qui tonnaient dans la nuit... Vingt, vingt et un, vingt-deux... Dieu soit loué, et les cris d'allégresse se mêlent à la voix de bronze jusqu'au cent unième coup. Un fils, l'Empereur a un fils !

20 mars 1811, 30 septembre 1820, 16 mars 1856, on rapprochait ces dates où les héritiers du premier Empire, de la royauté, du second Empire, vinrent au monde dans des conditions analogues, en ce même palais des Tuileries, attendus par tout un peuple, attendus par toute l'Europe ! En cette demeure des rois, on vit se reproduire les mêmes adulations, on vit se répéter les mêmes joies, les mêmes acclamations, les mêmes illusions, les grands corps de l'État adressèrent les mêmes félicitations et les mêmes hommages. Les poètes accordèrent leur lyre avec semblable enthousiasme. Le lendemain, en même temps qu'on apprenait que l'enfant

Un des premiers portraits du Prince Impérial

(Dans le coin à droite, l'Empereur)

Photographie de Pierson.

impérial, ondoyé aussitôt sa naissance, aurait pour parrain le Saint-Père et pour marraine la reine de Suède, que l'Empereur et l'Impératrice seraient parrain et marraine de tous les enfants légitimes nés en France dans la journée du 16 mars, *le Moniteur* publiait une pièce de vers de Théophile Gautier.

Au vieux palais des Tuileries
Chargé déjà d'un grand Destin,
Parmi le luxe et les féeries
Un enfant est né ce matin.

Aux premiers rayons de l'aurore
Dans les rayons de l'Orient
Quand la ville dormait encore,
Il est venu, frais et riant...

Et le canon des Invalides,
Tonnerre mêlé de rayons,
Fait partout aux foules avides,
Compter ses détonations

. . . . . .

C'est un Jésus à tête blonde
Qui porte en sa petite main,
Pour globe bleu, la paix du monde
Et le bonheur du genre humain.

La crèche est faite en bois de rose,
Ses rideaux sont couleur d'azur,
Paisible en sa conque il repose
Car *fluctuat nec mergitur.*

Sur lui la France étend son aile.
A son nouveau-né, pour berceau,
Délicatesse maternelle,
Paris a prêté son vaisseau.

Qu'un bonheur fidèle accompagne
L'enfant impérial qui dort,
Blanc comme les jasmins d'Espagne,
Blond comme les abeilles d'or !

Le 18 mars, l'Empereur recevait aux Tuileries les grands corps de l'État... Son discours parut empreint de mélancolie, on sentait qu'il essayait de réagir par

la joie du présent et l'espérance du futur contre la tristesse involontaire que lui inspiraient les souvenirs et les leçons du passé. « Les acclamations unanimes qui entourent son berceau ne m'empêchent pas de réfléchir sur la destinée de ceux qui sont nés dans le même lieu et dans des circonstances analogues. »

Devant les marques de sympathie venues de toute part il voulait néanmoins se rassurer et ajoutait : « Si j'espère que son sort sera plus heureux, c'est que d'abord, confiant dans la Providence, je ne puis douter de sa protection, en la voyant, par un concours de circonstances extraordinaires, relever tout ce qu'il lui avait plu d'abattre il y a quarante ans, comme si elle avait voulu vieillir par le martyre et par le malheur une nouvelle dynastie sortie des rangs du peuple... L'histoire a des enseignements que je n'oublierai pas. Elle me dit, d'une part, qu'il ne faut jamais abuser des faveurs de la fortune, de l'autre qu'une dynastie n'a de chance de stabilité que si elle reste fidèle à son origine, en s'occupant exclusivement des intérêts pour lesquels elle a été créée. Cet enfant que consacrent à son berceau la paix qui se prépare, la bénédiction du Saint-Père, apportée par l'électricité une heure après sa naissance, enfin les acclamations de ce peuple français que l'Empereur a tant aimé, cet enfant, dis-je, sera digne, je l'espère, des destinées qui l'attendent. »

Aux membres du Congrès, que le même jour l'Empereur recevait en audience solennelle et qu'il remerciait de leurs félicitations, il disait : « Je suis heureux que la Providence m'ait envoyé un fils au moment où une ère de réconciliation générale s'annonce pour l'Europe »...

Le Saint-Père célébrait dans la basilique de Saint-Pierre la messe pontificale du dimanche des Rameaux lorsque parvint à Rome la nouvelle de la naissance du prince Impérial. Aussitôt cent un coups de canon, tirés

du château Saint-Ange, l'annoncèrent à la nombreuse population réunie pour la cérémonie.

Quelques jours après le comte de Rayneval, ambassadeur à Rome, rendait compte au ministre des Affaires étrangères de l'effet produit. Il disait, de plus : « Le Saint-Père a été très vivement touché de l'heureuse pensée de Sa Majesté de mentionner dans son discours la bénédiction pontificale arrivée au jeune Prince dès sa naissance. Outre ce qui la concernait personnellement dans cette manifestation des sentiments de l'Empereur, Sa Sainteté a hautement applaudi à cet éclatant témoignage de l'union des deux pouvoirs et de leur sympathie réciproque. »

De plus, le Pape avait décidé que la rose d'or que chaque année il bénit pendant le Carême et qui est toujours donnée à une princesse, serait remise cette année-là à l'Impératrice. Aucun présent ne pouvait être plus agréable à la souveraine que la rose d'or, dont elle était si digne par sa foi et son dévouement aux intérêts du Saint-Siège. A cette époque les nuages qui devaient s'élever entre la Papauté et le gouvernement impérial n'existaient pas et l'accord paraissait absolu. Dès son avènement, l'Impératrice s'était montrée dévouée aux œuvres de charité, et elle s'occupait avec sollicitude des fondations placées sous son patronage : notamment de l'hospice Eugène-Napoléon dont le premier capital fut la somme de 600.000 francs destinée d'abord par la ville de Paris à l'achat d'un collier pour la souveraine; de l'hôpital Sainte-Eugénie, de l'Orphelinat du Prince Impérial, de la Charité maternelle, etc. *La Société de Sauvetage des naufragés* était placée ainsi que toutes les salles d'asile sous la tutelle de l'Impératrice. A l'occasion de la naissance du Prince Impérial, des comités de souscription s'organisèrent à Paris et dans les environs pour offrir un témoignage de dévouement à la souveraine. Les souscriptions dont le chiffre était limité entre 5 et

50 centimes atteignirent plus de 80.000 francs avec 600.000 signatures : on voit par là que les classes ouvrières avaient tenu à donner ce signe de sympathie.

Les présidents des comités ayant demandé quel emploi l'Impératrice désirait en faire, M. Billault, ministre de l'Intérieur, répondit le 20 mai : « L'Impératrice vous remercie pour elle et son fils. Elle acceptera avec gratitude les volumes de signatures, éloquent témoignage des sentiments de la population parisienne, mais quant aux sommes produites par la souscription, vous lui permettrez d'en faire comme des 600.000 francs votés lors du mariage par le Conseil municipal, une œuvre de bienfaisance pour les enfants du peuple. Patronne des sociétés de charité maternelle et des salles d'asile, elle désire placer sous le patronage de son fils les pauvres orphelins. Elle veut que le malheureux ouvrier enlevé prématurément à sa famille emporte du moins en mourant la consolante pensée que la bienveillance impériale veillera sur ses enfants. Une commission permanente et gratuite recherchera dans Paris et les orphelins et les honnêtes ménages d'ouvriers qui, moyennant une subvention annuelle, voudront prendre chez eux ces pauvres enfants, les élever, leur donner une nouvelle famille et l'apprentissage d'un état... L'Impératrice aura ainsi réalisé la pieuse et délicate pensée d'assurer à ces pauvres petits êtres que la mort a privés de leur soutien, non pas l'abri d'un hospice, mais l'appui, l'affection, les soins d'une nouvelle famille. »

On ne saurait citer toutes les cantates, toutes les poésies composées en l'honneur de l'enfant impérial.

Contentons-nous de donner quelques-uns des vers de M. Camille Doucet qui parurent au *Moniteur* du 20 mars. L'auteur mettait en avant cette idée que le berceau du jeune prince paraissait à la plupart un gage de sécurité, et que cette fois, l'édifice dynastique paraissant solide,

la France après tant de tempêtes retrouvait enfin un ciel serein :

Trois fois depuis quarante années
S'est rempli le berceau des rois
Et trois fois se sont détournées
Les infidèles destinées
Qui l'avaient salué trois fois.
. . . . . .
La France après mille naufrages,
Impatiente de repos,
S'élançait vers tous les rivages,
Souriait à tous les présages,
S'abritait sous tous les drapeaux.

C'est la fin des heures de doute,
Des folles instabilités,
Plus de périls que l'on redoute,
Plus de berceaux perdus en route,
Plus de trônes déshérités...

Dors, enfant et que Dieu t'inspire!
Dormez aussi, mère sans peur.
La France qui pour vous conspire
Vous donnait naguère un empire :
Vous lui donnez un empereur.

A peine né, le Prince Impérial avait déjà comme « gouvernante des enfants de France » l'amirale Bruat, veuve du grand marin mort en Crimée, deux sous-gouvernantes, Mmes Bizot et de Brancion, veuves également de deux officiers généraux morts à la dernière guerre, il avait sa gouvernante anglaise, l'excellente Miss Shaw, bientôt son écuyer, M. Bachon... Il avait aussi ses flatteurs et ses pétitionnaires : un exemple curieux entre autres :

En ce moment le *Figaro*, pour irrévérences, imputations calomnieuses contre le pouvoir, venait de subir plusieurs condamnations à la prison et de nombreuses amendes. La vente du journal était interdite sur la voie publique, on croyait ses heures d'existence comptées, lorsque Villemessant, son rédacteur en chef, eut l'idée ingénieuse d'adresser au Prince Impérial cette lettre datée du 20 mars 1856, jour de la naissance du roi de Rome :

« Monseigneur, il y a aujourd'hui quarante-cinq ans un prince naissait aux Tuileries. Quelques jours après cet événement, un solliciteur se présentait au palais pour remettre un placet au roi de Rome. L'Empereur, votre grand-oncle, voulut que la pétition fût remise à son héritier en personne. Puis il dit au solliciteur : « Qu'a répondu le roi de Rome ? — Rien, Sire, mais qui « ne dit mot consent, je suis donc autorisé à penser que « le prince accueille ma demande. » Napoléon ratifia le tacite engagement de son fils.

« Monseigneur, sous les auspices de ce précédent, le *Figaro* vous remet aujourd'hui sa pétition. Les cent un coups de canon qui ont salué votre naissance nous apportaient l'espérance, car nous savions que vous entriez dans le monde les mains pleines de pardons et d'indulgence.

« Aussi, *Figaro* a-t-il pensé qu'en prince homme d'esprit, à votre entrée dans le monde, vous vous diriez : » Je viens de sécher bien des larmes. *Figaro* « est à coup sûr bien moins coupable que ceux à qui « j'ai fait grâce. Rendons la vie à *Figaro*, et qu'il « apprenne de nous à être indulgent, même pour le « vice et le ridicule. » Voilà donc, Monseigneur, notre pétition entre vos mains. Ne dites pas non, *Figaro* est sauvé. » *Figaro* fut en effet sauvé. On lui fit remise des peines à subir ; la vente sur la voie publique fut rétablie, et ainsi ressuscita le journal qu'on croyait mort.

*
* *

Au printemps de 1856, après ces deux grands événements : la naissance du Prince Impérial et la signature de la paix, Paris se montrait plein d'entrain et de gaieté. Tous étaient à l'allégresse ; détente dans les partis d'opposition ; émulation partout de fêtes, de luxe, de toilettes.

Sur le mouvement mondain de l'époque, en dehors des mémoires et des chroniques parisiennes, on consultera avec fruit les correspondances publiées dans quelques journaux étrangers et qu'on omet généralement de compulser.

Henry de Pène, sous le nom de Nemo, écrivait alors dans *le Nord* une série de chroniques. Du bal costumé donné par la duchesse Pozzo di Borgo en son hôtel de la rue de l'Université il faisait un récit dithyrambique.

« Maintenant, disait-il, muse des plaisirs mondains, chante le bal costumé de Mme Pozzo di Borgo, qui mettait depuis deux mois les têtes à l'envers, en dépit du carême, en dépit du Congrès et qui a mis sur le flanc tant de vaillants danseurs. » Les musiciens avaient revêtu des dominos, les gens de service portaient l'épée, la poudre, l'habit à la française... Un des plus beaux costumes était celui du duc de Fitz James, calqué sur le modèle du Roi-Soleil dansant dans les ballets de Versailles...

« A minuit et demi, dit le chroniqueur, une troupe de bohémiens, qu'on attendait à onze heures, a fait son entrée... Ils s'étaient arrêtés en route pour se faire admirer de ceux de leurs amis qui n'allaient pas au bal... Avec eux a commencé le véritable succès de la fête. A six heures du matin, elle durait encore. Ces bohémiens des deux sexes ont dansé si bien un si charmant quadrille-ballet qu'à la demande générale il a fallu l'exécuter une seconde fois. Ils ont préalablement recommencé leur entrée au son des tambours de basque, précédée du Soleil. »

Le soir même du 3 avril avait lieu une fête en l'hôtel de la légation de Prusse, le bel hôtel de la rue de Lille qui sous le règne de Napoléon était habité par le prince Eugène de Beauharnais et où depuis nombre de lustres est installée l'ambassade d'Allemagne. Le comte de

Hatzfeld et sa femme, fille du maréchal de Castellane (depuis duchesse de Talleyrand et de Sagan) comme on l'a déjà dit y donnaient un grand bal en l'honneur des plénipotentiaires du Congrès.

A cette époque, comme, d'ailleurs, presque toujours, les ambassades offraient le terrain neutre où se rencontraient les coryphées des différents partis : M. Guizot à côté du comte de Morny, M. Thiers à côté de M. Baroche ou de M. Rouher, le comte de Montalembert en face de M. Achille Fould, M. Berryer vis-à-vis du comte Walewski ou de M. Mocquard, le duc de Broglie à côté du comte de Persigny. Que les membres du Congrès fussent l'objet de l'attention générale, rien d'étonnant à cela. Il y avait aussi d'autres sommités étrangères comme le maréchal Narvaez, comme lord Clarendon, comme les princes Reuss, In, Olozaga, comme la comtesse de Montijo, celle-ci accompagnée d'une jeune nièce, Mlle Sophie Valera de la Paniega, qui deux ans après épousera le maréchal Pélissier, duc de Malakoff.

Nemo explique pour les lecteurs du *Nord* la difficulté « qui gêne singulièrement les grands personnages revêtus d'un titre officiel. Ils se trouvent en face d'une société parisienne divisée en deux camps bien distincts. Ceux qui vont, ceux qui ne vont pas aux Tuileries. Des sympathies privées, d'anciens rapports, des affinités de famille rattachaient à bon nombre de Parisiens récalcitrants les représentants des puissances amies de la France. D'un autre côté il est incontestable que leur milieu naturel est indispensable, c'est la Cour auprès de laquelle ils sont accrédités.

Le candide Nemo nous a exposé là des vérités qui nous paraissent aujourd'hui des vérités de la Palice. Mais à l'époque où il y avait non pas deux sociétés, comme semble le croire de Pène, mais plusieurs, elles-mêmes divisées en fractions, l'explication paraissait nécessaire. A maint légitimiste que ses traditions de fa-

L'Empereur et l'Impératrice distribuant des décorations
au camp de Châlons

Dessin de Gustave Doré extrait du Monde Illustré.

mille plus que ses goûts éloignaient de la Cour, à maint orléaniste qui ne pouvait ouvertement s'y montrer mais qui avait besoin des ministres de l'Empire pour des questions industrielles ou économiques, il pouvait être agréable ou commode de trouver des terrains neutres. Celui des ambassades était tout trouvé ; de plus les salons du ministère des Affaires étrangères s'ouvraient tout grands à ceux qui, sans fréquenter les Tuileries, n'étaient pas mécontents d'en connaître les hôtes.

La ville autant que la Cour était en fête ; le pays tout entier s'agitait d'allégresse, de la satisfaction de vivre heureux, de jouir de l'heure présente qui s'offrait belle, rassurante, grosse d'espoirs et de fortune. Le commerce et l'industrie réalisaient de grands bénéfices, les financiers ne cachaient pas leur optimisme cependant que le « bâtiment » marchait sans trêve — trop au gré de certains esprits chagrins qui reprochaient au baron Haussmann ses continuels coups de pioche. Le souci de l'hygiène publique, le goût des voies larges et rectilignes, des squares en pleins centres populeux exigés par l'Empereur et exécutés par le préfet de la Seine et ses aides de camp, firent-ils sacrifier, à côté de hideuses masures, quelques maisons à prétention historique, déterminèrent-ils d'inutiles hécatombes de pierre, cela est possible ; il paraît bien difficile que des transformations semblables à celles qui se sont opérées dans Paris sous le second Empire se soient faites sans quelques égratignures. Pour s'enhardir à aller de l'avant, se sentant appuyé par le souverain, soutenu par la majeure partie de la population, le baron Haussmann ne manquait pas de poser règles et axiomes. Il avait proclamé : « que les dépenses extraordinaires ne sont pas les ennemies des budgets ; que si elles sont faites avec intelligence elles enrichissent, loin d'appauvrir, et amènent un accroissement général du revenu ». Il aimait rappeler le mot de Louis XIV à Mansart : « Bâtissez, bâtissez toujours, nous

ferons l'avance, les étrangers nous la rembourseront. » Et en effet les étrangers accouraient en foule. Après le congrès de Paris comme après le traité d'Amiens en 1801, c'était à qui viendrait goûter les « douceurs » de la paix dans la ville des arts, des lettres et des plaisirs par excellence.

Quant au Parisien, après avoir d'abord critiqué les transformations qui crevassaient bien quelques voies, entravaient la circulation de certains quartiers, gênaient surtout ses us et sa routine, il applaudissait au fait accompli ou sur le point de s'accomplir. En 1856 il y a déjà beaucoup de fait, non pas tout ce qui est projeté. Le nouveau Louvre sera quelques mois encore couvert d'échafaudages, mais on devine le majestueux ensemble qui découlera bientôt de sa réunion aux Tuileries... Toute une percée de boulevards centraux en attendant ceux qu'on appelle encore les boulevards extérieurs, toute une éclosion de jardins et de squares déversant la lumière, la verdure, l'air et... par conséquent la santé publique ; des dégagements de vieilles églises, des restaurations de vieux édifices épargnés, des rues nouvelles amenant tout un mouvement, mettant en valeur des îlots perdus, voilà ce que voit le Parisien conquis au système de l'amélioration. Ceci n'est pas tout, même à l'époque.

« Quand le temps était beau, a écrit M. Pierre de la Gorce, si peu suspect de partialité pour le Second Empire, volontiers le Parisien prolongeait sa promenade ; il la prolongeait par le Carrousel définitivement débarrassé des honteuses construtions qui, si longtemps, l'avaient obstrué ; les plus vaillants poursuivaient leur route, et, à travers les longues avenues, gagnaient les Champs-Élysées, le Bois de Boulogne même qu'un art plein de gracieux désordre achevait d'embellir et qui imitait, dans un cadre plus beau encore, les splendeurs d'Hyde Park. »

Dans ce tableau sur lequel se dessinent à peine des ombres, M. de la Gorce dit encore :

« Chemin faisant, on admirait le service de police réorganisé et accru, la voirie mieux organisée, le macadam se substituant aux pavés, le service des eaux amélioré et développé, la circulation publique par les omnibus qui commençaient à circuler dans tous les quartiers... Puis quand le soir conviait au retour, on s'émerveillait des interminables cordons de gaz qui s'allongeaient sur les deux côtés des voies régulières, et sous l'éblouissement de toutes ces choses nouvelles, dont il semble que nous avons toujours joui, les plus sages, les plus prévoyants, les moins enthousiastes se prenaient à oublier les soucis du présent, à admirer ce Paris de Napoléon III si brillant, si animé, si doré, à souhaiter que, malgré des signes contraires déjà visibles, le Second Empire égalât par son renom de sagesse le séduisant prestige qu'il devait à son éclat. »

Il serait trop long de donner la liste des fêtes données en l'honneur des plénipotentiaires du Congrès de Paris. Celle du 7 avril, qui avait pour théâtre l'Hôtel de Ville, semble avoir été une des plus brillantes. Dans la galerie des fêtes, une scène est dressée; au programme : *le Concert à la Cour*, d'Auber, avec l'Alboni, Mmes Caroline Duprez, Jourdan et Wicquier; des danses avec la Rosati et Mérante; l'orchestre est dirigé par Pasdeloup, qui devait plus tard instaurer les concerts périodiques qui eurent depuis tant d'adeptes.

Des flots de lumière, des ruissellements d'élégance, un souper magnifique.

Un témoin, la comtesse de Danrémont, écrira : « Nous avons magnifiquement traité les plénipotentiaires, et, ce qui m'étonne, c'est qu'ils aient résisté à ces batailles de fourchettes et de bouteilles. Il paraît qu'ils ont été surtout émerveillés de la splendeur avec laquelle nos fonctionnaires sont établis. L'Hôtel de Ville est effectivement le premier du monde, et la fête qu'on leur a donnée ne pouvait être d'une magnificence aussi extra-

ordinaire qu'à la condition d'être payée par la Ville de Paris. »

Douze cents personnes assistaient, le 10 avril, au bal donné par l'ambassadeur de Turquie, Méhémet-Djemil-bey et la fête fut magnifique, honorée de la présence de l'Empereur, qui répondait ainsi à la présence du Sultan à une fête donnée à Constantinople par l'ambassadeur de France.

Deux jours après, aux Tuileries, c'était un grand banquet offert par Napoléon III aux membres du Congrès. Avec les ambassadeurs et ministres étrangers y assistaient : les cardinaux, les maréchaux, les ministres, les présidents des grands corps de l'État, les grands officiers de la Couronne. Lord Clarendon et le comte Orloff, le comte de Buol et Aali pacha, grand visir occupaient les places d'honneur... Pendant le repas on entendit alternativement les chœurs du Conservatoire et la musique des Guides et, à la fin du dîner, l'Empereur porta un toast à « l'union si heureusement établie entre les souverains ». Tout était à la concorde, à la joie de la paix, à l'espérance en l'avenir. Avec l'ennemi de la veille les relations s'étaient faites franchement amicales ; les Russes ne demandaient qu'à venir reprendre leur place au banquet parisien, leurs hommes politiques se félicitaient du nouvel état de choses : « Voilà une belle paix, écrivait le général duc de Mortemart, commandant la division de Bourges, au maréchal de Castellane, voilà une belle paix, et ce dont je puis vous assurer, c'est que mon vieux voisin de tente pendant la guerre des Balkans de 1828, le comte Orloff, est dans l'enthousiasme de notre empereur. Je le déclare l'arbitre du juste et du vrai dans le monde. »

Après les hôtes de marque, les hôtes royaux. Au commencement de mai arrivait le roi de Wurtemberg qui était logé au pavillon de Marsan, dînait en pompe chez l'Empereur, et au Palais-Royal chez son beau-frère

le roi Jérome. Promenades dans Paris, galas. Le jour même où le Roi fêté rentrait dans ses États, la Cour s'installait à Saint-Cloud.

C'était la première fois que l'enfant impérial sortait de la capitale... La cérémonie du baptême devait avoir lieu en grande pompe à Notre-Dame le 14 juin. « La paix signée sur le berceau d'un enfant » suivant le mot du maréchal Pelissier au ministre de la Guerre, était d'un bien heureux présage ; en Crimée, Russes et Français devenaient de véritables frères d'armes. De la lutte opiniâtre et sévère il semblait qu'on ne voulût garder — répudiant toute animosité persistante — que les souvenirs d'héroïsme et de valeur.

Et ce n'est pas un fait fréquent dans l'histoire des guerres que cette réconciliation immédiate et sur place. Dès le 13 avril — le traité de paix n'est pas encore promulgué au *Moniteur*, — le général Luders, commandant en chef des troupes russes, allait trouver les commandants en chef des troupes alliées au pont de Traktir et les conduisit sur la hauteur d'où ils assistèrent à une revue de 10.000 hommes sur le plateau de Makenzie. Après la revue, grand banquet offert par le général Luders aux deux chefs d'armée.

A cet acte de courtoisie il fut répondu comme il convenait par le maréchal Pélissier et le général Codrington, nouveau commandant en chef des troupes anglaises et, le 17 avril, à gauche du col de Balaklava, eut lieu par un temps magnifique une revue de 100 bataillons, de 30 escadrons de cavalerie, de 200 bouches à feu. « Le maréchal Pelissier, écrit le général Fay dans ses intéressants *Souvenirs de la guerre de Crimée*, fit au général Luders les honneurs de ces magnifiques troupes qui avaient si vaillamment combattu, et qui, avec leurs vêtements usés et rapiécés, étaient cependant aussi présentables qu'un jour de parade en garnison. Derrière les généraux en chef galopait un groupe considérable

d'officiers de toutes les armées offrant le spectacle le plus pittoresque. Les drapeaux français, noircis par la poudre, déchirés par les projectiles russes, s'inclinaient successivement devant le général naguère notre ennemi, aujourd'hui les saluant avec respect, et applaudissant ceux qui n'avaient arraché au combat que la hampe et quelques lambeaux. Après le défilé, l'armée anglaise forte de 30.000 hommes d'une admirable tenue, fut présentée à son tour par le général Codrington au général en chef de l'armée russe. »

L'année se termina par la visite, au mois de décembre, d'un prince à la venue duquel Napoléon III attachait beaucoup d'importance.

Frédéric-Guillaume de Prusse, régent, plus tard roi de Prusse après son frère Frédéric-Guillaume IV dont la santé était plus que précaire, était attendu avec empressement. Celui qui, adolescent, avait envahi la France en 1814, qui, vieillard, devait l'envahir de nouveau en 1870, avait des manières charmantes et il fit très bonne impression. Nul n'était plus empressé auprès de l'Empereur, qui d'ailleurs se montrait fort aimable à son égard, croyant trouver en lui un auxiliaire précieux pour le jour où il pourrait mettre à exécution son projet d'aider le Piémont à se libérer du joug de l'Autriche ; nul n'était plus galant près de l'Impératrice que ce prince de près de soixante ans qui avait les vieux usages de cour et se montrait à la fois très prince, très militaire plein de simplicité aussi et de courtoisie.

Le prince Napoléon, le 11 décembre, reçut en grande pompe à la gare du Nord le prince Guillaume qui arrivait d'Osborne, et que le colonel de Toulongeon, aide de camp, et le comte de Riencourt, écuyer de l'Empereur, avaient été chercher à Calais. Quatre voitures de la Cour et un escadron de Guides conduisirent le prince et son escorte au pavillon de Marsan où il

devait être l'hôte de l'Empereur. Dîner le soir même en son honneur aux Tuileries. Le surlendemain dans la cour du château, aux côtés de Napoléon III, le prince passait en revue plusieurs régiments ayant fait la campagne de Crimée, tandis que l'Impératrice accompagnée de sa maison se tenait au balcon de la salle des Maréchaux. Et les témoins de cette revue se rappellent le Prince Impérial sortant des Tuileries en voiture dans les bras de sa nourrice passant devant le front des troupes qui le saluaient de leurs acclamations.

Pendant les deux jours passés à Fontainebleau par le prince de Prusse, il y eut revue des troupes de la garnison et chasse à courre. Le 17, nouvelle revue, sur la place du Carrousel, de la garde impériale. L'Empereur porte le grand cordon de l'Aigle noir, il a auprès de lui les maréchaux Magnan, de Castellane, Baraguey d'Hilliers, Pélissier, Canrobert et Bosquet, le marquis de Villamarina, ministre de Sardaigne, les généraux prussiens. Au balcon des Tuileries, malgré le froid, se tient l'Impératrice ayant à ses côtés lady Covley, la comtesse de Hatzfeldt, née Castellane et femme du ministre de Prusse. Le soir même, le comte et la comtesse de Hatzfeldt donnaient en l'honneur du prince un dîner de gala auquel étaient conviés les maréchaux. Le maréchal de Castellane dans son *Journal* traçait ce portrait : « Le prince de Prusse cause bien et volontiers ; il s'est entretenu militaire de manière à faire voir qu'il savait son métier et qu'il l'avait étudié ; il est grand, blond, joli garçon, très poli, il a des manières distinguées, chacun en fait l'éloge. »

Le lendemain, bal aux Tuileries dans la salle des Maréchaux, suivi d'un souper dans la salle de spectacle. Le 19, le prince Guillaume visitait l'École de Saint-Cyr, assistant aux manœuvres du jour, passant ensuite en revue les élèves officiers et le soir allait applaudir la Rosati dans *le Corsaire*.

Les deux derniers jours, le prince dîna aux Tuileries, passant la seconde partie de la première soirée avec les souverains à la Comédie-Française. Il ne tarissait pas d'éloges sur les attentions dont il était l'objet ainsi que les membres de la légation de Prusse. Sur le second dîner nous avons l'opinion de la comtesse de Hatzfeld écrivant à son père, le maréchal de Castellane : « Nous avons été invités à dîner aux Tuileries ; on nous a gardés jusqu'au moment du départ du prince pour le chemin de fer. Il a quitté Paris et je crois qu'il était content de ce qu'il a vu ; du reste, on est fort content de lui. Les hommes et mon mari sont partis, et puis l'Empereur, après s'être longtemps consulté avec l'Impératrice, est venu dire qu'on mette une table pour faire une loterie. Il y avait des lots magnifiques, et ce qui n'était pas tout à fait du hasard, j'ai gagné un charmant bracelet en or avec « souvenir » écrit dessus en diamants. C'était une très aimable façon de me faire un présent. On ne peut pas avoir été plus charmant qu'ils l'ont été tous les deux pour nous en cette occasiou, car, tout en étant très poli, on pouvait bien ne pas nous voir autant. »

L'Empereur voulait être très agréable au prince de Prusse pour les raisons déjà dites, et le prince s'était montré charmant. De plus, Napoléon III appréciait sincèrement la fille du maréchal de Castellane qui s'employait tant qu'elle pouvait à opérer un rapprochement sincère entre ses deux patries. Beaucoup ont cru, ont répété que la retraite, puis la mort du comte de Hatzfeld avaient été un grand malheur, puisqu'il aurait fait, appuyé par sa femme, tout au monde pour empêcher une rupture entre la France et la Prusse. Ceux-là oublient que s'il avait été ministre aux environs de 1869, le comte de Bismarck aurait passé par-dessus sa tête comme il passa sur celle de M. de Goltz, prédécesseur de M. de Werther.

Napoléon III rendant au château d'Amboise la liberté à Abd-el-Kader

Tableau de Tissier (Musée de Versailles).

*
* *

Entre les réjouissances de la paix et le baptême du prince Impérial, une ombre au lumineux tableau du printemps de 1856.

Le 31 mai des nouvelles sinistres arrivaient des bords du Rhône. Inondations terribles ! A Lyon plusieurs quartiers sont menacés d'une ruine complète, les Brotteaux, la Guillotière, les campagnes voisines sont sous l'eau ; la vallée du Grésivaudan, au-delà de Grenoble, la plaine de Vaucluse, les faubourgs d'Aix, sont submergés, la Camargue n'est plus qu'un lac. L'Empereur est parti le lendemain même de Saint-Cloud, pour aller présider en personne à la distribution des secours. Il est accompagné des généraux Niel et Fleury, ses aides de camp, de M. Rouher, ministre des travaux publics, de M. de Franqueville, directeur des Ponts et Chaussées, du capitaine de Puységur, officier d'ordonnance ; quatre cent-gardes pour toute escorte.

L'Empereur, qui a couché à Dijon, arrive à Lyon à 10 heures et demie. Il est en uniforme. Le maréchal de Castellane, gouverneur, et le sénateur Vaïsse, chargé de l'administration du département, le reçoivent à la gare. Déjeuner rapide à l'hôtel de l'Europe. A 11 heures et demie, l'Empereur et sa suite militaire sont à cheval. Un aide de camp du maréchal de Castellane et une petite escorte précèdent le souverain. L'Empereur marche lentement au milieu des quartiers inondés, il arrive aux Brotteaux, à la Guillotière. Il est là au milieu de 60.000 ouvriers, de leurs femmes et de leurs enfants, victimes du terrible fléau. On l'entoure, on l'acclame, tandis que lui, pâle d'émotion, puise sans discontinuer dans deux sacoches pleines d'or, attachées à l'arçon de la selle... Et quand les sacoches sont vides, car il distribue sans trêve, l'officier d'ordonnance rapporte d'autres sa-

coches. Il ne fait pas que donner de l'argent, ce sont aussi des paroles d'encouragement, des promesses pour l'avenir — promesses qui seront tenues. — Partout sur son passage des ovations sans fin, des cris de : « Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice ! Vive le Prince Impérial ! Vive le Père du Peuple ! » Les plus endurcis, les plus hostiles au gouvernement se sentent émus ; même ceux qui luttent le plus contre eux-mêmes sont gagnés, vaincus par cette attitude courageuse et simple à la fois. « Jamais, écrit le maréchal de Castellane, on ne vit pareille ovation. » Le soir, à son retour du camp de Sathonay, chaque fois que l'Empereur se met à la fenêtre, c'est un enthousiasme indescriptible, un tonnerre d'applaudissements.

L'Empereur quitte Lyon le 3 juin et continue son voyage. Dans Valence inondée, c'est sur le dos d'un portefaix qu'il arrive à la mairie... Entre Orange et Avignon, la voie du chemin de fer est coupée par les eaux... L'Empereur et ses aides de camp montent sur une mauvaise embarcation et parcourent ainsi une immensité liquide... Sur le parcours les rames se heurtent parfois au sommet d'arbres fruitiers, ou au toit d'une maison.

Les autorités d'Avignon sont venues à sa rencontre en bateau. L'embarcation sur laquelle il fait son entrée est si petite que seuls le maire et le rameur trouvent place auprès de lui.

« Le spectacle si pénible que nous avions rencontré sur notre route, a écrit le général Fleury [1], était rendu plus navrant encore lorsque nous vîmes à Avignon des quartiers ensevelis sous l'eau jusqu'au premier étage et, dans d'autres, une foule de maisons dont on n'apercevait plus que la toiture. Les femmes, les enfants dans leurs bras pleuraient. Les hommes, inertes, impuis-

1. Général comte FLEURY, *Souvenirs*.

sants à combattre la ruine et le fléau, semblaient des statues de la douleur. L'Empereur, attendri, se tenait debout dans sa barque, donnant des poignées de main aux malheureux inondés, bénissant le prince qui venait, au péril de ses jours, partager leurs dangers et leur affliction. »

L'Empereur pousse jusqu'à Arles, dont il visite les quartiers inondés, et, sa distribution faite de secours et de consolations, il rentre à Lyon par Avignon et Valence. Son bel exemple stimule le zèle et le dévouement des fonctionnaires comme des soldats. Ceux-ci l'acclament en même temps que la population, alors qu'il passe en revue les troupes réunies sous le commandement du maréchal de Castellane. « Vive l'ami, vive le bienfaiteur du peuple ! » sont les cris répétés qui alternent avec celui de vive l'Empereur. — Journées d'émotion intense qui laissèrent un souvenir ineffaçable. Grâce à la présence immédiate de l'Empereur, grâce à sa générosité et à son exemple, les secours furent plus vite répartis, le fléau endigué... Rentré le 5 juin à Saint-Cloud, Napoléon III y trouve l'adresse émue de la ville de Lyon.

« Sire, c'est dans votre cœur que vous avez trouvé l'heureuse inspiration de venir visiter nos souffrances. Naguère vous disiez aux Lyonnais de vous aimer. Aujourd'hui vous êtes venu les y contraindre. Vous avez conquis les âmes les plus froides, on ne peut pas faire un pas, dans nos rues, sans entendre bénir votre nom, sans être ému des expressions vives et touchantes que trouvent la reconnaissance des malheureux et l'admiration de tous. »

A peine Napoléon III est-il rentré à Saint-Cloud qu'il apprend que la Loire, elle aussi, vient de faire des ravages, qu'à Orléans, à Amboise, à Blois, à Tours les désastres sont immenses. Le 6 au matin, l'Empereur part accompagné de M. Rouher, des généraux Niel et Fleury ; il apporte des secours personnels dans les villes

inondées ; partout sa présence produit une impression profonde, son arrivée inattendue inspire une gratitude spontanée. L'Empereur n'hésitait jamais à payer de sa personne dans les catastrophes publiques. Le général Fleury, qui l'accompagnait la plupart du temps comme premier écuyer chargé de toute l'organisation des voyages, fait ces réflexions à propos de ces excursions rapides en pays inondé : « C'est toujours avec émotion que je me reporte aux péripéties de ces pointes hardies et généreuses que l'Empereur savait si bien faire lorsqu'il s'agissait de payer de sa personne et de répandre des bienfaits. Ce n'est pas la recherche d'une vaine popularité qui le guidait. Quel prince était plus populaire à cette époque ? Non, c'était l'amour du bien, c'était l'élan de son cœur qui le guidait. »

* *
*

Vision de splendeur, de solennité religieuse, de puissance monarchique, telle fut la cérémonie du baptême du Prince Impérial, le 15 juin. Le premier sacrement donné dans un cadre admirable au filleul du Saint-Père, au fils de l'Empereur, on peut deviner l'émotion qui saisit l'âme de tous ceux admis à assister à cette solennité. Les comptes rendus officiels, les dithyrambes, les témoignages officiels abondent et les fastes les plus connus ne sont sans doute pas ceux sur lesquels il faille le plus s'attarder. Tout au plus veut-on fixer quelques points, donner quelques détails sur une cérémonie dont la semblable depuis tantôt cinquante-cinq ans ne fut pas donnée en pays de France et dont on ne saurait guère de longtemps entrevoir le renouvellement. Au moins s'y intéresseront les quelques survivants d'entre les invités et ceux qui, par tradition et par louable opinion, aiment à connaître les grands jours d'antan.

Le baptême ne doit avoir lieu à Notre-Dame qu'à

6 heures du soir. Plusieurs heures avant, les 4.000 invités ont pénétré dans la cathédrale resplendissante de lumières bien qu'il fasse grand jour. Il y a pour les assistants une impression d'éblouissement et de surprise à la fois ; c'est fantastique en même temps que religieux. Devant les yeux chatoient, sous le plafond aux abeilles d'or, les oriflammes des grandes villes qui descendent du haut des colonnes, les tentures de velours rouge sous les voûtes peintes en bleu et parsemées d'étoiles d'or. Les hommes sont tous en uniforme, les femmes en robes décolletées avec voile de dentelle sur les épaules. Au fond du chœur, dans le ruissellement de mille bougies qui font comme un nimbe d'or en fusion, sur une estrade, en mitre et en habits pontificaux se tiennent tous les archevêques et évêques de France.

Tu es Petrus est entonné par la musique au moment où le cardinal Patrizzi, légat du Pape, parti des Tuileries à 4 heures et demie, fait son entrée dans la basilique et est reçu avec les mêmes honneurs que recevrait le Pape, parrain de l'enfant impérial, et qu'il représente. L'Empereur, l'Impératrice, le Prince Impérial sont sortis à 5 heures des Tuileries... Sur tout le parcours doubles haies de la garde impériale et de la garde nationale; la cavalerie est massée sur la place de la Concorde.

Le cortège va suivre le jardin des Tuileries, la place de la Concorde, la rue de Rivoli, le pont et la rue d'Arcole, la place de Notre-Dame. En voici l'ordre :

La musique du 1er carabiniers, le général Korte et son état-major, deux escadrons du 1er carabiniers avec son colonel, deux escadrons du 11e dragons avec le colonel et la musique ; deux escadrons des Guides, avec également le colonel et la musique en tête.

Puis huit voitures à six chevaux suivies chacune de deux garçons d'attelage. Dans les six premières se trouvent : une dame du palais de l'Impératrice, la dame

d'honneur de la grande duchesse Stéphanie de Bade, un chambellan de l'Empereur, un chambellan de l'Impératrice, la grande maîtresse de sa maison (la princesse d'Essling), sa dame d'honneur (la duchesse de Bassano), les grands officiers de la couronne ; quatre piqueurs de l'Empereur précèdent la septième voiture qui contient la princesse Mathilde et la princesse Marie de Bade, duchesse de Hamilton ; dans la huitième se trouvent la grande duchesse Stéphanie de Bade, le roi Jérôme, le prince Napoléon, le prince Oscar de Suède. Maintenant voici, précédés par six piqueurs de l'Empereur, deux splendides carrosses de gala attelés chacun de huit chevaux menés en main par des garçons d'attelage.

Dans le premier de ces carrosses — celui qui a servi au mariage de Napoléon Ier et de Marie-Louise — l'amirale Bruat, gouvernante des enfants de France, tient dans ses bras le petit Prince Impérial couvert d'un manteau doublé d'hermine ; à ses côtés Mmes Bizot et de Brancion, sous-gouvernantes, et la nourrice ; les maréchaux Canrobert et Bosquet, un aide de camp, l'adjudant général du palais, un écuyer, un officier d'ordonnance sont aux portières. Derrière, tous les écuyers de l'Empereur.

Vient en dernier lieu le magnifique carrosse, embelli de peintures, ayant servi au sacre de Charles X, et qui vient d'être redoré et orné des armes impériales : il est traîné par huit carrossiers bai brun, les plus beaux qu'on puisse voir en Europe. A travers les glaces, toute la population vibrante d'enthousiasme peut voir l'Empereur en uniforme de général de division (il a la culotte courte blanche et les bas de soie); l'Impératrice est en somptueuse toilette blanche, le Régent placé au milieu du diadème.

Aux portières : les maréchaux Magnan, Baraguey d'Hilliers, de Castellane ; le général Regnaud de Saint-Jean d'Angély, commandant la garde impériale ; le géné-

ral de Lawœstine, commandant la garde nationale; le général Fleury, premier écuyer; l'aide de camp de service; derrière, les aides de camp et officiers d'ordonnance, l'escadron des cent-gardes, deux escadrons de cuirassiers de la garde, deux escadrons de l'artillerie à cheval de la garde, deux escadrons de cuirassiers de la ligne, deux escadrons du 2e régiment de carabiniers...

Au bruit du canon, sous des tempêtes d'acclamations, le cortège est arrivé au parvis de Notre-Dame, lequel est jonché de feuillage et de fleurs, piqué de mâts et de bannières aux armes du souverain. A peine si les huit chevaux peuvent faire avancer le massif carrosse qui porte les souverains tant il a été jeté de sable sur la place; un instant les valets de pied sont obligés de se mettre aux roues...

L'archevêque de Paris a reçu l'Empereur et l'Impératrice au portail principal et leur a présenté l'eau bénite. Les souverains baisent la croix, puis sont conduits jusqu'à leur prie-Dieu sous un dais soutenu par des chanoines. Les dames du palais désignées pour porter les honneurs les prennent de la main d'un aide des cérémonies sur la table où ils ont été déposés. Les honneurs du parrain et de la marraine sont portés: le bassin par la comtesse de La Bédoyère, l'aiguière par la comtesse de Rayneval, la serviette par Mme de Saulcy; la comtesse Gustave de Montebello portera le cierge, la baronne de Malaret, le chrémeau, la salière est donnée à la marquise de la Tour-Maubourg.

Au centre de la croisée, on a dressé une estrade entourée d'une balustrade et ouverte du côté de la nef. Sur cette estrade on a placé l'autel élevé de trois marches à l'entrée du sanctuaire; en face de l'autel, on a placé le trône de l'Empereur et de l'Impératrice avec prie-Dieu, élevé de trois marches; les fonts baptismaux, élevés d'une marche se trouvent entre le trône et l'autel. Le vase du baptême en cuivre damasquiné passe

pour être celui que Saint-Louis avait rapporté de Palestine. Le trône du cardinal-légat, élevé de deux marches à l'entrée du sanctuaire, fait face à l'autel et au trône impérial. En arrière, un fauteuil pour l'archevêque de Paris, des sièges pour les archevêques, les évêques, les membres titulaires du chapitre métropolitain. A droite et à gauche du trône des souverains sont rangés des sièges avec carreaux pour le Prince Impérial porté par l'amirale Bruat, pour la grande duchesse Stéphanie de Bade qui représente la reine de Suède, pour le prince Oscar de Suède (le futur Oscar II, roi de Suède, mort il y a trois ans), pour les princes et princesses de la famille de l'Empereur. A gauche, du côté de l'Évangile, des sièges sont placés pour les cardinaux. L'Empereur et l'Impératrice sont arrivés à leur trône et s'agenouillent à leur prie-Dieu tandis que le cardinal-légat entonne le *Veni Creator* exécuté par l'orchestre. Il est ensuite procédé au baptême, et la gouvernante, amirale Bruat, remet le Prince Impérial entre les mains de l'Empereur. Un aide des cérémonies s'est avancé au milieu du chœur et crie par trois fois : « Vive le Prince Impérial ». L'Empereur se tient debout, son fils dans les bras, et il le présente à l'assistance dans un geste plein d'émotion tendre et joyeuse. L'orchestre joue le *Vivat* composé par Lesueur pour le roi de Rome ; c'est un moment solennel ; toute l'assemblée vibre à l'unisson des souverains et les voûtes antiques retentissent d'une immense acclamation... C'est un véritable éblouissement pour les yeux et pour les oreilles,

L'enfant impérial est reconduit aux Tuileries dans une voiture à huit chevaux précédée d'un escadron de Guides. Le cardinal-légat entonne le *Te Deum*, puis le *Domine salvum fac imperatorem* et au nom du Saint-Père donne la bénédiction solennelle qui termine l'imposante cérémonie.

L'archevêque de Paris, que précède le chapitre

Revue passée au Champ de Mars en l'honneur du grand-duc Constantin
(mai 1857)

Gravure extraite du Monde Illustré.

métropolitain, reconduit l'Empereur et l'Impératrice jusqu'à la porte de la cathédrale. Le cortège impérial traverse le pont d'Arcole, se rend à l'Hôtel de Ville pour assister au banquet offert par le Conseil municipal.

Quatre cents convives réunis dans la salle des fêtes : les archevêques et évêques, les hauts dignitaires de l'État, les chefs de corps, les officiers de la couronne, beaucoup de dames. D'une table plus élevée où ils sont entourés des princes et princesses, les souverains voient toutes les tables dressées pour les autres convives cependant que successivement plusieurs orchestres se font entendre. Soirée radieuse où l'Empereur et l'Impératrice, après la solennité du jour, reçoivent de nouveaux et ininterrompus témoignages d'enthousiasme. C'est au milieu d'ovations sans fin que se fait la rentrée aux Tuileries. Le retour devant s'effectuer au trot, le général Fleury a fait remplacer les voitures à six et à huit chevaux par des berlines de demi-gala, c'est-à-dire vertes et à train doré. Dans ses *Mémoires*, le grand écuyer de Napoléon III a expliqué le pourquoi de cette modification très pratique, ayant soin d'exposer : « Rien d'ailleurs de plus richement élégant que ces belles berlines à glaces, éclairées intérieurement, et livrant l'Impératrice et les princesses resplendissantes de diamants à l'admiration de la foule. Ces berlines à quatre lanternes, menées par d'énormes cochers, montées derrière par quatre valets de pied, traînées par des carrossiers gigantesques, ne le cédaient en rien aux grands carrosses dorés, menés au pas cadencé... »[1]

1. Général comte FLEURY, *Souvenirs*, t. I. Duc de CONEGLIANO, *La Maison de l'Empereur*. Baron de SAINT-AMAND, *La Cour du Second Empire*. Papiers des grands officiers de la Couronne. Relations officielles, etc.

CHAPITRE VIII

RÉSIDENCES IMPÉRIALES

Séjours à Fontainebleau sous la Présidence et au début de l'Empire. — Premières séries d'invités. — Le comte de Hübner. — Le peintre Isabey. — Le grand duc Constantin. — Le roi Maximilien de Bavière. — Compiègne au début de l'Empire. — Portraits et anecdotes. — Chasse à courre. — Biarritz. — Mme Octave Feuillet à Compiègne.

« Voilà la vraie demeure des rois, la maison des siècles », disait Napoléon à Sainte-Hélène en parlant du château de Fontainebleau. Pour cette demeure royale où cependant avait sombré son oncle, Napoléon III ressentait une mystérieuse attraction. Dès son accession au pouvoir, le Prince-Président viendra avec quelques amis au printemps ou à l'automne se reposer à Fontainebleau et y réimplanter les vieilles traditions monarchiques de la vénerie.

D'historique proprement dit de cette admirable demeure des Valois restée intacte et que n'a pas terni le souffle des révolutions, il ne saurait être question ici. Tout au plus, d'après les impressions des contemporains, veut-on donner un aperçu de ce que là fut la vie de Cour, avant et sous l'Empire.

Le jeudi 11 novembre 1852, le Prince-Président quit-

tait Saint-Cloud pour Fontainebleau où il devait résider quelques jours avec un certain nombre d'invités. L'Empereur arrivait accompagné de M. Fould, ministre d'État, du général comte Roguet, premier aide camp, du duc de la Force, sénateur, du général Vaudrey, gouverneur des palais impériaux, du lieutenant-colonel Fleury, premier écuyer, du baron de Pierres, écuyer.

Adulations dithyrambiques à l'arrivée du Prince, discours enthousiaste du maire d'Avon à la descente du train. Dans la cour de la gare était rangé le 6e régiment de hussards commandé par le colonel Edgar Ney. A l'entrée de la ville on avait élevé un grand arc de triomphe devant lequel s'arrêta le cortège. La ville de Fontainebleau avait alors pour maire le général comte Héraclius de Polignac, qui, malgré sa proche parenté avec le dernier ministre de Charles X, n'hésita pas à prononcer un discours très flatteur. Il terminait ainsi : « Aujourd'hui, Monseigneur, la ville de Fontainebleau ne forme plus qu'un seul vœu, c'est qu'après avoir été la dernière à saluer l'Empire, elle soit des premières à saluer Napoléon III empereur ! » — L'allocution de l'archiprêtre Charpentier fut plus lyrique encore : « ... Votre avènement à la couronne impériale sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie, et le jour où sa voix reconnaissante aura placé le diadème sur votre auguste front, l'Église entonnera un hymne de bonheur et d'espérance [1] ! »

Foule immense, théorie de jeunes filles vêtues de blanc et offrant au Prince des corbeilles de fruits et de fleurs, bouquets pleuvant par les fenêtres, enthousiasme indescriptible, rien ne manqua pendant le trajet. A 4 heures seulement, le cortège arriva devant la grille du château. Après avoir traversé la célèbre cour des

1. *Moniteur officiel ; Journal de Fontainebleau ; Journal du maréchal de Castellane.* IMBERT DE SANT-AMAND. *Louis Napoléon et Mlle de Montijo.*

Adieux, le Prince gravit l'escalier du fer à cheval et se retira dans ses appartements — ceux qu'avait habités Napoléon Ier.

Le lendemain, arrivée des invités. Parmi eux, la princesse Mathilde, le prince Napoléon, le général de Saint-Arnaud, ministre de la Guerre et Mme de Saint-Arnaud, M. Drouyn de Lhuys, ministre des Affaires étrangères et Mme Drouyn de Lhuys, l'ambassadeur d'Angleterre et lady Cowley, M. de Maupas, ministre de la police, le général et Mme Magnan et l'une de leurs filles, la marquise de Contades, fille du maréchal de Castellane, enfin la comtesse de Montijo et sa fille — dont personne alors ne prévoyait le destin pourtant si proche.

« Le soir, écrit, le 14 novembre, Mme de Contades à son père, il y a eu grand dîner et réception des dames du pays, et ensuite nous avons été prendre le thé chez la princesse Mathilde. Hier matin, après déjeuner, nous sommes partis en poste pour la chasse. Au rendez-vous, nous sommes montés à cheval et nous avons fait une très belle course dans la forêt. A 4 heures, le cerf était hallali à l'eau. C'était un très beau coup d'œil; la forêt était pleine de monde, ils criaient tous à qui mieux mieux : « Vive l'Empereur ! » Il a été admirablement reçu ici. La ville entière est pavoisée; l'arc de triomphe est charmant; il a été dessiné par des artistes qui habitent Fontainebleau. Hier soir sont arrivés M. et Mme Bineau et Mme Abbatucci. M. de Saint-Arnaud est assez souffrant de l'estomac... Le château est admirablement beau. Nous avons dîné hier dans la galerie du Primatice qui est restaurée à neuf. Elle était éclairée *a giorno*. Impossible de voir un plus beau coup d'œil. Le Prince se porte à merveille; il est très gai et si bon et si facile à vivre qu'il ne tiendrait qu'à chacun de nous de se croire chez soi. Tout cela sans que jamais personne soit tenté de prendre la moindre familiarité avec lui. »

Le dimanche 14, on entendit la messe dans la chapelle de la Sainte-Trinité bâtie par François Ier, sur l'emplacement de l'oratoire de saint Louis. Entre les colonnes de l'autel, apparaissent, dans des niches, les statues en marbre de Charlemagne et de saint Louis, et au-dessus quatre anges en bronze qu'on attribue à Germain Pilon. Au-dessus de l'autel, deux anges qui supportent les écussons de France et de Navarre. En face, la tribune aux armes des Bourbons et des Médicis. C'est dans cette chapelle où eut lieu le mariage de Louis XV et de Marie Leczinska, que le 10 novembre 1810 avait été baptisé le Prince-Président.

La comtesse Eugénie de Montijo avait suivi la chasse avec ardeur. Comme le 14 novembre était la veille de sa fête, le Prince lui offrit le soir un bouquet. Il lui fit cadeau en même temps du cheval qu'elle avait monté la veille. Pendant quatre jours, Louis-Napoléon témoigne à la jeune Espagnole les égards les plus empressés, mais sans aucune affectation et nul ne put soupçonner qu'il eût l'intention de demander prochainement sa main.

Avant de quitter Fontainebleau, le Prince fit de très grandes largesses aux pauvres. Il visita la maison des sœurs, l'école des frères, l'hospice, l'orphelinat et donna 200.000 francs sur sa cassette particulière pour la reconstitution de l'église paroissiale.

L'ambassadeur d'Autriche-Hongrie, le baron, depuis comte de Hübner, donne sur le séjour d'automne de la Cour à Fontainebleau, en novembre 1853, quelques détails intéressants.

« *Lundi* 14 *novembre*. — Départ pour Fontainebleau par le train de 3 heures en compagnie de Drouyn de Lhuys. Il faisait presque nuit lorsque nous arrivâmes dans le plus riche et le plus fantastique de tous les châteaux des rois de France. A 7 heures et demie, les invités se réunissent dans les salons de l'Impératrice. Dans une de ces pièces, Louis XIII a vu le jour.

« Nous sommes fort nombreux : la grande duchesse Stéphanie de Bade [1] avec Mlle de Mentzingen, jadis une beauté hors ligne; la princesse Mathilde, baron [2] et baronne de Seebach, le comte de Moltke, lord et lady Ely, le prince et la princesse Joseph de Caraman-Chimay [3], M. Drouyn de Lhuys, M. et Mme Troplong, « Leurs Altesses » le baron et la baronne de Chassiron [4] membres de la famille civile de l'Empereur, le peintre Gudin et sa femme, M. Thouvenel, M. de Lesparre [5], malheureusement sans sa charmante et jolie femme. Les charges de cour sont représentées par le duc et la duchesse de Bassano, le maréchal Vaillant (comme grand maréchal), et son substitut, le général Rollin, chargé de faire fonctionner la machine; enfin par l'introducteur des ambassadeurs comte Baciocchi; la jeunesse dorée de la présidence par Edgar Ney, Fleury, Toulongeon.

« En fait de grands seigneurs « du pays » il n'y a que le duc de Bauffremont. N'oublions pas un évêque et Isabey, célèbre peintre de la cour de Napoléon Ier, fils du peintre de ce nom attaché à la cour de Louis XVI [6]. Il compte maintenant quatre-vingt-dix ans et l'Empereur m'assure qu'il a fait le portrait de la reine Marie-

1. Née de Beauharnais, nièce à la mode de Bretagne de Joséphine, fille adoptive de Napoléon, veuve du grand-duc de Bade.

2. Ministre de Saxe; la baronne de Seebach était née Nesselrode; leur fille épousa le comte de Moltke-Hvitfeld, ministre de Danemark.

3. Née de Montesquiou. Le prince, devenu prince de Chimay, fut longtemps après ministre des Affaires étrangères en Belgique; père de la comtesse Greffulhe.

4. La baronne de Chassiron était née princesse Murat et était la sœur des princes Joachim, Lucien et Louis Murat et de la future duchesse de Mouchy. Elle n'eut jamais de rang à la Cour où elle n'était que médiocrement vue; nullement traitée en Altesse, quoi qu'en dise Hübner.

5. Duc de Lesparre, frère aîné du duc de Gramont, devint général de division. Sa femme était née Ségur.

6. Erreur. C'est bien le même Isabey.

Antoinette. Le dîner de quatre-vingts couverts fut servi dans la magnifique galerie de Henri II.

« C'est le triomphe du style de la Renaissance française... Les fresques qui couvrent les murs sont l'œuvre du Primatice, pâle mais noble reflet des créations de Michel-Ange et de Jules Romain. Louis-Philippe a fait restaurer cette galerie [1].

« ... Une musique militaire trop bruyante et répercutée par le plafond admirablement sculpté, favorise les conversations entre voisins. J'étais celui de la princesse Mathilde que le prince Murat séparait de l'Impératrice, assise à la gauche de l'Empereur qui avait la grande duchesse Stéphanie à sa droite. Après le dîner, Napoléon se retira avec moi dans la salle de Louis XIII, où nous eûmes une longue et intéressante conversation sur les affaires d'Orient. J'eus ensuite l'honneur d'ouvrir le bal avec l'Impératrice. C'était la veille de sa fête. L'Empereur mena les hommes dans sa chambre à coucher et leur distribua des bouquets. Guidés par lui, nous nous rendîmes ensuite processionnellement dans la salle où se tenait l'Impératrice et lui remîmes nos fleurs en défilant devant elle. L'Empereur ne put s'empêcher de l'embrasser tendrement *in conspectu populi.* »

Chacun se retira à 11 heures. L'ambassadeur occupe dans l'ancienne galerie des Cerfs une chambre où se lit une inscription rappelant la fin tragique de Monaldeschi assassiné à cet endroit par ordre de la reine Christine de Suède en 1657 [2].

« *Mardi* 15. — Tout le monde est persuadé à Fontainebleau que l'âme en peine de l'infortuné favori de la reine Christine hante ces lieux. L'Impératrice a gra-

1. Cette restauration des fresques fut poursuivie avec succès par M. Alaux, à partir de 1834.

2. Sur ce tragique événement qui ensanglanta le palais, il est de curieux récits contemporains, surtout celui du P. Lebel chargé de confesser, malgré lui, l'imprudent amant dont on voulait se débarrasser.

cieusement offert à l'ambassadeur de changer d'appartement « ce que, en esprit fort qu'il est, il décline ».

« L'Empereur, l'Impératrice, la princesse Mathilde et un grand nombre d'invités parurent au déjeuner dans le costume de chasse adopté par l'Empereur Napoléon sur un modèle fort en vogue à la cour de Louis XV. Le rendez-vous de chasse était à la Croix-de-Toulouse, à une lieue et demie du château. L'Empereur montait un cheval anglais pur sang, l'Impératrice un cheval blanc d'Andalousie...

« Les autorités du département et tous les ministres venus pour le Conseil de demain ayant été invités au château, nous sommes cent personnes à dîner... Après le festin, la curée, et après la curée, petit bal au son d'un orgue de barbarie manié alternativement par Rollin et Bacciochi, et cela pendant deux heures consécutives. Quelle rude épreuve pour les oreilles ! L'Empereur qui s'aperçut de mon étonnement, me crie : « Je « ne veux pas admettre de musiciens dans les apparte- « ments. Ils racontent ce qu'ils ont vu ou pas vu. Je pré- « fère la gymnastique de Bacciochi. »

« L'Impératrice laisse tomber son éventail. Je me baisse pour le ramasser. « Non, dit l'Empereur, ne faites pas « de la peine à ce jeune homme qui veut faire cet acte « de galanterie. » C'est un petit être, mince, fluet, au regard éteint, au visage pâle et comme momifié, mais agile malgré ses quatre-vingt-dix ans. Il porte les culottes courtes, et, sauf les broderies, l'habit français de la cour de Louis XVI. C'est un oublié de la mort : c'est le peintre Isabey, qui a fait le portrait de la reine Marie-Antoinette. De lui à Monaldeschi, il n'y a qu'un pas. Je commence à croire aux revenants de Fontainebleau. »

L'Impératrice s'est retirée dans un salon attenant à la salle de Louis XIII près de la grande cheminée qui en fait l'ornement. Au plafond, de belles boiseries. « Cette pièce, ni spacieuse, ni élevée, respire l'ère des Médicis

et l'âge d'or de la Renaissance. Malheureusement Louis-Philippe, zélé et savant, mais pas toujours heureux restaurateur, lui a imprimé le cachet du faux et de l'imitation en couvrant les murs de Gobelins modernes avec des sujets empruntés à l'histoire du seizième siècle. Je me suis rapproché de l'Impératrice qui avait réuni auprès d'elle lady Ély, Mlle de Seebach et la princesse de Caraman-Chimay et nous avons eu jusqu'à la fin de la soirée une conversation des plus animées. »

Le lendemain dans la journée il y a séance de tables tournantes. C'est déjà la mode à cette époque d'évoquer les esprits. Croyants et incroyants s'amusent à ce « jeu » qui avec des intervalles a subsisté jusqu'à nos jours.

« Après le déjeuner, l'Impératrice, lady Ély, la duchesse de Bassano et Mlle de La Tour-Maubourg s'évertuaient à faire agir leur fluide magnétique ou magique sur une petite table ronde qui ne tardait pas à se mouvoir et à frapper de petits coups.

« C'était sa manière de parler. Elle disait: « Je trouve « la compagnie choisie mais bruyante ». Si c'est l'esprit malin qui inspire les tables, contrairement à sa nature il a dit vrai. Puis il se mit à radoter et devint tout à fait pauvre diable, à la grande déconfiture des croyants. Enfin je le trouvai peu intéressant, et je préférai me mêler à un petit groupe d'hommes dont l'Empereur formait le centre... Il causait beaucoup et bien et fascinait son petit auditoire composé de Drouyn, Thouvenel et moi par l'originalité de ses observations et l'étrangeté des aventures qu'il nous racontait. Quel singulier homme ! Quel mélange de contrastes !... »

Ces séjours de la Cour à Fontainebleau avaient lieu d'ordinaire en juin et juillet et duraient un mois ou six semaines. Surtout dans les premières années et au milieu de l'Empire, les séries y étaient assez nombreuses, composées d'éléments plus mondains que politiques et

l'élégance y était fort grande avec ces charmantes jeunes femmes qui faisaient la parure de la Cour : outre les dames du palais, on y voyait la princesse de Chimay, la marquise de Contades, la princesse Poniatowska, la comtesse Walewska, la marquise de Cadore, la comtesse de Clermont-Tonnerre, les baronne Alphonse et Gustave de Rothschild, la baronne de Vatry, plus tard la comtesse Edmond de Pourtalès, la marquise de Galliffet, la princesse de Metternich avec son entrain, sa gaîté et ses toilettes sensationnelles, la jeune princesse Anna Murat.

A Fontainebleau comme à Compiègne, jusqu'au déjeuner liberté absolue. On se réunissait avant le déjeuner et avant le dîner dans le salon Louis XIII donnant sur la cour ovale, puis on passait dans la galerie Henri II qui servait de salle à manger, après que la salle des gardes eut été délaissée.

La salle Henri II très éclairée et très vaste était fort agréable surtout pendant les grandes chaleurs. On passait la soirée dans le salon Louis XIII et dans les salles Saint-Louis.

Ces salons, tous très beaux et remplis d'objets d'art précieux, qui avaient servi de théâtre aux plus grands événements historiques, étaient assez sombres et peu agréables à habiter. Pour se rendre dans les jardins réservés il fallait descendre après le déjeuner et le dîner l'escalier extérieur qui de la salle des gardes menait dans la cour de la Fontaine et traverser toute cette cour. Le cabinet de l'Empereur donnait sur le jardin de l'Orangerie, c'était donc pour lui un véritable voyage que de se rendre au jardin anglais. « L'Impératrice eut la très heureuse idée de créer au rez-de-chaussée de l'aile Louis XV sous les appartements du Pape une suite de pièces qui rendirent pour les souverains les séjours de Fontainebleau pendant la belle saison, aussi agréables que possible. »

D'abord un premier salon qu'on trouvait dans la galerie conduisant au théâtre. On y voyait le grand tableau de Winterhalter représentant l'Impératrice et ses dames qui est maintenant à Farnborough. Quittant ce salon, on entrait à gauche dans une pièce Louis XVI tendue en gourgouran vert ; les meubles de fond étaient anciens. On y avait mêlé suivant le goût du jour nombre de petits meubles modernes, de paravents, de tables et de sièges confortables ; dans un angle de cette pièce l'Impératrice s'était organisé un petit salon personnel avec de quoi lire, écrire, travailler à l'aiguille ; elle s'y plaisait infiniment et aimait à y rester le plus possible. Par deux portes vitrées on sortait de ce salon par un perron de peu de marches, et on se trouvait dans le jardin anglais. Vers 1860, à la suite de ce salon et à l'angle du pavillon Louis XV, on organisa la salle du Musée Chinois, où, dans des vitrines, se trouvaient les objets offerts à l'Empereur par le corps expéditionnaire de Chine. Dans ce salon se trouvait le traditionnel piano mécanique qui permettait parfois de danser.

Le cabinet de travail de l'Empereur avait été aménagé à droite du dit salon faisant vestibule. Napoléon III s'y plaisait beaucoup ; il n'avait qu'à ouvrir une porte-fenêtre pour se trouver dans le jardin. Souvent on l'y voyait, seul, coiffé d'un chapeau de paille, fumant sa cigarette, s'asseyant à l'ombre ou, s'embarquant sur une petite périssoire, faisant le tour de la pièce d'eau en ramant. Un jour, raconte le duc de Conegliano, l'Empereur avait emmené avec lui M. Billault, ministre d'État, et celui-ci, sur le périlleux petit bateau, n'était rien moins que rassuré. Une autre fois, étant seul, l'Empereur chavire ; très bon nageur, il fut bientôt sur la rive, riant de bon cœur de sa petite mésaventure.

Une des grandes distractions de Fontainebleau était de se promener sur l'étang des carpes ; de nombreuses embarcations étaient mises à la disposition des invités

et aussi une gondole avec son gondolier vénitien qu'avait fait venir le chevalier Nigra et un caïque du Bosphore avec son batelier en costume turc. Après le déjeuner et après le dîner, par les belles soirées on se livrait volontiers au plaisir du bateau, et on allait aborder au bout de la pièce d'eau dans une île où se trouvait un kiosque. Un joli salon rustique formait le centre de la petite maison flottante et les jours de fête ou réception princière un orchestre s'y faisait entendre. Avec l'écho se répercutant sur l'eau et les rives, c'était une véritable impression d'enchantement.

Une salle de spectacle pouvant contenir 300 personnes fut aménagée par l'architecte Lefuel à l'extrémité de l'aile Louis XV. Elle était tendue de satin bouton d'or, et, aux lumières, produisait le plus grand effet, mais comme les séjours à Fontainebleau avaient lieu pendant la saison chaude, les représentations n'y furent pas fréquentes.

*
* *

Au printemps de 1858 le palais de Fontainebleau recevait la visite des princes étrangers. D'abord le grand-duc Constantin, à la venue en France duquel on attachait non sans raison une grande importance.

C'était en effet la consécration des bonnes paroles échappées à Stuttgard que la venue de ce frère d'Alexandre II, grand amiral, ardent patriote, qui pendant l'expédition de Crimée avait été partisan de la guerre à outrance. D'abord, réception toute militaire à Toulon, arrivée à Paris où le prince Napoléon attend le grand-duc à la gare de Lyon entouré de tout un cortège militaire et civil. Le prince est logé au pavillon de Marsan ; en son honneur il y a dîner aux Tuileries, bal au ministère de la Marine où le prince fait le tour des salons, donnant le bras à la princesse Mathilde, revue du Champ de Mars

de la garde et de la garnison de Paris, l'Impératrice assistant au défilé sur le balcon de l'École militaire ; courses de chevaux sur le nouvel hippodrome du bois de Boulogne. Le soir de la revue il y a fête *restreinte* à l'Hôtel de Ville, les grandes fêtes étant réservées aux têtes couronnées, mais cette fête restreinte, car on n'a ouvert que la moitié du palais, éveille des souvenirs multiples. Le programme se compose d'un spectacle très attrayant. Un vaste théâtre a été dressé au fond de la galerie des fêtes : un paysage féerique éclairé par une lumière douce où un bouquet de palmiers apparaît sous un ciel bleu turquoise avec les Pyramides dans le lointain. L'orchestre est caché dans des massifs de verdure. L'hymne russe salue l'entrée du grand-duc puis introduction de *Moïse*, solis chantés par Obin, Jourdan, Mlle Dressy, un hymne d'Adolphe Adam, mort l'année précédente, une scène de *Roméo*, des fragments d'*Armide* avec Roger, Bonnehée, Mlle Lauters, le final d'*Ernani* avec Faure, le chœur des femmes de *Psyché* ; enfin un divertissement où voltige la Rosati. Après le concert, souper ; le grand-duc ne se retire, enchanté de la réception, qu'à deux heures du matin. Ceci ne l'empêche pas le lendemain de partir de bonne heure pour Trianon où il déjeune ; il passe à Saint-Cyr la revue des élèves et le soir assiste à une réception de la princesse Mathilde.

Le lendemain, visite au tombeau de l'Empereur aux Invalides, dîner chez le roi Jérôme, bal aux Tuileries ; entre temps le Prince a visité le Louvre, le musée des souverains avec les souvenirs royaux. Les reliques napoléoniennes l'intéressent tout particulièrement.

Pour terminer ce séjour qui aura duré près de deux semaines, trois jours passés à Fontainebleau avec les souverains et la Cour. Chasse à courre et curée aux flambeaux, illuminations dans la ville, grand dîner dans la galerie des fêtes, puis, le même soir, inaugura-

tion de la jolie salle de spectacle construite par l'architecte Lefuel : « les comédiens ordinaires de l'Empereur » jouent le *Mari à la campagne* et *Une Tempête dans un verre d'eau*.

La ville de Fontainebleau est en liesse, l'*Abeille de Fontainebleau* s'exerce au dithyrambe. « De mémoire d'habitant de Fontainebleau, l'on n'avait jamais vu pareille affluence de gens empressés à se porter à un rendez-vous de chasse, heureux de témoigner par leur présence de leur sincère affection à Leurs Majestés. Disons aussi que les grâces et l'affabilité de l'Impératrice qui daignait adresser avec une bonté toute charmante la parole à tous ceux qui avaient le bonheur de se trouver sur son passage, portaient jusqu'aux larmes l'émotion que ressentaient les cœurs à la vue de cette jeune mère, de cette bonne Eugénie, la providence des malheureux, la consolation des affligés... »

Le 14 mai, après un séjour si bien employé, le grand-duc, accompagné par l'Empereur à la gare, quittait Fontainebleau.

La Cour ne connut guère en ce printemps de repos, car le 15 mai arrivait à Lyon le roi Maximilien de Bavière. « Le roi de Bavière a environ cinq pieds quatre pouces, écrit le maréchal de Castellane dans son journal. Il est obligeant, savant ; il trouve des paroles aimables à dire. Il aime les arts. Il est le petit-fils du roi Maximilien qui sous le nom de prince Max avait commandé le régiment étranger des Deux Ponts au service de la France, sous Louis XVI. La Cour était restée à Fontainebleau pour attendre le roi qui arriva le 17.

Promenades en forêt, en chars à bancs avec de nombreux invités dont la grande-duchesse Stéphanie de Bade. *Bataille de dames* jouée par la Comédie-Française, dîner en plein air aux gorges d'Apremont, fête de nuit féerique sur le lac pavoisé de barques, les chœurs du Conservatoire placés dans le petit pavillon du milieu de la pièce

d'eau alternant avec la musique des grenadiers de la garde, fête de nuit admirable et favorisée d'un temps magnifique, voilà le « menu » du roi Maximilien pendant les cinq jours passés au palais des Valois.

Au retour à Paris, glissons sur la représentation de gala à l'Opéra, sur les dîners des Tuileries, sur les visites aux monuments de Paris et à Versailles, sur les deux revues passées à Longchamp. La visite officielle terminée, le roi demeura encore trois jours à Paris puis prit congé de l'Empereur et de l'Impératrice à Saint-Cloud. Le 8 juin seulement le roi Maximilien rentrait dans ses États, enchanté de l'accueil reçu, chantant au baron de Méneval, notre ministre à Munich, les louanges de Napoléon III.

« Votre Empereur, dit le roi au ministre, n'est pas seulement le plus grand souverain de l'Europe, c'est aussi le meilleur des hommes. J'ai eu de longues et intéressantes conversations avec lui, et cela m'a donné l'occasion d'apprécier la bonté de son cœur et la sûreté de son jugement. Je l'aime autant que je l'admire, et j'ai la plus entière confiance dans l'élévation de son caractère et dans la noblesse de ses sentiments. »

A cette époque, les relations du gouvernement impérial avec tous les pays allemands sans aucune exception revêtaient un caractère très cordial. Qui eût pu se douter de ce qui allait se passer quelques années plus tard ? Personne alors ne pressentait la question italienne et les terribles conséquences du principe des nationalités !

« Cette année, dit un chroniqueur de 1858, les dames de la Cour ont adopté un chapeau de jardin des plus coquets et des plus faciles à porter ; à Fontainebleau le chapeau *Diana-Vernon* fait fureur, et cela pour trois raisons, sans compter sa parenté avec l'héroïne de Walter Scott ; il sied bien, il garantit de la pluie et protège contre l'ardeur du soleil. La première de ces trois raisons pourrait bien être la seule qui ait fait le succès

Les Champs-Elysées en 1858

D'après une aquarelle de l'époque.

du chapeau Diana-Vernon ; quand il s'agit d'une mode nouvelle, les femmes consultent beaucoup plus leur miroir que le baromètre. »

Depuis l'installation de la Cour « les plaisirs se divisent en deux séries : la campagne et le salon. Dans la journée les excursions en voiture et à cheval dans les endroits les plus pittoresques de la forêt, les promenades à pied dans les jardins, les courses en petit bateau sur les lacs : l'Empereur est le premier à donner l'exemple. Le soir, les grands dîners, les causeries et le spectacle.

« Les toilettes suivent l'ordre du programme ; le matin ce sont de vrais négligés, de vraies vapeurs de mousseline blanche, bleues et roses qui glissent sur l'herbe et sur le sable, se mêlant aux fleurs des parterres et qui disparaissent derrière les arbres du bois. Le soir ce sont des robes de toutes les nuances, d'une élégance et d'un goût exquis ; elles passent et repassent avec de doux murmures de gaze et de soie dans les vastes galeries du château. »

Sur le théâtre du palais on a joué *l'Héritage de M. Plumet*, les *Noces de Figaro*, les *Lionnes pauvres*, la nouvelle pièce d'Émile Augier.

Le 25 mai la Cour visite plusieurs beaux sites de la forêt. Une fête champêtre, est organisée à la promenade Amélie et toute une jeunesse, sur la pelouse émaillée de fleurs du printemps, danse la *Boulangère* au son de la musique des Guides.

Le grand événement de la semaine fut la chasse à courre à laquelle assistaient l'Empereur et l'Impératrice, la reine des Pays-Bas, le prince royal de Wurtemberg, le prince Alexandre des Pays-Bas, le prince Nicolas de Nassau, le comte de Montijo, des ministres, et de nombreux invités. La curée aux flambeaux se fit dans la cour ovale. L'Empereur se montra au balcon donnant le bras à la reine de Hollande et fut acclamé...

Les princes partis, la Cour demeura. Le 18 juin, quatre voitures de la Cour, dont la première était conduite par l'Empereur ayant l'Impératrice à ses côtés, s'arrêtaient à la porte d'une maison de Fontainebleau rue Saint-Méry. Les souverains venaient voir le peintre Decamps et visiter son atelier. Prévenu quelques instants auparavant de la venue des souverains, Decamp mit en lumière les quelques toiles et ébauches que contenait sa demeure et se vit chaleureusement félicité. Le lendemain c'était la visite à la salle d'asile, l'Empereur et l'Impératrice assistant aux exercices des jeunes enfants ; le surlendemain, dans le jardin anglais, ils écoutaient avec bienveillance une cantate sur la chasse à courre chantée par la société chorale de Fontainebleau composée exclusivement d'ouvriers. La cantate implorait la clémence de l'Empereur, la pitié de l'Impératrice pour le cerf aux abois... Le souverain ne promit pas ce qu'il était impuissant à accorder, mais il fit apporter du vin de Champagne et porta un toast à « l'harmonie politique et musicale » ! Ce long séjour à Fontainebleau, avec ses alternatives de vie tranquille et de jours de fêtes, est de ceux qui ont laissé la plus grande impression dans la ville. « Si l'arrivée des souverains avait été accueillie avec enthousiasme, consigne *l'Abeille*, c'est avec les plus vifs regrets que la population tout entière assistait à leur départ, et en témoignait par son affluence sur le passage du cortège. Aussi Leurs Majestés elles-mêmes semblaient peinées de quitter notre ville qui leur est si sincèrement dévouée. Aussi ont-elles parcouru toute la route au petit pas des chevaux, recueillant sur leur chemin les témoignages du respect et de la sympathie qu'excite partout leur passage. »

Ce mois de repos après les heures sombres de l'hiver, suite de l'attentat d'Orsini, avait été une trêve agréable aux préoccupations politiques... Quelques jours après, tandis que l'Impératrice et le Prince Impérial se

réinstallaient à Saint-Cloud, l'Empereur partait pour Plombières où il allait se rencontrer avec le comte de Cavour. C'est, dans des temps bien proches, l'alliance avec l'Italie, tout un plan de libération de la moitié de la Péninsule à certaines conditions, le mariage projeté du prince Napoléon avec la princesse Clotilde de Savoie, tout un avenir brillant d'abord, bientôt nébuleux, hérissé de difficultés, que nous créeront le principe des nationalités et la question romaine.

*
* *

Nous voici maintenant à Compiègne dont nous aurons l'occasion de parler à plusieurs reprises.

La Cour y séjourne d'ordinaire pendant six semaines à l'automne ; là défilent par séries les sommités du gouvernement, de la société, des lettres et des arts.

C'est un kaléidoscope vivant sur lequel ont beaucoup daubé ceux qui n'étaient pas invités et se complaisaient à forger des histoires fantaisistes.

Seuls ont une valeur les récits des témoins oculaires dans lesquels nous puisons quelques détails.

A peine réinstallée à Paris, la comtesse Stéphanie de Tascher est invitée en 1853 au palais de Compiègne.

Elle fut à la fois ravie et intimidée de faire un séjour à Compiègne. « J'était très curieuse, je l'avoue, de voir par moi-même cette existence de château, au milieu d'une Cour comme celle de Napoléon III. Ma curiosité n'allait pas sans un certain trouble, car je songeais que j'allais me trouver au milieu d'une foule d'inconnus, d'étrangers, d'indifférents et peut-être d'ennemis, de ces ennemis de cour qui envient systématiquement toute position élevée autour du souverain et jalousent jusqu'à ses parents. Mais c'étaient là des inconvénients inséparables de notre situation et auxquels il fallait bien se faire. Le plaisir, d'ailleurs, d'aller à Compiègne, dans cet

endroit si vanté, si élégant, et dont les amusements et les distractions ne faisaient que croître et embellir sous la baguette magnifique de la belle Impératrice, à l'apogée de sa gloire et de sa beauté, effaça bien vite toute autre impression. »

Dès le départ c'est un éblouissement : la voiture de cour qui vient les chercher et les mener à la gare où un train spécial attend tous les invités, puis la ville de Compiègne pavoisée, le palais bâti en triangle et qui paraît majestueux...

« Je me sentais comme perdue au milieu de tout ce beau monde. Que de luxe, que de toilettes ! L'Impératrice en donnait l'exemple et comme il n'était pas encore d'usage d'imiter les modes anglaises, tout était du meilleur goût, un vrai régal pour les yeux. »

Mme de Tascher trace quelques portraits de personnages considérables se trouvant avec elle à Compiègne. « Je veux parler du maréchal de Saint-Arnaud avec lequel j'ai signé un pacte d'amitié, qui m'aimait et à qui je plaisais tout particulièrement, à ce que m'a assuré la maréchale.

« Le maréchal qu'une santé délicate et de grandes souffrances avaient ramené à Dieu après une vie pas mal légère et agitée, en avait pris l'expression ; tel a été mon sentiment en le voyant. Quelque chose de doux, de résigné, de serein, se lisait dans ses traits fatigués et maladifs, sa figure reflétant le type du parfait chevalier, était distinguée, de même ses formes et ses manières ; rien de cette rudesse qui caractérise parfois le militaire français de quelque rang qu'il soit. Le maréchal de Saint-Arnaud avait des formes charmantes et une politesse exquise pour les dames, quelque chose de touchant dans l'amitié que je lui ai inspirée...

« On dit généralement que sa femme a été parfaitement heureuse, je le crois. Il m'a toujours paru parfait

pour elle. La maréchale, née de Trazegnies, était une jeune femme pour lui ; sa figure eût été bien sans une expression rechignée qui ne parlait pas en sa faveur [1] ».

Voici quelques lignes sur le maréchal Narvaez, duc de Valence (dont la femme était une Tascher).

« Les annales d'Espagne parleront de la conduite politique du maréchal, il y a joué un grand rôle. C'est un homme assez influent pour s'être créé un parti pendant dix-huit ans qu'il a tenu les rênes du gouvernement comme premier ministre de la reine Christine. En le voyant on comprend que l'énergie et le courage qui dominent dans ses traits lui avaient valu cette suprématie ; on sent chez cet homme un pouvoir de volonté qui force l'obéissance et qui impose. Il a bien l'air de ne pas admettre la rébellion à ses volontés.

« Peut-être comme homme d'État gâte-t-il ses hautes qualités par un peu trop d'emportement, une vivacité sans frein que rien ne parvient à arrêter et qui n'admet aucune limite. C'est dommage, car ses qualités de ministre sont réelles, il a rendu de grands services à l'Espagne et il a soutenu la Reine dans des moments difficiles et épineux. Narvaez est vif et impressionnable dans tous ses sentiments ; il l'est dans l'amour qu'il a pour sa belle patrie, dont il parle avec un feu de paroles et un enthousiasme qui me frappaient immensément. Je recherchais sa conversation, y trouvant une grande originalité d'expressions et de sentiments. Narvaez donne à penser même quand il vous a quitté... Toujours enveloppé dans sa *Grandezza* andalouse, la tête haute, l'œil ardent, il cache sous elle ce laisser-aller de l'Arabe fier, hautain, ne trouvant rien d'impossible... Je lui crois le cœur très bon pourvu qu'on sache le prendre, mais chercher à le fixer autrement serait perdre son temps.

1. La maréchale de Saint-Arnaud, veuve depuis 1854, n'est morte qu'en 1905 ou 1906, nonagénaire.

Il ne connaît bien que la fidélité à ses principes politiques; ces derniers ont fait de lui un homme de valeur, les femmes n'en feront jamais qu'un infidèle. »

Dans la même série se trouvait le marquis de Pastoret, rallié à l'Empire avec qui les Tascher étaient en relation dès longtemps. « Notre connaissance qui datait de Munich, était devenue plus intime pendant un séjour que j'avais fait à Paris dans l'hiver de 1846, presqu'à la veille de la révolution qui devait renverser Louis-Philippe. Dans ce temps il était un des coryphées du parti légitimiste... Légitimiste par tradition, il avait trop d'esprit pour se faire illusion sur l'avenir de ce parti et il voyait bien que la France avait rompu avec le passé. Il ne s'en cachait pas et se faisait par sa franchise mille ennemis.

« De haute taille, majestueux et digne, M. de Pastoret était d'une politesse extrême avec les formes les plus courtoises et les manières les plus affables. Son esprit avec un tour romanesque, était des plus ornés et sa conversation charmait et intéressait à la fois...

« Je sais qu'après la chute du gouvernement de Louis-Philippe, il avait cherché à pousser le comte de Chambord à se rapprocher de la frontière de France. Il paraît que ses conseils n'avaient point été du goût des favoris qui entouraient le prince, et il en était survenu une façon de brouille.

« Après mon premier séjour à Paris, j'ai revu plusieurs fois le cher marquis à Bade, dans l'intimité de la pauvre grande-duchesse Stéphanie qui avait également pour lui beaucoup d'amitié.

« La présidence acclamée, M. de Pastoret ne cachait pas l'intérêt que lui inspirait le prince Louis dont les espérances, fort claires à ce moment, ne trouvaient pas en lui un ennemi; mais la grande-duchesse n'a jamais cherché à le gagner et à faire de lui un partisan du nouveau régime.

« Je partageais ses idées à cet égard, qu'il y a des positions si tranchées qu'on ne peut les abandonner et que le mieux est toujours de ne pas changer de drapeau politique. Que j'eusse aimé cette même conviction dans mon ami! Riche comme il l'était, le Sénat n'a pu le tenter que comme situation, mais les injustices elles-mêmes de son parti ne devaient point le pousser à accepter cet honneur. Les anciens amis s'en vont vengés en se séparant de lui ouvertement et en lui adressant leurs cartes avec la mention : *Pour prendre congé.* »

La comtesse Stéphanie trace d'autres portraits en passant. Elle admire le dévouement absolu de Persigny qui a eu si grande part à la création de l'Empire; par contre, elle ne voit pas en lui l'homme d'Etat capable de soutenir l'édifice qu'il avait contribué à fonder. Sa conversation l'étonnait souvent par son laisser-aller, la vivacité ou l'incohérence de ses apercus.

Si elle reconnaît en Morny le roi du bon ton, de l'élégance et des grandes manières, si elle le proclame l'homme séduisant par excellence, Mme de Tascher lui reproche de trop se montrer le fils de la reine Hortense.

La comtesse Stéphanie éprouve de la sympathie pour M. Drouyn de Lhuys et sa femme, mais apprécie peu alors le ministre Fould tout en admettant qu'il a rendu des services.

La comtesse Stéphanie de Tascher a assisté à une chasse qui ne manqua pas de péripéties ; c'était la première fois qu'il lui était donné de voir ce spectacle. « Rien ne m'a semblé plus joli et plus élégant que cet assemblage de chevaux, de chiens, de piqueurs avec leurs cors de chasse, de dames et de messieurs en costume, les uns à cheval, les autres dans de grands chars à bancs attelés en poste, avec la livrée impériale.

« J'ouvrais de grands yeux, je n'avais encore rien vu de pareil.

« On arriva au rond point de la forêt ; c'est là que se

fait le grand déploiement de la chasse, et la cavalcade se dirige sur la piste que signalent les aboiements des chiens, auxquels les cors répondent.

« D'ordinaire, l'hallali se passe sur le bord d'un étang dans lequel le cerf aux abois se précipite, mais cette fois l'animal s'était blotti dans une cour de ferme, et restait acculé contre la muraille, faisant tête aux chiens. Toute la chasse l'avait suivi ; mais, voici que le cerf en désespéré se met à tenter une sortie, et de courir à travers chevaux et voitures. Un désordre complet s'ensuit; on voit le cheval de M. Fould se cabrer et désarçonner son cavalier. Grande émotion, bien vite calmée, car il est dégagé promptement sans grand mal. Toutefois, j'ai pu voir à l'attitude générale que le favori de l'Empereur n'était pas très aimé ; il en est presque toujours ainsi en France, où les chutes des premiers ministres n'inspirent que peu de commisération.

« Mais voici que près de la voiture où nous étions avec Lord Hertford, se tenait Hortense Thayer, fille du général Bertrand, le fidèle entre les fidèles à l'Empereur Napoléon Ier. Elle était à cheval ; c'était une charmante et superbe amazone ; nous admirions entre nous sa grâce et son élégance, lorsque tout à coup le cerf débouche de notre côté et pousse le cheval d'Hortense contre notre voiture avec tant de violence que la jambe de notre pauvre amie est projetée contre le char à bancs.

« Elle s'affaisse aussitôt entre les bras de son mari, éperdu de frayeur. On l'emporte et nous ne tardons pas à apprendre qu'elle a la jambe cassée.

« La consternation s'est mise au milieu de cette société si gaie et si en train quelques minutes auparavant. J'ai encore vu l'Empereur saisir une carabine, viser le cerf et l'abattre, mais il va sans dire qu'il n'y a eu ni hallali joyeux, ni curée au flambeaux le soir.

« On est revenu atterré au château. Le dîner était

La curée aux flambeaux à Compiègne en présence de l'Empereur
et de l'Impératrice

Gravure extraite du Monde Illustré.

lugubre, sans aucune musique militaire, et à 10 heures tout le monde était remonté dans les chambres.

« Un train spécial commandé par l'Empereur a ramené la blessée à Paris, dans son hôtel, ainsi qu'elle en avait manifesté le désir.

« Telle fut la première chasse à courre à laquelle j'assistai. C'est un spectacle curieux, mais la chose, à mon idée, ne doit être vraiment amusante que lorsqu'on y prend part à cheval et qu'on en peut suivre aussi toutes les péripéties. »

*
* *

En 1856, au retour de Plombières où il fait sa saison annuelle, où, deux ans plus tard, il rencontrera le comte de Cavour, l'Empereur est revenu à Saint-Cloud retrouver l'Impératrice et le prince Impérial.

Le 19 août départ de la Cour pour Biarritz. Des premiers entretiens avec le maréchal Serrano, le nouvel ambassadeur d'Espagne à Paris, avec le cardinal-archevêque de Bordeaux, avec le maréchal Bosquet, de la réception par l'Empereur de différentes députations, d'un anniversaire de l'expédition de Crimée fêté par un détachement du 35me de ligne de passage à Biarritz, tandis que l'Empereur et l'Impératrice tenant son fils dans ses bras viennent un moment assister au dîner des sous-officiers et soldats, de l'excursion en mer sur le *Newton*, de la réception très sympathique faite aux souverains à Saint-Sébastien, de la visite du prince Adalbert de Bavière et de sa femme, l'Infante Amélie, de l'excursion aux ruines du château de Bidache qui appartiennent au duc de Gramont, ministre de France à Turin, il serait facile d'établir un journal détaillé.

Peu d'hôtes à la fois en cette villa Eugénie que, chaque année, pendant quelques semaines, habiteront les souverains. C'est une vie fort tranquille en attendant la reprise

mondaine de Compiègne ; beaucoup de plein air, beaucoup d'excursions qui plaisent à l'Impératrice ainsi rapprochée de son pays natal et à même de voir intimement quelques-uns de ses compatriotes parents ou alliés. C'est à l'Impératrice Eugénie que Biarritz doit sa vogue toujours grandissante. Depuis quelques années, la ville a atteint son zénith, elle est quatre fois plus étendue qu'elle ne l'était au début de l'Empire ; l'ancienne villa Eugénie, autrefois environnée d'un bois de sapins, est aujourd'hui un palace des quatre saisons — car jamais plus Biarritz ne chôme — que cercle une foule de villas dominant l'ancienne arrière-plage elle-même barrée de rues, d'hôtels, de maisons aux toits variés.

Les trois quarts des étrangers qui séjournent à Biarritz — je ne parle pas des Espagnols qui ont assisté à la montée successive de la petite ville devenue une des stations balnéaires les plus renommées — ne savent pas ce qu'elle était jadis. Le rendez-vous en toute saison de l'année des élégances de tous pays n'était, il y a soixante ans, qu'un village de pêcheurs. L'Impératrice avait été séduite par cette superbe plage de sable fin, par cette série de grottes et de rochers pittoresques, par le charme du paysage d'alentour, par ses bois de pins qui forment le premier plan et le rideau de montagnes qui ferme l'horizon ; elle avait compris, attirée de plus comme elle l'était par le voisinage de l'Espagne et la facilité de retrouver en cet admirable décor si varié les personnes qu'elle avait connues outre les Pyrénées dans sa jeunesse, qu'ainsi qu'il a été dit, « entre l'Océan superbe et la campagne verdoyante, Biarritz étincelle comme un diamant serti dans une nappe d'émeraude. » Biarritz doit tout à l'Impératrice Eugénie, puisqu'elle l'a presque inventé et l'a mis à la mode, comme la duchesse de Berry avait mis Dieppe à la mode.

*
* *

L'arrivée des souverains, en octobre 1856, à Compiègne a été d'autant plus fêtée que, les deux dernières années, en raison des préoccupations de Crimée, la Cour n'a pas fait de séjour. Pendant ces trois semaines de séries diverses, on vit défiler des princes et des ambassadeurs, dont le baron de Hübner, des maréchaux, des ministres, le duc de Bauffremont, le prince de Beauvau, le duc d'Ossuna, le marquis d'Hertford, le comte de Caumont — La Force, Verdi, Auber, Meyerbeer, Alfred de Vigny, Horace Vernet, Eugène Isabey, la maréchale Serrano, la comtesse de Hatzfelt, la duchesse d'Istrie, la marquise de Contades, la marquise de Caulaincourt, la princesse de Beauvau, la comtesse Walewska, la princesse Poniatowska, le baron James de Rothschild, les généraux de Mac-Mahon, Mellinet, de Ladmirault, bien d'autres, sans compter les officiers de la maison et leurs femmes, quelques châtelains des environs de Compiègne, etc.

Comme de raison, il y a chasse à courre et à tir, comédie dans la salle de spectacle du château. Tout le monde peut suivre la chasse à courre, de plus ou moins loin, mais pour y jouer un rôle quelconque, il est nécessaire d'avoir le bouton, c'est-à-dire le droit de porter l'uniforme : habit vert à la française, galonné d'or avec collet et parements de velours amarante, filet rouge galonné, culottes blanches, bottes à chaudron, tricorne vert avec plumes noires.

L'Empereur, l'Impératrice, le Prince Impérial et les princes de la famille portent la plume blanche.

« A dîner, note le baron de Hübner, le 25 octobre la conversation entre l'Empereur, lady Cowley et moi ne tarit jamais, et la tournure d'esprit de l'Empereur Napoléon, la variété de ses connaissances, et la plus

grande variété de ses aventures de jeunesse, lui donnent un charme tout particulier. Aujourd'hui il nous conte ses premières amours avec Mlle Kummich, petite et jolie bourgeoise d'Augsbourg, où il se trouvait comme collégien à l'âge de seize ans. Ensuite il parla des Croisades, des soucis et des perplexités d'un souverain, de la difficulté de découvrir la vérité.

« Après dîner, longue conversation avec l'Impératrice. Selon son habitude, elle me parle de la reine Marie-Antoinette. « J'aime mieux, dit-elle, être assassinée dans les rues. Je n'ai plus mon sang-froid. Depuis mes couches j'ai l'imagination frappée. » Et Hübner ajoute : « Pauvre femme ! Tout n'est pas couleur de rose sur les trônes ! »

Le 28 octobre, la marquise de Contades écrit à son père le maréchal de Castellane : « Nous n'avons guère le temps d'écrire, étant toute la journée hors de nos chambres. Notre journée se passe à merveille et nous nous amusons extrêmement. Pauline (la comtesse de Hatzfelt, depuis duchesse de Talleyrand et de Sagan) et moi, on nous a logées le mieux du monde et dans le même appartement ; nos chambres ne sont séparées que par un salon. La société est des plus agréables, tout le monde se plaît ici. L'Empereur et l'Impératrice semblent aussi très gais ; le petit prince est magnifique, jamais je n'ai vu un enfant si vivace et si gai. Il a le haut du visage de sa mère, le reste de son père, il est très fort pour son âge... Je ne vous donnerai pas de nouvelles étant dans l'endroit où on les ignore le plus... »

*
* *

Encore un souvenir de ces « séries » fameuses.

Le dimanche 18 octobre 1857 la Cour quittait Saint-Cloud, pour Compiègne. Il devait y avoir cinq séries d'invités et cinq représentations au théâtre du château.

De la première série qui arrive le lundi font partie

entre autres, le duc et la duchesse d'Albe, le duc de Rivas, ambassadeur d'Espagne, le prince et la princesse Czartoryski, le maréchal et la maréchale Magnan, le maréchal Canrobert, les ministres Fould et Magne et leurs femmes, le duc et la duchesse de Medina Cœli, le prince et la princesse Joachim Murat, et plusieurs officiers de la maison des souverains. Deux chasses à courre dont l'une est dirigée par le marquis et le comte de L'Aigle, qui ont amené leur vautrait ; l'Empereur et l'Impératrice suivent la chasse ; chasse à tir dans le parc réservé ; représentation de deux pièces du Gymnase, les *Petites Lâchetés* et *Esclave du mari* avec Geoffroy, Lesueur, Landrol, etc. De la seconde série font partie : le Prince Napoléon, le prince et la princesse Lucien Murat et la princesse Anna, la princesse Bacciocchi, M. et Mme Rouher, le comte et la comtesse de Persigny, M. Billault, le maréchal Bosquet, le général et la comtesse Regnaud de Saint-Jean d'Angely.

Pendant cette semaine il y a bal au château avec invitations faites aux notabilités de la ville. L'Empereur danse avec la femme du préfet, l'Impératrice avec le maire. Chasse à courre et à tir ; représentation donnée par les artistes de la Comédie-Française. Au programme, l'*Avare* joué en perfection par Augustine Brohan, Delphine Fix, Emilie Dubois, Provost, Samson, Delaunay, Got, Maubant.

Malgré cette interprétation merveilleuse, la pièce de Molière ne produisit pas grand effet. Trop connu, trop classique, disaient ceux qui n'osaient prononcer : trop sévère.

Alphonse Leveaux, alors adjoint au maire de Compiègne et qui devint le collaborateur de Labiche, a noté ses impressions sur les spectacles de la Cour peut-être pas toujours choisis au gré des spectateurs :

« La salle s'occupe de la loge impériale, des toilettes, des personnages marquants. C'est de ce côté que pen-

dant le spectacle les regards se dirigent le plus souvent. Dans la loge impériale, mille rivalités s'agitent. On écoute à peine, on pense à la journée qui vient de s'écouler, au lendemain, aux quelques paroles gracieuses que l'Empereur et l'Impératrice vous ont adressées, à la faveur qu'on en espère, à la satisfaction qu'elles vous donnent, satisfaction doublée du dépit que les autres en éprouvent. Sous ces influences multiples le spectacle n'occupe plus là qu'une place presque insignifiante, et c'est du bien perdu que d'offrir des merveilles de l'art à un auditoire nécessairement inattentif. »

La soirée se terminait par les *Chants de Béranger*, souvenir en trois tableaux avec Mlles Déjazet, Alphonsine, Judith Ferreyra et Schneider, pour interprètes.

Quand Déjajet paraît sur la scène, l'Empereur qui a gardé souvenir ému de l'intérêt à lui témoigné par la grande artiste quand il était prisonnier à Ham, donne le signal d'applaudissements auxquels la salle s'associe avec ardeur.

Le lendemain mourait subitement à l'âge de cinquante-cinq ans, dans sa propriété de la Sarthe, le général Cavaignac. Sur l'ancien concurrent malheureux du Prince-Président, le *Moniteur* s'exprimait en termes parfaits : « M. le général Cavaignac a rendu de grands services à la cause de l'ordre pendant qu'il était à la tête du pouvoir exécutif, et sa mort prématurée sera vivement regrettée. » Dans la *Patrie* on lisait : « L'élu du 10 décembre venait de prendre possession du pouvoir qui lui avait été donné par six millions de voix. Après avoir reconnu du haut de la tribune les nobles services du général Cavaignac, il se dirigea vers son banc et lui tendit la main. Cette main que le Président de la République tendait à l'ancien chef du pouvoir exécutif par-dessus les divisions des doctrines et de partis, c'était l'anticipation du jugement de l'histoire. »

Parmi les hôtes de la troisième série se trouvaient :

la princesse Mathilde, lord et lady Cowley, le comte et la comtesse Walewska, l'amiral et l'amirale Hamelin, la maréchale de Saint-Arnaud, l'amirale Bruat, la duchesse d'Istrie, M. Baroche, président du Conseil d'État, le marquis et la marquise de Cadore, le marquis et la marquise de La Grange, le comte et la comtesse de la Bédoyère, le comte et la comtesse de la Poèze, le duc et la duchesse de Manchester [1], celle-ci une des plus belles femmes de son temps avec son profil de camée, sa démarche majestueuse, son teint d'albâtre ; lady Ohulston, sœur du duc et le célèbre marquis d'Hertford.

La comtesse Stéphanie de Tascher qui fait partie de la série suivante retrouve encore la duchesse de Manchester. Elle qui a beaucoup d'esprit, mais fort peu de beauté — elle ne s'en piquait guère d'ailleurs — semble un peu fatiguée d'entendre prôner la beauté régulière de la duchesse : « Que faire de ces beaux profils si ce n'est que de les placer dans une collection de camées ? Le camée, c'est fort joli à voir, mais toujours des camées, c'est bien ennuyeux. » Malgré soi, on se remémore certaine fable du renard et des raisins.

Mme de Tascher se montre d'ailleurs fort aimable pour la belle-sœur de la duchesse, lady Ohulston « dont la physionomie vive, animée, enjouée est des plus agréables à contempler et est jolie et de tous points charmante. »

Le fait est que lady Ohulston faisait beaucoup de frais, et que la duchesse « à qui son rang donnait une des premières places, avait l'air de s'y trouver si bien assise qu'elle recevait les hommages de l'Empereur, mais jugeait du temps perdu de chercher à être aimable pour les autres [2]. »

1. Née comtesse d'Alten, veuve en secondes noces aujourd'hui du duc de Devonshire.

2. Un de ceux qui coordonnent ces souvenirs venus de sources variées et nombreuses, a connu la duchesse de Manchester à l'âge où la beauté des femmes d'ordinaire commence à décliner.

Dans cette troisième série ont eu lieu deux chasses à courre ; l'une était une chasse au sanglier conduite par le baron de Poiley dont l'uniforme de chasse était très regardé : habit écarlate, culotte et gilet blancs. Le Vaudeville faisait jouer deux pièces : *On demande un Gouverneur* et *Triolet*. Dans cette dernière pièce Mlle Blanche Pierson, toute jeune fille commençant à jouer finement, remporta un vrai succès de beauté.

La quatrième série comportait donc des invités nouveaux et quelques invités de marque conviés « à réitérer ». Outre le clan Manchester, le marquis d'Hertford et des dames de la maison de l'Impératrice.

Comme diplomates : lord et lady Cowley, M. de Kisseleff ambassadeur de Russie, le comte de Hatzfeld avec sa femme, le prince Reuss ; puis lady Egerton, M. Troplong, Président du Sénat, M. Rouland, ministre de l'Instruction publique, le duc et la duchesse de Cambacérès, la marquise de Contades, le maréchal Vaillant, le maréchal duc de Malakoff, le comte et la comtesse Walecoski, M. Mérimée, M. Laitey, le prince de la Moskowa, M. et Mme de Saulcy, le comte de Baciocchi, le baron et la baronne Ph. de Bourgoing, le général et la comtesse Gustave de Montebello, Mme Thayer, née Bertrand, la comtesse H. Bertrand, le comte et la comtesse de la Bédoyère, M. Arcos, etc.

Pas de spectacle le 11 en raison de la mort de M. Abbatucci, garde des Sceaux : l'Empereur et l'Impératrice sont très affectés de cette perte et n'assistent pas à la chasse à courre du 12. La fin de la semaine s'anime un peu plus. Le 15 novembre, jour de la Sainte-Eugénie,

Elle était encore superbe, et si elle ne faisait pas beaucoup de frais, parlant peu, elle savait se montrer très aimable et forgrande dame. Elle devint en secondes noces duchesse de Devonshire. Il y a quelques années elle donna en sa maison de Londres une fête costumée qui restera célèbre. Elle est aujourd'hui veuve de son second mari.

Le Colonel Fleury commandant les Guides de la Garde

Tableau d'Alfred de Dreux. Appartient à la Duchesse d'Istry.

il y a revue et réception des autorités. Tous les invités offrent des fleurs à l'Impératrice. La marquise de Contades [1], qui fait délicieusement des fleurs artificielles, en présente à la souveraine un panier.

« Le petit Prince se porte à merveille, écrit Mme de Contades au maréchal de Castellane, il est intelligent et gentil au possible. Je suis bien contente de voir à quel point l'Impératrice le gâte peu ; quand il tombe, on le laisse se ramasser tout seul, et on l'accoutume à ne pas pleurer ; il est déjà obéissant. L'Empereur serait plus disposé à le gâter. C'est un aimable enfant toujours gai et de bonne humeur. Le jour de la fête de sa mère tous les officiers des deux régiments sont venus dans la galerie pour lui offrir leurs vœux. L'Empereur et l'Impératrice ont fait le tour du cercle, suivis du petit Prince dans les bras de sa bonne. Il est déjà dressé à faire le salut militaire et à envoyer des baisers ; il mêlait bien les deux ensemble, mais vous jugez qu'il n'en a pas moins de succès. »

Le lendemain représentation par la troupe de l'Odéon du *Perroquet gris* et des *Deux Philibert*.

A son habitude Mme de Tascher trace quelques portraits des personnes faisant partie de sa série. Elle se loue particulièrement de deux ménages modèles, les Montebello et les Saulcy. Le côté franc et ouvert du général de Montebello lui plaît autant que les grâces, les charmes, les petites mines de sa femme, aimable, bonne, délicieuse en tout. Mme de Montebello, née Villeneuve-Bargemont, est la petite-fille de la duchesse de Vicence, d'abord mariée à son cousin de Canisy, laquelle dans un âge avancé avait conservé une incontestable

1. La marquise de Contades épousa, par la suite, le comte E. de Beaulaincourt qui mourut tout jeune d'un accident de cheval. Elle est morte très âgée, en 1906 ou 1907 ; jusqu'à la fin de sa vie elle travaillait sans relâche à ces fleurs artificielles qu'elle faisait fort bien.

beauté. « Personne n'a, comme Mme de Montebello, ce type raffiné des petites précieuses d'autrefois ; toujours tirée à quatre épingles, enrubannée, encrinolée, recherchée en modes, mais toujours huppée et d'un goût parfait, elle coquette à droite, à gauche, en toute innocence, incapable de vouloir ou de faire le mal et vraiment amusante à suivre et à étudier. Ses petites minauderies, ses petites agaceries lui vont à merveille, d'autant qu'elles sont sans arrière-pensées et ne sauraient porter le plus petit ombrage à son mari qui a pour elle une véritable adoration. »

Pour Mme de Saulcy même bienveillance d'ailleurs pleinement justifiée : « Elle me fait l'effet d'un de ces diamants que les frôlements du monde ni les succès ne parviendront jamais à ternir et qui passera blanche et pure à travers tout. Elle est excellemment dirigée par son mari homme d'esprit, sans pédanterie et qui l'aime. M. de Saulcy avec son caractère ouvert et enjoué, cause avec séduction et sait convertir ses auditeurs à ses idées. Il connaît le monde, il en a usé, ce qui fait que lorsqu'il cite un exemple, on peut le considérer comme une preuve. Ayant épousé sa femme à un âge où il aurait presque pu être son père, il a pris le bon parti et s'est fait pour elle le meilleur des amis. M. de Saulcy est d'un commerce charmant... Sa conversation des plus spirituelles a un tour d'originalité assaisonné d'un répertoire varié d'anecdotes piquantes que je soupçonne un peu tirées de sa vie privée. Son visage fort beau exprime surtout cette droiture qui plaît et attire. On le dit en outre très savant [1], je le crois, c'est un de ces hommes qui saura vous répondre sur tous les sujets qu'on mettra devant lui sur le tapis, et avec cela n'affichant jamais sa science, ce dont je lui

1. M. de Saulcy était un archéologue et un numismate des plus distingués. Il sera plus tard un utile collaborateur pour l'Empereur, quand celui-ci écrira *la Vie de César*.

fais un grand mérite. Il vous fait facilement avaler de cette manière l'antiquité des Grecs, la grandeur des Romains, et le sérieux des voyages scientifiques qu'il a du reste racontés avec un talent incontesté. » La comtesse Stéphanie aimait avoir à table un voisin agréable et, comme on avait le droit de se grouper suivant sa fantaisie, elle choisissait tantôt M. de Saulcy, tantôt le prince de la Moskowa, tantôt Mérimée. Si Mérimée acceptait de « mener à table » la comtesse, c'est qu'elle ne l'ennuyait point, car il n'était point homme à s'infliger bénévolement une corvée.

Elle-même se disait parfaitement séduite par l'esprit de Mérimée mais ajoutait que son impiété et sa sécheresse de cœur glaçaient sa sympathie.

« Mener à table » rappelle une anecdote qui a cours dans tous les souvenirs contemporains. La première fois que Sainte-Beuve fut invité à Compiègne, Mlle de Heckeren, fille du sénateur, femme fort causante et aimable, voulut s'offrir pour compagnon de dîner le critique célèbre : « M. de Sainte-Beuve, lui dit-elle un matin dans le salon des Cartes, voulez-vous me mener dîner ce soir ? » Sainte-Beuve tombe des nues, n'étant pas sûr de comprendre mais avec la fatuité inhérente à la plupart des hommes et à lui-même en particulier, il se croit sur le chemin tout proche d'une bonne fortune et s'incline en balbutiant : « Certainement mademoiselle ! » Voici le critique sortant du palais après le déjeuner et s'efforçant de dénicher dans la ville le restaurant le plus comme il faut où il pourra le soir mener dîner la belle jeune femme de trente ans. A-t-il trouvé, est-il sûr que la Cloche d'or ou d'argent de l'époque est digne de traiter en tête à tête la jeune fille et l'écrivain. Avant de commander le repas, pris non pas de scrupules, mais d'appréhension soudaine que la jeune femme ait voulu tendre un piège à son ignorance des cours, il s'ouvre, un tantinet, à plus

expérimenté que lui en ces choses. En sa demi-confession sans doute il ne nomme aucun des partners, s'informe comme voulant noter une impression ou lui-même donner un conseil. Le co-invité comprit-il à quart de mot ? toujours est-il que sans abuser de la situation et sans amener trop violemment le rouge sur la face du critique aux yeux malins » presqu'aussi aussi honteux « qu'un renard qu'une poule aurait pris », il expliqua que la locution était devenue courante au château, puisque les dames pouvaient choisir leur cavalier... Et Sainte-Beuve de se contenter de mener Mlle de Heeckeren à table.....

La comtesse aime les portraits et tous ne sont pas bienveillants ; si elle est bien disposée pour le comte de Hatzfeldt et pour M. de Kisseleff elle l'est beaucoup moins pour lord Cowley et le comte Walewski ; en revanche elle fait grand éloge de Mme Thayer, née Bertrand, de la comtesse Walewska, de la comtesse de Chaumont-Quitry, de la duchesse de Cambacérès ; elle lance un coup de patte au maréchal Vaillant, la personnification du « bourru » et au maréchal Pélissier dont elle ne peut « avaler » les manières. Pour finir, quelques mots sur le marquis d'Hertford, ce grand seigneur original qu'aimait beaucoup l'Empereur et qui, lui, aimait sincèrement la France et son souverain, et cela de longue date. Bagatelle, on le sait, lui appartenait, et c'est là que presque chaque jour le Prince Impérial, au moins pendant le printemps, allait prendre ses ébats d'enfant. « Le marquis vit de façon si originale que, malgré ses immenses richesses, on ne lui croirait qu'une fortune ordinaire, mais en revanche il achète des chefs-d'œuvre de peinture et n'hésite pas à entrer en lutte avec la Russie et la France pour leur disputer à coups de banknotes la *Madone aux anges* de Murillo — laquelle toutefois est restée à la France qui l'a payée 800.000 francs. Ce magnifique tableau est au Louvre dans le salon carré.

Le noble lord a des châteaux tout installés en Angleterre ; il n'y met jamais les pieds et demeure à Paris dans l'entresol d'un hôtel qu'il a acheté pour n'avoir pas à déloger... C'est un type de richard qui, sans aucune avarice, ne jouit nullement de sa fortune... Sa physionomie est le reflet de tous les contrastes de son caractère fantasque. Il semble sombre, sérieux, par moments même il roule des yeux furibonds comme un tyran de mélodrame, et, si on l'approche, on se convainc qu'il a un tour d'esprit fort aimable, qu'il est gai, spirituel, abonde en bonnes saillies et en bons mots ; sa conversation est plutôt d'un Français que d'un Anglais, et l'on voit alors se dissiper les noirs et sombres nuages de son visage pour faire place à une expression tout à fait agréable. »

Le marquis d'Hertford eut de nombreuses aventures féminines. L'une d'elles, on ne l'ignore pas, eut un résultat : Sir Richard Wallace, grand collectionneur, grand philanthrope qui lui aussi habita toujours Paris. Mais le marquis ne fut jamais marié ; à un indiscret qui lui demandait pourquoi, il répondit : « Je l'ai oublié. »

Se rappelle-t-on que lord Henry Seymour était le frère du marquis d'Hertford ? Sur cet homme de sport, un instant président du Jockey-club et que ses excentricités qui atteignaient parfois carrément le mauvais goût avaient fait surnommer Milord l'Arsouille, il faudrait un chapitre entier. On le trouvera peut-être quelque part en ce damier d'anecdotes, mais ce n'est pas au sujet de Compiègne que son souvenir doit être évoqué.

N'abandonnons pas cette résidence, en cette première partie de notre moisson historique sans donner les impressions si bien rendues de Mme Octave Feuillet sur son séjour en novembre 1858.

« Le *Jeune homme pauvre* venait d'être joué avec un immense succès au Vaudeville, lorsque mon mari fut in-

vité à passer quelque temps à la Cour qui était alors à Compiègne. J'étais désolée de n'avoir pas reçu d'invitation pour mon compte et, pour me consoler, mon mari me permit de m'installer dans la ville à l'hôtel de la Cloche.

« A la fin du jour je m'acheminai vers le palais. Je traversai la galerie qui servait de salle à manger et je restai éblouie devant l'éclat du dessert tout préparé pour le repas du soir. J'aurais voulu marquer ma place à cette table magnifique, respirer pour longtemps ce parfum de fête; je jetais des regards charmés sur les peintures, sur l'or des plafonds, sur les glaces où je me voyais passer. Il me prenait une soif de luxe et de grandeur qui me faisait oublier le petit quatrième de la rue de Tournon.»

Après avoir traversé la galerie Mme Octave Feuillet alla voir Mme Bizot, veuve du général du génie tué en Crimée, sous-gouvernante du Prince Impérial. Celle-ci la reçut dans un salon orné de tapisseries. Par la porte arrivait une voix d'enfant. C'était celle du Prince Impérial qui jouait dans une chambre voisine.

« Bientôt, continue Mme Feuillet, on entendit le bruit d'une scie et d'un marteau; et comme je prêtai l'oreille, Mme Bizot me mena discrètement près de la porte de cette chambre. « Regardez » dit-elle, parlant tout bas et entr'ouvrant la porte un peu davantage. Alors je vis l'Empereur assis sur le tapis et confectionnant des joujoux pour son fils. Mme Bizot m'apprit qu'on allait jouer le *Jeune homme pauvre* au palais, et que je serais invitée à la représentation ainsi qu'aux chasses qui allaient avoir lieu. Je rentrai à l'hôtel de la Cloche, le cœur palpitant, et cette nuit-là je dormis dans ma vilaine chambre, comme si j'eusse été dans la grotte d'Aladin. »

A la chasse, Mme Feuillet était un instant descendue de voiture pour se réchauffer. Au milieu du calme qui l'enveloppait elle entendit de bruyants éclats de rire. « Ces rires, dit-elle, venaient d'un endroit défriché, en-

touré d'une clôture de petits sapins qui cachait à demi une cabane abritée par un grand chêne. Devant la porte de la maisonnette, des femmes qui me paraissaient être celles des breacks, battaient la terre de leurs petits pieds et se tapaient mutuellement dans les mains pour y ramener la chaleur : c'étaient celles qui avaient ri si bien. Au milieu du groupe un homme de petite taille, portant le tricorne Louis XV, alimentait une flamme bleuâtre qui sortait d'un vase posé sur un trépied. Cet homme, c'était l'Empereur. Il me parut plus animé qu'à l'ordinaire ; cette halte dans les bois, ce punch qu'il préparait aux femmes, ce retour à la vie libre semblait avoir rajeuni son front ; il était charmant dans sa souveraineté champêtre. Après l'avoir admiré par-dessus les clôtures je me sauvai sans être aperçue. »

Le lendemain 24 novembre, le *Roman d'un Jeune homme pauvre* d'Octave Feuillet joué par les artistes du Vaudeville, La Fontaine, Félix, Parade, Jane Essler, remporta un succès éclatant ; à l'acte de la tour, l'Impératrice fondit en larmes.

CHAPITRE IX

LES GUIDES DE LA GARDE. LE CAMP DE CHALONS

Origine des Guides. — Leur réorganisation sous le Second Empire. — Anecdotes du marquis de Massa. — Galliffet. — Morts et vivants. — Organisation du camp de Châlons. — Le duc de Cambridge. — L'entrevue de Stuttgard.

Les guides [1] étaient un souvenir du premier Empire. Les exploits de ces guides ou chasseurs de la garde sont légendaires. Ils suivaient partout l'Empereur. Quatre de leurs escadrons, sous le nom d'escadrons de service, se tenaient à tour de rôle à proximité de l'état-major impérial, prêts dans les moments pressants à se jeter sur l'ennemi, sur un signe de Napoléon. Pendant les haltes

1. En réalité, les guides datent de 1796. Bonaparte, raconte *le Mémorial de Sainte-Hélène*, avait été surpris, faute de gardes, dans un château après avoir passé le Mincio. Il dut s'échapper par le jardin, à demi vêtu. « Le danger auquel venait d'échapper le général, circonstance qui dans sa manière d'opérer pouvait se renouveler souvent, devint l'origine des guides, chargés de garder sa personne. » Ce fut le chef d'escadrons Bessières qui les organisa. Le corps des guides reçut l'uniforme adopté depuis par les chasseurs à cheval de la garde. Les guides suivirent Bonaparte en Egypte, puis partout, sous leur nouveau nom de chasseurs de la garde.

de l'Empereur quand celui-ci s'arrêtait pour consulter ses cartes ou pour prendre un léger repas, des chasseurs mettaient pied à terre et, la baïonnette au canon de leur carabine, formaient un cordon de vigilantes sentinelles. Souvent l'Empereur faisait appeler un des chasseurs en faction et, pour consulter l'horizon, il se servait de l'homme immobile comme une statue pour appuyer sa longue vue sur son épaule. Il y a une quinzaine d'années notre grand peintre militaire Edouard Detaille avait exposé au cercle de l'Union artistique un charmant tableau qui reproduisait cet épisode.

L'Empereur portait habituellement le frac vert de petite tenue des chasseurs de la garde[1].

Licenciés en 1815, les guides ou chasseurs à cheval de la garde ne reparurent plus qu'en 1848. On semblait à cette époque craindre la guerre : la création de huit escadrons de guides fut alors décrétée pour le service d'état-major. Le commandant Reille fut chargé de les organiser.

Quatre escadrons, réduits à deux en 1850, furent formés. Leur uniforme fut : pantalon et habit veste bleu foncé (modèle Ecole de cavalerie), épaulettes, bandes de pantalon, aiguillettes, doublures, passepoils et shako amarante. La sabretache était ornée d'une grenade avec le numéro de l'escadron découpé dans la bombe. Au lieu du bonnet de police, les guides portaient en petite tenue la calotte lie-de-vin, dite « tarbouch » des chasseurs d'Afrique. Le 1er mai, par décret signé Arago, un peloton de guides fut créé au ministère de la Guerre « pour les combattants de Février et autres citoyens qui s'étaient portés le 25 à la défense du ministère. » Il devait faire partie du 5e escadrons alors en formation à Lunéville et se recrutait par voie d'en-

1. On sait qu'à Sainte-Hélène Napoléon fut enseveli dans cet uniforme.

gagement volontaire. Comme on recherchait surtout les hommes parlant allemand, les trois quarts des cavaliers étaient Alsaciens [1].

Sur les cinq formés deux escadrons sont supprimés en 1850. Parmi les sous-lieutenants du 1er escadron fondu avec le 2me figurait M. Mathéron qui passa aux guides de la garde à leur formation et qui y resta jusqu'au moment où il prit sa retraite comme capitaine vers 1866. « Le nom de Mathéron, dit le commandant Ogier d'Ivry dans son *Historique des Guides*, rappelle un des hommes les plus spirituels dans le genre gaulois de cette époque. Ses bons mots comme ses excentricités étaient légendaires. Nommé à sa retraite percepteur à Royan, il manqua tellement de gravité devant les contribuables qu'il fut révoqué. Il mourut peu de temps après et fort gaiement, d'ailleurs, comme il avait vécu. »

Mathéron fut légendaire. Il était énorme et l'uniforme ajusté du régiment faisait encore mieux ressortir sa rotondité, mais très bon officier et aussi cocardier dans le service que bon vivant à table. « Sans fortune autre que sa solde, nous dit le marquis de Massa, il n'en était pas moins le convive recherché de la jeunesse dorée du régiment, que ses saillies rabelaisiennes et sa bonne humeur égayaient. »

Le 9 juin 1852, l'uniforme des guides était définitivement fixé et les armes impériales à l'N couronné remplaçaient sur la schabraque, la sabretache, la giberne, le porte-manteau et autres accessoires la grenade à numéro de la première formation. Le kolback fut surmonté d'un haut plumet blanc, noir à sa base et, plus tard, les guides recevaient la longue pelisse flottante couvrant l'épaule gauche. Pour les officiers, les tresses

1. *Historique du 9e hussards et des guides*, par le commandant Ogier d'Ivry. Voir aussi : *les Murat et les guides de la garde*, par M. Marcel de Baillehache (*Carnet historique et littéraire*, janvier 1902.)

et les galons de la schabraque étaient en or. Les trompettes et la musique eurent les couleurs inversées : dolman rouge et pantalon vert. Et il en fut toujours ainsi dans la cavalerie de la Garde. Comme tenue de gala pour les bals des Tuileries les officiers avaient la culotte collante avec soutaches et galons d'or et la petite botte hongroise, également avec galons et glands d'or comme sous le premier Empire.

L'effectif de ce régiment constitué à six escadrons sous la direction du lieutenant-colonel Fleury, aide de camp du Prince-Président, fut formé :

1° Par les deux escadrons des guides d'état-major qui étaient tous les deux en garnison à Paris ;

2° Vingt cavaliers montés pris dans chaque régiment de dragons, le 4e excepté en raison de son état sur le pied de guerre ;

3° Vingt cavaliers montés dans chaque régiment de lanciers ;

4° Trente cavaliers non montés pris dans chaque régiment de chasseurs d'Afrique. Ces hommes bronzés et chevronnés, médaillés pour la plupart, constituèrent dans chaque peloton ce que le marquis de Massa appelle spirituellement les gueules de premier rang.

Quant à la composition du corps d'officiers, le lieutenant-colonel Fleury y fit entrer nombre de jeunes gens de familles aristocratiques, séduits par le port d'un bel uniforme et le séjour dans une agréable garnison. Il y avait là des noms fort connus : Villeneuve-Bargemont, Galliffet, Kérouarts, Comminges, Montesquiou, Talleyrand-Périgord, Rohand-Chabot, Chézelles, Fitz James, beaucoup d'autres. Et M. de Massa fait observer : « L'Empire, plus ouvert que le régime qui lui a succédé, ne faisait pas faire antichambre à ses ralliés. »

Et cette tradition s'est conservée aux guides jusqu'à la fin. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à consulter les annuaires de l'époque et l'historique fort exact du com-

mandant Ogier d'Ivry. Pour les chevaux, le lieutenant-colonel Fleury, promu bientôt colonel (22 novembre 1852), eut les coudées franches et il monta ses guides comme aucun régiment de cavalerie ne l'a encore été et ne le sera jamais. Il avait l'oreille de l'Empereur et savait obtenir ce qu'il fallait pour son cher régiment. Que le maréchal Vaillant ministre de la guerre résistât parfois, ceci n'étonne pas : « Je le sais bien, disait-il en *bougonnant*, il y a le reste de l'armée... et puis il y a les guides ». Et néanmoins il finissait par céder, consentant telle amélioration, ordonnant telle dépense. Les chevaux étaient tous bais, tous de même taille pur-sang et l'ensemble en était merveilleux. Leur prix était de 1.000 à 1.200 francs, prix assez élevé pour l'époque.

C'était un régiment admirablement composé et tenu, où la discipline était sévère. « Le pantalon à la hussarde et le pantalon collant, également proscrits, étaient amendés par le pantalon dit à la Fleury, tombant droit sur la botte couvrant le cou-de-pied et sans poches sur le côté aussi bien pour les officiers que pour la troupe. Une sévérité excessive rendait ceux-là strictement responsables de la plus légère imperfection dans la tenue des hommes sous leurs ordres. Mais aussi quelle satisfaction pour nous, quelle fierté même de rencontrer en ville et montrer à nos amis ces cavaliers bien tournés, bien gantés, marchant d'un pas dégourdi, tête haute, le fourreau du sabre dans la main gauche, la sabretache battant crânement le mollet ! »

Le portrait du brillant colonel des guides c'est le marquis de Massa qui l'a tracé pour l'histoire. « Pendant un séjour à Londres où il fait en 1836 la connaissance du Prince Louis-Napoléon, Fleury s'était vite assimilé ce qu'il y avait de bon à prendre dans les coutumes anglaises pour l'élégance de la mise, pour l'amélioration de la race chevaline, pour la perfection des attelages. Capitaine de spahis, il passait pour avoir l'escadron de

cette arme le mieux tenu et le mieux monté. Aide de camp, et plus tard grand écuyer de Napoléon III, on a pu voir avec quelle entente il a organisé le service des écuries impériales et exercé son influence sur les haras.

A ceux, ajoute le marquis de Massa qui persisteraient à ne voir dans le colonel Fleury qu'un des courtisans les plus favorisés du règne, il suffirait d'opposer ses états de service sur lesquels on relève de 1837 à 1848 : deux blessures, deux chevaux tués sous lui, deux mises à l'ordre de l'année et onze citations dans différents rapports de S. A. R. le duc d'Aumale et du maréchal Bugeaud, notamment à la prise de la Smalah et à la bataille d'Isly. »

Jusqu'à la création de la garde impériale dans laquelle il représenta l'armée des hussards, le régiment des guides fut seul chargé du service d'escorte.

« Chaque matin un peloton en grande tenue se rendait de l'Ecole militaire aux Tuileries et après y avoir défilé la parade séjournait pendant vingt-quatre heures au quartier d'Orsay. Ce service fut doublé après la naissance du Prince Impérial dont la voiture était toujours accompagnée d'une escorte à cheval pendant la promenade quotidienne qu'on lui faisait faire au bois de Boulogne sous la direction de son écuyer Bachon.

Quant à l'Empereur il ne se servait de son escorte que le soir pour aller au théâtre. Un brigadier et huit guides précédaient sa berline; l'officier suivi de son trompette se tenait à la portière de droite ; le sous-officier à la porte de gauche, le reste du peloton suivait la voiture en colonne par quatre. L'officier était toujours invité à dîner pour le lendemain aux Tuileries.

Il était présenté officiellement avant qu'on passât à table et gracieusement accueilli « non sans éprouver quelque émotion. En effet l'Impératrice était alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, et la plupart

se trouvaient tellement intimidés en sa présence que leur trouble les empêchait souvent de répondre un seul mot. Mais pour être impératrice on n'en est pas moins femme, et le sentiment de respectueuse admiration qui se traduisait par ce mutisme n'était pas fait pour déplaire à celle qui en était l'objet... »

« La première fois que ce fut mon tour d'être cet invité, la conversation, pendant le dîner, roula sur la pièce en vers qu'on avait entendue, la veille, au second Théâtre-Français, *Hélène Peyron*, de Louis Bouilhet.

— Je ne sais vraiment pas pourquoi les habitants de la rive droite ne vont pas plus souvent à l'Odéon, fit observer l'Empereur.

— A cause de la distance, dit l'un des convives.

Et il réédita les plaisanteries ordinaires sur l'éloignement du théâtre et la longueur du trajet.

— C'est fort exagéré, répliqua l'Empereur qui, s'adressant à moi, demanda combien de temps l'on avait mis pour faire ce soi-disant voyage.

— A peine un quart d'heure, Sire.

— Vous entendez, messieurs, et encore le pavé était-il très glissant.

— En effet, me dit à son tour l'Impératrice, je m'étonne que vous n'ayez laissé personne en route.

— Personne, madame, répondis-je en m'inclinant. Quelque temps qu'il fasse, les guides suivraient Votre Majesté au bout du monde.

— Au bout du monde, dit l'Empereur en riant. Diable! C'est encore plus loin que l'Odéon [1]... »

Au bout du monde! Les guides manquèrent bien y aller, car en 1855 il avait été décidé que l'Empereur se rendrait en Crimée escorté des guides. Des considérations politiques firent écarter ce projet alors que les préparatifs étaient déjà faits.

1. Marquis de Massa, *Souvenirs*.

Encore une anecdote contée par le marquis Philippe de Massa :

« Donc, excepté pour se rendre au spectacle, l'Empereur ne se faisait jamais escorter dans la journée soit qu'il montât à cheval, soit qu'il sortît en phaéton avec son aide de camp de service. Quand c'était le tour du colonel Fleury, celui-ci proposait quelquefois de terminer la promenade par une visite à *l'improviste* au quartier de son régiment prévenu à l'avance de cette éventualité par l'envoi d'une estafette des écuries. » De cette façon on avait eu le temps de donner un peu d'ordre dans les chambres, aux paquetages, et l'on prolongeait le pansage jusqu'à l'arrivée du visiteur.

Dès que le phaéton de l'Empereur était signalé avenue de la Bourbonnais, la garde de police sortait en armes, la sonnerie de la soupe appelait les hommes aux gamelles, et quand l'Empereur descendait de voiture dans la cour, à quelques pas des officiers de semaine rendant compte à l'adjudant major qu'il n'y avait rien de nouveau, c'était bien en effet l'aspect habituel du quartier, sans préparation apparente.

Mise en scène quand même, dira-t-on peut-être ? — Mais, fait observer le marquis de Massa, pour le moindre inspecteur général on en fait bien d'autres.

Guidé par Fleury, Napoléon III passait alors dans les écuries, les cuisines, à l'infirmerie, dans les chambres, interrogeant partout nos cavaliers avec cette sollicitude constante pour les humbles dont le souvenir restera légendaire malgré les malheurs dont ce prince si profondément bon et bien intentionné a été accablé. »

Les guides, pendant un temps, firent brigade avec les chasseurs de Fontainebleau et tenaient garnison à Melun, raconte M. de Massa. « C'est dans cette dernière ville, que Galliffet fit et gagna le pari — dont l'enjeu était de cinq cents cigares — de sauter à cheval dans la Seine.

L'Empereur Napoléon III assistant à une messe militaire au camp de Châlons

Gravure extraite du Monde Illustré.

Comme on exagère tout, on a raconté qu'il s'y précipita du haut du pont du chemin de fer. Voici la vérité : il y avait en saillie le long de la berge, pour la baignade des hommes du régiment pendant l'été, un ponton assez élevé d'où ceux qui savaient nager piquaient des têtes dans l'eau assez profonde à cet endroit. C'est de ce ponton que le héros du pari, en tenue du jour, avec sabre et shako, enlevant vigoureusement Laura, sa jument de steeple-chase, plongea avec elle dans le courant et la ramena à la nage sur le bord, lui toujours en selle. » La jument croyant qu'il s'agissait d'une course était toute prête à recommencer et Galliffet eut toutes les peines du monde à la contenir. « On se tordait sur les deux rives, raconte le commandant Ogier d'Ivry et il fallut que le lieutenant de Galliffet mît pied à terre pour démontrer à Laura que son parcours était terminé... » Un correspondant de l'*Illustration* avait eu vent de ce pari, mais il manqua le train et ne put arriver à Melun que quand l'épreuve était terminée. On le mystifia en disant que le lieutenant de Galliffet avait sauté dans la Seine du haut du pont du chemin de fer, ce à quoi M. de Massa faisait allusion plus haut. Quelques jours après une gravure du *Journal* popularisait ce fait ; tous les journaux illustrés d'Europe la reproduisirent à l'envie, et c'est ainsi que d'une performance assez remarquable déjà par elle-même, on fit la légende qui court encore aujourd'hui.

Le général Cassaignoles, commandant la brigade, réunissait une fois par semaine ses deux régiments pour les faire manœuvrer ensemble dans la vallée de la Sole près de Fontainebleau.

Comme la Cour y séjournait une fin de printemps, l'Impératrice passant de ce côté au cours d'une de ses promenades s'arrêta un jour pour voir évoluer les guides. Un fourgon suivait qui contenait un somptueux goûter. Pendant le repos, les officiers furent con-

viés à prendre part sur l'herbe à ce lunch improvisé.

Des toasts furent portés à la souveraine par le général et les deux colonels, les langues se déliaient et le dialogue suivant distraya l'auditoire.

— Dans les parties de campagne, fit entendre l'Impératrice, il y a toujours quelqu'un qui se dévoue pour chanter la chanson traditionnelle. Lequel d'entre les officiers consentirait à égayer la réunion.

— Batsalle, Batsalle, désigna le chœur.

M. de Batsalle était un lieutenant de chasseurs de la garde qui passait pour avoir un répertoire très varié.

— Comment, vous hésitez ?

— Beaucoup, Madame, parce que les chansons que je connais ne sont guère faites pour être chantées en présence de Votre Majesté.

— Bah ! admettons que les mots un peu trop vifs, vous les remplacerez par turlututu.

— C'est que...

— Quoi encore ?

— C'est qu'alors, Madame, il n'y aura presque que des turlututus !

La sonnerie à cheval mit fort heureusement fin à l'embarras du chanteur.

Le colonel Fleury s'était attaché à organiser magnifiquement le mess des officiers et à doter le régiment d'une musique qui, sous l'habile direction de son chef, le compositeur Mork, ne tarda pas à acquérir une réputation universelle. Les solistes y étaient des artistes de talent, notamment Arban qui devint un des chefs d'orchestre des bals de l'Opéra. La musique fut supprimée en 1867 avec toutes les musiques de cavalerie et les musiciens répartis dans les musiques de l'infanterie de la garde.

« Le mess postérieurement transféré à l'Ecole militaire où il a servi de modèle à ceux des autres régiments de la garde mais qui occupa tout d'abord un hôtel rue de Grenelle, était un véritable cercle dans lequel, en

dehors du service, les grades se confondaient dans une égale camaraderie entre ceux qui avaient quelque fortune et ceux qui n'en avaient pas. L'Empereur avait pourvu aux premiers frais d'installation, et ni le mobilier, ni l'argenterie, ni la vaisselle n'avaient rien d'inférieur aux objets de même nature dont est doté l'hôtel des Horse Guards à Londres. La table disposée en fer à cheval était présidée par le plus ancien officier supérieur présent. Les autres places étaient tirées au sort chaque dimanche et obligatoires pendant la semaine suivante, afin d'éviter des groupements par coteries. Chaque mercredi, un dîner de gala, pendant lequel jouait la musique du régiment, nous permettait soit de faire des politesses individuelles, soit d'adresser des invitations collectives aux généraux étrangers, aux attachés militaires nouvellement accrédités, aux officiers anglais de passage à Paris à l'époque des courses, etc. A ces dîners hebdomadaires tout le monde était en habit et en cravate blanche excepté les officiers de semaine, en tenue journalière avec la giberne, signe distinctif de leur service [1]. »

Le mess était administré par une commission composée d'un capitaine, d'un lieutenant et d'un sous-lieutenant qui se renouvelait tous les trois mois. Aux repas il arrivait que des officiers ne se tinssent pas pour assujettis à la même exactitude qu'au quartier, d'où des amendes payées avec bonne grâce et qui égayaient les camarades des retardataires.

Le brillant colonel Fleury [2] allait quitter son beau

1. Marquis de Massa, *Souvenirs*.

2. Au colonel Fleury succédèrent : 1° le colonel de Mirandol, qui commandait le régiment en Italie et le menait au feu à Magenta ; 2° le colonel de Montaigu, qui remplaça Mirandol devenu général, lui-même est mort divisionnaire ; 3° le prince Joachim Murat, qui, fait général au début de 1870, fut remplacé par le colonel de Percy de Northumberland, lequel fit avec les guides la campagne sous Metz. En dehors de ceux-là, il y aurait beaucoup d'officiers à nommer parmi ceux qui firent partie de ce régiment. Pour ne citer que les officiers généraux : Legrand,

régiment le 18 mars 1856, époque à laquelle, à l'occasion de la naissance du Prince Impérial, il fut promu général. Ses adieux à ses officiers et à ses soldats à la revue d'adieu de la terrasse de Saint-Germain sont restés légendaires. En leur présentant son successeur le colonel de Mirandol, brillant soldat d'Afrique, le nouveau général était fort ému. Il finissait par ces paroles : « Ma sollicitude vous suivra partout. Quand vous serez dans la peine, venez me trouver, je serai toujours prêt à vous rendre service. » Et le général ajoute dans ses *Mémoires* : « Ces braves garçons se sont souvenus de mes paroles mais il faut croire qu'ils ont pullulé. Ce que j'ai secouru de guides depuis trente ans est incroyable ! »

Pour finir, rappelons les paroles de la *Marche des Guides* que les cavaliers ne cessaient de fredonner dans la cour du quartier [1] :

Je suis du régiment
Des guides de la garde,
Fidèle à mon serment,
Fidèle à ma cocarde.

lieutenant-colonel du début, mort héroïquement à la tête de sa division à Gravelotte ; Guépratte, Corot-Laquiante, baron Petiot, Renault-Morlière, de Nansouty, Humann, de Serlay, de Lamartinière, de Latheulade, morts brigadiers ; les divisionnaires de Gressot, de Galiffet, O'Connor, Charreyron, puis les généraux de Verdière, Grandin, Massing, toujours vivants ; citons encore les colonels de Mauret, de Moucheron, de Contenson, tué pendant la guerre ; Charretton, Alcée Gibert, le marquis de Massa, le comte Ogier d'Ivry, le vicomte de Chézelles, le comte de Comminges, le vicomte de la Mettrie, le vicomte J. de Fitz-James, M. M. de Moracin, de Brossin de Méré, comte L. de Turenne, d'Hébrard, de Corberon, Ernest Saulnier, marquis de Barbançois, marquis de Corberon, comte Davillier, de Morell, d'Aubigny d'Assy, Grimblot, le comte de Pina, Franchet d'Espérey, de Saint-Pierre, de Rességuier, de Navailles ; bien d'autres encore seraient à retenir.

1. Que de fois, dans les revues et vaudevilles où il excelle, le marquis de Massa a évoqué le brillant régiment des guides !

Dans une pièce jouée, le 2 juillet 1898, chez le prince Joachim Murat (le prince Murat, l'ancien colonel des guides, vivait en

Cavaliers intrépides,
Sans reproche et sans peur,
Toujours seront les guides
Au chemin de l'honneur.

Aux combats aguerri
Voyez à notre tête
Ce chef de tous chéri (*bis*)
Amis, suivons l'aigrette
Du colonel Fleury.

*
* *

« Le décret Impérial portant création du camp de Châlons était signé le 15 novembre 1865. On com-

core), M. de Massa avait introduit un couplet sur les guides :

Ah ! certe il était beau le régiment des guides,
A cheval, sabre en main, quand le soleil levant
Eclairait, déployés sur deux lignes splendides,
Nos plumets blancs et noirs caressés par le vent !

Sans doute on y menait la vie à grandes guides,
Sans doute notre mess n'était pas un couvent ;
Pourtant la discipline était des plus rigides
Et l'esprit militaire on ne peut plus fervent.

D'autres temps sont venus, couvrant d'un voile sombre
Ce brillant météore enfoui dans leur ombre,
Mais dont survit l'image en mon cœur attendri,

Avec le souvenir des morts que l'on regrette
Et celui des beaux jours où nous suivions l'aigrette
Qui pointait au colback du colonel Fleury.

En envoyant ce sonnet à l'un de nous, le marquis de Massa en rappelait la genèse : « Le prince Joachim Murat faisait jouer une revue spécialement écrite pour la circonstance par MM. Cartier, Jollivet, de Bertier. Quelques jours avant la représentation, on me demanda d'y introduire un couplet sur le régiment des guides, qui fut motivé par un bonnet de police trouvé par hasard pour les besoins de la pièce. Le couplet fut chanté par Marguerite Deval. Aussitôt après, l'orchestre entama la marche du régiment, et les quatre ou cinq anciens officiers présents parmi les spectateurs, le prince Murat en tête et votre serviteur, se levèrent comme un seul homme pour entendre *debout* cet air consacré. L'effet fut très grand dans le public et aussi parmi les interprètes en scène qui ne s'y attendaient pas. »

Le marquis de Massa, ce galant homme, spirituel et fidèle à ce qu'il avait aimé, est mort, emportant les regrets de tous, dans les derniers jours d'octobre 1910.

mença sans retard, dans les premiers mois de l'année suivante[1], à y faire les installations les plus urgentes, le terrain étant nivelé, les tentes dressées pour recevoir bientôt la Garde Impériale qui allait inaugurer, sous le commandement en chef de l'Empereur, du 30 juin au 8 octobre 1857, la première série des grandes manœuvres de masses, qui devaient s'y poursuivre annuellement par tous les corps de l'armée française.

En face du village du Grand-Mourmelon, sur une petite élévation, on construisit le quartier impérial, constitué par quelques élégants châlets en planches. Au centre de cette élévation d'où l'œil pouvait embrasser tout le panorama du camp, s'élevaient un grand pavillon peint en blanc avec des raies bleues et deux autres baraques latérales, formant le premier plan : c'était le logement de l'Empereur et de son état-major général. A la droite un pavillon destiné à l'Impératrice qui y vint plusieurs fois : en continuant, des baraques pour les princes étrangers et les ministres. Derrière se trouvaient des baraques-écuries et les tentes des Cent-gardes. A gauche, s'élevaient des baraques du quartier général, le pavillon du maréchal, et une belle ferme-modèle, dite de l'Empereur.

Les officiers et la troupe logeaient sous la tente ; les cuisines et les mess des officiers étaient installés dans des baraques construites devant le front de chaque régiment[2].

Tout cet ensemble de constructions en planches revêtues d'une peinture uniforme présentait un coup d'œil très satisfaisant. Aucun luxe, mais une régularité, un ordre admirables. « Dans les camps que j'ai visités en

1. Les généraux Castelnau et Fleury avaient reçu la mission de reconnaître le terrain, de poser les jalons des baraquements futurs et de désigner l'emplacement du quartier général.

2. Capitaine Richard, *la Garde*; général comte Fleury, t. I ; baron A. Verly, *l'Escadron des Cent-gardes*.

Europe, souligne le général Fleury, je n'ai rien vu qui pût rivaliser avec cette organisation du quartier général. C'était le capitaine du génie Veynant qui avait présidé à l'établissement de ce vaste parallélogramme et

Le pavillon de l'Empereur au camp de Châlons.
(Gravure extraite du *Monde Illustré*.)

c'était le colonel comte Lepic, aide de camp de l'Empereur, qui, en qualité de premier maréchal des logis du palais, avait la haute main sur le quartier impérial. » Pendant l'été de 1857 allait avoir lieu l'inauguration du camp. L'Empereur y présida et ce fut une superbe cérémonie militaire à laquelle de nombreuses troupes prirent part.

Les divisions de la garde l'avaient métamorphosé en quelques jours. Le terrain avoisinant les tentes avait été nettoyé, ratissé même ; les rues du camp empierrées et roulées portaient les noms des camarades morts glorieusement en Crimée. Derrière les baraques, de petits jardins ; devant le front de bandière de chaque régiment s'élevait un piédestal destiné à recevoir le drapeau du corps gardé par une sentinelle.

Les guinguettes, les bals musettes, les cafés concerts, les petits commerces avaient forcément envahi les alentours du camp près de Mourmelon. On ne pouvait empêcher, on ne pouvait que réglementer et organiser la police de cette cité grouillante. Les soldats, pour la question théâtre se montraient pleins d'entrain eux-mêmes ; les grenadiers y créèrent le théâtre du Prince Impérial. A l'âge de six semaines en effet, le Prince avait été incorporé comme enfant de troupe au 1er grenadiers et en 1858 il sera nommé caporal à la première compagnie du 1er bataillon.

« Tous les dimanches, la garde impériale se réunissait en grande tenue de service et se massait auprès du quartier général autour d'un autel en plein air pour y entendre la messe militaire. Cette cérémonie était vraiment grandiose, et tous ceux à qui il a été donné d'y assister en ont gardé une impression profonde et un souvenir ineffaçable [1].

L'Empereur, suivi de tous les généraux, escorté d'un état-major des plus nombreux, se rendait à la messe à pied, au son des sonneries *aux champs*, aux accents de l'hymne national, et au bruit des salves d'artillerie.

Un général de brigade commandait les troupes pendant le service divin, tandis que, devant tous les tam-

1. Le 20 septembre, la messe fut célébrée de façon encore plus solennelle que de coutume par Mgr Menjaud, aumônier de l'Empereur.

Les Guides de la Garde

D'après une gravure anglaise de l'époque.

bours et clairons réunis, un immense tambour-major, grimpé sur un escabeau pour être mieux vu, faisait exécuter les batteries et les sonneries.

Un coup de canon annonçait le commencement de la messe. Au moment de l'élévation, un drapeau hissé au sommet d'un grand mât, près de l'hôtel, donnait le signal de la prière militaire au Dieu des armées descendu au milieu des troupes. Le canon tonnait, les clairons et les tambours sonnaient et battaient *aux champs*, les trompettes faisaient entendre la marche, et les troupes présentaient les armes, s'agenouillaient, et s'inclinaient religieusement.

Pendant toute la durée de la messe, une des musiques, placée près de l'autel, jouait les morceaux les plus choisis de son répertoire.

Après le service divin, les troupes défilaient, et profitaient ensuite du jour du repos dominical pour aller s'ébattre joyeusement dans Mourmelon.

Dans les grandes circonstances, la Garde faisait des retraites aux flambeaux magnifiques. A l'heure prescrite, toutes les fanfares et musiques, les tambours, clairons et trompettes se réunissaient devant le quartier impérial. A un coup de canon, un millier de torches s'allumait et un formidable roulement de tambours ébranlait les échos du camp ; la retraite de pied ferme était sonnée par les clairons et trompettes. A un signal toutes les fanfares et musiques attaquaient la « Retraite de Crimée » l'air si populaire alors... Puis, après quelques reprises de pied ferme, la masse se mettait en marche tout en jouant. Devant le quartier impérial les différentes musiques se séparaient et rejoignaient leurs campements. La retraite sonnée, le camp rentrait dans le silence après avoir été rempli du bruit des dix-huit musiques et fanfares de la garde [1].

1. Capitaine RICHARD, *op. cit.*

Le 1er septembre, l'Empereur inaugura la première période de manœuvres du camp de Châlons : une série d'opérations eurent lieu sur des thèmes donnés, et la Garde fut exercée au tir, aux travaux de fortification et à des manœuvres d'ensemble qui à l'époque eurent grand retentissement. La ligne de chemin de fer du camp fut inaugurée solennellement quelques jours après. Le 18 septembre arrivait le duc de Cambridge accompagné de sa maison militaire et du célèbre lord Cardigan spécialement invité par l'Empereur.

Pour faire honneur au cousin de la Reine, chef de l'armée anglaise, Napoléon III avait envoyé à sa rencontre à la gare le général Fleury et une escorte de deux pelotons de cent gardes. Une double haie formée par la cavalerie s'étendait sur tout le parcours.

Le duc de Cambridge et lord Cardigan furent très chaleureusement accueillis. « La vue de ces habits rouges dans un camp français évoquait des souvenirs glorieux. Tous les anciens soldats de Crimée étaient d'autant plus sympathiques aux deux héros d'Inkermann et de Balaklava que cette présence au camp rappelait la part généreuse prise dans ces glorieuses journées par l'armée française courant au secours des Anglais. Après quelques jours bien employés pendant lesquels avaient eu lieu de grandes manœuvres, des expériences de tir, des revues, des grands dîners, des représentations sur le théâtre improvisé de Mourmelon, le duc de Cambridge et lord Cardigan fêtés, acclamés, chaque fois qu'ils passaient dans les rangs, prirent congé de l'Empereur. »

Ce n'était pas sans motifs que Napoléon III avait fait au prince et aux officiers une réception si brillante. L'Empereur allait bientôt partir pour se rencontrer à Stuttgard avec l'Empereur de Russie. Il s'attendait aux récriminations jalouses que causerait à Londres cette entrevue et, par son amabilité démonstrative, il s'efforçait

d'atténuer la méfiance dont il savait devoir être l'objet.

Donc le 25 septembre l'Empereur partait accompagné du comte Walewski, ministre des affaires étrangères, du prince Joachim Murat, des généraux de Failly et Fleury.

A Bade le souverain avait été salué par le prince Guillaume de Prusse, frère du roi, ce prince qui allait devenir régent, puis roi de Prusse... puis empereur d'Allemagne; Napoléon III avait déjeuné avec le grand-duc et la grande-duchesse de Bade, la grande-duchesse Stéphanie et ce même prince de Prusse.

A Stuttgard où il arrivait à 4 heures, l'Empereur était attendu par le roi et la reine de Wurtemberg, la reine des Pays-Bas, la grande-duchesse Hélène de Russie. Dans la soirée du lendemain, l'Empereur de Russie venait se joindre à cette réunion princière dont l'importance n'échappait à personne. L'ambassade extraordinaire du comte de Morny à Saint-Pétersbourg avait préparé un rapprochement entre la Russie et la France, l'entrevue en était la sanction amicale. Jusqu'où pouvait aller ce rapprochement que M. de Morny eût voulu complet, efficace? presqu'une alliance pour l'avenir? on ne pouvait espérer que ce fût bien loin, étant donnée l'alliance anglaise.

Le général Fleury donne ainsi ses impressions de témoin :

« Des grands dîners auxquels assistaient les trois souverains, l'Impératrice de Russie [1], les quatre reines et les princesses, escortés de leurs grands dignitaires ; des jardins du château de Walhelma féeriquement illuminés, de la visite aux magnifiques haras du roi

1. L'Impératrice Eugénie ne venant pas, il avait d'abord été décidé que la czarine resterait dans le voisinage. Dès la première entrevue avec Napoléon III, le czar fit prier la czarine de venir à la réunion du soir, et elle y vint en effet avec la reine Amélie de Grèce, femme du roi Othon et fille du grand-duc Auguste d'Oldenbourg.

fanatique de ses chevaux réputés dans le monde entier, je ne parlerai pas... Tout cela n'est que le cadre d'un tableau bien autrement intéressant : celui de tous ces princes et princesses entourant de leur sympathie respectueuse, de leurs prévenances sympathiques l'Empereur venu dans cet Olympe, spectacle plus saisissant que les grandes scènes de Windsor et de Saint-Cloud. » C'était pour Napoléon une réédition de Tilsitt...

« Comme tout le monde m'occupant de politique, j'ai compris sans avoir reçu de confidences de l'Empereur à ce sujet, que le Czar, sous le prétexte d'entrer en relations amicales avec son généreux adversaire et de le remercier de sa modération, avait pour but de le détacher de l'alliance anglaise et d'obtenir de lui des garanties contre toute immixtion de la France dans la question polonaise. »

La reine Sophie de Hollande se montra très effrayée après les premières entrevues, tant Napoléon III était entouré d'attentions et d'adulations. Elle craignait qu'il n'en fût grisé et que toutes ces coquetteries ne finissent par compromettre l'alliance anglaise à laquelle elle tenait tant.

Elle fit venir le général Fleury un matin à 7 heures. « Je n'ai pas dormi de la nuit, lui dit-elle. Je sais que l'Empereur Napoléon doit se rencontrer tout à l'heure avec l'Empereur Alexandre. Tous ces entretiens répétés me donnent beaucoup à penser. Je désire ardemment, mon cher général, que vous suppliez l'Empereur de se défier des Russes et de ne pas perdre de vue que l'alliance anglaise est précieuse pour la France et pour lui. »

Tout en n'étant pas tout à fait de l'avis de la reine, Fleury s'acquitta de sa mission auprès de l'Empereur qui sourit du zèle exagéré de la reine disant : « Je la tranquilliserai. »

Au fond, l'Empereur désirait ardemment se rappro-

cher de la Russie tout en ne se séparant pas de l'Angleterre pour laquelle il avait des sympathies très réelles, et que fortifiait l'amitié témoignée par la reine Victoria.

Les dernières entrevues semblèrent apporter un résultat réel : « On s'était séparé, écrivit plus tard M. Rothan, le front déridé, presque radieux ; la raison d'Etat l'avait emporté sur les préventions... Les deux souverains s'étaient promis de ne rien entreprendre sans se concerter et de se soutenir mutuellement par l'action de leur diplomatie soit en Orient si des complications venaient à surgir, soit en Italie si un différend devait éclater entre la France et l'Autriche. Dans cette dernière éventualité, la Russie nous assurait d'abord sa neutralité sympathique et, les événements engagés, elle nous promettait, sans cependant se lier contractuellement, la concentration de 150.000 hommes sur les frontières de la Galicie ; on était allé jusqu'à prévoir une alliance éventuelle. »

Les deux Empereurs en se quittant avaient l'air très contents l'un de l'autre et dans l'entourage on disait que l'entrevue avait réussi à souhait. A Saint-Pétersbourg, M. Baudin, chargé d'affaires de France, recueillait pareille impression du prince Gortchakoff ; et notre ministre de France à Weimar, le vicomte des Méloizes au lendemain de l'entrevue de l'Empereur Alexandre avec l'empereur d'Autriche, quelques jours après les entretiens de Stuttgard, ne manquait pas de souligner la tristesse du souverain autrichien contrastant avec la gaieté de l'empereur Alexandre.

L'Autriche en effet avait tout lieu de s'inquiéter... L'accord avec la Russie nous était alors nettement offert : pour protéger les chrétiens de Syrie, nous devions trouver appui fidèle à Saint-Pétersbourg. Mais il eut fallu ne pas nous en tenir exclusivement à l'alliance anglaise — malgré les gros nuages de 1858 à propos de

l'alien bill et de la pétition des colonels, nous allions de nouveau nous rapprocher d'elle l'année suivante, — il fallait nous montrer neutres, surtout ne pas intervenir dans la question polonaise, il fallait en échange de bons procédés nous montrer coulants sur l'article 14 du traité de 1856 touchant la liberté de navigation dans la mer Noire... Tout cela était-il possible ?

CHAPITRE X

ATTENTATS ET COMPLOTS CONTRE L'EMPEREUR L'ATTENTAT D'ORSINI[1]

Complot de la *Reine Blanche*. — La machine infernale de Marseille. — Complot de la plaine des Vertus. — Double échec. — Procès des conspirateurs. — Attentat de Pianori. — Machine infernale de Pérenchies. — Complot de Tibaldi. — Le comte Orsini et ses complices. — L'arrivée des bombes à Paris. — Préparation du crime. — L'attentat de la rue Le Péletier. — Les souverains à l'Opéra et aux Tuileries. — Les arrestations. — Le procès. — Exécution d'Orsini et Piéri.

Dès le début du règne de Napoléon III, un vent de conspiration souffla parmi les proscrits et réfugiés politiques qui avaient trouvé un asile en Angleterre. Des tentatives de complot furent faites à Londres par le *Comité révolutionnaire* et par un autre groupe secret qui s'intitulait la *Révolution*. Sous leur inspiration et sous celle du *Comité de Jersey* composé des vaincus de Juin 1848 et du 2 Décembre bannis ou déportés à titre de conspirateurs, se forma le complot dit de la *Reine Blanche* qui amena, en juin 1852, la saisie de machines infernales ayant pour objet de canonner, de fusiller, de miner, d'incendier, et l'arrestation de dix-neuf per-

1. Pièces des procès. Journaux de l'époque.

sonnes dont la plupart furent condamnées à la prison.

A quelque temps de là, lors du voyage du Prince-Président dans le Midi, on découvrit à Marseille un complot dont les auteurs se proposaient de le foudroyer, lui et son escorte à l'aide d'un appareil de leur invention. C'était une machine monstrueuse composée de quatre énormes bouches à feu et de deux cent-cinquante canons de fusils installée dans une maison de la rue du Grand-Chemin-d'Aix. On était en train de la braquer, quand les agents de police s'introduisirent dans cette maison où ils arrêtèrent un certain Bœcler, forgeron et un autre individu du nom de Gaillard. Ce dernier put prendre la fuite. Les deux conspirateurs faisaient partie de la société secrète dite des *Invisibles*.

Les bannis formés en *Commune révolutionnaire* multiplièrent leurs excitations séditieuses. Félix Pyat, Boichot, Caussidière répandirent des écrits et des manifestes qui étaient de véritables appels au meurtre politique. Ce fut sous l'influence de ces exhortations forcenées que se forma le complot dit de l'Hippodrome ou de la plaine des Vertus. En juin 1858, des hommes appartenant à des catégories sociales diverses se réunissaient régulièrement au domicile de l'un d'eux et notamment chez un certain Folliet, vieil ouvrier révolutionnaire employé au chemin de fer de Strasbourg, qui avait consacré sa vie aux sociétés secrètes et entretenait d'étroites relations avec Barbès et Blanqui. Il y avait parmi eux un professeur, Alix; un ancien chirurgien militaire, Follot; un marchand de futailles, Decroix; un comptable de nationalité belge, de Meren; un teneur de livres, Montchiroud; un réfugié valaque, Bratiano; un tailleur de pierres, Ruault; des ouvriers cordonniers, tailleurs, menuisiers, des étudiants nommés Ribault de Laugardière, Laflize, Martin, Ranc, ce dernier préludant par des plans d'assassinat à la carrière politique qu'il devait remplir sous la troisième République.

L'Empereur et l'Impératrice reçus à Osborne par la Reine Victoria
et le Prince Albert

Gravure extraite du Monde Illustré.

Pour plus de sûreté, ils prirent le parti de tenir leur conciliabule suprême au pied des fortifications, dans la plaine des Vertus. Là, on décide d'étudier les habitudes de l'Empereur et de tirer sur lui, quand on le rencontrera sans escorte. Le coup une fois fait et réussi, son cadavre sera traîné dans les rues, on dressera des barricades, on fera appel par tous les moyens à l'insurrection. On s'est assuré d'une imprimerie destinée à répandre des proclamations incendiaires et déjà l'on a mis en circulation deux bulletins par lesquels un comité directeur invite tous les citoyens à se tenir prêts. En outre, vingt-six canons fabriqués avec des tuyaux de gaz, sont à la disposition des conjurés.

Le 6 juin, des pistolets sont distribués à un certain nombre d'entre eux. Ce jour-là, les journaux ont annoncé que l'Empereur et l'Impératrice se rendront, le lendemain soir, à l'Hippodrome. On présume qu'ils y viendront sans escorte : ce sera le moment d'agir. Folliet et ses compagnons prennent les mesures nécessaires dans ce but. Les groupes sont disposés depuis la butte de l'Hippodrome jusqu'aux portes du cirque. D'autres groupes sont échelonnés sur l'avenue de Saint-Cloud, du côté du bois de Boulogne que l'Empereur doit traverser pour se rendre au spectacle. Neuf conspirateurs sont postés à la porte même du bois. Deux autres, Lux et Ruault arrivent en fiacre par les Champs-Elysées. Ils sont inquiets, préoccupés de l'idée que le complot a été éventé. Dans le trajet, ils ne cessent de regarder à travers le vasistas pratiqué derrière la voiture.

Sur les cinq heures et demie, au moment où les agents de service faisaient ranger la foule pour faciliter le passage de la calèche impériale, Lux frappa dans ses mains et poussa un cri significatif. Aussitôt, on put remarquer un mouvement dans les groupes : quelques hommes se rapprochèrent, d'autres partirent, se dirigeant vers l'avenue de Saint-Cloud et le Bois de Boulogne.

Les agents de police de service ne perdirent rien de ce mouvement inaccoutumé ni des figures sinistres qui venaient soudain d'apparaître aux alentours de l'Hippodrome. Mais, déjà, l'autorité était au courant de tout. Les démarches des principaux meneurs de la conjuration avaient été soigneusement épiées. Sur tout le parcours que devait suivre le couple impérial, des sentinelles avaient été placées et se tenaient, non pas debout, mais couchées dans les fossés, l'œil et l'oreille au guet, prêtes à donner ou à transmettre tous les avertissements nécessaires. Les précautions étaient donc bien prises. Soit par suite de ces précautions, soit défaillance de la part des conjurés, le complot échoua ce soir-là.

Le 8 juin, une conférence a lieu, dans le jardin du Luxembourg, entre les ouvriers Mariet, Copinot et Ruault, d'une part, et les étudiants Ribault de Laugardière, Laflize et Ranc, d'autre part. On s'y encourage mutuellement à persévérer et on se promet de ne laisser échapper aucune occasion. Mais la police veille. Dans la nuit du 8 au 9, de nombreuses arrestations sont pratiquées : Folliet, Lux, Ruault, Decroix, Delbos, sont mis entre les mains de la justice. Le 16 du même mois, on saisit au domicile de Bratiano une presse clandestine. Les conjurés ne se découragent pas pour cela. Une nouvelle assemblée a lieu à Saint-Mandé, le 3 juillet. On y prend les mêmes résolutions qu'à la plaine des Vertus. On décide de les mettre à exécution le soir du surlendemain où l'Empereur et l'Impératrice doivent se rendre à l'Opéra-Comique. De Méren, le bélge, se charge de donner le signal de l'attaque, à l'arrivée ou au départ des souverains. Il tirera, le premier, ses deux coups de pistolet sur la voiture impériale. Il met un zèle infatigable à procurer de nombreuses armes à feu aux acteurs du complot. Il pousse l'ardeur du meurtre jusqu'à les charger lui-même et à les charger avec exagération. L'étudiant Martin émet l'idée d'appro-

cher de la voiture visée, au cri hypocrite de : « Vive l'Empereur ! », mais il n'est pas écouté.

Le 5 juillet, à 7 heures du soir, tous les conjurés sont à leur poste, les membres de la société appartenant à la classe ouvrière dispersés dans les rues et sur le boulevard ; les autres, c'est-à-dire les étudiants tels que Laugardière, Ranc, Laflize, réunis aux fenêtres du premier étage du café du Grand-Balcon, assistant d'abord comme spectateurs à l'attentat qui se prépare, et tout prêts à jouer un rôle plus actif aussitôt que l'assassinat aura ouvert la porte à l'insurrection. Heureusement, la police est prévenue et tient tous les fils du complot. Elle arrête sur place et avant qu'ils aient eu le temps d'agir la plupart des conjurés. Le complot vient encore une fois d'échouer.

Le procès des conspirateurs fut jugé en Cour d'assises, le 7 novembre. Ses débats ainsi que l'instruction qui le précéda ouvrent un jour curieux sur l'état d'esprit et les conceptions politiques des accusés. Ils révèlent chez la plupart d'entre eux des exaltés vaniteux à la tête faible et à l'énergie courte. Ouvriers ou étudiants, ces républicains montrent une naïveté pontifiante et une ignorance devenue agressive et féroce à force de se griser de mots sonores et creux. Alix, l'humble pédagogue qui enseigne la lecture en quinze leçons, déclare solennellement au président qu'il n'a pas de profession, mais qu'il exerce un sacerdoce.

Mariet s'intitule philosophe, et naturellement philosophe matérialiste. Enflé de l'importance qu'il s'attribue, il écrit au juge d'instruction : « Quand le socialisme triomphera, les lauriers croîtront dans les rues ; je ferai ma bibliothèque de l'univers. Je ne puis pas vous donner mon système et mon *secretorium* » (Il veut dire criterium). Mariet ne veut pas que le juge d'instruction ait l'honneur de s'élever jusqu'à sa hauteur. Follot puise ses fureurs révolutionnaires dans des vers de *Lucie de*

Lammermoor qu'on trouve soigneusement copiés par lui.

Sers-lui de suaire,
Sanglante poussière,
Sans croix, sans prières,
Qu'il meure oublié !

Ce qui ne l'empêche pas d'invoquer pour sa défense qu'il est né le même jour que le roi de Rome et que Napoléon Ier lui a donné une tape sur la joue, quand il était tout petit. Chez Ranc, l'étudiant, l'intellectuel, on trouve le manuscrit d'un ouvrage sur Marat où il est dit : « Marat qui avait de si grandes pensées, qui était si propre à former un grand peuple à la liberté. » Martin, autre étudiant, était en correspondance tout à la fois avec Michelet et le père Lacordaire, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir chez lui le portrait de Robespierre. Il a écrit au journal l'*Univers*, qu'à vingt-deux ans il voulait se faire prêtre. « N'oubliez pas de faire remarquer, ajoute-t-il, que je suis l'auteur d'une *Vie de Kossuth*. » Il a un mot d'une naïveté piquante pour un révolutionnaire, quand il veut caractériser le manque de discipline qui régnait dans l'organisation du complot. « Il n'y avait pas de chef, dit-il, c'était comme une république. »

Jules Favre défendait Bratiano qui appartenait à une grande famille valaque — nous dirions aujourd'hui roumaine. Au milieu de sa plaidoirie il se tourna tout à coup vers les accusés et laissa tomber sur eux, d'une lèvre dédaigneuse, ces paroles outrageantes : « Que serait allé faire mon client Bratiano au milieu de cette cohue ? » L'indignation fut unanime. Le procureur général put s'écrier : « Eh bien ! ouvriers, étudiants, vous l'avez entendu ! On se sert de vous et, quand vous avez échoué, on vous repousse du pied comme une vile cohue. »

Vingt et un des conjurés furent condamnés au bannissement, à la détention ou à l'emprisonnement, avec des

durées variables. Thiry, Bratiano, Baudy, Ranc, Laflize, Martin, furent déclarés non coupables.

Deux ans après, un nouvel attentat, d'une audace incroyable, allait vivement impressionner l'opinion publique.

En 1855, vivait à Paris, dans un très modeste garni de la rue de Notre-Dame-de Grâce, un homme d'environ trente-cinq ans, à la figure brune et régulière, au type fortement méridional sous ses cheveux noirs frisés. C'était un Italien qui se faisait appeler Prizzi Gelino, mais son véritable nom était Pianori. Il habitait seul, ayant laissé à Faenza sa femme et ses deux enfants. Bien qu'il se déclarât cordonnier de son état, on ne le voyait jamais travailler. En revanche, il sortait beaucoup, vêtu avec plus de recherche que n'en montrent à l'ordinaire les ouvriers.

Jules Favre.

Sans qu'on sut d'où lui venait l'argent, il menait joyeuse vie, fréquentait les cafés et courait les filles. C'était un farouche démagogue, qui vitupérait violemment contre les souverains et en particulier contre Napoléon III qu'il appelait « oune tyran ». Pianori avait servi dans les bandes révolutionnaires qui avaient combattu contre les Français lors du siège de Rome de 1849. Vers la même époque, il avait été condamné à douze ans de galères pour assassinat politique. Mais, après quatre ans de captivité, il s'était évadé de la prison de Servia et était passé en Corse où il avait traîné la misère et cherché à se suicider, en se frappant de trois

coups de couteau. Peu de temps après, il était venu habiter Paris.

Après y avoir séjourné quelques mois, nous le retrouvons à Londres. La présence des réfugiés politiques et exilés français avait fait de cette ville un véritable foyer de menées révolutionnaires et de complots. Pianori assista à leurs conciliabules. Peu à peu, sa faible tête se monta. Il se concentra, s'hypnotisa dans sa haine contre Napoléon III, si bien qu'il arriva à se persuader que l'Empereur, en faisant l'expédition de Rome, l'avait ruiné et avait causé tous ses malheurs. Puis, il aspirait au rôle de justicier, de vengeur de la démagogie italienne vaincue et chassée. Dès lors, une idée fixe hanta son cerveau : tuer l'Empereur. Ses camarades de café le virent perdre son exubérance habituelle et devenir sombre et silencieux. Après avoir fait emplette de trois pistolets et d'un poignard, il se décida à exécuter son dessein sans tarder. Il savait que Napoléon III faisait chaque jour, de quatre à cinq heures, une promenade à cheval sans escorte aux Champs-Elysées. C'est là que Pianori se promit de le frapper. Durant plusieurs jours il alla étudier sur les lieux les habitudes du souverain. Puis, le 28 avril, il sortit de chez lui emportant dans ses poches ses trois pistolets, un couteau-poignard et un rasoir très aiguisé. Il était vêtu d'un vaste paletot brun, cachant un autre costume grâce auquel il espérait se dissimuler et se confondre dans la foule, s'il n'était arrêté sur place. C'était dans le même but qu'il portait une casquette sous son chapeau. Dans sa pensée, le rasoir devait lui servir également à le travestir, en lui permettant de couper en hâte son épaisse barbe noire, une fois le crime commis.

Il arriva aux Champs-Elysées vers quatre heures et se plaça dans une contre-allée, à la hauteur des terrains Beaujon, au coin de la rue Balzac. De là, il pouvait facilement sonder l'avenue du regard. L'empereur ne

paraissait pas. Plus d'une heure se passa à attendre. Napoléon III avait-il donc renoncé à sa promenade habituelle ? La main de l'assassin étreignait fébrilement la crosse d'un pistolet dans la poche intérieure de son paletot. Las de ne pas voir venir celui qu'il attendait, il allait remettre au lendemain l'exécution de son forfait, quand, vers cinq heures et demie, il tressaillit. Il venait d'apercevoir, à une assez grande distance encore, trois cavaliers en vêtements civils remontant au pas le côté droit de l'avenue. C'était l'Empereur entre son aide de camp le général Ney et son écuyer, M. de Valabrègue.

Voilà le souverain arrivé à la hauteur du Château-des-Fleurs. D'un pas décidé et égal, Pianori se dirige droit vers lui. Un agent de police de service, Alessandri — surnommé « le bouledogue » — voit ce mouvement et, pensant que cet homme veut remettre une pétition à l'Empereur, il court pour l'en empêcher, car c'est là chose défendue. Mais, tout à coup, il le voit tirer un pistolet de dessous ses vêtements. Il comprend que Pianori en veut à la vie de l'Empereur. Il se précipite... Mais une voiture qui descend à fond de train les Champs-Elysées vient se placer entre lui et le meurtrier ; Alessandri entend une double détonation. L'assassin vient de décharger les deux coups d'un pistolet sur Napoléon III. Celui-ci n'a pas été atteint, mais Pianori tire déjà un second pistolet de sa poche. Heureusement, l'agent de police a eu le temps de tourner la voiture, de se précipiter sur l'Italien, de le renverser, de le désarmer. Il a, lui, un poignard à la main et il blesse son adversaire en le terrassant. L'Empereur pousse un cri de pitié : « Ne le tuez pas ! » Puis il court aux Tuileries rassurer l'Impératrice. La foule fit un cortège enthousiaste au souverain qui venait de voir la mort de si près. Arrivé auprès de l'Impératrice, il lui dit gaiement : « C'est tout de même un singulier pays que celui-ci. On y tire sur les gens comme sur les moineaux. »

L'attentat de Pianori sema une profonde émotion à Paris et dans toute la France. Il valut à l'Empereur de nombreuses marques de sympathie, notamment de la part de l'Angleterre d'où il venait tout juste de rentrer. Le 7 mai, Pianori comparaissait devant la Cour d'assises de la Seine qui le condamna à la peine des parricides. Il mourut courageusement, après avoir refusé de faire la moindre révélation sur les complices que lui supposa avec juste raison l'accusation. Quand l'exécuteur lui jeta sur la tête le voile des parricides, le condamné s'écria : « Je n'en veux pas. J'irai bien sans cela. » — « Il le faut », dit l'exécuteur en attachant le voile. Pianori gravit sans effroi apparent les marches de l'échafaud, puis se retourna et poussa d'une voix ferme en italien le cri de « Vive la République ! »

Ce fut au mois d'août de la même année que la Cour d'assises de Douai jugea l'affaire de la machine infernale placée sur le chemin de fer du Nord, à proximité de Pérenchies, dans le but de faire sauter le convoi qui devait conduire l'Empereur aux fêtes de Tournai. La justice avait en main les preuves d'un complot. Les deux frères Jacquin, mécaniciens, accusés d'avoir fabriqué la machine et organisé le complot, se réfugièrent en Belgique. On leur découvrit des complices dont les deux principaux, d'Hennin et Desquiens, furent condamnés, l'un aux travaux forcés à perpétuité, l'autre à cinq ans de prison.

Les groupes révolutionnaires n'avaient pas désarmé. On n'allait pas attendre longtemps avant de voir renaître, plus implacables, leurs complots. Le 13 juin 1857, la police arrêtait à son domicile, rue de Ménilmontant, un ouvrier opticien de nationalité italienne, Paolo Tibaldi. On trouva chez lui une caisse contenant des pistolets et des poignards et plusieurs lettres écrites dans un langage de convention qu'on déchiffra de suite : *guérir le malade* voulait dire assassiner l'Empereur ; *mon oncle*

désignait Mazzini, le fameux révolutionnaire italien; *Drou Rolline*, Ledru-Rollin ; *Giu* était la signature de Mazzini. Celui-ci fut compris dans les poursuites ainsi que Ledru-Rollin et quatre autres italiens. Tibaldi fut condamné à la déportation. Ledru-Rollin, frappé de la même peine par contumace, protesta contre sa condamnation.

Mais un attentat bien autrement terrible allait semer l'épouvante dans Paris, coûter la vie à de nonbreuses victimes et amener de graves conséquences dans la politique impériale et les relations diplomatiques. Il s'agit de ce complot d'Orsini appelé à un si effroyable retentissement.

Durant la première quinzaine de janvier 1858, les époux Morand concierges du numéro 10 de la rue du Mont-Thabor commencèrent à être fortement intrigués par le nouveau locataire qui venait de s'installer dans l'appartement du rez-de-chaussée. C'était un homme d'une quarantaine d'années, d'assez haute taille, parlant beaucoup et avec une très grande facilité, vêtu avec recherche. Son visage était plein et coloré. Il portait une chevelure épaisse et des favoris noirs. Ses petits yeux brillaient. L'ensemble de sa personne était d'un homme distingué. Il s'appelait Thomas Allsop, se disait Anglais et faisant le commerce de la bière. Pourtant, son accent n'était pas anglais mais bien italien. Ce qui ne laissa pas également de surprendre le ménage Morand, c'est qu'il possédait un cheval, chose assurément rare pour un locataire de garni. Après l'avoir placé dans un manège du voisinage, il l'avait fait amener dans une écurie située dans la maison et faisait sur lui de fréquentes promenades. Il avait à son service un domestique d'une trentaine d'années, petit homme de mine blafarde, qui portait le nom de Swiney, mais n'avait pas l'air plus anglais que son maître. Ses manières vis-à-vis de celui-ci révélaient un curieux mélange de dévouement et de fami-

liarité. A plusieurs reprises, les concierges l'avaient même aperçu mangeant à la table de M. Allsop, et ils en avaient été passablement scandalisés.

Le locataire du rez-de-chaussée ne recevait que de rares visiteurs. Ce ne fut qu'au cours de la seconde semaine de janvier que deux hommes firent de fréquentes apparitions dans l'appartement. L'un pouvait avoir cinquante ans environ. Son allure était décidée, ses façons cassantes. Il s'appelait Andréas et passait pour allemand. L'autre était un jeune homme dont la physionomie était mâle et fière et l'extérieur plein de distinction. Il devait avoir vingt-cinq ans, se nommait Da Silva et se donnait comme commis-voyageur chargé de vendre de la bière. Mais M. et Mme Morand ne se rendaient que très vaguement compte de sa position vis-à-vis de leur locataire. Etant entré, en effet, chez M. Allsop, un matin, le concierge avait trouvé celui-ci à table avec l'Allemand Andréas. Le domestique Swiney les servait et le jeune Da Silva se tenait debout dans l'attitude d'un marchand qui fait des offres de service. Au bout d'un quart d'heure, M. Morand, qui était sorti, rentra inopinément et, cette fois, il trouva le commis-voyageur assis à la table près des deux convives et causant librement avec eux, tandis que Swiney, accoudé à la cheminée, écoutait la conversation.

Il n'était pas étonnant qu'un témoin indiscret trouvât quelque étrangeté à l'existence du nouvel habitant de la rue du Mont-Thabor. Ce n'était ni un Anglais, ni un marchand de bière. C'était un révolutionnaire des plus notoires qui se faisait appeler d'ordinaire le comte Orsini et qui était venu à Paris dans l'intention bien délibérée et arrêtée de tuer l'Empereur. Son domestique et ses deux serviteurs étaient également des conspirateurs, italiens comme lui. Et les pourparlers qui se tenaient dans le garni du rez-de-chaussée étaient des préparatifs d'assassinat.

Félice Orsini était mêlé depuis longtemps aux entreprises du parti anarchique. Après avoir été des plus ardents émissaires de Mazzini, il avait rompu avec lui. En février 1845, le Tribunal suprême de Rome l'avait condamné aux galères à vie, pour conspiration contre le gouvernement pontifical. Mais il avait été amnistié l'année suivante. Ses menées anarchiques et ses violences le firent expulser ensuite de Toscane. On le retrouve, en 1849, député à l'Assemblée constituante romaine. Nommé commissaire extraordinaire à Ancône puis à Ascoli, il donne dans ce poste de grandes preuves d'énergie, rétablit l'ordre, mais se livre à des excès qui motivèrent plus tard sa condamnation par contumace pour vols qualifiés, concussion et usurpation d'autorité. La restauration du gouvernement pontifical l'ayant obligé à prendre la fuite, c'est à Londres d'abord qu'il cherche un refuge. Il parcourt ensuite le Piémont, la Suisse, la Lombardie, nouant partout des intrigues révolutionnaires, voyageant avec de faux passeports et se cachant sous le nom de Tito Celsi. On l'arrête à Vienne, en 1855, sous le nom d'Herwag : il est soupçonné d'avoir attenté à la vie de l'empereur d'Autriche. Il est condamné et jeté dans la citadelle de Mantoue. Mais la complicité d'une femme qui lui fait passer une lime lui permet de s'évader. Il arrive à scier huit barreaux de sa fenêtre, puis à l'aide d'une corde faite avec ses draps, il tente de descendre des hauteurs de sa pri-

Felice Orsini.
D'après une eau-forte de Duchemin.

son. Mais il tombe, et à demi blessé il reste pendant quarante-huit heures dans un lac glacé où des chasseurs viennent le recueillir. Après avoir séjourné quelque temps à Marseille et à Gênes, il retourne à Londres.

Ce fut là qu'il écrivit ses *Prisons de l'Autriche en Italie* et ses *Mémoires politiques*. Il s'était acquis dans le pays une certaine célébrité par ses aventures, son existence agitée et les dramatiques péripéties de son évasion. Il vécut quelque temps, en faisant des lectures publiques de ses ouvrages. C'était un ardent patriote, profondément dévoué à la cause de l'indépendance et de la liberté de l'Italie, en même temps qu'un démagogue farouche, doué d'une énergie sauvage et d'une perpétuelle exaltation. Tous les moyens, même les plus atroces, lui semblaient légitimes, du moment où ils étaient mis au service de son idéal politique. A vrai dire, cet idéal était assez nébuleux, malgré les décisions forcenées qu'il lui inspirait. Il réclamait comme mesure initiale la disparition de Napoléon III. Orsini en était arrivé à considérer celui-ci comme l'auteur responsable des malheurs de sa patrie et la clef de voûte de la réaction en Europe contre les espérances révolutionnaires. « Que l'empereur des Français soit tué, pensait-il, ce sera la révolution en France et aussitôt par contre-coup la révolution en Italie. » C'est cette idée politique si étrangement hasardée qui allait le pousser à l'organisation d'un complot et à l'exécution de l'exécrable forfait qui devait tuer ou blesser cent-cinquante-six personnes. En même temps, il espérait trouver dans la perturbation amenée en Europe par la mort du souverain le point de départ d'un rôle de tribun, car il était avide de renommée et de pouvoir. C'était un conspirateur de tempérament et de carrière, d'esprit étonnamment mobile, prompt aux variations incessantes, en contradiction perpétuelle avec lui-même. Recherchant, avant tout, le bruit autour de son nom, il avait

une âme de héros théâtral et se complaisait à raconter qu'en Italie et en Angleterre, les femmes sortaient sur le seuil de leur porte pour le voir passer.

Pour l'exécution de son projet de plus en plus tenace contre la vie de l'Empereur, il songea d'abord à agir seul. Puis il jugea que c'était impossible et il se chercha des complices. Un de ses compatriotes, réfugié comme lui en Angleterre, lui parut devoir répondre à ses vues.

C'était un nommé Piéri, type d'émeutier à l'audace bruyante et grossière. Il était né à San-Stefano, près de Lucques. Condamné pour vol dans son pays, il était passé en France en 1833, s'y présentant comme réfugié politique. On l'avait vu fabricant de casquettes à Paris, puis en 1843 il avait été servir en Algérie à la légion étrangère. Il avait reparu sur les barricades de Février où il avait déployé une farouche intrépidité. Puis, il était passé au service de la Toscane et avait même obtenu le grade de major dans les *bersaglieri*. Mais, ayant abusé de ce grade pour commettre des exactions et des violences à la faveur des troubles politiques, il avait été destitué en 1849, sur un rapport du conseil des ministres de Toscane. Revenu en France, puis expulsé en 1852, il avait été habiter Birmingham où il s'était fait professeur de langues. Orsini entra en relations avec lui dès les premiers mois de l'année 1857. Il alla plusieurs fois le voir à Birmingham et n'eut pas de peine à lui faire partager ses projets. Piéri était cet homme d'une cinquantaine d'années que nous avons vu dans l'appartement meublé de la rue du Mont-Thabor sous le nom d'Andréas.

Après s'être mis d'accord avec lui, Orsini parla de leur commun dessein à un certain Bernard, réfugié politique français, qu'il voyait régulièrement au café Suisse Teach situé Bow-street, à Londres. C'était le rendez-vous ordinaire des révolutionnaires et des conspirateurs. Ce Bernard, d'abord chirurgien de marine,

puis journaliste de province, était venu à Paris après la révolution de Février et s'y était fait remarquer par des discours exaltés dans les clubs qui lui avaient valu le surnom de *Clubiste*. Il avait été condamné plusieurs fois pour délits politiques, mais s'était soustrait à l'exécution de ses condamnations, en gagnant tour à tour la Belgique, l'Allemagne, puis l'Angleterre où il s'était fixé.

Il fut décidé entre Orsini, Piéri et Bernard qu'on tuerait l'Empereur à l'aide de bombes lancées à la main. Au cours d'un voyage en Belgique, le premier avait remarqué dans un musée des bombes qui avaient donné lieu à un procès quelques années auparavant. Il eut l'idée d'en faire exécuter sur un modèle à peu près semblable. Un tourneur reçut de lui la commande de fabriquer ce modèle en bois. Sur ces entrefaites, dans le courant d'octobre 1857, Orsini et Bernard rencontrèrent dans une rue de Londres un Italien nommé Gomez, pauvre hère inculte et de souche infime qui, après avoir servi deux ans à la légion étrangère, où il avait été un assez piètre soldat, préférant l'infirmerie au champ de bataille, s'était fait condamner à six mois de prison par le tribunal de Marseille pour abus de confiance. Il était déjà en rapport avec Piéri qui lui avait donné des subsides et des recommandations. Orsini l'invita à venir chez lui, le lendemain, Grafton-street, n° 2. Là il lui fit remarquer que le prophète (c'est ainsi qu'il appelait Mazzini) perdait toutes ses forces, et que ses entreprises n'aboutissaient qu'à faire fusiller des hommes inutilement. Puis il lui proposa de s'associer au plan que lui-même avait formé pour opérer un soulèvement en Italie. Il fut entendu que Gomez entrerait chez lui en la qualité plus apparente que réelle de domestique. C'était ce Swiney dont la présence à la table de son maître avait stupéfié le concierge Morand.

En sa qualité d'étranger, Orsini pouvait éprouver de

grosses difficultés à trouver en Angleterre un fabricant qui consentît à se charger de la fabrication des bombes. Aussi s'ouvrit-il de son projet à un Anglais du nom d'Allsop — le nom même qu'il devait prendre lui-même rue du Mont-Thabor. Cet Allsop accepta et s'adressa à un nommé Taylor, ingénieur mécanicien à Birmingham qui fabriqua les six bombes commandées sous le nom de « modèles » pour le prix de 2 livres, 6 shillings, 6 pences.

Bernard avait réussi à se procurer un passe-port pour la Belgique, délivré le 7 décembre par le consul général de France à Londres. Ce fut lui qui se réserva le soin de faire parvenir à Bruxelles les bombes fabriquées par Taylor. Pour cela, il avait eu recours à un certain Joseph Giorgi, frère du tenancier du café Suisse de Londres. Ce Giorgi se rendait à Bruxelles pour y être employé dans un café portant aussi le nom de café Suisse et situé place de la Monnaie. Il entra en Belgique le 6 décembre par Ostende. A son départ de Londres, Bernard lui avait remis dix demi-bombes en fonte (c'est-à-dire cinq bombes divisées en dix morceaux), en lui disant que c'était des appareils d'invention nouvelle pour le gaz et qu'un Anglais habitant la ville de Liège viendrait les prendre chez lui au café Suisse à Bruxelles. Giorgi présenta bien les objets à la douane d'Ostende comme étant des appareils pour le gaz. Il paya ce qu'on lui réclama pour les droits. Enfin, arrivé à Bruxelles, il attendait vainement l'Anglais annoncé, lorsque Bernard se présenta lui-même pour reprendre les dix demi-bombes.

Orsini se trouvait également à Bruxelles. Il était descendu à l'hôtel de l'Europe sous ce faux nom d'Allsop qu'il devait conserver à Paris. Il avait annoncé à l'hôtel qu'il se proposait de se rendre à Paris, mais qu'il attendait pour partir l'arrivée d'un ami. Cet ami, c'était Bernard. En effet, dès que Bernard fut à Bruxelles, on

vit le faux Allsop préparer son départ. Soit pour assurer sa fuite après l'attentat, soit pour en tirer un parti quelconque dans l'exécution du complot, il avait acheté un cheval dont un officier des guides désirait se défaire. Il avait décidé d'envoyer ce cheval à Paris et de confier à l'homme qui le conduirait les bombes déposées chez Giorgi. Quel soupçon, en effet, pourrait exciter ce voyageur modeste et de bonne foi ? Orsini et Bernard demandèrent au complaisant Giorgi un homme de bonne volonté. Il indiqua son camarade Zeghers, garçon de service au café Suisse. Le 11 décembre, le cheval ayant été placé dans un box au chemin de fer, Zeghers, au moment du départ, fut chargé par Giorgi d'emporter dans un sac les dix demi-bombes pour les remettre à l'arrivée au propriétaire du cheval. C'est ainsi qu'entrèrent tout naturellement et sans la moindre difficulté en France les engins dont il devait être fait un si criminel usage. Zeghers les déclara très correctement à la douane comme des appareils nouveaux pour le gaz. On les jugea de si minime valeur qu'aucun droit ne fut perçu à l'entrée.

Orsini se rendait à Paris dans le même train que Zeghers. Il était muni d'un passeport en règle au nom de Thomas Allsop, procuré par son complice anglais. En arrivant au débarcadère, le 12 décembre au matin, il remit une carte à Zeghers, en le chargeant de conduire son cheval à l'hôtel de Lille et d'Albion, rue Saint-Honoré, où il comptait descendre et où il descendit en effet, ce même jour. L'innocent Zeghers s'en alla par les rues de la grande ville, tenant d'une main la bride du cheval, de l'autre son sac de bombes. Il remit les dix pièces de fonte entre les mains d'un garçon d'hôtel. Orsini était déjà arrivé et se tenait dans la chambre qu'il venait de retenir. Descendant dans l'antichambre un moment après, il éprouva une courte stupeur à voir tous les morceaux de bombes étalés sur un

Attentat d'Orsini le 14 janvier 1858

Gravure communiquée par la Librairie Illustrée.

divan à côté de la brosse et de l'étrille de son cheval. Il les reprit en hâte pour les emporter dans sa chambre. Zeghers repartit, le soir même, pour Bruxelles où il alla très consciencieusement dire à Bernard qu'il avait conduit à Paris le cheval de l'Anglais. Quant à Orsini, il ne séjourna que trois jours à l'hôtel de Lille et d'Albion. Dès le 15 décembre, il s'installa dans cet appartement de la rue du Mont-Thabor où nous l'avons vu sous le nom d'Allsop. C'est là qu'il attendait la visite de ses complices pour régler l'exécution du complot.

Dans les entreprises révolutionnaires auxquelles il avait déjà été affilié, Bernard avait toujours fait preuve d'une extrême prudence. Cette fois encore, il avait décidé de rester loin du danger, en Angleterre. Gomez avait paru, un moment, donner quelque sujet de défiance et Orsini l'avait envoyé à Birmingham où Piéri devait le surveiller. Mais dans les premiers jours de novembre il avait écrit à Orsini une lettre où il protestait de son dévouement : « Je viens demander à votre seigneurie si elle me croit suffisamment digne de sa confiance pour remplir la mission dont elle m'aura chargé. Ce n'est pas l'argent qui me fait parler, mais bien le sentiment et l'amour que je porte à la patrie commune. » Orsini convaincu de la vérité de cette protestation, conserva à Gomez sa place dans le complot. Il fut entendu qu'il arriverait à Paris le 8 janvier, en compagnie de Gomez. On attendait également rue du Mont-Thabor un nouveau conjuré. C'était le jeune commis-voyageur en bière dont les singulières façons devaient surprendre le concierge. Il ne s'appelait pas Da Silva, mais Charles de Rudio. Né à Bellune, dans les États vénitiens, il appartenait à une famille notable qui s'était ruinée dans les intrigues politiques. Son père et sa sœur avaient été poursuivis à la suite de complots ; lui-même menait depuis plusieurs années une vie errante. Le bruit de sa mort s'était répandu et, comme il avait

fait en sorte de l'accréditer, sa famille y avait ajouté foi. Sa misère était extrême et il était tout prêt à entrer dans une conspiration révolutionnaire, tant par patriotisme exalté que pour se trouver quelques ressources. En novembre 1857, un agitateur italien des plus louches aux yeux des siens, nommé Carlotti, lui avait demandé son adresse de la part d'Orsini, disant que ce dernier pourrait avoir besoin de lui. Plusieurs semaines s'étant écoulées sans que cette communication eût reçu d'autres suites, de Rudio écrivit à Orsini. Ce fut Piéri qui lui répondit, en l'engageant à prendre patience et en lui annonçant la visite d'*un monsieur qui passerait chez lui.*

En effet, le 2 janvier, il recevait chez lui le *monsieur* en question qui n'était autre que Bernard. Le *Clubiste* se fit connaître à de Rudio, et comme celui-ci se trouvait dans la plus pressante pénurie d'argent, il lui remit quatorze schillings, en ajoutant qu'il eût à se tenir prêt pour un très prochain départ. Quant au passeport il se chargeait de le lui procurer. Le 8 janvier, nouvelle visite de Bernard à de Rudio qu'il ne trouva pas. Mais il avait remis à la femme de celui-ci un billet que le jeune homme devait porter au n° 2 de Grafton-street où « on lui remettrait quelque chose ». Cette maison était celle où habitait Orsini. De Rudio s'y rendit et en rapporta une paire de lunettes d'or qui devait lui servir de signe de reconnaissance. Le soir, Bernard revint chez le Vénitien et lui remit une nouvelle somme de quatorze schillings avec un passeport au nom de Da Silva et un billet de place jusqu'à Paris pour le lendemain. Le 11, dans la matinée, de Rudio se présentait à l'appartement meublé de la rue du Mont-Thabor. Introduit par Gomez auprès d'Orsini, il lui tendit la paire de lunettes d'or. Le chef du complot lui tendit la main et le fit connaître à Piéri qui était présent. « Voilà, lui dit-il, le jeune homme dont je vous ai parlé. Il lui faut un logement. »

La tenue de Rudio était minable. Piéri l'emmena et lui acheta un chapeau et un paletot, puis il lui dit : « C'est à Paris que se fera l'affaire. Retournez à 6 heures et demie chez Orsini. » Là, les complices lui demandèrent si l'on pouvait avoir confiance en lui, s'il ne trahirait pas et, sur sa réponse, Orsini lui fit voir une bombe enveloppée de soie noire dont il lui expliqua la composition. « Il faudra, lui dit-il, en jeter une semblable sous la voiture de l'Empereur dans l'endroit où je vous conduirai. » De Rudio resta un moment silencieux, écrasé sous l'horreur du forfait auquel on lui demandait de prêter la main. Mais déjà il avait été soupçonné de délation auprès du gouvernement anglais. Une reculade lui parut impossible et il assura qu'on pouvait compter sur lui.

Le 6 janvier, Piéri et Gomez avaient quitté Londres avec des passeports aux noms de Peter Bryon Swiney et de Joseph-Andréas Pierey. Une fois à Lille, Piéri y avait laissé Gomez pour quelques heures et avait pris la route de Bruxelles. Il alla prendre chez Giorgi une sixième bombe qui y avait été, soit oubliée, soit déposée depuis le départ d'Orsini. Il vit aussi chez lui une servante qu'il avait eue en Angleterre, Rosine Hartmann, et il éprouva le besoin de lui confier qu'il était engagé dans une grande entreprise et qu'il y laisserait peut-être sa tête. Pour mieux accentuer, il fit de la main sur sa gorge le geste du couperet. Il lui dit également : « Si je réussis, je reviendrai major et mes affaires iront bien. » Le soir, il reprenait le train de Paris, y faisait monter Gomez à Lille et, aussitôt en débarquant de wagon, tous deux se rendaient chez Orsini, rue du Mont-Thabor. Ils allèrent ensuite chercher un logement à l'hôtel de France et de Champagne où ils prirent une chambre à deux lits. Deux jours après, de Rudio étant arrivé à Paris fort peu pourvu d'argent, Gomez alla habiter rue Saint-Honoré à l'hôtel de Saxe-Cobourg et

le jeune Vénitien prit sa place dans la chambre louée par Piéri.

Durant les quatre jours qui s'écoulèrent alors, des relations fréquentes s'établirent entre les conjurés et ils échangèrent de nombreuses visites. Ils tinrent plusieurs conciliabules et s'occupèrent d'acheter des pistolets-revolvers qu'ils ajoutèrent à ceux qu'Orsini et Piéri apportaient d'Angleterre. On se les distribua. Mais les principaux instruments du crime à exécuter, c'étaient les bombes. La poudre fulminante employée à cet usage paraît avoir été fabriquée par Orsini. Il avait eu en Angleterre des relations avec un professeur de chimie et il en avait reçu des leçons et des conseils, sans que celui-ci en soupçonnât le véritable but. C'était lui-même qui avait apporté cette poudre de Londres à Bruxelles, puis de Bruxelles à Paris. Il l'avait placée dans un sac de nuit, après l'avoir enveloppée dans du linge et du papier qu'il humectait de temps en temps. Le paquet ainsi mouillé pesait près de deux livres anglaises. Durant son séjour rue du Mont-Thabor, Orsini s'était occupé de faire sécher sa poudre fulminante, d'abord en l'exposant à l'air, puis, comme elle ne séchait pas assez vite, en la mettant près du feu. Cette dernière opération était pleine de périls. Orsini se tenait devant sa cheminée, sa montre dans une main et un thermomètre dans l'autre, afin de mesurer avec exactitude les conditions de temps et de chaleur dans lesquelles la poudre fulminante pouvait rester devant le feu sans faire explosion. La moindre parcelle tombant dans le foyer et il se fait sauter, lui et toute la maison. C'était pendant la nuit, de peur d'être dérangé par le concierge, qu'il se livrait à cette opération. Il dut remettre chaque moitié de bombe trois fois devant le feu et l'y garder chaque fois près de deux heures. Les bombes ayant été remplies à peu près à moitié, le chef du complot les ferma au moyen de vis adaptées aux trous pratiqués

dans leur partie supérieure. Il se fit aider dans ce travail par Gomez dont le poignet plus ferme que le sien maniait le tournevis avec plus de vigueur.

Pendant deux jours, les conjurés se donnent des rendez-vous dans Paris, flanent, dînent ensemble au restaurant. Le mardi, 12, ils vont au théâtre voir jouer la *Berline de l'Émigré*, puis le jeudi, 14, Orsini leur dit : « C'est pour ce soir. » Ce jour-là, 14 janvier 1858, l'Opéra donnait une représentation bénéficiaire et l'Empereur et l'Impératrice avaient annoncé qu'ils y assisteraient. Les assassins se réunissent entre quatre et cinq heures à l'hôtel de France et de Champagne où logent Piéri et de Rudio, puis ils vont ensuite rue du Mont-Thabor prendre les derniers ordres d'Orsini. Vers sept heures, Piéri et de Rudio partent ensemble explorer les abords de l'Opéra situé alors rue Le Péletier. Un cantonnier les aperçoit dans un passage sombre dépendant du théâtre. Il est obligé, pour les en chasser, de les menacer de sa pelle. Gomez les rejoint deux minutes avant huit heures. Il est dans un étrange état de gaieté nerveuse et montre d'un air triomphant les gants qu'il vient d'acheter.

Les rôles avaient été convenus avant le départ. Gomez et de Rudio ont reçu les deux plus grosses bombes. Orsini en a gardé deux plus petites et Piéri a pris la cinquième, de dimension semblable à celles d'Orsini. Les engins de mort sont enveloppés dans des mouchoirs de soie noire. Il avait été entendu que Gomez jetterait sa bombe le premier, aussitôt que la voiture de l'Empereur arriverait à la hauteur des conjurés. Les autres bombes devaient être lancées immédiatement après.

Il est huit heures, le moment annoncé pour l'arrivée de la voiture impériale. Les quatre complices se rapprochent de l'Opéra. Chemin faisant, Orsini remarque que Piéri se tient en arrière, comme un homme qui voudrait déserter. Mais soudain le voici qui passe en avant. Il y a une foule considérable aux alentours du théâtre.

Des femmes, des jeunes filles, des enfants sont là, dont les conjurés voient les figures joyeuses, entendent les voix. Ils n'en sont pas touchés. Ils restent impassibles, férocement décidés dans leur projet de carnage et de dévastation. Ils ne s'en iront qu'après avoir jonché cette rue de cadavres noyés dans le sang. Les postes ont été bien nettement assignés par Orsini. Il a placé Gomez, celui dont le courage inspire le plus de doute, en avant, plus près du boulevard et il lui a dit d'un ton de commandement : « Reste là ! » Après, vient de Rudio ; à côté de lui Orsini, l'animant, l'excitant de la parole et du geste ; près de l'entrée impériale, doit se tenir Piéri, le soldat des barricades. Mais voilà que Piéri revient vers ses compagnons et passe devant eux sans mot dire, accompagné d'un inconnu. Il se contente de cligner de l'œil dans la direction d'Orsini qui ne comprend pas et pense qu'il a rencontré quelqu'un de connaissance et qu'il en profite pour abandonner l'exécution du complot. En réalité, par un hasard vraiment extraordinaire, Piéri vient d'être arrêté par un agent de police, l'officier de paix Hébert, le seul homme peut-être à Paris qui fût capable de le reconnaître.

Mais Orsini n'a guère le temps de s'occuper de la conduite de son complice. Un mouvement vient de se produire dans la foule qui l'entoure. Des vivats retentissent. C'est la voiture de l'Empereur qui arrive ! Il se tient avec Gomez et de Rudio sur le trottoir, en face de l'entrée principale du péristyle de l'Opéra, entre les maisons et la foule des curieux. Un bruit sonore de sabots de chevaux sur le pavé retentit, s'accentue. Des habits blancs, des flammes de lances apparaissent dans la clarté de l'illumination du théâtre. C'est le peloton d'escorte des lanciers de la garde impériale. Une première voiture apparaît, amenant les officiers de la Maison de l'Empereur. Une autre ralentit le pas, pour s'engager dans le passage à l'extrémité du péristyle.

C'est, à coup sûr, celle où se trouvent les souverains. Saisissant bien l'instant, Gomez lance sa bombe dans la direction de la portière. Orsini se tourne alors vers de Rudio : « Jette la tienne ! » Et lui-même lance son instrument de mort au milieu de la masse étincelante formée par les attelages et les cavaliers.

Trois explosions successives comparables à des coups de canon éclatent à quelques secondes d'intervalle, la première, en avant de la voiture impériale, la seconde plus près de la voiture et un peu à gauche, la troisième sous la voiture même.

Le moment est terrible, la confusion inouïe. Par le seul effet de la commotion, les nombreux becs de gaz illuminant la façade du théâtre se sont éteints. Les vitres du péristyle, celles des maisons voisines ont toutes volé en éclats. Le premier moment de stupeur passé, on constate que l'Empereur et l'Impératrice ont été préservés. Mais sur le sol jonché de débris et inondé de sang gisent de nombreux blessés dont plusieurs mortellement frappés, des chevaux qui se débattent, des cavaliers désarçonnés. Les souverains ne sont descendus de voiture qu'après la dernière explosion. Ils n'ont pas cessé d'être calmes et de se préoccuper des secours à donner aux victimes. Mais tout n'est que désordre, affolement et obscurité. Des cris douloureux percent la nuit. Enfin, on donne la lumière et le danger couru se révèle tout entier.

Sur les murs, sur le pavé, on remarque des traces profondes laissées par des projectiles de toutes formes et de toutes grosseurs. La vaste marquise qui protège l'entrée du théâtre est perforée en plusieurs endroits. La voiture impériale, littéralement criblée, est venue s'échouer sur le trottoir, à demi couchée sur le flanc. Des deux chevaux composant l'attelage, l'un a eu la moitié de la tête emportée et est mort sur le coup, l'autre est grièvement blessé. Plusieurs éclats ont pé-

nétré dans la voiture. Le général Roguet, qui s'y trouvait assis sur le devant de la banquette de devant, a reçu au cou une contusion très violente qui a amené un énorme épanchement de sang. 24 chevaux de lanciers ont été frappés. Mais le plus effroyable, ce sont les nombreuses victimes faites dans la foule. Les constatations judiciaires permirent d'établir que 156 personnes avaient été atteintes et que le nombre des blessures s'élevait à 511. Dans cette longue liste de victimes, on remarquait 21 femmes, 11 enfants, 13 lanciers, 11 gardes de Paris et 31 agents ou préposés de la préfecture de police.

Au bruit de l'explosion, les voitures de l'Empereur avaient été immédiatement entourées par les gens de sa Maison. Le brigadier Alessandri — celui-là même qui avait arrêté le bras de Pianori en 1855 — avait ouvert la portière de la voiture impériale auprès de laquelle il se tenait, en priant l'Impératrice de descendre. Celle-ci le voyant blessé en trois endroits, lui dit de se retirer pour se faire panser. Elle était calme, mais avec une pointe de cette exaltation qu'éveillent chez les natures méridionales l'approche et le sentiment du péril. A des personnes qui l'entouraient elle dit: « Ne vous occupez pas de nous, c'est notre métier. Pansez les blessés. » L'Empereur était descendu de voiture avec le plus grand sang-froid, complètement maître de lui-même et sans laisser perçer sur sa figure aucune trace d'émotion. Il avait peut-être dû la vie à la circonstance suivante: Au moment où la voiture entrait dans la rue Le Péletier, il causait avec le général Roguet placé sur le devant. Ne pouvant entendre que difficilement la réponse de son interlocuteur, à cause des acclamations qui retentissaient de toutes parts, il se pencha vers le général, en baissant la tête... C'est à ce moment précis que l'explosion se fit entendre et que, les projectiles pénétrant dans la voiture, l'un d'eux blessa le général à

Le Perron de Tortoni en 1858 *(d'après une aquarelle de l'époque)*

Emile de Girardin — Comte de Morny — Prince de Metternich — Aurélien Scholl — Comte de Nieuwekerke — Arsène Houssaye — Charles Laffitte — Paul de Cassagnac — Nestor Roqueplan — Gustave Doré — Théophile Gautier — Auber — Lieutenant marquis de Massa — Duc de Grammont-Caderousse — Capit. marquis de Galiffet

la tête, tandis qu'un autre frappait le chapeau de l'Empereur.

Une longue acclamation accueillit les souverains à leur entrée dans la salle de l'Opéra. L'enthousiasme et l'émotion dominaient le public qui battait des mains avec ardeur. A minuit, lors de leur retour aux Tuileries, les boulevards avaient été spontanément illuminés, et une foule considérable salua de ses vivats chaleureux le couple si extraordinairement échappé à la mort. Lorsque les voitures de la Cour arrivèrent au Palais, un groupe, composé surtout de dames d'honneur, averties et accourues, se précipita à la portière de l'Impératrice. Après avoir affectueusement accueilli leurs félicitations, elle monta vivement le grand escalier du pavillon de Flore et entra dans les appartements du premier étage. L'Empereur ne tarda pas à l'y rejoindre. Le cercle déjà réuni dans le salon était nombreux. On entourait les souverains qui, restés debout, racontaient les détails de l'événement. L'Impératrice avait sa sortie de bal en cachemire blanc tachée de sang en plusieurs endroits. C'était le sang des blessés qui avait rejailli sur elle. L'Empereur avait une légère éraflure qui saignait à la joue droite. C'était l'effet d'un éclat de vitre de la voiture. Le général Roguet était là aussi malgré la forte contusion qu'il avait reçue et dont il parlait avec bonne grâce.

Arrêté, ainsi qu'on l'a vu, par l'agent Hébert, Piéri avait été signalé quatre jours auparavant par une dépêche du ministre de France à Bruxelles, comme ayant dû arriver à Paris le 9 janvier avec un autre individu dans l'intention d'assassiner l'Empereur. On le trouva porteur d'une bombe, d'un revolver et d'un couteau-poignard. Une autre bombe fulminante exactement semblable à celle saisie sur Piéri fut ramassée à l'angle des rues Le Péletier et Rossini, dans le ruisseau, à côté d'une longue traînée de sang. On trouva également rue

Rossini un revolver chargé et taché de sang. Revolver et bombe avaient été laissés là par Orsini qui n'avait pu en lancer qu'une seule. En effet, l'explosion d'un des premiers engins l'avait blessé à la tête. Instantanément il avait été couvert de sang. Il craignit qu'en voulant le secourir comme une victime innocente, on le trouvât porteur de ces objets compromettants et il s'en était débarrassé en hâte, à la faveur du tumulte. Plusieurs personnes s'étaient, précisément, empressées autour de lui et l'avaient conduit chez un pharmacien de la rue Laffitte qui lui donna les premiers secours.

Là, il fit demander une voiture. On lui amena un cocher à qui il dit, en contrefaisant l'Anglais : « Mòa vouloir m'en aller. Mòa demeure rue du Mont-Thabor. Mòa pas savoir bien route. » Le cocher proposa de le conduire et le ramena chez lui. Orsini s'y croyait bien en sûreté et y déplorait dans la solitude l'insuccès de son atroce attentat quand, vers quatre heures du matin, le concierge Morand fit irruption dans sa chambre accompagné d'un commissaire de police. Celui-ci trouva le faux Allsop couché, ayant à la tête une blessure sans gravité, mais qui avait dû saigner abondamment. Ce fut en vain qu'Orsini essaya de raconter qu'il était Anglais et marchand de bière. Le commissaire de police l'arrêta avec la certitude qu'il tenait un des coupables de l'attentat de l'Opéra. Que s'était-il donc passé ?

Tout simplement ceci. Dès les premiers instants, les recherches les plus actives avaient été ordonnées dans les maisons situées rue Le Péletier, en face du théâtre. Là, se trouvait notamment un certain restaurant Broggi. Un jeune homme paraissant étranger s'y était réfugié. Le trouble extrême auquel il était en proie, quelques paroles mêlées de pleurs où il était question de son maître attirèrent l'attention et bientôt les soupçons sur ce singulier personnage. On l'arrêta. Aux premières questions qu'on lui adressa, il répondit qu'il

se nommait Swiney et qu'il était au service d'un Anglais. Un revolver trouvé sous une étagère du restaurant acheva de le perdre et de révéler dans le soi-disant Swiney l'assassin Gomez. Presqu'à la même heure, un commissaire de police se présentait à l'hôtel de France et de Champagne où Piéri avait déclaré, lors de son arrestation, qu'il habitait avec un compagnon. Il y trouva de Rudio couché, à moitié habillé, et l'arrêta. Le faux Swiney, questionné de son côté sur le lieu de sa demeure, avait indiqué l'hôtel de Saxe-Cobourg, rue Saint-Honoré. Un commissaire de police fut chargé de s'y transporter dans la nuit même à deux heures et demie du matin. Il y trouva couché dans le lit de Golmez une fille nommée Ménager qui fût arrêtée mais relaxée plus tard, comme n'ayant rien connu du complot. Les recherches faites à l'hôtel permirent de constater que le soi-disant Swiney y avait été amené par le concierge du n° 10 de la rue du Mont-Thabor, comme étant le domestique d'un locataire de cette maison. Invité à faire connaître le nom de son maître, l'inculpé avait répondu qu'il se nommait Allsop. Et voilà comment — avec quelle extraordinaire facilité ! — les quatre complices furent arrêtés la nuit même de leur attentat.

Le procureur général Chaix d'Est-Ange.

Le 25 février, ils comparurent devant leurs juges. Gomez, interrogé le premier, n'eut d'autre souci que de sauver sa tête. D'une voix faible et avec un fort accent italien qui rendait son langage presque inintelligible, il balbutia quelques humbles explications

mêlées d'excuses et de repentir. « J'étais, dit-il, le domestique de M. Orsini, j'ai obéi à ses ordres. Et, se séparant de ses complices par une défense désespérée, il ajouta : « S'il plaît à M. Orsini de mourir, libre à lui. » De Rudio invoqua sa misère. C'était elle qui l'avait jeté dans le complot, puis il avait persisté par amour-propre et de crainte qu'on ne l'appelât traître. Quand vint le tour de Piéri, il essaya de se dérober par une verbeuse harangue aux réponses précises qui l'eussent embarrassé. On ne sait ce qui étonna le plus, ou des inventions impudentes qu'il eut l'audace de soutenir ou des déclarations théâtrales sous lesquelles il abrita ses mensonges. Seul, Orsini sut se garder de ces bassesses ou de ces impostures. Au début de l'instruction, furieux que ses complices l'eussent dénoncé, il les avait chargés à son tour. Devant le jury, il reprit toute sa sérénité, affecta d'ignorer ses compagnons et de s'offrir seul en victime. Son système se résumait en un mot : il avait vu dans l'Empereur un obstacle à la liberté de l'Italie, c'est pourquoi il avait résolu de l'immoler. Il s'obstina pourtant à nier qu'il eût lancé aucun projectile : à l'entendre, la troisième bombe avait été lancée par un Italien qu'il ne voulait point nommer, dont personne n'avait jusque-là soupçonné l'existence, et dont aucune recherche de police ne put retrouver la trace. Ce fut son unique réticence. A ce signe seul, on put reconnaître une arrière-pensée et ce reste d'espoir qu'aucun accusé n'abandonne jamais tout à fait.

Les débats furent pâles et brefs, tant l'évidence du crime assurait le dénouement. Après l'éloquent réquisitoire du procureur général Chaix d'Est-Ange, Jules Favre, défenseur d'Orsini, prononça avec une habileté audacieuse une extraordinaire plaidoirie où les atroces préparatifs du crime, le sanglant spectacle des victimes immolées et l'effroyable perturbation publique disparurent et s'absorbèrent dans l'image à dessein un peu

confuse d'un rêve patriotique. « Il abandonnait sans rémission son client à la mort, mais d'avance, rachetait sa mémoire et lui traçait comme une voie indécise, tachée sans doute et assombrie par le sang, mais éclairée de lueurs pareilles à celles du martyre [1]. » Comme il allait terminer, il osa lire une sorte d'adjuration patriotique de son client à l'Empereur en faveur de l'Italie. Après deux jours de débats, le verdict fut rendu. Orsini, Piéri, de Rudio furent condamnés à mort, Gomez aux travaux forcés à perpétuité. Mais, à la demande pressante de l'Impératrice, la peine de de Rudio [2] fut commuée et il accompagna Gomez au bagne.

Orsini et Piéri marchèrent à la mort, le premier avec la fermeté hautaine dont il ne s'était guère départi, le second avec l'assurance empruntée dont il avait fait étalage devant les juges. Le 13 mars à six heures du matin on vint les prévenir que le moment fatal était arrivé. Pendant les suprêmes préparatifs, Orsini resta calme, impassible, méditatif, comme indifférent. Piéri se montra, au contraire, très agité, très surexcité. Tandis qu'on lui coupait le col de sa chemise, ses dents claquaient.

— Du calme ! lui dit Orsini, qui lui tournait le dos.

— Du calme ? répondit Piéri, vous en parlez à votre aise, vous qui en avez toujours.

— Auriez-vous peur ?

Et s'adressant à un geôlier, Orsini ajouta ces mots :

— Veuillez prier monsieur l'exécuteur de ne pas jeter ma tête dans le même panier que celle de cet homme qui tremble.

Vers six heures trois quarts, le funèbre cortège se dirigeait vers la place de la Roquette. Piéri marchait le premier. Les deux condamnés étaient accompagnés

1. Pierre de Lagorce, *Histoire du Second Empire.*

2. De Rudio est mort récemment à Los Angeles (Californie). Amnistié après l'Empire, il était devenu major dans l'armée américaine.

chacun par un prêtre. Suivant les prescriptions de la loi sur la peine des parricides, ils étaient nu-pieds, enveloppés d'une longue chemise blanche, la tête couverte d'un voile noir. Dès la sortie de la prison, Piéri avait entonné le *Chant des Girondins* et c'était un spectacle effroyablement lugubre que de voir le voile noir qui couvrait sa figure se soulever rythmiquement sous la respiration haletante et le chant du condamné. Orsini gardait le silence.

Arrivés au pied de l'échafaud, quand on découvrit leur visage et qu'on vit la mine impassible et sereine du chef du complot, il y eut un murmure d'étonnement dans la foule. L'huissier chargé de lire la sentence en éprouva visiblement une commotion dont il fut quelques secondes à se remettre. Les deux condamnés gravirent les marches de l'échafaud. Parvenus sur la plate-forme, ils écoutèrent la lecture de l'arrêt. Puis les exécuteurs s'emparèrent de Piéri qui chantait toujours :

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Ses dernières paroles expirèrent sous le couperet. Alors Orsini se départit de son mutisme. Avant de se livrer lui-même aux exécuteurs, il se tourna vers la foule et d'une voix pleine, grave, vibrante, comme solennelle, il lança au peuple ce double cri :

« Vive l'Italie ! Vive la France ! »

CHAPITRE XI

LES MORTS ILLUSTRES

Mgr Sibour. — Son assassinat à Saint-Étienne-du-Mont. — Procès et exécution de Verger. — Alfred de Musset. — Abandon de ses funérailles. — La sœur Rosalie. — Béranger. — Son dernier logement. — Rachel. — La fin de sa carrière. — Ses derniers moments.

Le 3 janvier 1857, à 3 heures, l'archevêque de Paris, Mgr Sibour est assassiné, dans l'église Saint-Étienne-du-Mont, par un prêtre interdit, nommé Verger. Celui-ci est-il fou ou fanatique ? Aux premiers interrogatoires il répondit que « c'était à cause de l'Immaculée Conception ». (On sait que Mgr Sibour avait respectueusement fait ses observations à Pie IX sur l'opportunité du nouveau dogme.)

Chacun, à l'envi, fit l'éloge funèbre du malheureux archevêque. On loua sa charité, ses vertus de pasteur et d'homme et l'on eut raison. On voulut qu'il ait été un brillant prédicateur et un homme de hautes capacités, ce qui était plus contestable. Sa parole était plutôt ordinaire, son savoir moyen, mais il avait des idées libérales et savait tenir tête à la presse ultramontaine. Il laissa des regrets unanimes et on déplora cette fin cruelle.

Le 12, on purifia l'église Saint-Étienne-du-Mont. Une foule immense agenouillée assista à la cérémonie et au chant du *Miserere*.

Le 13, le cœur de Mgr Sibour fut transporté de Notre-Dame à Saint-Étienne-du-Mont dans une voiture de deuil... Le bourdon de la cathédrale, pendant le trajet sonna lugubrement. Une grande masse de population se découvrait sur le passage. Finalement, on placa le cœur de l'archevêque au fond d'une niche ménagée dans la chapelle de Sainte-Geneviève.

Le corps fut exposé au palais archiépiscopal de la rue de Grenelle. Ce fut toute la journée un imposant défilé. On s'occupa beaucoup du procès de Verger... Chez le coutelier de la rue Dauphine qui avait fourni l'arme meurtrière, ce fut une véritable procession.

Le 23 janvier, la Cour d'assises condamne à mort l'assassin de l'archevêque.

M. Nogent Saint-Laurent, son avocat, avait plaidé la folie; c'était l'avis aussi du docteur Cardieu. Verger est avant tout un vaniteux de bruit et de renommée n'importe par quels moyens. Son attitude prouve une insolence et un cynisme sans bornes. Il injurie tout le monde. Après la lecture du verdict, il essaie un appel au peuple pour protester contre la justice. Mais l'auditoire se lève dans un élan d'indignation en criant : « Tais-toi, assassin ! »

On emmène Verger enfin calmé et surtout pris de peur. Il va chercher à se rattacher à la vie, il se pourvoit en Cassation et en même temps signe un recours en grâce à l'Empereur, écrit à la princesse Mathilde pour l'intéresser à son sort. Les journaux publient les détails de cette terreur de l'échafaud, de cette agonie qu'il s'est faite lui-même de peur plus que de remords.

Les deux pourvois de Verger ont été rejetés, il est exécuté le 30, en face de la prison de la Roquette où il a été détenu.

Quand l'aumônier, l'abbé Hugon et le directeur de la prison viennent lui annoncer que l'heure de l'expiation est arrivée, Verger très pâle déclare que certainement on n'a pas remis sa lettre à l'Empereur, qu'il est impossible qu'on ne lui accorde pas sa grâce.

« Voyons, messieurs, s'écria-t-il en se jetant à genoux devant les fonctionnaires et les agents, vous qui approchez l'Empereur — avait-il reconnu M. de Nieuwerkerke qu'on avait laissé entrer dans la prison ? — allez le trouver, dites-lui que je ne veux pas mourir, qu'il me fasse grâce. »

L'Empereur a-t-il hésité à refuser la grâce, en raison du cerveau détraqué du condamné, c'est possible.

Dans le public, on disait — un peu au hasard comme toujours — qu'il ne pouvait accorder une commutation de peine, de peur qu'on ne dise : on ne l'a pas guillotiné parce que c'était un curé. Certains journaux dont l'*Indépendance belge* avaient pris le parti de Verger, et plaidaient sa cause.

Cependant, dans la cellule, après la première scène, il y en eut de plus terribles. Une lutte épouvantable s'engagea. Le directeur, M. de Lasalle, plus remué qu'il n'aurait voulu, avait quitté la place. Verger se cramponnait au lit, à la porte, mordait ses couvertures, poussait des rugissements. Le greffier eut l'idée d'aller chercher le bourreau.

L'aumônier tente un dernier effort pour le calmer, il répond par des blasphèmes.

Mais voici le bourreau Heidenrech, un vrai colosse, qui s'adresse énergiquement au condamné. « Eh bien, Verger, lui dit-il, lentement le fixant de son œil pénétrant, il paraît que vous ne voulez pas venir de bonne volonté. Nous allons être obligés de vous emmener de force. »

Verger est médusé... Il tremble de peur, devient soudain docile, se laisse garrotter.

Comme on le conduisait à l'avant-greffe pour la dernière toilette :

— Eh ! mon Dieu, cria-t-il, en se tordant sur le tabouret où il était assis, est-ce triste de mourir sans parents, sans amis, abandonné de tous.

Le prêtre s'avança. « Tous ne vous abandonnent pas », et, lui tendant le crucifix, l'abbé Hugon continua : « En voici Un qui pense à vous, qui vous attend, le reconnaissez-vous ? »

Verger s'inclina. Prenant le crucifix, il l'approcha de ses lèvres et demanda pardon à Dieu et aux hommes.

« C'est bien, je vois que vous m'avez compris », dit l'abbé Hugon, et l'attirant doucement dans un coin de l'avant-greffe, il lui donne l'absolution...

Huit heures vont sonner ; le funèbre cortège se met en marche... Verger est très pâle, son regard est perdu, sa tête fléchit, il s'avance, soutenu par l'aumônier et le bourreau. Au moment où on le bouclait sur la bascule il a crié : « Vive Jésus-Christ, vive l'Empereur ! »

*
* *

Le 4 mai 1857, à dix heures, un modeste corbillard stationnait à la porte de l'église Saint-Roch. Dans l'intérieur de l'église, un piquet de la garde nationale et à peu près deux cents personnes. Après la cérémonie, au moment où le cortège se mettait en marche pour le Père-Lachaise, les deux cents personnes se réduisaient à peine à quarante. Dans le trajet, la phalange se débanda de nouveau, si bien qu'en entrant au cimetière, le mort n'y avait plus guère pour escorte que les gardes nationaux et un petit nombre d'amis.

« De qui était-il question, de quel défunt sans importance ces *vari nantes* avaient-ils accompagné le convoi ? La milice citoyenne, interroge un chroniqueur, avait-elle donc perdu un de ses sous-lieutenants ou un

de ses sergents-majors? Non. La France venait de perdre un de ses plus grands poètes, un de ses plus grands écrivains, un de ses plus charmants esprits, une de ses gloires les plus pures et les plus radieuses, Alfred de Musset, mort à 46 ans, d'une hypertrophie du cœur. Fort heureusement pour Alfred de Musset il faisait très beau le jour de l'enterrement; s'il avait plu, on est fondé à penser que personne ne serait allé jusqu'au cimetière. »

Combien d'académiciens pour rendre hommage à cet illustre confrère? Dix en tout: MM. Villemain, Alfred de Vigny, Empis et Vittet qui portaient les cordons du poèle, et en plus: Mérimée, Sainte-Beuve, Pongerville, Ernest Legouvé et Emile Augier.

C'est peu sans doute, ce n'est pas assez. Un député, un ministre, un fabricant de toiles eussent eu un imposant cortège... Mais un simple poète, à quoi bon?

« Le Théâtre-Français lui doit de beaux succès, continue Albéric Second dans sa *Comédie parisienne*. Hier encore on applaudissait un *Caprice*. *Il ne faut jurer de rien* et les *Caprices de Marianne*. Deux acteurs seulement ont paru à l'église, MM. Régnier et Delaunay (1). Pas une comédienne. Les autres théâtres n'étaient représentés que par M. Tisserand, de l'Odéon.

1. Dans ses *Souvenirs*, Delaunay parle à diverses reprises de Musset, des œuvres duquel il fut d'ailleurs le merveilleux interprète, et il en parle avec reconnaissance et émotion. Ses *Souvenirs* se terminent par cette phrase: « C'est Musset qui m'a fait sortir de pair, et c'est par des vers du poète aimé, du poète de l'éternelle jeunesse et de l'éternel amour qu'il m'a été donné de dire le dernier des adieux au public. Quand, en 1896, d'augustes souverains, aimés de la France, reçurent un somptueux accueil dans le palais de Louis XIV à Versailles, on vint chercher dans sa retraite le vieux sociétaire et on le força à vaincre hésitations et scrupules; une dernière fois il murmura quelques vers de son poète: *Une Soirée perdue*. Mussettiste j'avais été, mussettiste je restais jusqu'à la fin. » (*Souvenirs* recueillis par le comte Fleury, Calmann-Lévy.)

« Et la jeune Parisienne où donc était-elle ? Et que faisait-elle à cette heure ?

« Eh quoi ! on rend les derniers devoirs à votre poète, à celui qui fait parler le mieux le cœur de vingt ans, et vous n'accourez pas ! La Bourse n'est pas encore ouverte à dix heures du matin.

« Le jour où l'on enterrera Frédéric Lemaître, il y aura deux cent mille personnes à son convoi. Nous étions deux cents dans l'église Saint-Roch. Moralité de la chose : un comédien est à un poète comme mille est à un. »

Il ne faut pas oublier les obsèques à l'hôpital du Gros-Caillou de l'admirable sœur Rosalie (Mme Rendu), qui donnèrent lieu à de touchantes manifestations populaires. Elle s'était montrée héroïque, et en 1848 elle avait fondé, pendant les épidémies de choléra, un asile de vieillards; elle avait répandu intelligemment le bien autour d'elle ; un concert de bénédictions suivit le convoi de cette fille admirable de la charité, décorée de la Légion d'honneur en 1856 par l'Empereur. Si l'on cherche aujourd'hui la maison de la sœur Rosalie, on voit en façade sur la rue Monge une grande école maternelle d'où les sœurs ont été exclues ; derrière au coin de la rue de l'Épée-de-Bois, on trouve un bâtiment noir sur la porte duquel on lit :

ASILE DE VIEILLARDS FONDÉ PAR LA SŒUR ROSALIE

C'est la seule portion de sa maison qu'on n'ait pu enlever à ses filles [1].

*
* *

Le 16 juillet mourait Béranger. Lui, un de ceux qui avaient créé la légende du premier Empire n'avait pas

1. Le vicomte DE MELUN a écrit la *Vie de la sœur Rosalie*. M. Fernand Laudet lui a consacré récemment une belle étude.

voulu servir Napoléon III, refusant pension et concours qui pourtant eussent été nécessaires à sa vieillesse appauvrie.

Quand il mourut les souverains montrèrent leur sympathie effective.

L'Impératrice s'abstint, le jour de sa mort, de paraître à une représentation théâtrale où elle était annoncée. L'Empereur décida que sa liste civile paierait les frais des obsèques du *poète national*.

Elles furent célébrées à l'église Sainte-Élisabeth au milieu d'un grand déploiement de troupes. L'orgue joua l'air des *Souvenirs du Peuple* :

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.

A Lamartine on empruntera quelques détails sur le logement qu'habitait Béranger dans la rue Vendôme, « une des rues mortes du vieux Paris où dort un de ces vastes hôtels des anciennes familles du Parlement. L'herbe y croît dans les cours ; des jardins épargnés par le constructeur de l'édifice à cause de l'éloignement du centre, conservent encore, dans leurs allées tirées au cordeau, quelques arpents de silence et quelques éclaboussures de soleil sur la rue, sous les fenêtres des appartements. C'est là que le solitaire s'était caché pendant ses dernières années, comme l'hirondelle sous les corniches des vieilles demeures. »

Des familles riches habitaient le devant de l'hôtel, belle façade à grand porche et à grands appartements.

Pour arriver à l'humble logis du poète, « vous tourniez à droite en entrant dans la cour, sous une petite voûte conduisant à des écuries ; vous rencontriez sous la voûte le premier degré d'un escalier de bois ; cet escalier vous conduisait de palier en palier par des

marches douces comme il convient à l'âge essoufflé, jusqu'au dernier palier sous les toits, où vous n'aviez plus au-dessus de vous que les tuiles et le ciel. Un large et long corridor sur lequel s'ouvraient des portes nombreuses et uniformes, semblables à des portes de cellules dans les cloîtres d'un monastère ou à des portes d'infirmerie séparées dans un vestibule d'hospice, servait d'avenue à l'appartement du sage. C'était là sans doute, que dans le temps de l'opulence et de la puissance des parlementaires, l'antique famille logeait les intendants, les aumôniers, les précepteurs des enfants de la maison. »

Tout au bout de ce corridor une fois deux portes franchies on pénétrait dans une pièce vaste et nue, n'ayant pour tout ameublement que deux larges fenêtres sans rideaux, une cheminée antique sans feu, un paravent qui cachait un lit de camp de servante, quelques chaises de paille et une centaine de volumes de hasard, amoncelés sous la poussière sur des rayons de sapin.

« A l'extrémité de cette chambre, près des fenêtres, une porte basse que vous ouvriez vous-même vous introduisait dans la chambre habitée par l'ermite. Un lit, un canapé, une table ronde où les journaux et les brochures du jour faisaient place à leur heure à la bouteille de verre noir et au frugal repas du matin, une cheminée au fond de laquelle couvait un petit feu dans un massif de cendres. » A la muraille quelques gravures représentant les amis de jeunesse, les dieux lares de son cœur : Manuel, Laffite, Chateaubriand, Lamennais... « Puis un masque mort du premier Napoléon couché sur le grabat de Sainte-Hélène, relique obligée chez ce dévot railleur à la Grande Armée ; ce masque est moitié pathétique et moitié lugubre... Enfin un buste de moi sur une planche de noyer, buste qui n'était pour Béranger ni celui d'un poète, ni celui

d'un orateur, mais tout simplement le buste d'un ami de la dernière heure. Ces amis sont souvent les plus chers, parce qu'ils sont les plus inattendus, et que, s'étant rencontrés tard, ils se donnent rendez-vous dans l'éternité pour s'aimer plus longtemps qu'ici-bas... Voilà le portrait, voilà le séjour fidèlement copiés d'après nature, de l'homme caché que tout un peuple allait découvrir sur son matelas pour lui faire ce que Mirabeau mourant appelait les funérailles d'Achille, et ce que nous appellerions plus volontiers les funérailles d'un Washington gaulois. »

*
* *

L'année 1858 s'ouvrit sur un glas funèbre qui résonna non seulement dans le monde des théâtres mais dans tous les autres centres intelligents. Le 3 janvier, Rachel avait succombé, au Cannet, à la maladie dont, depuis trois ans, elle avait le germe, et que son voyage en Amérique avait exaspérée.

Dans ses *Souvenirs*, Delaunay, de la Comédie Française, donne d'intéressants détails sur les derniers mois de la grande, de l'incomparable tragédienne. Elle était partie le 27 janvier 1855 avec une troupe dirigée par son frère Raphaël Félix, et où figuraient trois de ses sœurs, Dieudonné, Chéry, etc.

Au Métropolitan de New-York, *Les Horaces* avaient eu peu de succès; *Angelo* et *Adrienne Lecouvreur* firent de belles recettes. Mais ce n'était pas là le triomphe auquel s'attendait Rachel; elle « faisait » 26.000 francs quand la première représentation de Jenny Lind, la cantatrice suédoise, rapporta plus de 93.000 francs. Le public américain n'était pas mûr pour les chefs-d'œuvre de notre vieille littérature, et il ne comprit pas Rachel.

Celle-ci, d'ailleurs, commençait pour cause de santé à ne plus être la même. Au sortir d'une représentation de

Jeanne d'Arc, une violente bronchite se déclara, se greffant sur un mauvais état de la poitrine. Elle traîna sa maladie à Boston, à Philadelphie, à New-York encore, persistant à jouer jusqu'à ce que les forces l'eussent abandonnée complètement. Quarante-deux représentations au bout desquelles elle dut s'avouer vaincue... Tandis que la troupe tentait des essais peu fructueux de comédie, la grande artiste de plus en plus souffrante, s'embarquait le 18 janvier 1856.

D'abord elle avait voulu, en rentrant, s'établir dans sa petite maison de Meulan; la phtisie s'aggravait, on la fit partir pour Le Caire, où elle passa l'hiver, au milieu d'alternatives cruelles. Elle revint à Paris, n'ayant plus que le souffle, la voix perdue.

Été angoissant. A l'automne, le départ est ordonné pour le midi. Avant de se rendre à la gare, elle voulut faire un dernier pèlerinage. Levée de très bonne heure, elle exigea qu'on la portât dans sa voiture, et elle se fit conduire d'abord au Gymnase — où son étoile naissante avait jeté les premières lueurs, — puis sur la place du Théâtre-Français.

Il faisait à peine jour, la matinée était glacée. Pas un bruit dans la ville endormie. « Longtemps elle resta en contemplation devant la maison dont elle avait été la gloire, et devant ses yeux défila la vision des triomphes, des ovations, le souvenir des luttes de début et des combats enivrants de la jeunesse adulée... On arracha Hermione à ce spectacle, on la conduisit à la gare, où l'attendaient de nombreux amis; quand tous pleuraient en cet adieu suprême, elle souriait encore, fermant les yeux comme si elle eût voulu garder, emporter avec elle visions et souvenirs. »

Elle ne devait plus revoir Paris. Elle s'installa au hameau du Cannet, dans la villa de M. Victorien Sardou, où admirablement soignée par sa sœur Sarah, elle languit encore une année...

A la fin de décembre, dans un dernier éclair, elle réagit à moitié. De sa main brûlante de fièvre, elle écrivit dix-sept lettres pour des amis, tandis que dix-sept petites caisses garnies de fleurs et d'oranges partaient en même temps que les derniers messages.

Elle prit, sentant venir la mort, ses dispositions testamentaires. Parmi ses légataires figuraient l'empereur Napoléon III qu'elle admirait beaucoup ; elle lui léguait un buste en marbre de Napoléon Ier par Canova. A Émile de Girardin, elle laissait une plume d'or avec des myosotis en pierres précieuses. Girardin avait fait encadrer ce dernier souvenir de la grande tragédienne avec le dernier billet, daté du Cannet, le 1er janvier 1858 :

« Je vous embrasse cette nouvelle année. Je ne pensais pas, cher ami, pouvoir encore en 1858 vous envoyer ma sincère affection. »

Sur l'agonie de Rachel on possède un document rarissime : le récit d'un de ses médecins, le docteur Tampier.

Elle avait conservé sa lucidité d'esprit, malgré le laudanum dont elle faisait un constant usage pour vaincre l'insomnie. Elle régla toutes choses non comme une mourante, mais « avec le sang-froid d'une personne qui, avant de partir pour un long voyage, donne ses instructions à sa famille et à ses serviteurs. »

Elle dicte ses dernières volontés dans l'intervalle des suffocations... A dix heures du soir, après une heure de lutte, ses yeux se ferment, une pâleur extrême se répand sur son front. Sa sœur Sarah l'appelle. Elle ne répond pas. « Elle a toujours le visage serein et le sourire semble errer sur ses lèvres[1]. »

Des coreligionnaires sont venus de Nice. On entre

1. Voir les *Souvenirs* de Delaunay, de la Comédie-française, recueillis par le comte Fleury. Calmann-Lévy.

dans la chambre. Le livre sacré est ouvert ; les Israélites entonnent dans la langue des prophètes les chants de l'agonie.

Rachel respire, ses mains se joignent, ses paupières se soulèvent... son regard est un remerciement admirable pour sa sœur qui a appelé les bénédictions du ciel sur son lit de mort. Et on l'entend murmurer les prières qui ont frappé son oreille et répéter avec les assistants : « Non tu ne meurs pas, car tu vas vivre ; Dieu t'ouvre son sein, envole-toi, envole-toi ! »

La nouvelle de la mort de Rachel parvint le 5 au Théâtre-Français. On devait jouer *Chatterton* et le *Voyage à Dieppe*, on fit relâche.

Le lundi 11 eurent lieu les funérailles au milieu d'une affluence considérable. « Jour froid et pluvieux, continue Delaunay, que je me rappelle bien comme aussi les noms des illustrations qui suivaient le convoi... Toute la Comédie, tous les théâtres étaient là, Mlle Georges en tête, et aussi le gouvernement et la société, la Cour et la Ville, et derrière une multitude immense.

« C'était une mer humaine dans laquelle on ne pouvait se frayer un chemin », a écrit Alexandre Dumas. Et dans cette foule, des cœurs vraiment émus, des gens qui se souviennent, d'autres qui pleurent. Parmi ces derniers, Déjazet, qui s'en allait de l'un à l'autre, poussant des exclamations de douleur.

« C'est moi, dit-elle à Judith, qui serais joliment fière d'en avoir la moitié à mon enterrement[1] ! »

1. En fait, les funérailles de Déjazet, en décembre 1875, furent encore plus populaires que celles de Rachel.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE PREMIER

Les préliminaires du coup d'État.

Premières années de Louis-Napoléon. — L'élection du 10 décembre. — Installation à l'Élysée. — Miss Howard. — Le roi Jérôme et son fils. — Le comte de Morny. — Hostilité de l'Assemblée à l'égard du Prince-Président. — La revue de Satory. — Le général Changarnier révoqué. — Lutte acharnée entre les deux pouvoirs. — Le spectre rouge. — M. de Persigny. — La veille du coup d'État. — Du côté du manche. — Conciliabule nocturne du 2 décembre. 1

CHAPITRE II

Le coup d'État.

Le colonel de Béville à l'Imprimerie nationale. — Arrestation de Changarnier et de Thiers. — Arrêté à la demande de sa femme. — Le greffe de Mazas. — L'impression sur le peuple de Paris. — Promenade du Prince dans Paris. — Les représentants et le président Dupin au Palais-Bourbon. — Réunion de la mairie du Xe arrondissement. — Les représentants au quartier de cavalerie du quai d'Orsay. — Mort de Baudin. — Fusillade du boulevard Montmartre. — Combats des 3 et 4 décembre. — Un émule de Gavroche. — Plébiscite du 21 décembre. — Le *Te Deum* d'action de grâce. . . . 37

CHAPITRE III

Le Mariage de l'Empereur.

Pages.

Ambitieuses visées de miss Howard. — Projet de mariage avec la princesse Caroline Wasa. — Autres projets sans suite. — Mlle de Montijo. — Ses premières années. — Son séjour à Fontainebleau et à Compiègne. — Le trèfle de diamant. — Accueil fait par la Cour au projet de mariage de l'Empereur. — En attendant l'autre ! — Sympathie de l'opinion. — Mlle de Montijo et ses amies. — La sauce et le poisson. — Le mariage civil. — La cérémonie à Notre-Dame. — Premier acte de charité 75

CHAPITRE IV

Souvenirs de Crimée.

Le maréchal de Saint-Arnaud. — La vie du soldat devant Sébastopol. — Le général Bizot. — Le théâtre au camp. — Canrobert donne sa démission et est remplacé comme commandant en chef par Pélissier. — Niel et Pélissier. — Lettre de Mac-Mahon sur la prise de Malakoff. . . 107

CHAPITRE V

Les Tuileries et Saint-Cloud.

Souvenirs intimes. — Portrait de l'Impératrice. — La comtesse Stéphanie de Tascher et miss Bicknell. — Portraits et anecdotes. — Description des appartements. — Les dames du palais. — Police privée. — Spiritisme. — Bals costumés. — Vie intime à Saint-Cloud 139

CHAPITRE VI

L'exposition de 1855.

Voyage impérial en Angleterre. — Lord Cardigan. — L'ordre de la Jarretière. — L'Exposition universelle. — Les arts à l'exposition. — La Reine Victoria en France. —

Pages.

Canrobert. — Souvenirs de la Reine. — Visite du Roi Victor-Emmanuel et du prince Guillaume de Prusse. — Une fête à Villeneuve-l'Etang. — La comtesse de Castiglione. 199

CHAPITRE VII

Le congrès. La naissance du Prince Impérial.

Joie universelle à la naissance du Prince Impérial. — L'Europe monarchique et le Saint-Siège. — Les Cantates. *Le Figaro.* — Signature de la paix. — Le mouvement mondain. — Les inondations. — Visites princières. — Baptême du Prince Impérial. 231

CHAPITRE VIII

Résidences impériales.

Séjours à Fontainebleau sous la Présidence et au début de l'Empire. — Premières séries d'invités. — Le comte de Hübner. — Le peintre Isabey. — Le grand-duc Constantin. — Le roi Maximilien de Bavière. — Compiègne au début de l'Empire. — Portraits et anecdotes. — Chasse à courre. — Biarritz. — Mme Octave Feuillet à Compiègne 259

CHAPITRE IX

Les guides de la garde. Le camp de Châlons.

Origine des Guides. — Leur réorganisation sous le Second Empire. — Anecdotes du marquis de Massa. — Galliffet. — Morts et vivants. — Organisation du camp de Châlons. — Le duc de Cambridge. — L'entrevue de Stuttgard 297

CHAPITRE X

Attentats et complots contre l'Empereur. L'attentat d'Orsini.

Complot de la *Reine Blanche.* — La machine infernale de Marseille. — Complot de la plaine des Vertus. — Double échec. — Procès des conspirateurs. — Attentat de

Pages.

Pianori. — Machine infernale de Pérenchies. — Complot de Tibaldi. — Le comte Orsini et ses complices. — L'arrivée des bombes à Paris. — Préparation du crime. — L'attentat de la rue Le Péletier. — Les souverains à l'Opéra et aux Tuileries. — Les arrestations. — Le procès. — Exécution d'Orsini et Piéri 319

CHAPITRE XI

Les morts illustres.

Mgr Sibour. — Son assassinat à Saint-Étienne-du-Mont. — Procès et exécution de Verger. — Alfred de Musset. — Abandon de ses funérailles. — La sœur Rosalie. — Béranger. — Son dernier logement. — Rachel. — La fin de sa carrière. — Ses derniers moments. 351

2807. — Tours, imprimerie. E. Arrault et Cie.